







ÉTUDES

SUR

LA LITTÉRATURE GRECQUE

MODERNE.

IMITATIONS EN GREC DE NOS ROMANS DE CHEVALERIE

DEPUIS LE XII[e] SIÈCLE.

OUVRAGE COURONNÉ, EN 1864,

PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES;

PAR M. A. CH. GIDEL,

DOCTEUR ÈS LETTRES DE LA FACULTÉ DE PARIS,

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE IMPÉRIAL BONAPARTE,

LAURÉAT

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES ET DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXVI.


25+
8 G
1

ÉTUDES

SUR

LA LITTÉRATURE GRECQUE

MODERNE

AUGUSTE DURAND ET PEDONE LAURIEL,

LIBRAIRES,

RUE CUJAS, 9 (ANCIENNE RUE DES GRÈS).

ÉTUDES

SUR

LA LITTÉRATURE GRECQUE

MODERNE.

IMITATIONS EN GREC DE NOS ROMANS DE CHEVALERIE

DEPUIS LE XII[e] SIÈCLE.

OUVRAGE COURONNÉ, EN 1864,

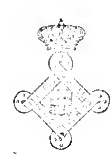
PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES;

PAR M. A. CH. GIDEL,

DOCTEUR ÈS LETTRES DE LA FACULTÉ DE PARIS,

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE IMPÉRIAL BONAPARTE,

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES ET DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.





PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXVI.

PRÉFACE.

Voici comment M. V. Leclerc, rapporteur de la Commission chargée de juger le concours de l'année 1864, pour le prix Bordin, s'est exprimé dans la séance du 24 juin, en rendant compte à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'ouvrage que nous offrons aujourd'hui au public :

« Le titre de ce Mémoire pourrait être *Imitations de nos romans de chevalerie en grec moderne, depuis le douzième siècle.*

« La question avait été ainsi posée : « Rechercher, d'a-« près les textes publiés ou inédits, lesquels de nos an-« ciens poëmes, comme *Roland, Tristan, Le Vieux Cheva-« lier, Flore et Blanchefleur, Pierre de Provence* et quelques « autres, ont été imités en grec depuis le XIIe siècle, et « rechercher l'origine, les diverses formes, les qualités « ou les défauts de ces imitations. »

« La devise de l'auteur est celle-ci :

> L'hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,
> Non plus que la lance enchantée.
> (LA FONTAINE.)

Elle est bien trouvée, puisque les poëtes grecs se sont occupés de traduire surtout les poëmes de la *Table-Ronde*, c'est-à-dire ceux où il y a le plus d'enchantements. Un seul Mémoire a été présenté au concours, il est en deux volumes in-quarto. Offert une première fois à l'appréciation des juges, il est revenu devant la même Commission, et les membres qui la composent, étant restés les mêmes, ont reconnu un immense progrès dans ce travail. Les différentes parties en sont mieux arrangées, et des textes nouveaux ont été introduits dans l'ancien Mémoire [1].

« Dans le texte de la question on avait suivi l'ordre chronologique; c'est cet ordre que l'auteur a adopté.

« Pour *Roland*, l'auteur, malgré ses recherches, n'a pu trouver que quelques traditions qu'il a consignées.

« Parmi les textes les plus anciens qui ont passé de notre langue dans la langue grecque, l'opinion générale en Europe met en tête *Le Vieux Chevalier*. Le texte grec trouvé dans un manuscrit du Vatican est attribué par

[1] J'ai fait disparaître de ce volume les textes nouveaux dont parle M. Le Clerc, parce qu'ils n'avaient pas trait directement à la question. Je me réserve de les publier plus tard. Ces textes sont : *Alexandre*, *Apollonius de Tyr*, *l'Histoire de Suzanne*.

tout le monde au XIIe siècle. Il est intéressant d'y voir les efforts extrêmes que fait la langue grecque, peu déchue alors, pour reproduire nos fictions. La *Table ronde* s'appelle Στρογγύλη τραπέζα, Lancelot du Lac, Λανκίλωτος τῆς λιμνῆς, Genièvre, Ντζενέβρα, ainsi des autres noms, de Gauvain, d'Uterpendragon, etc. Ces efforts suffisent pour détruire une opinion singulière qui aurait voulu faire de nos poëmes autant de copies de fictions étrangères. Les originaux sont bien à nous; si tous ne méritent pas les mêmes éloges, on voit qu'ils ont eu cependant de l'intérêt pour les Grecs. Le sujet de ce poëme est le début de *Giron le Courtois;* c'est un épisode imité encore dans le premier chant de l'*Orlando innamorato,* où un chevalier inconnu, accablé du poids de l'âge, vient défier à la cour du roi Arthur tous les chevaliers plus jeunes que lui et les désarçonne. Le poëme grec offre une lacune, mais il est facile de la combler par l'étude du roman français en prose de *Giron le Courtois.*

« Ce poëme grec, mis le premier dans la liste des imitations, mérite cette place. L'auteur l'a prouvé par des rapprochements historiques ou littéraires, et par des observations sur la langue souvent fines et profondes, par l'époque où la rime fut introduite et devint, dans la poésie grecque, d'un usage constant.

Vient ensuite le roman appelé *Belthandros.* L'auteur avait transcrit ce poëme, encore inédit, et se préparait

à le faire paraître quand M. Ellissen, un savant allemand, en a donné une édition d'après notre manuscrit de la Bibliothèque impériale. Ce *Bertrand* avait déjà attiré les yeux de la critique. Warton, en Angleterre, croyait y trouver une histoire de Bertrand Du Guesclin. Il n'y a plus de doute maintenant, le héros de ce poëme est bien un Bertrand, mais ce n'est pas l'illustre Breton du XIV[e] siècle. Ce poëme n'est pas dépourvu d'intérêt, comme le prouve l'analyse qu'en a donnée l'auteur. Koraï l'avait étudié dans notre Bibliothèque impériale, et il en a tiré de nombreux exemples pour servir à son travail sur la langue grecque.

« *Lybistros, chevalier latin, et la belle Rhodamné*, vient ensuite. Ce poëme était connu depuis fort longtemps par l'analyse succincte qu'en avait donnée Martin Crusius dans son livre intitulé *Turco-Græciæ, etc.* L'auteur de ce Mémoire a pu vérifier l'exactitude de cette analyse.

« Le roman le plus singulier et le plus bizarre est celui de la *Guerre de Troie.* Il ne faudrait pas s'étonner qu'on eût refait en Grèce un poëme sur la guerre de Troie; ce qu'il y a de surprenant c'est qu'on l'ait fait, non d'après Homère, mais d'après un poëte français, d'après Benoit de Sainte-More, qui vivait chez nous au XII[e] siècle; ce poëme grec est peut-être du commencement du XIV[e] siècle. Il n'est pas écrit en rimes. L'auteur ignore l'ancienne mythologie, et, quand, dans le poëme fran-

çais, il rencontre le nom de *Mars*, il le traduit par Μάρος. Comparé vers par vers avec le poëme de Benoît de Sainte-More, la composition grecque frappe par les efforts que le traducteur a dû faire et par les contre-sens assez nombreux dans lesquels il est tombé.

« L'histoire de *Flore et Blanchefleur* a été répandue dans toute l'Europe. Il n'est pas étonnant qu'elle ait été traduite en grec. Ce qu'il y a de particulier dans ce poëme, c'est qu'il a passé d'abord par l'imitation italienne avant d'arriver en Grèce.

« Boccace a beau nous dire qu'il tient ce récit d'un Grec dont il donne le nom, ce mensonge, assez fréquent chez lui et chez les autres poëtes qui l'ont précédé, ne peut rien prouver contre l'authenticité du poëme français, qui est bien du XIe siècle.

« *Bélisaire* nous offre encore les traces de l'imitation française, puisque, dans ce poëme, d'après les rites de l'*Ordène de chevalerie*, Alexis et Pétralèphe sont armés chevaliers.

« *Pierre de Provence* est aussi sorti de la même origine. Fauriel, lisant à la hâte ces monuments de la littérature grecque, n'y a pas reconnu *Pierre de Provence et la belle Maguelonne*, dont l'invention appartient à un poëte français.

« Dans un livre de dévotion l'auteur a retrouvé les traces d'un roman français du XIIe siècle, *La Manekine* :

c'est l'histoire d'une jeune princesse qui, pour échapper à la passion brutale de son père, s'est coupé la main. Au XVe siècle il y a eu progrès dans la légende, et la sainte s'est coupé les deux mains. Le miracle devient ainsi plus frappant et plus difficile. (L'auteur cite *La Manekine* d'après le manuscrit; il ignorait que ce poëme a été publié[1].)

« Enfin le Mémoire se termine par des imitations du roman du *Renard*. Une assemblée des animaux, écrite au XIVe siècle; un autre poëme, publié par M. Lachman, où l'on rencontre des fables du *Renard* racontées avec des détails vifs et spirituels, montrent que le poëme du *Renard* n'inspira pas moins d'intérêt aux Grecs que les héros de nos grandes aventures.

« On voit par cette analyse du Mémoire que la question valait la peine d'être proposée. Le travail que nous vous demandons de couronner prouve l'expansion universelle et la popularité dont jouit notre langue française durant tout le cours du moyen âge. Ce peuple qui, disait-on, n'a pas la tête épique, a cependant peuplé l'Europe de personnages épiques. La Grèce n'a pas été exceptée de cette influence.

« Le mérite de ce Mémoire est réel. Déjà satisfaisant

[1] Ce poëme a été publié, c'est vrai, mais en Angleterre, par une de ces sociétés savantes qui ne tirent leurs travaux qu'à un très-petit nombre d'exemplaires.



quand il se présenta une première fois devant la Commission, quoiqu'il eût des parties bien faites et dignes d'éloges, il ne paraissait ni assez complet ni assez développé. En approfondissant un sujet aussi difficile que neuf, l'auteur a mieux étudié les textes, et il a pu donner à son ouvrage plus de perfectionnement.

« La méthode qu'il a suivie est maintenant sans reproche, c'est l'ordre chronologique. Pour l'établir, il s'est appuyé sur l'étude approfondie des altérations de la langue grecque et sur les rapprochements historiques que les annales de ces temps ont pu lui fournir. Il offre aujourd'hui une suite d'imitations à peine connues jusqu'ici, depuis *Le Vieux Chevalier* jusqu'au texte le plus original de la *Guerre de Troie*, l'Iliade du XIVe siècle, traduite du français pour des Grecs qui ne se souviennent plus d'Homère. »

La Commission se composait de MM. Hase, Victor Le Clerc, Littré, Brunet de Presle, Egger.

ÉTUDES

SUR

LA LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE.

INTRODUCTION.

Dans une notice sur les romans grecs, Chardon de la Rochette écrivait les lignes qui suivent : « Boden promettait de « publier deux autres romans..... J'ignore quels sont les deux « romans encore inédits qu'il se proposait de publier. Je ne « connais d'inédit que celui de Nicétas Eugénianos, que je « publierai dans le quatrième volume de ces mélanges. Il en « existe, il est vrai, quelques autres dans nos bibliothèques; « mais ils appartiennent, et pour le style et pour le fond, au « dernier temps de la basse grécité, et ils n'ont d'autre mérite « que celui d'avoir fourni des autorités à Meursius pour son « *Glossarium græco-barbarum*, et à Ducange pour son *Glossarium* « *ad scriptores mediæ et infimæ Græcitatis*[1]. » Personne au temps de Chardon de la Rochette ne pensait autrement que lui. Peut-être il eût été capable de changer le sentiment universel, si les savants d'alors avaient moins dédaigné les œuvres du moyen âge. La critique littéraire était loin, en effet, de toucher à tout, comme de nos jours. Elle avait une espèce de pudeur qui la retenait dans des régions d'où elle ne consentait pas sans peine à sortir. Attentive à saisir le beau dans son expression la plus complète, elle s'arrêtait là où elle le voyait

[1] Chardon de la Rochette, *Mélanges de critique et de philologie*, t. II, p. 47.

seulement s'altérer. Elle s'était imposé des limites, et ne songeait pas à faire des conquêtes nouvelles. Sans considérer s'il n'y avait rien en deçà ni au delà de ces frontières, elle portait des jugements avec une assurance dogmatique que rien ne pouvait protéger, sinon ce que Montaigne appelle *l'incuriosité*.

Pendant combien de temps, pour prendre un exemple qui nous touche, n'a-t-on pas fait commencer l'histoire de notre langue à Joinville? Quant à la littérature, il n'en fallait pas parler. Tant de productions, une si vive puissance d'imagination, une influence si étendue, si prolongée, si bien attestée, tout cela n'existait pas. A peine s'en avisait-on en passant; mais on se hâtait de courir vers des époques plus brillantes. On s'élançait à travers ce qu'on appelait les *ténèbres du moyen âge* pour arriver à la Renaissance et s'y reposer en pleine lumière. Quel scandale si, au commencement de ce siècle, on eût osé appeler le XIIe siècle un siècle littéraire! parler d'Homère à propos du chanoine Théroulde, de l'*Iliade* à propos de la *Chanson de Roland!* Que de travaux, que de recherches ne fallait-il pas encore pour triompher des préjugés de la critique!

Tous ces efforts ont été tentés, et avec quel succès, on le sait. Chardon de la Rochette aurait pu y contribuer lui-même et marquer sa place parmi tant d'autres savants, si la mort lui en avait laissé le temps. Ces romans grecs, qu'il traitait avec mépris, il les aurait considérés autrement. Rattachés aux compositions françaises du XIe, du XIIe et du XIIIe siècle, ils lui eussent semblé dignes du plus grand intérêt. Ce n'eût pas été pour lui un médiocre sujet d'admiration de voir la France prêter les chants de ses poëtes à la Grèce, de qui nous voulions tout tenir sans réserve; de voir que, si plus tard des Grecs exilés nous ont ouvert les trésors d'une antiquité à jamais vénérable, nous avions déjà, au XIIe et au XIIIe siècle, fait connaître la France à leur patrie. En profitant de Meursius et de Ducange, il se fût

proposé peut-être d'y trouver quelque chose de plus que des autorités pour un glossaire, et, au grand avantage des lecteurs, il ne nous aurait probablement pas laissé à traiter la question que nous abordons aujourd'hui.

C'est maintenant presque un lieu commun que la diffusion universelle, en Europe, de notre langue et des œuvres de nos poëtes du XI[e] au XIV[e] siècle. Les Français ont enfin retrouvé leurs titres trop longtemps oubliés, et les étrangers s'accordent à en reconnaître la valeur. Il reste aujourd'hui prouvé que le monde occidental a été longtemps instruit, amusé surtout, par les productions de notre vieil esprit gaulois. Presque tous nos romans de *gestes* ou d'aventures, nos fabliaux et nos chansons, qu'ils vinssent du Nord ou du Midi, ont été chantés partout, et partout imités.

La Champagne et la Picardie, l'Ile-de-France, la Normandie et la Provence, ont été en leur temps des terres poétiques, d'où nos voisins ont emporté plus d'une inspiration. On aimait notre enjouement et notre malice; on se plaisait à nos récits. Les héros que l'imagination française avait créés devenaient bientôt populaires dans les pays étrangers. Leur impétuosité, leur vaillance, leur esprit d'aventure, les faisaient accepter tout d'abord, et la *parleure délittable* qui racontait leurs exploits ne permettait pas qu'on les oubliât. Nous aurions peine à croire aujourd'hui combien les peuples de l'Europe étaient près alors d'avoir contracté entre eux une sorte de fraternité intellectuelle et politique; avec quelle facilité se faisaient les échanges de pensées et de sentiments.

Chez les Scandinaves, notre poésie avait des lecteurs. Ils prenaient plaisir à la faire connaître dans leur pays, et rendaient justice à nos trouvères [1]. Les minnesingers de l'Alle-

[1] Voir l'Introduction de *Floire et Blancheflor*, par M. Édelestand Duméril, XVII et sq.

magne ont répété les échos des chants de nos troubadours; ils ont chanté, d'après les poëtes du nord de la France, les exploits de Parceval et la recherche du Saint-Graal [1]. Wolfram d'Eschenbach, Gottfried de Strasbourg, Ulrich de Zazichoven, ont été les imitateurs de nos poëmes romanesques. C'est même à la traduction du dernier, qui vivait vers la fin du XII[e] siècle, que nous devons de connaître une des compositions d'Arnaud Daniel [2]. L'Angleterre a vu naître le plus grand nombre de nos contes chevaleresques. Les princes anglais de la maison d'Anjou ne cessèrent toute leur vie d'en favoriser les auteurs; ils tracèrent même souvent le plan des ouvrages qu'ils commandaient à ces historiographes attitrés des temps fabuleux de notre histoire [3]. Plus tard, l'Angleterre vit ces romans prendre une forme nouvelle et devenir populaires. On transcrivit en anglais des poëmes devenus nécessaires à l'amusement de la société féodale du XIV[e] siècle. Les bibliothèques anglaises sont remplies de ces traductions, et les amateurs de ces sortes d'ouvrages reconnaissent qu'il faut en rapporter l'origine aux Français. En vain l'orgueil national de quelques érudits voudrait lutter encore contre l'évidence, ils trouvent des contradicteurs là où ils auraient pu s'attendre à ne rencontrer que des appuis. Que Warton nous présente dans *Beuves de Hamptoun* un capitaine saxon dont il appartenait à l'Angleterre de célébrer les exploits, mieux éclairés par la lecture et la comparaison des textes, George Ellis et Hallivell se reconnaissent nos débiteurs [4]. Les *Lais de Marie de France*, *Merlin*, *la Mort d'Arthur*, *Richard Cœur-de-Lion*, *Roland et Ferragus*, *Sir Otuel*, *Sir Fe-*

[1] Thèse pour le doctorat ès lettres, soutenue par M. Heinrich devant la Faculté de Paris,

[2] *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 124.

[3] Walter Scott. *Miscellaneous prose works: — Metrical romance*, vol. VI, p. 12 et sq.

[4] «But Warton probably derived his intelligence from Selden, who in his

rumbras, *Flore et Blanchefleur*, *le Beau Décogneu*, *Eglamour of Artois*, *Sir Eger and Sir Grahame*, *Roswal and Lilian*, *Amys and Amylion*, sont autant de témoignages irrécusables de notre influence littéraire sur ce pays. Traduits presque tous vers le commencement du XIV[e] siècle, ces récits épiques attestent combien l'esprit français avait su donner d'autorité et d'attrait à nos traditions locales.

Passe encore pour l'Angleterre, pouvait-on dire autrefois; mais l'Italie, du moins, ne fut jamais notre vassale. N'est-ce pas à ses poëtes que nous devons les premiers enchantements des Muses? Si nos rois n'eussent pas franchi les Alpes, aurions-nous connu sitôt le charme de la poésie? Cette terre, deux fois féconde, ne nous faut-il pas la saluer avec respect? Longtemps on a pensé ainsi, et les éloges n'ont pas manqué à cette mère du génie, à cette nourrice des peuples modernes. Et cependant que ne nous devait-elle pas elle-même? Brunetto Latini et Dante ont été les élèves de notre université parisienne. Que leur avons-nous caché de nos trésors littéraires? N'ont-ils pas puisé abondamment à cette fontaine de *sapience* où tant d'étrangers venaient s'abreuver? Se sont-ils contentés des leçons de théologie qui retentissaient dans la rue du Fouarre? Les *Thèses impossibles* et la *Somme* de saint Thomas ont-elles seules occupé leur esprit? Dans ce royaume de *Garlandia*, il circulait d'autres livres que des *Miroirs du monde*. Les *Aventures de Genièvre et de Tristan*, *de Lancelot et d'Yseult*, *de Flore et de*

« notes on the *Poly-Obion* (canto II, p. 702, of the 8[th] edition) gives the following « account :

« About the Norman invasion was Bewis famous with the title of earl of South- « ampton; Daneton in Wiltshire known for his residence, etc. etc. »

« It is unnecessary to say that these notices are not of sufficient authority for « considering this romance to be founded on saxon traditions. It is a transla- « tion from the anglo-norman. » (*Early English metrical Romances*, by Georg. Ellis, p. 239.)

Blanchefleur, avaient bien leur place dans les études des écoliers. C'étaient ces livres-là qu'ils copiaient avec ardeur pour les emporter dans leur pays en souvenir des années passées à Paris. Tous ses contes licencieux, toutes ses histoires joyeuses, Boccace, fils d'une Parisienne, les avait recueillis comme une part de son héritage. Quand on les revit en France, rédigés dans la langue harmonieuse et polie des Italiens, on oublia quels en étaient les auteurs originaux. C'était une nouvelle création qui faisait oublier la première. En présence de ces livres italiens, transformés et embellis par le génie, on négligea de s'enquérir de quelle source ils avaient été tirés. Ils venaient pourtant de cette terre longtemps féconde avant les autres, qui recevait du dehors, sans s'en douter, ses propres œuvres, changées par l'imitation, et travesties souvent par la malice des emprunteurs.

Bien avant qu'Arioste eût badiné avec les noms de Roland et d'Angélique, les *canta-storie* avaient répété les chants de nos trouvères. Toute cette génération fabuleuse de héros français, depuis Constantin jusqu'à Charlemagne, était connue au delà des monts. En mille endroits, des versions circulaient de nos vieux poëmes, jeunes alors et dans tout le lustre de la nouveauté. *Buovo d'Antona* (Beuves de Hanstone), *Duodo di Maganza* (Doon de Mayence), *Pipino*, *Berta* (Berte aus grants piés), *Carlo Magno*, *Ugieri Danese* (Ogier le Danois), *Amerigo di Narbona* (Aimery de Narbonne), *Il duca Namo* (le Duc Naymes), et surtout *Orlandino*, étaient populaires en Italie autant qu'en France.

Traduits en prose, au XIVe siècle, pour être répandus chez nous, dans les campagnes, où les colporteurs les vendent encore, ces premiers romans eurent le même sort au delà des monts. Combien de fois n'a-t-on pas imprimé, en Italie, le livre intitulé *I Reali di Francia*, qui, malgré les rajeunissements de langage qu'il a subis, conserve encore les traces du temps

où il naquit [1]? Qu'est-ce que ce livre enseigne aux Italiens? La génération des empereurs, rois, ducs, princes, barons et paladins de France, leurs grandes entreprises, leurs batailles, depuis l'empereur Constantin jusqu'à Roland, comte d'Anglante. Ainsi, résumés sous une forme plus humble, nos récits de chevalerie ont préparé les œuvres de Boiardo, de Pulci et d'Arioste [2]. Les bibliothèques de l'Italie rendent chaque jour à la lumière les romans que nous avions envoyés aux diverses cours de ce pays, heureuses de recevoir nos chanteurs et de trouver dans nos héros l'idéal de courage et de courtoisie qui les charmait.

L'influence de notre littérature du moyen âge s'est encore étendue plus loin : elle s'est fait sentir jusqu'à la Grèce. Étrange destinée des pays et des peuples! Homère cède, dans sa patrie, la place à Benoît de Sainte-More, à Robert Wace, à Chrestien de Troyes. On y a presque oublié, au moyen âge, le nom du chantre d'Ulysse et de la guerre de Troie. S'il faut raconter une fois de plus ces événements, rendus éternels par son génie, c'est à Darès de Phrygie, c'est à Dictys de Crète, traduits, commentés, allongés par un trouvère anglo-normand, que la Grèce va s'adresser. L'harmonieux vieillard n'a plus d'autorité [3].

[1] «I Reali di Francia ne' quali si contiene la generatione degli imperatori, re, «duchi, principi, baroni e paladini di Francia, con le imprese grandi da loro «fatte, cominciando da Constantino imperatore, fino ad Orlando conte d'An«glante. — In Venetia MDCLXV, in questa nuova impressione purgati diligente«mente da infiniti errori, si della stampa, come della lingua, e ridotti alla vera «lettione e intelligenza de' sensi.»

[2] «Comme l'indique déjà le titre, et comme le confirme la lecture des pre«mières pages, l'*Histoire de Brannor-le-Brun*, racontée par Hélie de Boron, est le «type exact du commencement du poëme de l'*Orlando innamorato*. Brannor, c'est «l'Argail; la demoiselle, c'est Angélique, et les chevaliers de la Table Ronde, «désarçonnés par Brannor, sont les paladins de Charlemagne abattus par la lance «d'or. Il en est de même de toutes les aventures reproduites dans le *Morgante*, «l'*Orlando furioso* et les imitations de ces chefs-d'œuvre.» (Paulin Pâris, *Manuscrits français*, t. III.)

[3] Daunou (*Hist. littéraire de la France*, t. XVII) attribue à des pensées de

On sait encore que ce fut

> . . . . . Un clers mervelleux
> Et sages et escentieux.

Mais on n'ajoute plus foi à ses récits :

> Car bien savons, sans nul espoir,
> Qu'il ne fu pas de C ans nez
> Que li grans ost fu asanblez.
> . . . .
> C'onques ni fu, ne rien n'en vit [1].

Toutes les traditions sont interrompues, et l'inspiration vient d'ailleurs. Avilie par les injures du temps, la langue grecque ne sert plus qu'à traduire des compositions étrangères. *Le Vieux Chevalier, le Roi Artus et ses Paladins, Pierre de Provence, Flore et Blanchefleur, Lancelot et Gauvain*, sont devenus grecs; et, si l'imagination conserve encore assez de force dans ce pays pour inventer des romans nouveaux, on sait quels modèles elle imite dans les histoires de *Bertrand le Romain* et de *Lybistros.*

Il ne tiendrait qu'à nous de voir un éclatant hommage rendu à notre littérature et à notre langue dans le poëme de *Florimont et de Philippe*, écrit par Aimé de Varennes vers 1188 [2]. L'auteur se donne comme un Grec d'origine, et fait tous

piété plutôt qu'à l'ignorance l'espèce d'éclipse que subit le nom d'Homère à cette époque. Des chrétiens se faisaient scrupule, pense-t-il, d'emprunter leurs récits à un poëte qui fait combattre les uns contre les autres les dieux et les hommes :

> Por ce q'ot fait les dame dex
> Combattre o les homes charnex.

Quelque spécieuse que puisse paraître cette raison, il n'en reste pas moins vrai que, si le nom d'Homère était encore connu, ses œuvres ne l'étaient pas beaucoup.

[1] Benoît de Sainte-More, *Li Remans de Troie*, fol. 1, 1re col. vers 42. Bibliothèque impériale, ms. français, n° 1450.

[2] *Hist. litt. de la France*, t. XV.

ses efforts pour nous le persuader. Il s'excuse d'entreprendre une œuvre pareille; il sait quels dangers il court, combien il risque d'*empirer* la langue dont il veut se servir; il sait aussi combien les Français ne se plaisent qu'aux romans et histoires qu'ils ont faits eux-mêmes, mais il n'en accomplira pas moins son projet[1].

Et as Français pri par amour,
Qu'ils ne blasment mon labour,
Qui blasme ce qu'il doit loer,
E loe ce qu'il doit blasmer,
Il ne se peut pas plus honnir.
As Français voil de tant servir
Que ma langue lor est salvage;
Et je ai dit en leur langage
Tot au miex que je le sai dire.
Si ma langue la lor empire,
Por ce m'en dient anui [qu'ils ne m'en blâment pas],
Miex aim ma langue que l'altrui:
Roumans ne estoire ne plait
As François se ils ne l'ont fait.
N'est merveille : car el boscaige
N'a si très lait oisel salvage
Que ses nis ne li soit plus biaus
Que tous li mieuldres [les meilleurs] des oisiaux.

Si Aimé de Varennes n'était pas Grec d'origine, il est certain qu'il avait vécu longtemps dans la Grèce. Il avait séjourné à Constantinople, à Gallipolis, en Thrace; il avait vu Damiette, Ipsala, Andrinople.

A Galipol a une cité
As Aimes a maint jour este
A Felipople la [l'histoire de Florimont] trova
A Chasteillon l'en apporta.

[1] Paulin Pâris, *Les Manuscrits français*, t. III, p. 16.

N'est-ce pas, comme l'indique M. Paulin Pâris, un fait assez remarquable qu'un Grec venant composer un poëme français en France, au XIIe siècle, et n'y peut-on pas voir une preuve nouvelle de l'influence de notre littérature dans l'empire d'Orient?

Mais, avant d'entrer dans l'étude historique de cette influence, il est nécessaire d'indiquer rapidement l'état de la littérature romanesque à Constantinople, vers l'époque des premières croisades (1095-1147).

CHAPITRE PREMIER.

LES DERNIERS ROMANCIERS GRECS, DITS *BYZANTINS*.

Si longtemps féconde en belles œuvres, la terre qui produisit Homère et Hérodote n'avait pas encore perdu toute sa force au commencement du XIIe siècle; seulement la vieillesse était venue. N'ayant plus assez de vigueur pour enfanter des génies sublimes, la Grèce nourrissait encore des esprits ingénieux et subtils. Il s'y rencontrait des orateurs qui essayaient d'imiter l'éloquence des Chrysostome et des saint Grégoire; des historiens ambitieux qui tâchaient d'égaler Thucydide. Pour les écrivains de ce temps, les romans étaient, plus que tout autre genre d'écrits, un sujet de prédilection. Ils avaient là, en effet, de nombreux modèles à suivre; ils trouvaient aussi de nombreux lecteurs. Il fallait bien remplacer Antoine Diogène, Jamblique, Héliodore, Achillès Tatios. Si, dans leurs beaux jours et au plus fort de leur activité politique, les peuples de la Grèce s'étaient laissé charmer par les *fables milésiennes*, ne leur fallait-il pas encore de nouveaux contes pour occuper la longue oisiveté où ils vivaient sous leurs derniers princes? L'esprit était épuisé, la curiosité ne l'était pas encore. C'était à la satisfaire que travaillaient les derniers romanciers. Sans nous arrêter aux âges précédents, sans rappeler même les jugements portés par Huet, il faut que nous donnions un moment d'attention aux deux écrivains qui ferment cette longue série de conteurs appliqués à mettre en œuvre les vieilles traditions de leur pays.

Eumathe Macrembolite, auteur des *Aventures d'Hysminé et*

Hysménias, Nicétas Eugénianos[1], auteur des *Aventures de Drosilla et de Chariclès*, nous semblent être, en effet, les derniers disciples d'Achillès Tatios et d'Héliodore aussi bien que de Sophocle, d'Euripide, d'Hésiode et d'Homère. Ils écrivaient encore pour les raffinés, qui, vers l'an 1140 après J. C., mettaient tout leur plaisir à lire des récits empruntés aux temps du paganisme; dignes émules de ces évêques à qui La Monnoye a pu faire dire :

> Ma tête, à l'avenir, sera plus honorée
> Pour avoir su produire un livre si charmant,
> Que pour avoir été mitrée.

Quoique composé sous les Comnène, dans le milieu du XII[e] siècle, le roman d'*Hysminé et Hysménias* pourrait appartenir au IV[e] siècle après J. C. aussi bien qu'à l'époque où il fut écrit. Eumathe, qui en est l'auteur, semble avoir voulu oublier le temps où il vivait. Nous verrions volontiers dans son œuvre une tentative de réaction contre l'influence occidentale chaque jour plus envahissante. Au moment où le roman français menace la Grèce dans sa langue et dans son génie, Eumathe semble avoir entrepris de le combattre. Plus ses contemporains paraissent se porter vers des œuvres nouvelles et par la forme et par le fond des idées, plus il paraît faire effort pour les ramener à l'ancienne littérature. Comment expliquer autrement cette affectation à reproduire dans un récit tous les usages les plus particuliers de la religion des païens? Chrétien lui-même, moine peut-être, on dirait qu'il ignore le christianisme. C'est à peine si quelques images, empruntées au style des Livres saints, font deviner sa foi; encore sont-elles familières au génie de l'Orient[2]. Partout ailleurs, nous nous trouvons en plein pa-

[1] *Erotici scriptores*. Collection Didot.

[2] *Ἐγὼ δὲ κόνδυ πικρίας καὶ ἀψινθίου θαλάσσας ὅλας ἐμπεπωκώς.* (VII, § 16, lig. 38.) C'est l'*inebriavit me absinthio* de Jérémie.

ganisme, et l'auteur voudrait nous tromper au point de nous faire croire que nous en sommes encore aux plus beaux jours de la Grèce. Que d'allusions aux anciens! que de traits empruntés directement aux poëtes, à Homère, à Hésiode, à Sophocle, à Ménandre, à Xénophon lui-même! C'est une sorte d'anthologie. Le savoir pédantesque s'y étale; il s'y montre partout et hors de propos. La douleur d'une mère ne se refuse pas une citation littéraire; l'abattement du désespoir, les transports de la passion, y parlent de la manière la plus érudite et la moins naturelle. Une jeune fille, sur le point de mourir dans une tempête, a le temps de se dire : Ἤδη Ἀΐδαο γάρ, κατὰ τὴν ποίησιν, γενόμεθα κρυέρου. « Déjà, comme dit le poëte, nous « appartenons au froid Adès [1]. » Un pilote, qui va jeter Hysminé à la mer, se souvient à propos de l'*Iliade* : Καὶ Χρυσηῒς ἀπεσπᾶτο χειρῶν Ἀγαμέμνονος βασιλέως. « Et Chryséïs aussi fut « arrachée aux mains du roi Agamemnon [2]. » Antithèses, rapprochements de mots, assonances, cliquetis de paroles, Eumathe n'a rien épargné, et ce qui étonne, c'est qu'au milieu de cette affectation il garde un air de facilité qu'on prendrait presque pour du naturel. Il est ingénument spirituel, il est naïvement prétentieux. Il n'y a qu'une chose ridicule chez lui, c'est le retour constant et périodique du mot ὅλος; il le décline, il s'y complaît. Cicéron, après tout, ramenait bien, de trois phrases en trois phrases, *tertio quoque sensu*, son *esse videatur* [3]. Il faut bien accorder quelque chose à la difficulté de l'art d'écrire.

Quant au roman lui-même, en voici l'analyse rapide. Un jeune homme est envoyé par la ville qu'il habite pour la représenter, comme héraut sacré, aux fêtes de Jupiter célébrées dans une île voisine. Revêtu de ces fonctions, il apparaît, avec

[1] VII, II, 7.
[2] VII, XIII, 50.
[3] Tacite, *Dialogue des orateurs*. C'est le personnage d'Aper qui s'exprime ainsi.

sa jeunesse et sa beauté, comme un messager des dieux. On le vénère, et l'on s'empresse de lui offrir l'hospitalité. On s'en dispute l'honneur. Il a suivi Sosthène, et, à peine entré sous le toit de son hôte, il y trouve Hysminé, une jeune fille qui, en lui offrant la coupe du festin, lui presse le pied, l'enflamme de ses regards amoureux et trouble son cœur, insensible jusque-là.

Cette liberté inconvenante a blessé l'évêque d'Avranches. Il voit, dans ce mépris de la pudeur, une faute qu'il attribue à la maladresse de l'écrivain et à la corruption de son esprit. Sans vouloir excuser en rien la conduite d'Hysminé et absoudre Eumathe de ses intentions licencieuses, nous dirions volontiers qu'ici Huet n'a pas compris tout à fait d'où venaient ces privautés et l'usage qu'ose en faire Eumathe. Nous avons fait remarquer qu'il s'efforçait d'échapper à l'influence des mœurs venues de l'Occident; nous croyons trouver en cet endroit une trace de ces mœurs mêmes dont il n'a pu se préserver. Les héroïnes de nos romans sont loin d'avoir les scrupules du prélat français. Le respect idolâtre dont les hommes les entourent les force, en amour, à faire elles-mêmes toutes les avances; aussi les font-elles de propos délibéré[1]. Elles vont toutes aussi loin qu'Hysminé.

Sous prétexte d'un devoir d'hospitalité et de religion à remplir, celle-ci se rend auprès d'Hysminias couché dans son lit,

[1] Dans le roman d'*Aioul*, une jeune fille va se présenter à la couche d'un chevalier et se mettre à sa discrétion. (*Hist. litt. de la France*, t. XXII.) — Dans le livre intitulé *I Reali di Francia*, et qui n'est que la traduction de romans français existants encore ou perdus, toutes les jeunes filles se conduisent de même. Fegra Albano di Barbaria, Dusolina et Galeana sont amoureuses de Fioravante et ne se gênent pas pour le lui dire. Galeana meurt de douleur en se voyant méprisée. (Liv. II, ch. IV.) La fille d'un capitaine *s'énamoure* de Gisberto à entendre l'éloge que Sibille fait de ce chevalier, et elle va le trouver dans sa prison. (Liv. III, ch. VIII.) Druziana, fille du roi Erminione, devient amoureuse de Buovo d'Antona (Beuve de Hanstone), et le lui fait savoir. (Liv. IV, ch. X, XI et suivants.)

et fait si bien que le jeune homme trompe enfin les parents qui l'ont accueilli chez eux et manque à tous ses devoirs de héraut sacré.

La scène change. Sosthène vient à son tour, avec sa fille, dans la ville d'Hysminias, et reçoit des parents de ce jeune homme l'hospitalité qu'il lui a offerte dans sa maison. Est-il nécessaire d'indiquer ici tous les tableaux inventés par l'imagination voluptueuse d'Eumathe ? Tout va bien au gré des deux jeunes gens, quand une nouvelle funeste trouble tout à coup leur bonheur. Sosthène doit retourner chez lui, et il convie au mariage d'Hysminé ses hôtes nouveaux. C'est un coup de foudre qui enlève à Hysminias le sentiment et plonge Hysminé dans la douleur. Que de larmes ! Après avoir bien déploré leur triste sort, accumulé bien des antithèses sur l'hymen et la mort, sur l'autel et la tombe, sur l'Amour et sur Pluton, ils en viennent enfin au projet de prendre la fuite. « Sacrifions « tout à l'amour, il sera notre patrie, notre trésor ! » Pourquoi résisteraient-ils à cet élan de leur cœur quand le ciel semble les approuver? Un présage a déjà condamné le mariage dont les parents d'Hysminé se montraient si joyeux, et voilà que, dans un songe, l'Amour apparaît au jeune homme. Le dieu est assis sur son char, dans un appareil royal. Il tient Hysminé par la main, et la remet à son amant. Un navire est préparé, qui doit les conduire en Syrie; ils y montent, et semblent d'abord avoir pour eux les vents et les étoiles.

Mais bientôt les flots se troublent, la mer se soulève irritée ; on dirait que le navire attire sur lui seul toute la colère de Neptune. Le pilote, effrayé, ne voit plus qu'un moyen de sauver son vaisseau : il faut au dieu de la mer une victime humaine. Le sort va la désigner, et le sort désigne Hysminé ! En vain Hysminias essaye de fléchir l'impitoyable pilote ; ses larmes sont inutiles. La jeune fille est précipitée dans les flots. Hys-

minias, inconsolable, importune l'équipage de ses plaintes : bientôt on l'abandonne sur le rivage. Il y serait mort de douleur, si le sommeil n'eût un instant assoupi son chagrin, si l'Amour, dans un songe, ne lui eût fait entrevoir le moment où il retrouvera son amante. Mais combien cet heureux temps est loin encore ! Saisi par des Éthiopiens, vendu par des pirates, esclave chez des Grecs, il accompagne son maître dans Artycomis, où celui-ci se rend en qualité de héraut sacré. C'est là, au milieu des tristes souvenirs de son ancienne fortune comparée à sa condition présente, que le ciel lui réserve le plaisir de retrouver Hysminé. Elle aussi, elle est esclave dans la maison où le maître d'Hysminias a reçu l'hospitalité, et ils se reconnaissent dans des circonstances à peu près semblables à celles où leur amour était né jadis. Ils peuvent se voir et se parler, grâce à la passion que Rhodopé, la maîtresse d'Hysminé, a conçue pour Hysminias. Comme Atalide, dans Racine, qui peut-être avait lu notre romancier, ou trouvé dans *Théagène et Chariclée* quelque artifice analogue, comme Atalide, Hysminé reçoit les vœux d'Hysminias, mais *elle les reçoit pour les rendre à Rhodopé*. Comme Roxane, Rhodopé, abusée par le *ministre trop fidèle de leur amour*, s'applique à chercher les moyens

de leur faciliter tant d'heureux entretiens,

jusqu'au jour où, dans Daphnipolis, devant le trépied d'Apollon, les deux amants recouvrent la liberté et trouvent dans le mariage la fin de leurs maux.

On reconnaît sans peine dans ce roman le ton et l'esprit ordinaires de ces compositions en Grèce. Eumathe s'y montre le disciple de ses prédécesseurs. Des aventures d'amour, des descriptions de lieux agréables, à la façon de Philostrate, des scènes où règnent trop peu la réserve et la pudeur, des enlèvements, des tempêtes, des pirates, des changements de con-

dition, il n'y a rien de plus dans Héliodore ou dans Xénophon d'Éphèse. Sauf le trait que nous avons signalé plus haut : la liberté que prennent les femmes de déclarer leur amour à celui qui le leur inspire, sauf le titre peut-être, qui rappelle celui d'un de nos romans français, *Amis et Amyle*, il n'y a rien là qui sente le XII[e] siècle.

Il en est de même du roman de Nicétas Eugénianos, où il raconte, en vers politiques, les amours et les aventures de Chariclès et de Drosilla, de Cléander et de Calligone[1].

Le hasard a rapproché deux amants, malheureux à peu près de la même manière. Tous les deux ils gémissent dans les fers où les tiennent les Parthes, et regrettent l'un et l'autre le triste objet de leur amour. Dans la prison où ils languissent, il leur reste du moins la consolation de se rappeler les commencements et les joies de leur passion. S'il s'agissait, comme dans une cour d'amour, de décerner des rangs entre eux, on ne saurait à qui donner la première place, tant ils sont également tendres, raffinés, prétentieux, et instruits de tout ce qui touche à l'antiquité amoureuse. Comme Eumathe, l'auteur qui les fait parler étale pédantesquement sa science. Les citations et les allusions abondent. Hercule et Hylas, Narcisse et son image, Daphnis et Chloé, Héro et Léandre, Polyphème et Galatée, Danaé, Ganymède, Europe, tout ce qu'il y a eu jamais d'amants heureux ou malheureux, sert à l'expression des sentiments ou de Cléandre ou de Chariclès. Devenus amoureux par un de ces coups de foudre dont la Vénus antique terrassait les rebelles, ils répètent dans leur récit les lettres qu'ils ont jadis écrites à leurs amantes. Il fallait qu'ils eussent bonne mémoire pour se rappeler si exactement tant de *gentillesses*, ou qu'ils ne fussent jamais sans leurs tablettes, comme la reine des Massagètes dans le dialogue des *Héros de Roman* de Boileau. On

[1] Voir *Erotici scriptores*, éd. Didot.

peut concevoir tout ce qu'une lettre offrait de facilité à un auteur pour montrer à l'aise son esprit. Les lettres d'Aristénète semblent avoir été, jusqu'au XIIe siècle, un livre classique autant que les *Tableaux* de Philostrate. La mémoire sert mieux encore nos prisonniers : ils récitent tout au long les chants du matin et ceux du soir dont ils ont salué l'objet de leur amour. Nicétas Eugénianos, quoiqu'il se répande en descriptions de fêtes et de jardins, en transports lyriques, en élégances épistolaires, manque toutefois de richesse dans l'imagination. Il emprunte souvent aux romanciers qui l'ont précédé. C'est Achillès Tatios qui lui fournit d'ordinaire ses traits les plus curieux : l'amour des palmiers, par exemple, ou la vertu des pierres de l'Inde contre le feu.

Parfois même c'est une situation tout entière qu'il emprunte à quelque autre roman. Ainsi Chariclès et Drosilla se trouvent exactement dans la position d'Hysminé et d'Hysminias. Prisonniers tous les deux chez Cratyle, le roi des Parthes, on les prend pour le frère et la sœur. Chrysilla, la femme du roi, aime Chariclès, et Drosilla lui sert de messagère. Hysminias a dû résister, chez son maître, à l'amour d'une épouse infidèle; Drosilla repousse l'amour de Callidème dans la cabane où une vieille femme lui a offert un asile. Rendus, enfin, à la tendresse de leurs parents, les héros de Nicétas, comme ceux d'Eumathe, savent par de longs plaisirs se payer de leurs peines.

Un fait nous semble surtout ressortir de notre analyse : c'est l'épuisement de l'imagination grecque dans cette partie de la littérature. Les auteurs de ces temps, fidèles aux traditions antiques, ne regardent que le passé et s'obstinent à en vivre. C'est un parti pris d'imitation servile. Dans leur stérilité ils essayent bien de se couvrir du clinquant du style, mais leur pauvreté n'en ressort que davantage. Usées par un trop long emploi, les vieilles inventions continuent toujours à servir. Les écrivains n'ont pas

rajeuni la manière de comprendre et de peindre l'amour. C'est partout l'irremédiable langueur des lieux communs du paganisme. Partout les mêmes manéges d'un esprit corrompu, qui cache la licence sous les dehors de l'ingénuité, et, par les faux semblants de l'innocence, chatouille des imaginations blasées. Ce sont partout, enfin, les vices d'une vieillesse impuissante. Le génie de la Grèce n'a pu se défaire, en vieillissant, de ses premières habitudes. Malgré les révolutions morales qui se sont accomplies, le satyre habite encore les vallons de l'Arcadie.

Contemporains comme ils l'étaient d'une époque où le christianisme règne à peu près seul sur les esprits, en Occident, on peut s'étonner que ces auteurs soient encore si profondément païens. Peut-être la piété qui les animait dans tout le reste de leurs actes leur défendait-elle de toucher à des choses qu'ils auraient craint de profaner en les couvrant d'ornements frivoles, libres ensuite de tout écrire quand ils avaient choisi un sujet profane. *Οὓς γὰρ Θεὸς σύνηψε τίς διασπάσοι;* « ceux que « Dieu a unis, qui pourrait les séparer? » Voilà la seule pensée qui nous ferait soupçonner que Nicétas Eugénianos vivait onze cents ans après J. C., et dans une nation qui s'est livrée à de si longues querelles sur les dogmes chrétiens. Mais, ce qu'on voit bien clairement, c'est qu'il s'adresse à une société extrêmement raffinée, amoureuse à l'excès des jeux d'esprit, jalouse encore de la gloire littéraire des temps anciens, qu'elle croit continuer.

Les éditeurs de ce poëme en mettent l'auteur à part. Ils le rangent parmi ceux qu'ils appellent les *romanciers byzantins*. Ils veulent peut-être indiquer par là une déchéance dans la langue. Si elle porte déjà des traces de corruption, elle se conserve néanmoins dans son ensemble avec une intégrité qui fait qu'on admire le sort de ce beau langage, demeuré pendant vingt siècles dans sa fraîcheur et sans rival. Il faut savoir gré à

notre auteur, en restant attaché aux modèles anciens, d'en avoir gardé la langue. Il ne manquait pas déjà autour de lui d'écrivains qui employaient, même dans des œuvres dédiées aux princes, le patois vulgaire destiné à devenir le grec moderne. Aussi instruit que personne en son temps, capable d'écrire dans la langue savante du passé les ouvrages de littérature, d'histoire, de philosophie, d'astronomie et de théologie, dont on peut voir le catalogue dans Fabricius [1], le moine Théodore Ptochoprodromos se servait, en s'adressant à Manuel Comnène, de cette langue nouvelle. Il ne reculait pas devant ces mots étrangers venus de Rome, de Venise, de Gênes ou de France. Toutefois, par un dernier reste de scrupule, qui disparaîtra bientôt, il commençait et finissait les deux chants de son poëme par des vers élégants et purs, faisant ainsi, au dire de Coray, « une statue de boue avec une tête et des pieds « d'or [2]. »

Quelque soin que prenne Nicétas d'éviter cette langue avilie, cet « affreux macaronisme, » comme dit encore Coray, *τὸν ἀηδέσ7ατον μακαρονισμόν*, il se montre cependant chez lui une trace ineffaçable de l'âge; c'est comme une ride qui annonce la vieillesse : nous voulons parler du vers politique. Bientôt les écrivains moins corrects de l'idiome moderne vont s'emparer de ce vers. Ce n'est pas qu'il parût pour la première fois, chez les Grecs, dans les *Aventures de Chariclès et de Drosilla*. L'auteur était loin d'en avoir inventé la forme. On le vit d'abord, sous le nom qu'il a conservé depuis, dans la paraphrase du

[1] Fabricius, t. VI, p. 815-820, édit. Hal.

[2] Coray, Ἄτακτα, t. I, p. 226. — « A peu près comme, aujourd'hui, ajoute-t-il, « on met, au début d'une lettre : Τὴν ὑμετέραν θεοφρούρητον πανιερότητα ταπεινῶς « προσκύνω, καὶ τὴν σεβάσμιον αὐτῆς δεξίαν πανευλαβῶς κατασπάζομαι; — et à la « fin : Καὶ ταῦτα μὲν ἐπὶ τοῦ παρόντος, αἱ δὲ τῆς ὑμετέρας πανιερότητος εὐχαὶ καὶ « εὐλογίαι εἴησάν μοι ἄρωγοὶ ἐν βίῳ παντί; tandis que tout le reste est en langue « vulgaire, et quelle langue! »

Cantique des Cantiques, par Michel Psellus[1]. J. Tzetzès, dans ses *Chiliades*, dans ses *Iliaques*, dans ses *Allégories homériques*, suivit cet exemple. Constantin Manassès, dans sa Chronique, en fit autant. Le vers politique avait désormais droit de cité dans la littérature grecque.

Ce mètre semble avoir eu, dès sa naissance, le double privilége de mériter la faveur du public et de s'attirer la haine des délicats. Les gens simples, loin d'y voir un instrument vicieux et corrompu, l'acceptaient comme expression de la pensée plus facile et plus populaire. Ils comptaient pour eux l'autorité de Photius, qui oppose en effet le **πολιτικὸν** au **ποιητικῷ**. Ils pouvaient alléguer aussi celle de Cicéron, qui, depuis longtemps, avait traduit le **πολιτικὸν** des Grecs par les mots latins *civile et populare*[2]. Vraisemblablement ils considéraient ce vers non pas comme la corruption d'une forme plus élégante, avilie par l'ignorance et la paresse, mais bien plutôt comme une sorte de vers ayant eu jadis un rang honorable, à peu près égal au rang de ceux qui se sont maintenus dans la dignité d'où les autres sont déchus.

Du côté des savants les choses n'allaient pas ainsi. Toutes les injures, toutes les malédictions, tombaient sur ce vers, objet de leur haine. « Cette muse était une prostituée[3], une coureuse « des rues. Elle n'avait nul souci du nombre et de la cadence.

[1] Michel Psellus fut le précepteur du fils de Constantin Doucas, successeur d'Isaac Comnène et d'Eudocie, sa fille. Il dit en effet, au vers 1070 :

> Ἡμεῖς καὶ τὸ ἐπίταγμα τὸ σὸν, ὦ Στεφηφόρε,
> Ἀποπληρῶσαι θέλοντες, ὡς δοῦλοι τοῦ σοῦ κράτους,
> Πολιτικοῖς ἐφράσαμεν, ὡς δυνατὸν, ἐν σ7ίχοις
> Τῶν ᾀσμάτων δύναμιν, ἐξήγησιν, καὶ γνῶσιν.

[2] *De finibus*, I. v.

[3] L'équivalent du mot *scortum* est πολιτική, suivant Ducange. (*Glossarium inferioris et mediæ lat.* 1196.)

« Pleine d'aversion pour les *διχρόνους* et les *τριχρόνους*, elle foulait aux pieds les règles de la prosodie et de la grammaire. « Et, pour comble, les barbares qui s'en servaient étaient plus « estimés, même des gens instruits, que les savants fidèles aux « prescriptions du goût et du bel usage, tant la corruption « triomphait en tout lieu au mépris du beau ! » Tzetzès est plaisant à entendre dans ses lamentations [1].

Cela n'empêche pas que le vers politique ne puisse réclamer des titres de noblesse, d'ancienneté, et produire en sa faveur des témoignages recommandables. Eustathe le fait remonter jusqu'à Eschyle : *Καὶ δηλοῦσι τοῦτο φανερῶς οἱ δημοτικοὶ στίχοι, οἱ τὸ παλαιὸν μὲν τροχαϊκῶς ποδιζόμενοι, καθ' ἃ ὁ Αἰσχύλος δηλοῖ, ἄρτι δὲ πολιτικοὶ ὀνομαζόμενοι· μέτρον μὲν γὰρ αὐτοῖς πεντεκαίδεκα συλλαβαί.* M. Struve, dans sa préface du *Πρεσβὺς Ἱππότης*, cite encore Hipponax d'Éphèse, poëte satirique, inventeur du vers choliambe, et il ajoute : « Ces vers, « mesurés à la quantité des syllabes, mêlés avec des ana« pestes, et ayant généralement leur césure au milieu, sont « d'un usage fréquent dans les anciennes comédies. Il n'est « pas rare de rencontrer, même dans les comiques romains, des

[1] *Ἄλφα τῶν Τζετικῶν ποιημάτων·*
Μούσης μέτρα φέρουσα τῆς ἀγυρτίδος
Ἣ τῶν ποδῶν εὔρυθμον οὐ τηρεῖ βάσιν,
Πάσας καὶ μισεῖ διχρόνους καὶ τριχρόνους,
Κάνων καὶ τέχνης οὐδαμῶς αὐτῇ φίλος,
Καί τι γὰρ ἄν τις τεχνικῷ γράφει μέτρῳ
Πόδας τε τηρῇ πανταχοῦ καὶ διχρόνους,
Καὶ πάντα λεπτῶς ὡς χρέων ἀποξέοι,
Ἴσων δοκούντων τεχνικῶν καὶ βαρβάρων.
Μᾶλλον καὶ πόλλου βαρβάρου τιμωμένων
Καὶ τῶν ἀτέχνων ὡς σοφῶς κροτουμένων.
Καὶ ταῦτα ποίοις; τοῖς δοκοῦσι πανσόφοις,
Οὕτω τὸ καλὸν ἐξεπέπτη τοῦ βίου,
Οὕτω κατεκράτησεν ἡ χυδαιότης.

« ïambes de sept pieds, par exemple, dans Plaute (*Asinaria*, III, 61) :

> Sed si tibi viginti minæ argenti proferentur
> Quo nos vocabis nomine? Libertos, non patronos?
> Id potius : viginti minæ hic insunt in crumena;

« dans Térence (*Hecyra*, III, II, 14) :

> Nam si remittent quidpiam Philumenam doleres etc.

« de même, Catulle (*Carm.* 25) :

> Et insolenter æstues, velut navita magno
> Deprensa navis in mari vesaniente vento.

« La transition de l'hexamètre à l'ïambique tétramètre cata-« lectique (le vers politique) nous paraît être formée par les « vers priapéens, attribués à Catulle. (Voir *Terentianus Maurus*, « p. 2755, ed. Sausen et van Lennep.) La poésie monacale « du moyen âge nous en offre de nombreux exemples. »

Le vers politique est donc un ïambique tétramètre catalectique, mesuré à l'accent, composé de trois pieds de quatre syllabes et d'un pied de trois syllabes. Au premier pied, de même qu'au second, on peut remplacer les deux ïambes par un choriambe. En voici la mesure :

⏑–⏑ / –⏑⏑– | ⏑–⏑– ‖ ⏑–⏑– / –⏑⏑– | ⏑–⏑

La césure est indispensable après le second pied. Martin Crusius, qui en a scandé quelques-uns comme exemple, dit qu'ils se composent de deux petits vers ïambiques dimètres, dont le premier est acatalectique et le second catalectique. Il ajoute que, en les scandant, on tient plutôt compte des accents

que des syllabes[1]. On peut voir aussi dans Ducange ce qu'en dit Léon Allatius[2]. Le scholiaste d'Éphestion le cite comme la dernière espèce du vers héroïque, et l'auteur d'un petit traité manuscrit, *Περὶ μέτρων*, conservé à la Bibliothèque impériale[3], lui attribue le même rang. L'auteur énumère et explique les différentes formes du vers héroïque, qui sont au nombre de sept, et, après avoir nommé le *κατενοπλίον*, le *περιοδικόν*, le *βουκολικόν*, l'*ἀμφικόν*, l'*ὑπόρυθμον*, le *τέλειον*, il cite enfin le *πολιτικὸν*, auquel il assigne ce caractère : *τὸ ἀνεὺ πάθους καὶ τρόπου γινόμενον, οἷον*·

Ἵππους δὲ ξάνθους ἕκατον καὶ πεντήκοντα.....

C'est, d'après cela, un vers où ne brillent ni l'*ithos* ni le *pathos;* un de ces vers familiers et faciles dans le genre de ceux dont Horace sème parfois ses satires ou ses épîtres pour châtier une négligence chez les autres, ou pour mettre à l'épreuve le jugement de ses lecteurs; un de ces vers dont ses ennemis prétendaient qu'on pourrait en faire mille en un jour :

.... similesque meorum
Mille die versus deduci posse.......

[1] Martin Crusius, *Turco-Græcia*, p. 193 :

Στὸν ὦμον σόν με ἔβαλες, κεἰς τὸ νέρον ἐμπῆκες
....
Βλέπει Θεὸς τὴν ἀδικία, και κάνη δικιοσύνη.

« Sunt versus politici, id est vulgares, in barbaro-græca lingua. Constant autem « quindenis syllabis ex duobus iambicis dimetris versiculis, priore acatalecto, « posteriore catalectico anacreontico in quibus potius tonorum (ut apte et leniter « inter metiendum cadant) quam quantitatis syllabarum ratio habetur. Fit in eis « sæpe synæresis, ut :

Βλέπει | *Θεὸς* | *τὴν ἀ* | *δικία* (quasi sit *δίκα*) *καὶ*
Κά | *νη δι* | *κιοσύ* (quasi sit *κοσύ*) *νη*.

[2] Ducange, *Gloss. med. et infim. latin.* p. 1196.
[3] Manuscrits grecs, n° 2760.

Pour composer en vers héroïques de cette nature une œuvre quelle qu'elle pût être, il n'était pas nécessaire que le poëte fît de grands efforts :

Sæpe caput scaberet, vivos et roderet ungues.

Sa grande facilité de facture devait donc recommander ce vers aux écrivains qui, à mesure qu'on s'éloignait davantage des beaux siècles de la littérature, oubliaient chaque jour les délicatesses d'une versification compliquée et se débarrassaient de scrupules gênants. Ainsi le vers était trouvé qui devait remplacer l'ancien hexamètre et, en substituant à la quantité des syllabes les règles de l'accent, répondre au génie des idiomes modernes. En France, en Italie, on n'eut bientôt plus d'autre système de versification. Il y aurait peut-être de la témérité à prétendre que le vers politique ait pu nous servir de modèle pour notre alexandrin. Mais, dans une question encore si obscure, toutes les hypothèses peuvent se produire. Toujours est-il que ce vers a de beaucoup précédé le nôtre, et que, si les œuvres où on le voit employé sentent souvent l'imitation d'une littérature étrangère, il n'en reste pas moins, par sa constitution, un élément original, et il atteste, dans l'éloignement du Bas-Empire, combien les traditions de la Grèce antique avaient d'influence encore et de quelle longue vitalité le peuple grec a donné l'exemple.

Jusqu'ici, après tout, en Grèce, nous n'avons trouvé que la Grèce elle-même. Aucune influence étrangère n'y a encore pénétré. Son génie a pu vieillir, mais il subsiste encore; il veille sur les anciennes traditions et fait ses efforts pour les conserver. Qu'il n'ait plus qu'une vigueur sénile et une fécondité qui s'épuise, on ne saurait le nier. Pareil au chêne dont parle le poëte, il ne pousse plus de rejetons; son feuillage ne couvrira plus la terre d'une ombre épaisse; il n'y a plus autour de lui

que le prestige d'un grand nom et d'une antique renommée. Déjà même ce prestige diminue devant les peuples du Nord. Un autre idéal remplace l'ancien. La jeunesse et la force se sont transportées ailleurs, et, aux yeux des Grecs affaiblis, elles peuvent passer pour de la barbarie et de la violence. Mais les croisades ont commencé, amenant avec elles des peuples nouveaux. Voyons ce que l'empire d'Orient perdit ou gagna dans un mélange qu'il détestait et qu'il dut subir.

CHAPITRE II.

RAPPORTS DE L'EUROPE AVEC L'ORIENT, SURTOUT À L'ÉPOQUE DES CROISADES.

Depuis que l'empereur Anastase avait envoyé de Constantinople, à Clovis, les ornements du patriciat, les rois de France n'avaient cessé d'entretenir des correspondances avec l'empire d'Orient. Le commerce se joignit encore aux relations politiques, et Guillaume de Tyr nous fait connaître qu'au premier passage des croisés en Terre sainte et à l'arrivée des Francs à Constantinople, il y avait des vaisseaux marchands francs, *gratia commercii*. Les Orientaux eurent donc toujours connaissance des usages et des mœurs des peuples de l'Occident. La capitale de l'empire byzantin était comme une station obligée pour les pèlerins qui entreprenaient en si grand nombre le voyage de la Palestine. Là, ils trouvaient, entre autres, les vaisseaux vénitiens qui fréquentaient les côtes de la Syrie. Nous savons, par des témoignages authentiques, combien le voyage de Jérusalem attirait de chrétiens. Cette dévotion du pèlerinage avait été portée au delà de ce qu'on pourrait croire. La piété, qui en fut d'abord le motif, s'était affaiblie au milieu des vues humaines, qui, peu à peu, eurent plus de part à ces voyages que la religion. Glaber, qui vivait au commencement de la troisième race, les attribue surtout au désir de se faire admirer en racontant des choses merveilleuses. C'est ainsi qu'il s'exprime au sujet d'un saint homme, nommé Lethbaldus, qui était d'Autun, et qui mourut à Jérusalem d'une façon extraordinaire : « Iste « procul dubio, dit cet historien, liber a vanitate ob quam

« multi proficiscuntur ut solummodo mirabiles videantur. » Sous le règne de Robert et de Henri I[er], Glaber dit encore : « Per idem tempus ex universo orbe tam innumerabilis multi-« tudo cœpit confluere ad sepulchrum Salvatoris Hierosolymis « quantum nullus hominum prius sperare poterat. » D'abord, on ne vit que les pauvres entreprendre ces voyages d'outre-mer; ensuite les gens d'un état mitoyen ; bientôt après, les grands : rois, comtes, prélats ; enfin, des femmes de tout état et de toute condition[1]. Comme ils n'avaient plus d'autre désir que de voir des merveilles pour les raconter ensuite, bon nombre de ces pèlerins ne se refusaient pas sans doute un séjour à Constantinople. Ils auraient même manqué le but de leur voyage en négligeant cette capitale, où les arts et les richesses créaient tant de prodiges inconnus des Occidentaux.

Durant cette première période de nos relations avec les Grecs de Byzance, nous fûmes seuls à leur faire des emprunts : de là toutes les légendes, tous les récits, toutes les fables venues d'Orient, dont la trace est si facile à suivre dans notre littérature. Mais les rôles changèrent à partir de la première croisade. Les Occidentaux, et surtout les Français, qui pouvaient d'abord passer inaperçus dans le mouvement d'une grande ville, se firent remarquer de leurs hôtes. Force fut à ceux-ci d'ouvrir les yeux pour regarder de près ces étrangers menaçants.

Quand l'imagination des Grecs aurait été assoupie un instant, eût-elle pu résister au mouvement de l'Europe tout entière, *arrachée à ses fondements*, et précipitée sur l'empire de Constantin ? D'abord ce fut de la surprise, de la crainte et en même temps du mépris. Nous en avons le témoignage dans les récits d'Anne Comnène. Combien nos rudes chevaliers, comme

[1] *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXVII, p. 467, ancienne série.

Robert de Paris, devaient-ils étonner ces esprits soumis à l'étiquette! Dans une cour où les empereurs se piquaient d'être lettrés, où l'un d'eux, au commencement de son règne, disait qu'il aurait préféré la couronne de l'éloquence à la couronne de l'empire; où les filles des empereurs rédigeaient des histoires en beau style, ou bien faisaient des compilations littéraires, des barbares venaient vanter la vigueur de leurs muscles et leurs grands coups d'épée. Bon gré, mal gré, il fallait pourtant ouvrir les oreilles à cette langue étrangère quand on était forcé de respecter ceux qui la parlaient. La haine et la prévention ne tenaient pas toujours devant la vérité. Anne Comnène a beau détester Robert, le Normand, cette peste, ce fléau enfanté par la Normandie, élevé et nourri par le vice; elle a beau mépriser sa race, sa fortune, haïr son esprit tyrannique et son âme criminelle, il faut bien qu'elle rende justice à son courage, à sa prudence. L'impartialité de l'historien lui fait un devoir de louer sa haute taille, son teint vif, sa chevelure blonde, ses larges épaules, le feu qui jaillit en étincelles de ses yeux, son bon air, les justes proportions de son corps. Elle cite Homère, elle rappelle Achille pour donner une idée de sa voix retentissante. Elle signale encore, chez lui, cet amour de l'indépendance qui l'anime et lui fait rejeter toute suprématie. «Telles sont, dit-elle en terminant son portrait, ces grandes «natures, alors même que la Fortune les a mal partagées dans «la distribution de ses faveurs [1].» De pareils hommes ne pou-

[1] Anne Comnène, liv. I, ch. x : ... Καὶ τὸν ἐπὶ τυραννικῇ γνώμῃ διαβόητον Ῥομπέρτον ἐκεῖνον τὸν ἀλαζόνα, ὃν Νορμανία μὲν ἤνεγκε, φαυλότης δὲ παντοδάπη καὶ ἐτρέψατο καὶ ἐμαίευσεν... ὁ δὲ Ῥομπέρτος οὗτος Νορμάνος τὸ γένος, τὴν τυχὴν ἄσημος, τὴν γνώμην τυραννικὸς, τὴν ψυχὴν πανουργότατος, τὴν χεῖρα γενναῖος, ἐπίθεσθαι μὲν δεινότατος πλούτῳ καὶ περιουσίᾳ μεγάλων ἀνδρῶν, καταπρᾶξαι δὲ ἀφυκτότατος, ἐς τὸ ἀναντίῤῥητον τὰ τοῦ σκόπου περιάγων. Τὰ δὲ τοῦ σώματος, τοσοῦτος εἰς μέγεθος, ὡς καὶ τῶν μεγίστων ὑπερανέχειν, πυρσὸς τὸ χρῶμα, τὴν κόμην ξανθὸς, τοὺς ὤμους εὐρὺς, τοὺς ὀφθαλμοὺς ἀλλὰ πῦρ ἀπ' αὐτῶν μονονουχὶ ἀπε-

vaient se trouver en contact avec un peuple vieilli sans laisser leur empreinte sur tout ce qui les entourait. Et, en effet, Coray attribue à ces premières croisades la corruption rapide des dernières années de l'empire byzantin ainsi que l'accroissement de l'ignorance et de la superstition[1]. C'est à cette époque qu'il assigne, avec Gibbon, l'introduction de certains usages que les Grecs avaient vus chez les autres peuples avec un sentiment d'horreur. L'onction royale de Constantinople fut empruntée des Latins à la dernière époque de l'empire. Constantin Manassès parle de celle de Charlemagne comme d'une cérémonie étrangère, juive, et incompréhensible[2].

Nicétas Choniata s'exprime avec la même haine, et, au fond, avec le même intérêt de curiosité, sur les Allemands et les autres peuplades qui viennent attaquer l'empire comme un mortel fléau (1148-1149). Il ne peut assez admirer, tout Grec qu'il est, ces femmes qui suivent l'expédition, armées comme des hommes, toujours à cheval, l'œil plein des feux de la guerre, de véritables amazones enfin, dont la Penthésilée s'appelle *Χρυσόπους*[3].

σκινθηρίζετο, καὶ όπου μὲν ἔδει διοργανῶσαι τὸ πλάτος, εὐμήχανον ἦν, όπου δὲ ἀποστενῶσαι τοῦτο, εἰς τὸ εὔρυθμον διωμάλιστο. Οὕτως ἐξ ἄκρας κεφαλῆς ἐς πόδας ὁ ἀνὴρ κατερρύθμιστο, ὡς πολλῶν λεγόντων πολλάκις ἀκήκοα. Τὸ δὲ φθεγμὰ, Ὅμηρος μὲν περὶ Ἀχιλλέως ἐποίησεν ὡς ἄρα φωνήσαντος ἐκεῖνον, φαντασίαν ἔσχησαν οἱ ἀκούοντες πολλῶν θορυβούντων, τούτου δὲ τοῦ ἄνδρος, ὡς φασι, τὸ ἐμβόημα πολλὰς ἐτρέπετο μυριάδας. Οὕτως ἔχων καὶ φύσεως καὶ ψυχῆς, ἀδούλωτος ἦν, ὡς εἰκὸς, μηδενὶ τῶν ἁπάντων ὑποταττόμενος. Τοιαῦται γὰρ αἱ μεγάλαι φύσεις, ὡς φασι, κἂν τύχης ὦσιν ἀφαυροτέρας.

[1] Coray, Ἄτακτα, v. I, Προλεγόμενα.

[2] Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, t. IX, p. 355, note 1.

[3] Nicétas Choniata, lib. I, ch. IV, p. 80 : Ἀλλ' *οὕτω διακυβερνωμένῳ τὴν βασιλείαν τῷ αὐτοκράτορι νέφος πολεμίων ἐκ τῶν ἑσπερίων ἐπισυσ7ὰν κλιμάτων τετριγὸς, δεινὸν καὶ ὀλέθριον, ἐς τὰ Ῥωμαίων ἐνέσκηψεν ὅρια, ἡ τῶν Ἀλαμανῶν, φημὶ, κίνησις καὶ ἡ τούτοις συνεξάρασα μοῖρα ὁμογενῶν ἐκείνοις ἑτέρων ἐθνῶν· οἷς καὶ θήλειαι κατελέγοντο ὡς ἄῤῥενες ἐφιππάζουσαι καὶ ταῖς ἐφεστρίσιν οὐ συμβάδην τῷ πόδε*

Les empereurs recherchent l'union des princes de l'Occident. Manuel Comnène donne sa fille en mariage au fils du marquis de Montferrat [1], après avoir longtemps amusé de belles promesses Guillaume de Sicile. Lui-même il avait épousé la sœur de Conrad, empereur d'Allemagne, et en secondes noces la fille du prince d'Antioche. Il avait aussi fiancé son fils, le malheureux Alexis, à la fille du roi de France, Philippe-Auguste. Sa cour est remplie de Latins; il les comble de faveurs et de dignités [2]. Il prend pour modèles les chevaliers qui l'entourent. Il se fait gloire de surpasser leurs faits d'armes et de chevalerie. Soit que les historiens veuillent le flatter en lui prêtant les prouesses des Occidentaux, soit que lui-même s'exalte véritablement dans la société de ses hôtes et se hausse jusqu'à leur vaillance, il y a dans sa vie des détails qui tiennent du roman. « Telles étaient sa force et son habileté dans les armes, « que Raimond, surnommé l'*Hercule d'Antioche*, ne put manier la lance et le bouclier de l'empereur grec..... Dans un « fameux tournoi, on le voit s'avancer sur un coursier fougueux « et renverser dès la première passe des Italiens que l'on comptait parmi les plus robustes chevaliers..... Dans une de ses « guerres, après avoir placé une embuscade au fond d'un bois, « il s'était porté en avant afin de trouver une aventure périlleuse, n'ayant à sa suite que son frère et le fidèle Axoch, qui « n'avaient pas voulu abandonner leur souverain; il met en « fuite, après un combat très-court, dix-huit cavaliers. Cependant le nombre de ses ennemis augmentait, et le renfort envoyé à son secours n'avançait qu'à pas lents; Manuel, sans

διαχαλῶσαι ἀλλὰ περιβάδην ἀνέδην ἐποχούμεναι καὶ κοντοφόροι καὶ ὁπλοφόροι, κατ' ἄνδρας ὁρωμέναι καὶ ἀνδρείαν σΊολὴν περικείμεναι αἱ καὶ ὅλως ἀρεϊκὸν ἔβλεπον καὶ ὑπὲρ Ἀμαζόνας ἠῤῥίνωντο. Μία δὲ καὶ ὑπεξῄρετο παρ' ἐκείναις καθάπερ ἄλλη τις Πενθεσίλεια ἥτις Χρυσόπους παρωνομάζετο.

[1] Nicétas Choniata, lib. III, ch. IV, an. 1169.

[2] Gibbon, *Histoire de la décadence, etc.* t. XII, p. 13-14.

« recevoir une blessure, s'ouvre un chemin à travers un esca-
« dron de cinq cents Turcs..... Au siége de Corfou, remor-
« quant une galère qu'il avait prise, et se tenant sur la partie
« de son vaisseau la plus exposée, il affronte une grêle conti-
« nuelle de pierres et de dards sans autre défense qu'un large
« bouclier et une voile flottante. La mort était inévitable pour
« lui, si l'amiral sicilien n'eût enjoint à ses archers de respecter
« ce héros..... On dit qu'un jour il tua de sa main plus de
« quarante barbares, et qu'il revint dans le camp traînant quatre
« prisonniers turcs attachés aux anneaux de sa selle. Toujours
« le premier lorsqu'il s'agissait de proposer ou d'accepter un
« combat singulier, il perçait de sa lance ou pourfendait de son
« sabre les gigantesques champions qui osaient résister à son
« bras[1]. »

Ces exploits, que l'on pourrait, suivant Gibbon, regarder comme le modèle ou la copie des romans de chevalerie, ne sont, en effet, que des copies de nos romans français, et témoignent de l'influence de nos mœurs. C'est, comme dans nos chansons de *gestes*, la même force surhumaine, la même ardeur à chercher les périls, la même audace à les braver. On doit y voir aussi l'effet de l'émulation excitée entre les deux peuples. Ne fallait-il pas bien que l'empereur de Constantinople pût opposer les traits de son courage à ceux des Français ou des Allemands? citer aussi à sa propre gloire de grands coups d'épée comme ceux dont se vantaient les chevaliers étrangers? Nicétas Choniata n'a pas assez d'éloges pour cet Allemand qui, dans Icone, reste écarté de ses camarades et s'en revient tirant son cheval par la bride. Cinquante Sarrasins l'entourent, il leur tient tête et il résiste à leurs coups. Quand un d'eux, plus hardi et voulant tenter quelque beau fait d'armes, jette son arc, prend sa longue épée et pousse de toute sa vitesse son cheval

[1] Gibbon, *Histoire de la décadence, etc.* t. IX, p. 325.

contre le téméraire. Ni la violence du choc, ni le nombre et la vigueur des coups, ne peuvent ébranler l'Allemand. Il soutient cette attaque, immobile comme une montagne, insensible comme une statue d'airain. Tirant enfin, d'une main héroïque et large, son glaive long et pesant, il coupe les deux jambes du cheval de son adversaire plus facilement qu'on ne fauche l'herbe de la prairie. Le cheval tombe sur ses moignons; le Sarrasin reste en selle. Alors, étendant le bras, l'Allemand décharge sur lui un coup nouveau et lui fait une si merveilleuse entaille, qu'il partage en deux le cavalier et entame le dos du cheval[1]. Roland, Olivier ou Turpin, faisaient-ils autrement dans la vallée de Roncevaux? Le chanoine Théroulde et l'historien Choniata ne se ressemblent-ils pas l'un et l'autre? N'est-ce pas le même tour d'imagination? Ne sont-ce pas les mêmes mœurs qu'ils racontent? Cet Allemand, avec sa vaillante épée, est-ce un personnage réel? est-ce une fiction poétique? On ne saurait le dire, tant il y a de fiction dans cette histoire, tant il y a de réalité dans cette fiction.

On ne se contentait pas d'imiter la bravoure des étrangers sur le champ de bataille, on voulait encore rivaliser avec eux dans les fêtes, et on leur empruntait leurs usages les plus particuliers. Manuel Comnène, à son entrée triomphale dans An-

[1] Nicétas Choniata, *Isaac Lange*, liv. II, ch. VII : . . . Ὡς δ' ἐκείνων τις γενναῖόν τι δράσειν, ὑπὲρ τοὺς ἄλλους ἐπαγγειλάμενος, ἀπέθετο μὲν τὸ τόξον ὡς οὐκ ὀνήσιμον, τὴν δ' ἐπιμήκη μάχαιραν ἐξέρυσας καὶ τὸν ἵππον ἐς δρόμον ἀνεὶς ἀγχωμαλῶς καὶ ἐνώπιος ἐνωπίῳ τῷ Ἀλαμανῷ ἐπεβάλετο μάχεσθαι, αὐτὸς μὲν ὅσα καὶ ἀκρώρειαν ὄρους ἢ ἀνδρίαντα χάλκεον ἔπαιε τὸν Ἀλαμανόν· ὁ δὲ τὸ ξίφος σπασάμενος παχείᾳ καὶ ἡρωικῇ χειρὶ βριθὺ καὶ μέγα καὶ στιβαρὸν πλήττει τὸν ἵππον ἐπιδυχμίως περὶ τοὺς πόδας, καὶ ἄμφω τοὺς ἐμπροσθίους, ὡς οὐδ' ἀγροῦ τις χόρτον ἀπέταμεν. Ὡς δ' ἐπὶ γόνυ κλιθεὶς ἐπὶ τὸν ἀναβάτην ἐρειδόμενον εἶχε τῇ ἐφεστρίδι, ἐκτείνας ὁ Ἀλαμανὸς τὸν βραχίονα κατὰ μέσης τῆς τοῦ Πέρσου κόρσης τὴν σπάθην κατένεγκεν. Ἡ δὲ οἰκείᾳ τε ἀντιτυπίᾳ καὶ τῇ τοῦ φέροντος γενναιότητι οὕτως ἀξιοθαύμαστον εἰργάσατο τὴν τομὴν ὡς τὸν μὲν πληγέντα διαιρεθῆναι διχῇ, κακῶς δὲ καὶ τὸν ἵππον ἐς τὸν νῶτον παθεῖν τὴν ἀστράβην τοῦ πλήγματος.

tioche, donna des joutes à cette intention. Les Latins se vantaient de leur habileté à manier la lance : il voulut leur disputer, en champ clos, le prix de l'adresse. On vit donc lutter ensemble Latins et Romains. L'empereur s'avança, de son côté, suivi de la plus brillante escorte[1], sur un cheval richement caparaçonné, couvert d'or, et tout fier de porter un maître si glorieux. D'autre part, on vit sortir des barrières le prince Gérard. Son cheval était plus blanc que neige : il portait lui-même un long manteau agrafé sur l'épaule ; il avait sur la tête un bonnet en forme de tiare, rehaussé d'or. Autour de lui marchaient ses chevaliers, tous ayant une mine guerrière et la plus haute stature. La mêlée s'engagea. Ce fut des deux côtés une ardeur égale ; l'émulation la plus vive animait les deux camps, et les champions ne se séparèrent que lorsque le héraut, une coupe à la main, vint proclamer la fin des jeux et inviter les combattants à la joie d'un festin. Il est facile d'imaginer ce que devenaient, au milieu de ces occupations nouvelles, les traditions de l'ancienne Grèce ; combien les récits chevaleresques de l'Occident devaient prendre chaque jour une place plus grande dans les

[1] Nicétas Choniata, liv. III, ch. IV : ... Ὁρῶν δὲ καὶ τὸ ἐκ τῶν Λατίνων ἐκεῖσε σʼρατιωτικὸν μέγα τῷ δόρατι ἐγκαυχώμενον καὶ τῷ τούτου ἐνδεξίῳ φυσῶν ἀγωνίσματι, παιδίας ἡμέραν συνθηματίζεται δι' ἀσιδήρων δορατισμῶν. Ὡς οὖν ἡ προθεσμία ἐνειστήκει ἀριστίνδην τῶν Ῥωμαϊκῶν ἐξάγει καταλόγων τοὺς περὶ τὸ κραδαίνειν δόρατα εὐφυεῖς, καὶ ὅσοι πρὸς αὐτὸν τὸ γένος ἀνέφερον. Ἔξεισι δὲ καὶ αὐτὸς ὑποσεσηρὼς βραχὺ καὶ πρὸς τὸ σύνηθες μειδίαμα ὑγραινόμενος, ἐς πεδίον ὑπτίαζον καὶ ἱκανὸν ἀντιτάξαι διεσχιδεῖς ἱππότιδας φάλαγγας, τὸ δόρυ μετεωρίζων, χλαμύδα ἠσθημμένος ἀσʼειοτέραν περὶ τὸν δεξίον ὦμον περονουμένην καὶ ἀφιεῖσαν ἐλευθέραν τὴν χεῖρα κατὰ τὸ πόρπημα. Ὤχει δὲ αὐτὸν ἵππος πολεμιστήριος, καλλίθριξ, καὶ χρυσοφάλαρος, ὡς ἠρεμα ὑπογυρῶν τὸν αὐχένα καὶ ὑποσκαίρων τὼ πόδε, ὡς δρόμων ἐρωτιῶν, οἷον ἀνθημιλλᾶτο τῇ τοῦ ἀναβάτου λαμπρότητι. Καὶ ἑκάστῳ δὲ τῶν συγγενῶν, καὶ ὅσοι διαγωνίζεσθαι ἄλλοι τοῖς Ἰταλοῖς, ἐπικρίθησαν λαμπροφόρειν ἐπέταξεν ὡς ἐνῆν. Ἐξῆλθε δὲ καὶ ὁ πρίγκιψ Γεράρδος λευκοτέρῳ χίονος ἔποχος ἵππῳ, ἀμπισχόμενος χιτῶνα διάσχιστον ποδηνεκῆ καὶ πῖλον ἔχων ἐπὶ κεφαλῆς κατὰ τίαραν ἐπικλινῆ, χρύσῳ κατάπαστον. Συνεξίασι δὲ καὶ οἱ ἀμφ' αὐτὸν ἱππόται, πάντες ἀρεϊκοὶ τὴν ἰσχύν, εὐμήκεις τὰ σώματα.

esprits. Les historiens eux-mêmes ne se préservent pas de cette influence. La langue littérale qu'ils emploient ne les en met pas à l'abri, et, jusque dans leurs descriptions les plus soignées, on retrouve le souvenir de nos poëmes français.

C'est qu'en effet l'appareil militaire dont nos ancêtres marchaient entourés n'excluait pas une sorte d'élégance convenable à leurs habitudes. En renonçant à la patrie pour tout le temps d'une expédition, ils n'entendaient pas en oublier les plaisirs. Tout ce qui leur rappelait la terre qu'ils avaient quittée, les usages de courtoisie et de vaillance qu'ils y avaient suivis, était loin de les laisser indifférents. Les jongleurs et les chanteurs leur plaisaient parce que, dans leurs chants, ils retrouvaient le souvenir du pays; aussi voit-on chaque armée entraîner avec elle des troubadours ou des trouvères. Quand des seigneurs, comme Boniface de Montferrat[1], n'auraient pas emmené à leur suite des poëtes tels que Rambaud de Vaqueiras, peut-on croire que ces hommes, d'un esprit inquiet, amoureux de la liberté et peut-être même de la licence des camps, poussés par l'ardeur religieuse ou par le plaisir de voir des contrées inconnues, ne se fussent pas mis en marche d'eux-mêmes, à l'exemple d'Élias Cairels de Sarlat, qui, jetant ses outils d'orfévre et ses pinceaux de peintre d'armoiries, passa en Romanie, où il séjourna longtemps? Pouvait-on ignorer la fortune de Rambaud de Vaqueiras, qui devint chevalier, maître d'un fief, et fut comblé d'honneurs dans l'empire d'Orient? Tous ces chevaliers, écuyers, bacheliers, damoiseaux, tous issus de nobles familles, tous animés du plus pur esprit de la chevalerie; tous ces bourgeois de nos villes du nord, du centre et du midi; tous ces croisés, petit peuple de nos bourgs et de nos villages, pouvaient-ils se passer des chants qu'ils avaient tant de fois entendus dans les châteaux ou dans les carrefours?

[1] Voir le *Parnasse occitanien*, t. I, p. 73.

Cette époque fut certainement très-favorable à la poésie, qui, si elle n'eût pas devancé ces années de ferveur guerrière, serait née de ce mouvement prodigieux des passions et des idées. Différents de langage et de coutumes, ces soldats de la croix se confondaient tous dans l'unité des traditions chevaleresques. La poésie rattachait ensemble tous ces hommes quand l'ambition et la politique les divisaient. Les livres qui contenaient ces traditions figuraient parmi les richesses de leurs maîtres; ils en étaient la partie la plus rare. Souvent, dans leurs voyages, il arrivait que les possesseurs de ces livres les répandaient par les copies qu'ils en laissaient prendre. C'est à cette libéralité d'un nouveau genre que nous devons de conserver encore un poëme de *Lancelot*, attribué à Arnaud Daniel. « Ulrich de Zazichoven était à Vienne, en 1193, lorsque « Richard Cœur-de-Lion y fut amené prisonnier et remis entre « les mains de l'empereur Henri VI. On sait que, l'année sui« vante, il fut délivré et put retourner à Londres moyennant « un certain nombre d'otages. Hugues de Morville, seigneur « normand, sujet de Richard, compris alors au nombre des « otages, avait une copie du roman de Daniel; Ulrich la vit « entre ses mains et l'obtint en prêt, pour en faire la traduc« tion, qu'il entreprit à la recommandation de ses amis. » Voilà ce que raconte l'auteur lui-même à la fin de sa traduction; et, comme le fait remarquer un des savants auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, sans le croire absolument on ne saurait taxer son récit d'invraisemblance [1].

Nous trouvons encore, dans l'ouvrage de M. Paulin Pâris, *Les Manuscrits français de la Bibliothèque royale de France*, l'hypothèse suivante, que nous ne croyons pas devoir négliger, tant elle convient à notre sujet. Il s'agit de la manière dont Rusticien de Pise put donner une compilation des *Romans de la*

[1] *Hist. litt. de la France*, t. XXII, p. 214.

Table ronde, d'Hélie de Borron. « Rusticien de Pise florissait dans « les dernières années du XIIIe siècle. Il aimait à voyager, et « parcourut sans doute la France et l'Angleterre. Retenu, en « 1298, dans les prisons de Gênes, il y fit la connaissance du « célèbre Marc Pol, que les Génois avaient privé de la liberté, « et répandit le premier en France les relations des voyages « de Marc Pol... Le roi d'Angleterre, Édouard aux longues « jambes, fils de Henri III, débarqua l'année 1270 en Sicile, « où il passa l'hiver de 1271. Je penche à croire que Rusticien « de Pise dut à ce séjour la connaissance du livre d'Hélie Bor- « ron, que le prince anglais avait sans doute emporté avec lui. « Comme, en quittant la Sicile, Édouard se promettait d'y re- « venir après avoir rempli son vœu de pèlerin, il aura mis en « dépôt auprès de Charles d'Anjou les *Romans de la Table ronde*, « dont tout le monde s'entretenait, mais dont les manuscrits « étaient encore très-rares, principalement ceux de l'ouvrage « d'Hélie de Borron, terminés seulement depuis un demi-siècle. « Soit par l'ordre du roi de Sicile, soit simplement avec sa per- « mission, notre Rusticien se hâta de tout lire, de tout abréger, « de tout arranger; et, quand Édouard revint en Sicile, sur la « fin de l'année 1272, il reprit le livre duquel l'infatigable Pisan « avait tiré celui que contient le n° 6961 [1]. »

Que de fois, dans leurs courses répétées à travers la Grèce et les îles, les armées des croisades ne durent-elles pas laisser des traces de leur passage! Ici les traditions de l'Occident pénétraient dans l'esprit des peuples, là c'était par des monuments plus inaltérables que les souvenirs des Latins se conservaient parmi les étrangers. Un ménestrel a raconté lui-même comment il sema en divers lieux tous les livres qui composaient sa bibliothèque, laissant sa Bible en cet endroit, son psautier plus loin,

[1] N° 6961. *Abrégé des Romans de la Table ronde, d'après Luces de Gast, Robert et Hélie de Borron*, par Rusticien de Pise.

son *Virgile* dans telle auberge et ses romans dans telle autre. Depuis 1095 jusqu'en 1270 n'a-t-il pas pu arriver que les habitudes de désordre d'un poëte et les nécessités de la misère aient favorisé le rapprochement littéraire de ces deux parties du monde, déjà, du reste, en relation par le commerce et par la politique depuis de longues années? Les îles de l'Archipel, que visitaient sans cesse les marchands de Venise, ces cités florissantes de Chypre et de Crète, n'avaient-elles pas leurs poëtes, leurs historiens, leurs chanteurs? Même sous la domination brutale des Turcs, les Cypriotes conservaient encore un talent d'improvisation facile. C'était, dit Martin Crusius, un usage dans les îles de l'Archipel que des hommes entreprissent de lutter entre eux à qui réciterait sur-le-champ un plus grand nombre de vers de son invention. Les sujets qu'ils choisissaient étaient les sentiments amoureux, des fables milésiennes. Les jeunes filles n'étaient pas exclues de ces combats littéraires, et elles les soutenaient contre les jeunes gens, à la grande joie de l'assemblée[1]. Combien cette faculté devait-elle être plus vive quand, vers 1200, le roi d'Angleterre s'empara de Chypre et en fit cadeau au roi de Jérusalem; quand les Latins occupèrent Rhodes pour la première fois, vers 1214? Lorsque, après quelques années de possession, les vainqueurs se furent fait agréer aux habitants de ces pays, l'attrait de la nouveauté et le désir de plaire aux maîtres rendirent presque inévitable l'imitation de la littérature occidentale par les Grecs. Dans ce commerce, d'ailleurs, les peuples de l'Occident n'étaient pas seuls à donner : ils recevaient aussi. Les romans français de

[1] Martin Crusius, *Turco-Græciæ libri VIII*, p. 209 : « Aiunt porro Græci, ut « hoc obiter adnotem, in insulis moris esse mares inter se certare vicissim talibus « carminibus, maxime ex iis amatoriis, et Milesiis fabulis, quisnam plures ex iis « versus recitare possit. Sic etiam honeste inter se certare juvenem et virginem « charam; intra ædes adesse auditores qui annotent; fieri hæc animi causa, accedere convivia, cantus. »

Cléomadès, de *Parthénopex de Blois*, de *Florimont* et de *Philippe*, de *Dolopathos* ou des *Sept-Sages*, attestent des échanges réciproques, et font concevoir sans peine l'état d'une société où tout devint bientôt commun, même la langue.

Mais, pour rendre plus étroite cette alliance de l'imagination entre des peuples qui restèrent eux-mêmes toujours rivaux et désunis, il fallait des événements plus décisifs encore. L'esprit de conquête des Latins fit naturellement éclater ces circonstances. A deux reprises différentes, en 1201 et en 1202, Constantinople tombe au pouvoir des croisés français, et un comte de Flandre s'asseoit sur le trône des Comnène. Ces triomphes et cette éblouissante fortune semblent un roman de chevalerie mis en action. Ce sont les idées qui passent dans les faits; c'est l'esprit d'aventure qui parvient à fonder un empire.

Les historiens byzantins n'ont pas assez d'éloquence pour déplorer ce malheur. Ils s'épuisent en lamentations sans pouvoir égaler les paroles à la grandeur de leur désespoir. La brutalité des vainqueurs, leur humeur farouche, leurs violences, leurs cruautés, le vol, le viol, la mort qu'ils répandent devant eux, l'incendie des temples, les colonnes des palais qui *brûlent comme des sarments*, le trône vénéré des patriarches souillé par les danses d'une courtisane, les statues brisées et fondues, les maisons de plaisance pillées et détruites, les objets sacrés traînés dans les ruisseaux des rues, les moqueries de ces hommes du Nord, les chevaux coiffés des ornements des femmes, cette invasion de Francs et d'Allemands, plus funeste que n'eût pu l'être jamais une invasion de Sarrasins; tous ces spectacles, quoique étalés avec emphase, nous touchent encore à travers les temps, et malgré les injures qui nous y sont prodiguées. « Fallait-il attendre autre chose de cette race d'hommes sans « amour pour le beau? . . . . . Jamais les Grâces ni les Muses « n'habitèrent chez ces barbares. Leur nature est intraitable,

« la colère les emporte, elle éclate en tous leurs actes, et, chez « eux, elle offusque la raison[1]. » Quelles mœurs! quels aliments! des quartiers de bœuf bouillis, des pois cuits avec des tranches de lard salé, assaisonnés avec de l'ail et d'autres herbes excitantes[2]!

Ainsi parlaient des historiens, véritables interprètes des sentiments d'un peuple conquis. Leur patrie leur semblait à jamais abîmée dans la barbarie; mais ils n'étaient pas assez impartiaux pour juger les vainqueurs comme ils méritaient de l'être. Si la haine et la douleur ne les avaient pas aveuglés, s'ils n'avaient pas affecté de rester dans les régions élevées de la littérature classique, ils auraient pu s'assurer que, pour n'avoir été nourris ni par les Grâces ni par les Muses, ces peuples du Nord ne manquaient pas d'une sorte d'esprit poétique, et que, dans le renouvellement des sentiments et des idées, ils en avaient découvert que le monde ancien n'avait pas connus. Cependant, quelles que fussent les dispositions des Grecs, les cinquante années de la domination française à Constantinople ne s'écoulèrent pas sans résultat. Les Grecs y perdirent sans doute. La décadence en marcha pour eux d'un pas plus rapide, et, sous les cinq empereurs de la maison de Flandre et de Courtenai, l'ignorance s'accrut en même temps que le mélange des deux peuples devint plus forcé[3]. Si bien qu'au retour de Michel Paléologue, ses efforts pour relever les sciences et restaurer les

[1] Nicétas Choniata: *Οἱ τοῦ καλοῦ ἀνέραστοι κηρεσιφόρητοι βάρβαροι.* (P. 741.) — *Ibid.* *Ἀλλ' οὐδέ τις τῶν Χαρίτων ἢ τῶν Μουσῶν παρὰ τοῖς βαρβάροις τούτοις ἐπεξενίζετο καὶ παρὰ τοῦτο οἶμαι τὴν φύσιν ἦσαν ἐνήμεροι καὶ τὸν χόλον εἶχον τοῦ λόγου προτρέχοντα.* (P. 791.)

[2] *Ibid.* — *Οἱ δὲ καὶ τὴν πάτριον ἐδώδην παρατιθέμενοι ἐπιδείπνιον, ἥτις ἦν νώτου βοείων κρεῶν διαχαλώμενοι λέβησι καὶ συῶν τεμάχη ταριχηρὰ κυάμοις ἀλητοῖς συνεψόμενα, ὥσπερ καὶ τὸ ἐκ σκορόδων ἐπέμβραμμά τε καὶ σύνθεμα ἐξ ἄλλων χυμῶν δριμυσσόντων τὴν αἴσθησιν.*

[3] Coray, Ἄτακτα, I, κδ'.

usages nationaux restèrent à peu près impuissants. On vit les empereurs qui lui succédèrent se livrer de plus en plus à l'imitation des habitudes des barbares. Andronic le Jeune devient fou de joutes et de tournois. Nicéphore Grégoras, son historien, embarrassé par ces mots nouveaux, les traduit comme il peut par *ντζούσΊρα*, *τόρνεμεν*, et réussit bien mieux à les décrire qu'à les nommer en grec. Plus d'une fois, dans ces divertissements empruntés aux étrangers du Nord, Andronic faillit recevoir le coup de la mort. Les vieillards regrettaient cet attachement aux mœurs chevaleresques, par esprit de patriotisme, et, voilant leur rancune sous l'apparence de l'affection et de l'intérêt, ils lui représentaient qu'il n'était pas bienséant à un roi de s'exposer aux coups de ses sujets, surtout avec un entraînement aussi périlleux [1]. Toutes ces remontrances restaient vaines; les changements continuaient sur d'autres points. On lit, par exemple, dans le même historien, qu'il se fit une révolution dans la forme des chapeaux : on vit les habitants de Constantinople porter des bonnets latins, et des prophètes, inspirés par le ressentiment d'une ancienne défaite, annoncèrent la ruine imminente de l'empire de Constantin [2]. On peut bien croire, sans témérité, que la forme des chapeaux ne fut pas seule changée, que la littérature du Nord gagna aussi bien du terrain de l'an 1204 à l'an 1261. Combien n'est-il pas à regretter que les contemporains ne nous aient laissé, sur ce point

[1] Nicéphore Grégoras, liv. X; *Andronic le Jeune*, année 1328 : Εἶτα καὶ ἀγῶνας ἐξετέλεσε δύο, μίμησίν τινα ὀλυμπιακῶν ἀποσώζοντας, οὓς καὶ πρότερον μὲν πολλάκις ἐτέλει νῦν δὲ φιλοτιμότερον. Οἱ δὴ τοῖς Λατίνοις πάλαι ἐπινενόηνται γυμνασίας ἕνεκα σώματος, ὁπότε σχολὴν ἄγοιεν τῶν πολεμικῶν. Τούτων ὁ μὲν εἰς μονομαχίας ἐνέδειξεν... καὶ ντζούσΊρα παρὰ Λατίνοις καλεῖται... ὁ δ' ἕτερος τῶν ἀγώνων τόρνεμεν προσαγορεύεται... (Suit la description.) — Les vieillards l'en blâmaient : ἀνοικεῖον γὰρ εἶναι πάντη βασιλεῖ πρὸς τῶν δούλων παίεσθαι καὶ ταῦθ' οὕτως ἀνυποσΊόλως, ᾧ καὶ κίνδυνος ἕπεται. (P. 482, édit. Bekker.)

[2] Nicéphore Grégoras, liv. X. — Οἱ μὲν γὰρ λατινικαῖς ἐκέχρηντο ταύταις καλύπτραις. (P. 568, édit. Bekker.)

intéressant, rien qui puisse nous faire sortir des suppositions et des conjectures! Ils ne disent pas un seul mot des romans ou des livres de l'Occident; ils n'ont que de la pitié ou du mépris pour les compositions de ces peuples, auxquels ils ne peuvent pardonner de n'avoir pas vieilli dans les traditions classiques de la Grèce. Toutefois ce ne fut pas à Constantinople que le triomphe de cette littérature occidentale dut être le plus complet; sur plusieurs autres points, l'influence des Français fut plus décisive et se laisse plus facilement saisir par l'historien.

Les croisés, en effet, ne s'en étaient pas tenus à cette première conquête. Un si étonnant succès ne fit qu'augmenter leur ardeur. Il n'y eut plus de seigneur qui ne rêvât une couronne, et, comme on l'a dit, il s'élevait des souverains de toutes parts. La Morée s'offrait aux ambitieux; c'était une belle proie à conquérir. Le sort du marquis de Montferrat excita ses compagnons à l'entreprise. Geoffroi de Villehardoin, Guillaume de Champlite sont bientôt victorieux, et, pour se partager le pays, c'est aux souvenirs de Charlemagne et de ses douze pairs qu'ils ont recours [1]. Tout plein d'idées poétiques et chevaleresques, le nouveau prince de Morée s'entoura de douze pairs ou barons. Qu'on se figure tous ces chevaliers de Bourgogne, de Champagne et des autres provinces de la France, tant du midi que du nord et du centre, les Jacques d'Avesnes, le sire de Montigny, Gui de Colémi, Othon de La Roche, les Charpigny, Les Nesle, les La Trémoille, les Des Rosières, les Nevelet, tous remplis de *pretz d'onor* et de courtoisie. Loin de la France, dans l'exaltation de la conquête, en était-il un seul qui ne fût alors plus ardent à écouter les trouvères, à faire chanter leurs œuvres, à les répandre? Ils ne se contentaient pas d'être bons guerriers, la plupart cultivaient la poésie. Geoffroi

[1] *Conquête de la Morée*, par M. Buchon, t. I, p. 86.

de Villehardoin était poëte élégant autant que hardi chevalier. Conon de Béthune, roi de Jérusalem et empereur de Constantinople, Charles, comte d'Anjou et roi de Naples, beaucoup d'autres encore, peuvent s'ajouter à la liste de nos chanteurs au moyen âge[1]. Toute la France semblait passée dans ces pays lointains. Les vieilles rivalités, loin de s'y éteindre, n'avaient fait que s'y raviver. Le Nord et le Midi y avaient leurs partisans. On y retrouvait jusqu'à la différence des deux langues d'oc et d'oïl. Le royaume de Salonique était devenu, sous Guillaume de Montferrat, une nouvelle patrie pour la langue de la Provence et pour les troubadours, tandis que les trouvères cherchaient à se distinguer surtout à Constantinople. Des deux côtés on se montrait d'une délicatesse scrupuleuse à conserver la langue dans sa pureté, et, même sur une terre étrangère, l'oreille était restée sensible aux nuances les plus fines du bel usage. Quesnes de Béthune eut un jour à souffrir de cette sévérité du goût. La reine et le roi, son fils, s'étaient moqués de ses chants et avaient préféré à sa prononciation et à son français du Nord *la parole champenoise;* il s'en plaint et cherche à se défendre comme il peut :

Ke mon langage ont blasmé li François
Et mes cançons oiant les Champenois.....
La reine ne fit pas ke courtoise [ne fut pas courtoise]
Ki me reprist, ele e le fiex [son fils] li rois.
Encor ne soit ma parole franchoise [française],
Si la puet-on bien entendre en franchois;
Ne chil [et ceux-là] ne sont bien apris e cortois,
S'il m'ont repris se j'ai dit mos d'Artois,
Car je ne fus pas norris à Pontoise[2].

Ce ne sont partout que souvenirs des légendes chevaleresques

[1] Voir leurs poésies dans le manuscrit 7222. — Buchon, *loc. laud.*
[2] Buchon, *ibid.*

ou des romans en vogue. Le même poëte introduit un chevalier qui, *l'autre ier en cel autre païs, eut une dame amée*, et lui fait dire :

Dame..... j'ai bien oï parler
De vostre pris, mais ce n'est ore mie [ce n'est pas d'aujourd'hui];
Et de Troies rai-jou [ai-je] ouï conter
Kele fut ja de molt signorie,
Or n'i puet-on fors les places trover.

Après la perte d'Acre et de Jérusalem, Hugues de Saint-Quentin veut-il gourmander les prélats et blâmer leur conduite :

Seigneur prélat, ce n'est ne bel ne bon
Que son secors faites si *détryer* [attendre],
Vos avez fait, ce peut-on tesmoignier,
De Deu [Dieu] Rolant et de vous Guenelon [1].

Partout on aperçoit une ombre de la patrie, partout on entend un écho de ses chants.

Si l'éloquence, au dire d'un ancien, est comme la flamme, si elle n'éclaire qu'en brûlant, ne peut-on pas lui comparer aussi la poésie, qui s'alimente de toutes les passions, et jette un éclat d'autant plus vif qu'elle sert des rivalités plus ardentes. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de rencontrer une époque où la poésie ait trouvé autant d'occasions de se mêler à la vie journalière des hommes. Ces romans, qui avaient servi d'abord à égayer les heures oisives dans la France, devenaient là, sur la terre de conquête, un code, un bréviaire; c'était, comme le disait plus tard Montluc des Commentaires de César, la bible des chevaliers. Tout s'y trouvait mêlé : grandes actions, sages conseils, merveilleuses légendes.

Quand enfin ces hommes d'armes, à peu près établis dans leur conquête, purent se donner un moment de relâche et

[1] Buchon, *Conquête de la Morée*, appendice.

jouir du fruit de leurs travaux, il se fit un changement dans leurs mœurs. La pauvreté avait disparu et la magnificence en avait pris la place. Le pillage les avait enrichis : la dissolution vint à la suite des richesses. Dans cette transformation de leurs habitudes, ils oublièrent le premier objet de leurs voyages. Nicéphore Grégoras s'en est aperçu, et il l'a noté dans son histoire [1]. Que pouvaient-ils faire au milieu de tous les prestiges de la civilisation orientale, dont ils voyaient pour la première fois l'éclat dans Constantinople? Malgré les pertes qu'elle avait subies, malgré la décadence qui déjà y avait flétri les arts, cette reine du monde avait encore de quoi surprendre et corrompre l'Occident. Hugues de Berzil, dans sa *Bible*, nous a bien peint l'étonnement des croisés à la vue des richesses impériales :

Et quand nous eûmes bientôt mis
Sous nos pieds tous nos ennemis,
Et nous fûmes de pauvreté
Hors, plongés en la richesse
Aux émeraudes, aux rubis,
Et aux pourpres et aux samis [étoffes de soie],
Et aux terres et aux jardins
Et aux beaux palais marberins [décorés de marbre],

D'un trait naïf et rapide, il exprime ces effets corrupteurs :

Lors nous mîmes Dieu en oubli [2].

Ils se laissèrent aller aux jouissances d'un luxe si nouveau

[1] Nicéphore Grégoras, liv. IV. — ..... Τὸν λοιπὸν τὴν οἴκησιν αὐτόθι πεποιηκότες τοὺς γὰρ ἄνδρας νενικηκότες ἔρωτι τοῦ τόπου χαρίτων ἡττήθησαν· κἀκεῖ τὸν ἑξῆς αἰῶνα διαμένειν ἐγνώκεσαν, ἔλεγχος πάσης κατηγορίας αὐτοῖς ἑαυτοῖς καταστάντες. Ἔργον γὰρ αὐτοῖς καὶ σκόπος τῆς οἴκοθεν ἐκδημίας ὑπῆρχεν ἐς Παλαιστίνην εἰ δυνηθεῖεν ἐλθεῖν... Ἀλλ' ὁ τῆς Φοινίκης καὶ Συρίας ἔρως τὸν θεῖον ἐκεῖνον ἀκλεῶς ἐξέκρουσεν ἔρωτα ὑπὸ πλούτου βαρυνθεῖσι καὶ οἷον εἰπεῖν μεθυσθεῖσι κριταῖς ἐντυχὼν παρ' ἐλπίδα. (P. 106.)

[2] *La Bible du seigneur de Berzil*, Méon, t. II, p. 406.

pour eux. Il faut lire le récit d'un parlement tenu, en 1210, sous la présidence de Henri, empereur de Constantinople, dans le val Ravennique. Tout était or et soie, tout était pompe et magnificence [1].

Ce fut bien pis encore quand les années, en se succédant, eurent amené avec elles, pour les vainqueurs, plus de sécurité dans leurs possessions. Les enfants des premiers conquérants, élevés sur la terre grecque, commençaient à se mêler à la nation conquise. Sans renoncer aux usages, aux mœurs, à la langue de la mère patrie, ils se rapprochaient chaque jour davantage des populations sur lesquelles ils régnaient. Ainsi Guillaume de Villehardoin (1246), né en Morée, dans la ville de Calamata, son domaine de famille, parlait la langue grecque avec la même facilité que le français. « Peu à peu les seigneurs « quittaient les noms de leurs terres de France pour prendre « les noms des châteaux qu'ils se plaisaient à bâtir et à embellir « dans la Morée. Ainsi les seigneurs de Charpigny se faisaient « appeler *seigneurs de Vostitza;* les seigneurs de Bruyères, *sei-« gneurs de Caritena;* les seigneurs de Neuilly, *seigneurs de Pas-« sava.* Tous les feudataires, barons, prélats, chevaliers et gen-« tilshommes, se piquaient à l'envi de bâtir de belles forteresses « ou habitations sur leurs terres, et cherchaient à y réunir tous « les plaisirs qui faisaient alors les délices de la noblesse fran-« çaise et de la chevalerie : la chasse, les bals, les tournois, les « fêtes de toute espèce, y compris les jeux poétiques des trou-« vères et des ménestrels [2]. » Si le prince Guillaume, *qui sages estoit et parloit auques bien le grec* [3], était capable de s'exprimer en grec, dans une circonstance solennelle, les Grecs qui l'entou-

[1] Buchon, *Conquête de la Morée.*

[2] *Id. ibid.* : « Li jone bachelier menèrent grant feste de joustes, de rompre « lances à la quintaine, et de Caroles. (*Livre de la conquête*, p. 112.)

[3] *Livre de la conquête*, p. 139.

raient auraient pu le comprendre sans peine, s'il se fût exprimé en français. Ils adoptaient, en effet, eux-mêmes les usages et même la langue des conquérants. Ramon Montaner, qui a visité Athènes au commencement du XIVe siècle, dit de ces chevaliers grecs et français sans doute : ..... *E parlavan axi bell francès comme dins en Paris*[1].

Déjà il s'était formé, à côté de la race franque, une race nouvelle sortie du sang mêlé des Francs et des Grecs. Ces *Gaemules* ou *Warmules*, comme les appellent les auteurs contemporains, avaient toute l'intelligence et la finesse de leurs mères, avec le caractère bouillant et valeureux de leurs pères. Ces hommes, que l'on a appelés les *Poulains*, d'un terme innocent d'abord, devenu plus tard une injure[2], mettaient toute leur application et toute leur gloire à imiter les chevaliers qu'ils avaient vus. Déjà ils étaient passionnés pour les tournois et les joutes, célébrés à la façon des Francs. Dans ces divertissements guerriers, ils paraissaient à côté des Latins pour leur disputer la victoire et concourir avec eux à la magnificence des spectacles qui se donnaient en diverses circonstances. L'an 1256, le seigneur d'Athènes, toujours en révolte, ayant été battu et forcé à un hommage public, ce fut l'occasion d'une fête chevaleresque où l'on put voir combien les anciens conquérants étaient près d'être égalés, dans leurs propres exercices, par les fils des vaincus. « Dès les premiers jours du printemps, la belle « plaine de Nicli, l'ancienne Tégée, se couvrit d'une nombreuse « affluence de Français et de Grecs accourus de toutes les parties « du Péloponèse, pour assister aux solennités qui se préparaient.

[1] Il dit, avant, ces mots : « La plus gentil cavaleria del mon era de la Morea. » (*Chronica*, p. 468, édit. de Lanz.)

[2] *Poulains* vient probablement de ποῦλος, employé par les Grecs modernes dans le sens de παῖς. — *Pullani*, R. *pullus*, πῶλος. Trois générations à peu près avaient déjà pu se renouveler sur la terre de Grèce depuis la première conquête, lorsque la principauté échut à Guillaume de Villehardoin.

« La plaine était remplie de tentes toutes richement ornées. Un « champ clos avait été tracé un peu au delà, pour que, après « les cérémonies des serments et des hommages, les jeunes « chevaliers pussent célébrer des joutes et des tournois, et bri- « ser quelques lances en l'honneur des belles[1]. »

Henri II, allant se faire couronner roi de Jérusalem à Tyr, en 1286, donnait des fêtes chevaleresques où figuraient les héros de la *Table-Ronde*. « Une grande fête fut célébrée dans « Tyr, dit le chroniqueur italien Amadi. De retour dans Acre, « Henri II, quinze jours durant, fit succéder les divertisse- « ments aux divertissements. Une grande salle de l'hôpital « Saint-Jean fut le théâtre de tous ces jeux. Il y eut des joutes, « des courses de bagues, telles, que depuis cent ans on n'a- « vait jamais rien vu de plus magnifique. On y représenta *la « Table-Ronde, la Reine de Féménie*, c'est-à-dire que les cheva- « liers, vêtus en femmes, combattaient ensemble; d'autres figu- « raient Lancelot, Tristan, Palamède et beaucoup de vaillants « héros[2]. »

Dans Chypre, ces divertissements étaient devenus, pour les seigneurs français, une véritable passion. A la moindre occasion, quand ils ne chassaient pas et se retrouvaient à Nicosie, ils ouvraient joutes et tournois. Ils n'ont point d'autre manière d'honorer les hôtes qu'ils reçoivent. Quand les émirs égyptiens vinrent à Chypre pour traiter de la paix, Pierre I[er] leur donna le spectacle d'un tournoi :

Et puis moult bien les festia [festoya],
Et fist jouster en leur présence
Ses chevaliers maint cop de lance;

[1] Buchon, *Conquête de la Morée*, p. 270.
[2] De Mas-Latrie, *Recherches sur la domination des Lusignan dans l'île de Chypre*, t. II.

Li Sarrasin se merveilloient [s'émerveillaient]
Coment ils ne s'entretuoient,
Car ils sont du jeu désapris [1].

Il ne se passe pas d'événement heureux sans que la chevalerie avec la poésie chevaleresque y ait part aussitôt. Voici ce que rapporte, à l'année 1324, le chevalier Geoffroy de la Tour-Landry. Une reine de Chypre eut un enfant à force de prières, « et de la grant joie qu'ils en eurent, ils firent crier fes« ties et joustes, et envoyèrent querre tous les grands seigneurs « qu'ils purent avoir. La feste fut moult grant, et les paremens « de drap d'or et de soye. Tout retentissoit de joye et de solas « et de sons de menestrels. Les joustes furent grant et la fête bien « renvoysée. » Mais hélas! qui peut se promettre un bonheur durable? Pendant qu'on était à table, l'enfant mourut dans son berceau, et tout ce « grant solas » fut bien vite changé en deuil [2]!

Ainsi ménestrels, troubadours et jongleurs, s'étaient établis et, pour ainsi dire, acclimatés dans ces contrées lointaines, où ils servaient à réjouir les conquérants non moins qu'à faire aimer leur pouvoir aux peuples vaincus.

La langue se défendait aussi mal que les vieilles mœurs. Il s'y introduisait chaque jour des mots nouveaux. Telles on voit, sur un vieux mur, verdir des plantes qui le rongent en donnant toutefois à ses ruines un air de jeunesse. Depuis longtemps, le latin s'était fait admettre pour un grand nombre d'expressions. L'hospitalité fut offerte, pendant les croisades, à l'italien et au français. Les notes de Coray sur le poëme du moine Théodore Ptochoprodromos [3] en font foi. Outre que ce poëte flatteur de Manuel Comnène signale, dans Constanti-

[1] G. de Machaut, ms. 7609, f° 335.
[2] De Mas-Latrie, *Recherches sur la domin. des Lusignan dans l'île de Chypre*, t. II.
[3] Coray, Ἄτακτα, t. I, *Σημειώσεις εἰς τὸν Πτωχοπρόδρομον*.

nople, des usages venus de Paris, comme les fameux souliers à la poulaine, il relève bien des mots qui datent des croisades, dont il avait vu la seconde [1]. Le mal devint pire avec les années. Chaque expédition amena avec elle une foule de mots étrangers qu'il fallut d'abord héberger, et qui finirent ensuite par s'installer dans le lexique.

A Constantinople, on eut plus de facilité à les repousser, quoiqu'on les y voie de bonne heure obtenir droit de cité. Il y a toujours, dans une capitale, des souvenirs, des goûts, des institutions, qui font résistance aux innovations. Alentour, la défense est plus molle, et bientôt il s'y forme une espèce de provincialisme dont la langue générale ne laisse pas de souffrir beaucoup. Il arrive même alors que la langue littéraire succombe et disparaît devant un nouvel idiome. Dès le milieu du XIIe siècle, cette langue littéraire n'apparaît plus, comme dans le moine Théodore Prodromos, qu'à des places d'honneur, où elle reçoit un hommage stérile. Mais à Rhodes, mais dans la Crète, à Chypre, sous les Génois, sous les Lusignan, sous les chevaliers français, il n'y avait plus de barrière à l'invasion des mots nouveaux, et la barbarie reste seule maîtresse du terrain. *Καβαλλαρίοι*, ce sont les chevaliers; *ντζούστρα* et *τόρνεμεν*, les joutes et les tournois; *ἀβόκατος Φορπαρλιέρης* ou *ἀβανπαρλιέρης*, c'est l'*avocat avant-parlier; πελεγρῖνος*, un pèlerin [2]; *βέλουδα*, du velours; *τζαμηλότια*, du camelot; *γορζέριον*, une

[1] Coray, Ἄτακτα, t. II, Γλωσσογραφικῆς ὕλης δοκίμιον, *passim.*

[2] *Id. ibid.* t. II, p. 248 : Πελεγρίνους ἀπὸ τὸ Ῥωμαϊκὸν *peregrinus*, ὅθεν καὶ τῶν Γάλλων τὸ *pèlerin*..... Ἐδῶ κατεξαίρετον νοεῖ τὰς περιβοήτους πελεγρινίας (pèlerinages) ἢ σταυροφόρους ἐκστρατείας (croisades) τῶν δυτικῶν χριστιανῶν εἰς ἐπίκτησιν τῆς Ἱερουσαλήμ· ἡ δευτέρα σταυροφορία συνέβη κατὰ τὸ 1147 ἔτος, ὅτε ἐβασίλευε Μανούηλ ὁ Κομνηνὸς, καὶ ἤκμαζεν ὁ ποιητής μας Πτωχοπρόδρομος, ὅστις καὶ ἐγνώριζεν εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν πολλοὺς τοιούτους σταυροφόρους καὶ τὸν στρατηγὸν αὐτῶν Λοδοβίκον τὸν ἕβδομον, βασιλέα τῆς Γαλλίας, τὸν ὁποῖον ὁ Κομνηνὸς ἀπεδέχθη μὲ Ἀσιανὸν τύφον καθίσας αὐτὸν εἰς τάπεινον σκαμνίον (tabouret) καθήμενος αὐτὸς εἰς τὸν θρόνον. (Ἴδε Gibbon, etc.)

gorgerette; *σκουφία*, une coiffe; *τζάμπρα*, une chambre; *τζαμπρελιανὸς*, un *chambrelan; κοβερτούριν*, une couverture; *τραϊτούριν*, un traître; *γούνελλα*, la *gonella* des Italiens, etc. De là un idiome qui, tout en conservant la forme grecque, devenait une espèce de truchement commun à tous les peuples de l'Occident. Ainsi peu à peu la différence s'effaçait entre les Latins et les Grecs. Si Henri de Hainaut, empereur de Constantinople, avait pu dire à sa fille, mariée à Esclas, seigneur grec, son homme lige, qui devint depuis roi des Bulgares, « Bele fille, vous « avez chi pris un home avec lequel vous vous en allez. Il est « auques sauvages, car vous n'entendez pas son langage, ne il « ne set poi non del vostre; » les temps étaient bien changés, et pareil inconvénient ne devait plus exister quand la seconde moitié du XIIIe siècle eut commencé.

Dans un temps où la poésie n'était pas seulement une distraction, mais un enseignement et une histoire; à une époque où les ménestrels faisaient du roman qu'ils chantaient une sorte de livre d'or et d'armorial, il serait difficile de concevoir ces deux sociétés ainsi rapprochées par les croisades et vivant l'une à côté de l'autre, sans se pénétrer. L'histoire nous confirme par ses témoignages l'existence de cette union, et nous pouvons croire que cette union se fit surtout par la littérature.

Que l'on considère, en effet, combien d'idées nouvelles furent introduites dans l'esprit des Occidentaux à la suite de leurs expéditions dans la Grèce et en Terre sainte. On cite, pour les rapporter à cette époque, un grand nombre de fables et de sujets de romans venus d'Orient [1]. Les allusions à ces

[1] Un des emprunts les plus curieux faits à l'Orient est, sans contredit, l'histoire du *Court-Mantel*, sur lequel on peut lire un article dans le XXIIIe volume de l'*Histoire littéraire de la France*, p. 169-171. Dans l'introduction placée en tête de ce fabliau par M. Thomas Wright, on trouve des détails sur l'origine orientale de ce conte. — Sous Justinien, en 526, un chien, celui d'André, fait connaître les

voyages deviennent tellement abondantes, qu'elles ne sauraient être mises en doute. Il n'est presque pas de héros d'aventures qui ne parte pour l'Orient; il y va fonder un empire et y gagner ses plus beaux titres de gloire. Les productions de ces contrées, les fruits, les arbres, les pierres précieuses, les riches étoffes inconnues jusque-là trouvent une place honorable dans les compositions de nos romans; qu'il en parle par ouï-dire ou pour les avoir vus lui-même, le chanteur se garderait bien d'oublier ces ornements accoutumés de son texte. Il y trouve un moyen de captiver l'imagination des auditeurs, pour qui Babylone existe encore avec ses somptueux édifices et ses merveilles grandioses. Le contact d'une nation nouvelle se fait partout sentir. Aux *chansons de geste*, tableaux guerriers de la vie féodale, ont succédé les récits de voyage, les enchantements des forêts et des fontaines, les armes mystérieuses, les vertus magiques des pierres, les descriptions de jardins délicieux, les peintures d'objets artistement travaillés. Les auteurs du roman primitif, celui de Gérard de Roussillon, de Renaud de Montauban, aimaient à choisir nos campagnes pour y placer toutes les scènes qu'ils décrivaient; la forêt des Ardennes plaisait à l'imagination de nos trouvères; ils ne dédaignaient pas non plus l'Auvergne et ses tristes montagnes. Il faut d'autres horizons aux poëtes nouveaux. Le théâtre se déplace, et avec lui change la décoration tout entière.

Il ne serait pas juste de prétendre que nous ayons emprunté

femmes qui ont gardé ou perdu la chasteté. (Voyez Théophanès à l'année 536, Cedrenus, *Historia miscella*, p. 482, édit. de Bâle, 1569.)

Nicolas Alamani, dans ses *Notes sur l'histoire secrète de Procope*, dit qu'il y avait à Constantinople une statue de Vénus qui, dès le temps de Constantin, ne se laissait approcher d'aucune femme qui eût fait une faute, sans lui déchirer sa robe de haut en bas. La belle-sœur de l'empereur Justin II, neveu de Justinien, ainsi dénoncée par la statue, la fit briser. (Nous devons cette note à l'obligeance du savant M. Le Clerc, membre de l'Institut, doyen de la faculté des lettres de Paris.)

aux Orientaux les mille traditions qui peuplent nos romans d'êtres imaginaires, mais on peut bien signaler, chez les Arabes, chez les Persans et chez les Grecs, qui subirent un peu leur influence, des inventions dont la conformité devait préparer l'union rapide des deux littératures rapprochées par le hasard.

Chez les peuples que nous venons de citer, l'imagination, partout la même et partout amoureuse des merveilles, avait depuis longtemps créé des légendes semblables à celles de nos poëtes. A combien de poëmes Salomon, fils de David, monarque universel de la terre, n'a-t-il pas donné naissance? Que de fables et de romans sur cet ennemi infatigable des mauvais génies? Revêtu d'une cuirasse divine, armé de l'épée foudroyante qui donne la victoire, il ne cessa de combattre les démons, et ses quarante fils ont, comme lui, continué la lutte.

Arabes, Persans et Turcs, se sont exercés, au sujet d'Alexandre le Grand, dans des ouvrages qui expliquent peut-être nos romans sur le même personnage. Les légendes des chrétiens de l'Orient ne sont pas moins fabuleuses. Il n'y a qu'à voir, dit d'Herbelot, ce qu'en racontent Aboulfarage et Ebn Batrik, qui le font fils de Nectanébus, roi d'Égypte, lequel, ayant été chassé de son royaume par Artaxercès Ochus, se déguisa en astrologue et coucha avec Olympias, femme de Philippe, roi de Macédoine [1]. Le pays de Féerie, dans nos vieux romans, n'est rien autre chose que le Génistan des Arabes [2]. La fontaine de Jouvence de nos poëtes n'est que la fontaine d'Élie, dont les eaux donnent l'immortalité. Nos chevaliers errants ne leur étaient pas inconnus. Ils ont, dans leur langue, un nom pour désigner un homme hardi et vaillant qui cherche les aventures. Ils ont aussi de fort gros volumes remplis d'exagérations et de

[1] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, p. 298. Voir aussi l'ouvrage de Cobdelas sur Alexandre; Varsovie, 1822.

[2] *Id. ibid.* p. 454.

mensonges, composés sur la vie de ceux de leurs princes qui ont mérité ce nom tout chevaleresque de *Batthal*[1]. Ghianser Abbad est une ville toute de pierreries; les romans des Perses et des Turcs la donnent pour la capitale de la province Schadou Kiam, qui est notre pays de Cocagne. Combien de palais célèbres chez les Arabes! Celui de Khaouarnak, d'Asfendiar Schah, les palais des Cosroës, celui de Mahmoud II, ceux de Bagdad, sont autant de merveilles que l'imagination de nos romanciers n'a pas tout à fait réussi à reproduire dans leurs livres. Aussi n'est-il pas étonnant que la Grèce, ainsi préparée, ait accepté nos compositions de l'Occident, et qu'il se trouve chez elle des traces si nombreuses d'une imitation calculée dans les ouvrages postérieurs à la conquête de Constantinople et à la domination des Francs en Morée.

[1] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, p. 298. — «Ce mot arabe a deux significations opposées, car il signifie, d'un côté, un homme paresseux et fainéant, et, «de l'autre, un homme hardi et vaillant qui cherche les aventures, tels qu'étaient «les chevaliers errants de nos anciens romans.» (P. 177.)

CHAPITRE III.

APERÇU GÉNÉRAL DES ŒUVRES GRECQUES OÙ SE MONTRE L'INFLUENCE DES POËMES FRANÇAIS. — CLASSEMENT DE CES ŒUVRES. — TEMPS AUXQUELS ELLES APPARTIENNENT.

Tout était donc bien préparé pour l'avénement d'une littérature nouvelle. Des peuples d'origine et d'esprit différents s'étaient mêlés ensemble. Il semblait qu'il ne dût sortir de ce choc que confusion et désordre; ce fut, au contraire, la cause efficace d'un renouvellement des idées et d'un rajeunissement pour l'Europe. Longtemps emprisonné dans l'imitation servile d'un passé qu'il ne connaissait plus, le génie moderne, au risque de s'égarer, allait prendre son essor. Sans doute il y avait, pour les Grecs surtout, désavantage à se séparer des modèles antiques; sans doute il eût mieux valu pour eux s'abreuver encore à ces sources fécondes que nous irons nous-mêmes retrouver plus tard; mais, au point où en étaient venus les savants et les beaux esprits, avec cette fausse gloire qu'ils mettaient à répéter ce que d'autres avaient dit avant eux, avec leur impuissance et leur stérilité, mieux valaient encore l'ignorance et les premiers essais d'une imagination qui s'éveille. Nous ne savons pas si les tentatives grossières d'un siècle abandonné à lui-même et qui rompt la chaîne d'une tradition désormais nuisible plutôt qu'utile, n'offrent pas un spectacle plus attachant et plus véritablement digne d'étude que les efforts languissants du goût en décadence. La vieillesse de l'esprit est un spectacle affligeant à voir; la jeunesse, au contraire, intéresse

par la naïveté, par la hardiesse de ses entreprises, souvent même par ses erreurs et par ses fautes.

Saluons donc avec ces sentiments les romans populaires dont nous allons parler. Nous n'en avons pas fini, sans doute, avec les inventions subtiles et les raffinements de l'expression; nous sommes loin de tomber au milieu d'une barbarie inculte. Le temps, à ce qu'il semble, en est passé pour toujours. Le moyen âge n'a pas retrouvé les années d'innocence et ce que Fénelon appelait « la simplicité du monde naissant. » Du moins nous ne rencontrerons plus les souvenirs du paganisme, qui fatiguent par leur banalité, et nous serons assez heureux pour trouver, dans ces œuvres, les traces de notre littérature française.

Privé, comme nous le sommes, de documents empruntés aux historiens sur les progrès de l'imitation de notre littérature dans la Grèce, nous croyons avoir suppléé à leur silence en montrant de quelle manière les mœurs s'y étaient transformées pour répondre au plus vite à celles des vainqueurs. Ces deux révolutions marchent l'une avec l'autre, étant dans le rapport de la cause à l'effet. On ne pouvait pas emprunter aux Occidentaux leurs usages et leurs jeux chevaleresques sans toucher à leur littérature. Celle-ci eut le sort des joutes et des tournois; peut-être même l'imitation fut-elle, de ce côté, plus rapide, ou, du moins, la curiosité plus vite excitée. Tout notre travail consiste donc maintenant dans l'étude et le classement des œuvres grecques où se trouve empreint d'une manière plus ou moins sensible le cachet du génie français. Nous laisserons de côté, comme ne rentrant pas dans les limites de notre plan, les romans tirés des anciennes fables de la Grèce, ou bien ceux qui, du témoignage des Grecs eux-mêmes, appartiennent à la fin du xve et du xvie siècle, et relèvent de l'influence italienne.

Jacovaki Rizo Néroulos [1] compte, parmi ces dernières pro-

[1] Cours de littérature grecque moderne, donné à Genève en 1828.

ductions, le roman d'*Érotocritos*, l'idylle intitulée *la Bergère*, le poëme du *Sacrifice d'Abraham*, la tragédie d'*Ériphile*, une traduction d'Homère et quelques autres poëmes rimés. « Ils « pèchent tous, dit-il, par la trivialité du style, par une servile « imitation de la littérature italienne et par une fastidieuse pro- « lixité. Ils manquent totalement de physionomie, de nationa- « lité, de couleur locale. On n'y trouve aucune trace de l'étude « des anciens, aucune notion des règles... Quelques étincelles « de verve poétique, ajoute-t-il, font tout le mérite de ces com- « positions informes. tombées dans un juste oubli. » Si, d'autre part, nous nous contentons de citer l'histoire d'amour de *Callimaque* et de *Chrysorrhoé*, on ne nous accusera pas de négligence ou d'inattention. Outre que ce roman n'existe qu'en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Vienne [1], ni dans le nom de ces deux personnages, ni dans les vers qu'on voit épars chez Meursius ou chez Ducange, on ne saisit aucune trace d'imitation étrangère.

Le champ que nous avons à parcourir se trouve donc circonscrit par les ouvrages que nous allons nommer et classer en même temps dans un ordre chronologique.

1. *Traditions sar Roland.* — Nous ne pouvons que supposer l'existence ancienne et restée inconnue jusque-là de quelque poëme sur le neveu de Charlemagne, emporté, à travers la France, l'Espagne et la Grèce, jusqu'en Orient, par les Sarrasins qui avaient combattu le héros français. Il faut se contenter ici du témoignage d'un voyageur français du XVIe siècle, Pierre Belon. Il dit, en effet, dans son livre intitulé : *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, en Asie :* « L'ancienne ville de Bource estoit anciennement le siége « des empereurs des Turcs... Mais, depuis cent ans, ayant peu

[1] Voyez Pierre Lambecius, t. V.

« à peu passé en Europe après qu'ils eurent gaigné Constanti-
« noble, ils laissèrent Bource, et vindrent tenir leur siége impé-
« rial à Constantinoble. Et encore de présent Bource est aussi
« riche et aussi peuplée que Constantinoble, et ose dire qu'elle
« est plus riche et mieux peuplée. La grande épée de Roland
« pend encore pour l'heure présente à la porte du château de
« Bource. Les Turcs la gardent chère comme quelque reliquaire :
« car ils pensent que Roland estoit Turc, au moins s'il peust
« être vrai ce que le vulgaire en pense[1]. » Ainsi, en quittant la France, puis l'Espagne, les Sarrasins avaient emporté le souvenir de Roland. Plus tard, quand les années eurent confondu tout à fait les légendes et l'histoire, les Sarrasins s'approprièrent le héros français, aimant mieux la gloire de l'avoir compté parmi eux que celle de l'avoir vaincu. Pourquoi n'en ont-ils jamais fait autant du Cid? Ce n'était certainement pas faute de l'avoir connu. N'était-ce pas plutôt parce qu'il manqua d'un chantre éloquent, et que le *romancero* qui célèbre ses exploits n'eut jamais, à cause de sa composition plus artificielle que naïve et de sa date récente, l'autorité universelle que l'œuvre de Théroulde s'est tout d'abord glorieusement acquise.

Il y a plus : la patrie de Médée, le pays de la toison d'or, l'antique Colchide, a connu Roland. Busbecq, dans ses Lettres, en parle ainsi : « Ils tendent des cordes sur une planche, ou
« bien le long d'une perche, et frappent dessus en mesure. C'est
« au son de cet accompagnement qu'ils chantent leurs maîtresses
« et leurs grands hommes, parmi lesquels le nom de Roland
« revient souvent. Comment ce nom leur est arrivé, je l'ignore,
« à moins qu'il n'ait passé la mer avec les croisés de Godefroy
« de Bouillon. » Probablement, ajoute Génin, à qui nous empruntons ce passage, la Colchide fournirait moins de renseignements sur Jason et Médée que sur Roland et la belle Aude.

[1] Ch. XLIII. Ce livre a été imprimé à Paris en 1553.

Le chef des Argonautes a cédé la place au neveu de Charlemagne [1].

2. Ὁ Πρέσβυς Ἱππότης, *le Vieux Chevalier.* — Mais, grâce à Dieu, nous avons, dans cette étude, des preuves plus nettes à fournir que le monument de Bource et les chansons de la Colchide. Le Πρέσβυς Ἱππότης, *le Vieux Chevalier,* parle bien plus haut en notre faveur. Ce fragment d'un poëme grec, découvert et publié par M. Von der Hagen, appartient, par la langue, au temps de Constantin Manassé, de Jean Tzetzès et de Théodore Prodromos (1140). C'est le grec littéral à peu près dans toute sa pureté. Le soin que prend l'écrivain de respecter la langue d'Homère, ses prétentions à l'esprit et à la poésie, son affectation d'élégance, tout le place, sans contradiction, au temps où la Grèce reste encore fidèle à son génie. Il a devant les yeux un modèle français; il le suit dans l'ensemble des faits et même dans les détails, mais il est vrai de dire que, comparé au roman en prose de *Gyron le Courtois*, où nous trouvons l'histoire de ce *Vieux Chevalier,* l'auteur grec a la supériorité. Son récit est plus rapide, plus intéressant, parce qu'il est plus court, et parce que l'écrivain qui l'a composé recherche avec plus d'art l'opposition des tableaux et des scènes. Le traducteur, quel qu'il soit, sans sortir de Constantinople, dut, sans doute, à ses relations avec les croisés la communication d'un de ces romans alors si connus dans la France. Ce fut vers 1155 que Robert Wace acheva son roman de *Brut.* C'était, comme on sait, la légende d'Arthur. Elle fut, vers la même époque, traduite en prose par Hélie de Borron et par Rusticien de Pise. Chrétien de Troyes, dont le talent répandit partout les traditions bretonnes, mourut vers 1191. Rien n'empêche donc d'affirmer que cet essai de traduction peut être rapporté

[1] Génin, *Introduction à la Chanson de Roland*, p. CXLVI.

au temps qui s'écoula entre les deux premières croisades et la prise de Constantinople par les Latins. Si Théodore Ptochoprodromos a connu, vers 1147, Louis VII lui-même, roi de France et chef de la seconde croisade[1], quelque autre écrivain n'a-t-il pas pu, dans ses rapports avec les Occidentaux, prendre la fantaisie de faire connaître à ses contemporains, par un court épisode, la poésie de ces barbares, que Nicétas Choniata traitait avec tant de mépris?

Si le traducteur avait mis alors en grec quelque volume entier des exploits attribués aux chevaliers de la Table ronde, cela ne nous étonnerait pas, puisque nous verrons bientôt un des plus longs poëmes que le moyen âge ait produits coulé tout entier dans un moule grec. Le hasard amènerait quelque jour une découverte pareille, nous en aurions plus de joie que de surprise. Mais nous pensons aussi qu'on peut très-bien ne voir dans ce poëme qu'un épisode détaché d'un ensemble encore plus considérable, et présenté aux Grecs de ce temps-là comme un petit tableau tiré d'une galerie qui en contenait une infinité d'autres. Ce qui nous confirmerait dans cette opinion, c'est que le même épisode, rattaché par Antoine Vérard au roman de *Gyron le Courtois*, n'y tient pas d'une manière bien étroite, et qu'il ne se trouve en aucune façon dans le recueil complet d'Hélie de Borron, avec le titre de *Gyron le Courtois.* Peut-être, après tout, cette histoire de *Brannor le Brun*, car c'est de lui qu'il s'agit dans la personne du *Vieux Chevalier*, formait-elle à elle seule le sujet d'un roman.

3. *Belthandros le Romain et Chrysantza.* — Voilà les premiers essais des Grecs dans l'imitation de notre littérature romanesque. *Les Amours de Belthandros le Romain et de Chrysantza, fille du roi d'Antioche la Grande*, nous conduisent plus loin. Il

[1] Coray Ἄτακτα, vol. I, Prolégomènes.

ne s'agit plus de traduire : l'auteur de ce poëme en invente les personnages et les aventures, tout en suivant néanmoins un modèle. Si l'on peut trouver encore dans ce roman les traces des souvenirs d'Achille Tatios, d'Héliodore, d'Eumathe ou de Nicétas Eugénianos, ce ne sont plus que des traits rapides et de légers emprunts. L'inspiration vient d'ailleurs : elle est toute chevaleresque; on sent, à chaque pas, l'influence de la conquête; l'idiome vulgaire y est employé seul et sans scrupule; les héros y portent des noms de l'Occident; l'esprit romanesque de nos compositions y circule partout, partout il s'y montre. Ce ne sont plus, comme dit Fauriel, que des aventures de bravoure ou d'amour, des chevaliers imaginaires ou des héros historiques travestis en chevaliers [1]. Coray n'a pas d'autre sentiment. Il dit, en signalant cette composition : « C'est un poëme « beaucoup plus ancien que ceux de Géorgillas (1450-1500), et « dont l'âge est à peu près celui de Théodore Prodromos (1147). « On le voit à l'absence de la rime et aux personnages, qui sont « évidemment empruntés aux chefs occidentaux des croisades « qui régnèrent à Antioche. *Belthandros* est, sans contredit, le « nom occidental de Bertrand; le père de celui-ci s'appelle Ῥοδό-« φιλος, ce qui est une heureuse transformation de Rodolphe [2]. « L'auteur a été également bien inspiré dans plusieurs parties « de son œuvre; mais cependant la lecture en est désagréable, à « cause du mélange de beaucoup d'expressions et de tournures « anciennes avec beaucoup d'expressions et de tournures de la « dernière trivialité, à cause, en un mot, d'un insupportable « macaronisme [3]. »

[1] Fauriel, *Chants de la Grèce moderne*, préface.

[2] Dans le nom de Φίλαρμος, frère de *Belthandros*, ne peut-on pas voir le nom de Willermus, que l'on trouve dans les poëtes latins du moyen âge? — Les historiens byzantins traduisent Guillaume par Γουλιαμὸς ou Γιλιελμός.

[3] *Τὸ ποίημα φαίνεται πολὺ ἀρχαιότερον τοῦ Γεωργιλλᾶ, καὶ ἴσως ὄχι πολὺ νεώτερον τοῦ Πτωχοπροδρόμου. Πιθανολογεῖται τοῦτο ἀπὸ τὴν ἀνομοιοτελεύτητον κατά-*

4. *Les Amours de Libystros et de Rhodamné.* — Il faut en dire autant des *Amours de Libystros et de Rhodamné.* L'ouvrage est de la même époque, la langue et le ton en sont la preuve. Comme dans le poëme de *Belthandros*, l'auteur anonyme de ce roman a choisi des héros dont la patrie ou le nom indiquent clairement sur quels modèles il s'est réglé. Libystros est un chevalier latin, et son rival, le roi d'Égypte, s'appelle *Βερδερίχος.* Sous cette tournure grecque, il n'est pas difficile de reconnaître le nom allemand de *Frédéric.* Martin Crusius a signalé même, dans la version qu'il eut sous les yeux, un mot germanique qui échappe, dans la lutte, à l'un des deux champions comme une expression de colère et de vengeance :

καὶ ἐγὼ τὸν ἀπεκρίθηκα · τώρα ἀποθνήσκεις σκέλπε[1],

Ce qui équivaut à *schelm* (scélérat). Il ajoute : « Ce roman date « peut-être du temps où les Allemands, les Français et les « Vénitiens régnèrent dans Constantinople sous les comtes de « Flandre[2]. » Les songes et la magie y tiennent autant de place que dans nos récits d'aventures. « Il est, au dire de Fauriel, « un des plus anciens et des plus remarquables, tant pour l'élé-

ληξιν τῶν σῖίχων, καὶ ἀπὸ πρόσωπα τοῦ ποιήματος, φανερὰ ἐπαρμένα ἀπὸ τὰς σῖαυροφορικὰς ἐκσῖρατείας τῶν δυτικῶν ἡγεμόνων, οἵτινες ἐκυριεύσαν καὶ τὴν Ἀντιόχειαν. Ὁ Βέλθανδρος ἀναμφιβόλως εἶναι ὄνομα δυτικὸν Bertrand, καὶ ὁ πατὴρ τοῦ Βελθάνδρου τούτου ὠνομάζετο Ῥοδόφιλος, ὄνομα εὐτύχως πλασμένον ἀπὸ τὸ Rodolphe, ὡς θέλομεν ἰδεῖν κατωτέρω (σελ. 336). Τὴν αὐτὴν εὐτυχίαν δείχνει καὶ ἐς ἄλλα τινὰ μέρη τῆς μυθισῖορίας ὁ ἀνώνυμος οὗτος ποιητής · ἀλλ' ἡ ἀνάγνωσις τοῦ εἶναι ἀηδὴς διὰ τὴν μίξιν καὶ γέτνιασιν πολλῶν ἀρχαίων λέξεων καὶ φράσεων Ἑλληνικῶν, μὲ πολλὰς λέξεις καὶ φράσεις τῆς ἐσχάτης χυδαιότητος, εἰς ἕνα λόγον, διὰ τὸν ἀηδέσῖατον αὐτοῦ μακαρονισμόν. (Ἄτακτα, προλεγόμ. ζ', t. II.)

[1] « Je lui répondis : Scélérat, tu vas mourir. »

[2] Martin Crusius, *Turco-Græciæ libri VIII...* « Nomen illud Frederichi germa« nicum est. Item *σκέλπε*, *schelm.* In concursu equestri Libyster ad Frederichum, « *καὶ ἐγὼ*... ei respondi : Nunc moreris, scelestc. Fortasse illo tempore exstitit quo « Germani, Galli et Veneti, Constantinopolim (ante 370 annos) per Flandrenses « comites rexerunt. (P. 489, annot. in VII et VIII epistol.)

« gance de la diction que pour le raffinement des sentiments et « des idées[1]. »

Si Coray eût parlé de ce roman, auquel il n'a rien emprunté pour son glossaire, il n'en aurait peut-être pas loué, comme Fauriel, l'*élégance de la diction*. Puisque le style du *Belthandros* lui semblait un insupportable macaronisme, il n'y a pas de raison pour qu'il eût changé d'avis à l'égard de celui du *Libystros*. C'est au même lexique que les deux écrivains empruntent leurs mots, c'est chez l'un et chez l'autre la même bigarrure d'expressions littéraires et de *paroles triviales*. Pour ce qui est du raffinement des idées et des sentiments, on peut être de l'avis de Fauriel, s'il entend, toutefois, ce mot dans l'acception de la plus pédantesque subtilité. C'est là, à nos yeux, une grande différence entre les deux auteurs, et qui semble nous indiquer une différence dans la société pour laquelle ils écrivaient l'un et l'autre. Peut-être l'auteur du *Belthandros* avait-il vécu loin de Constantinople? On respire chez lui une sorte de naïveté provinciale. Nous ne serions pas éloigné de croire, au contraire, que le *Libystros* vit le jour dans la capitale même de l'empire d'Orient. On y sent, plus que dans le poëme précédent, l'influence des souvenirs classiques. Les lettres nombreuses, les lamentations alambiquées, dont le texte est chargé, trahissent, chez l'écrivain, la préoccupation de se rapprocher des modèles anciens. Il n'a de populaire que la langue. Il se pare avec affectation des lambeaux d'une rhétorique prétentieuse. On dirait qu'il tient à se faire honneur de ses études et de son savoir.

5. *Bellum Trojanum.* — *La Guerre de Troie*, par Benoît de Sainte-More est un des romans les plus célèbres de notre ancienne langue. Entrepris à peu près vers le milieu du XII[e] siècle (1180 est l'époque où il fut terminé), ce poëme se trouve tra-

[1] Fauriel, *Chants de la Grèce moderne*, préface.

duit en entier dans un roman grec que possède notre Bibliothèque impériale. Ce n'est plus là une simple inspiration, mais bien une traduction complète. L'auteur grec, qui ne manque pas d'adresse et de savoir, réduit son texte, en le respectant toutefois. Quoi qu'il puisse faire de temps en temps pour montrer ce dont il serait capable tout seul, il suit partout humblement le romancier français. Il est bien vrai qu'il ne le nomme pas; il se contente d'alléguer Darès, cité, du reste, par Benoît de Sainte-More lui-même avec plus d'honneur qu'il n'en mérite. Peut-être jugea-t-il superflu de répéter un nom fameux. Comment cette œuvre française vint-elle en Grèce? On ne peut douter que ce ne fût à la suite de quelqu'un des chefs croisés, ou peut-être avec l'auteur lui-même, qu'une tradition fait visiter Constantinople. Est-ce dans cette ville plutôt qu'à Rhodes ou dans la Crète, dans Antioche ou dans Athènes, dans l'île de Chypre ou dans la Morée, que cette traduction fut faite? Qui pourrait le dire? On est un peu mieux renseigné sur le temps où elle fut composée. Comme elle n'est pas rimée, on peut lui fixer une date, entre l'an 1200 et le milieu du xve siècle, époque où l'imitation italienne introduisit la mode des poëmes en vers rimés appelés des Ῥιμάδα.

6. *Flore et Blanchefleur.* — Il aurait manqué quelque chose à la gloire du roman de *Flore et Blanchefleur,* si, traduit dans toutes les langues de l'Europe, il ne l'eût pas été en grec. Ce dernier honneur consacre l'universalité de ce poëme. En publiant le texte grec, M. Bekker a retrouvé le titre authentique de cette universalité. Nous croyons cette imitation d'une date plus récente que les précédentes; nous prouverons même qu'entre la France et la Grèce il y eut un intermédiaire : ce fut l'Italie. Les aventures de Flore et de Blanchefleur avaient tenté le génie de Boccace : il en avait tiré son *Filocopo.* L'on verra

que ce fut moins encore à cette version en prose qu'à une édition populaire, en octaves, de cette histoire amoureuse que le traducteur grec eut recours. Qui sait même si cette traduction ne fut pas entreprise sous les yeux de Boccace par un de ces Grecs dont il suivait les leçons? Y aurait-il, d'ailleurs, quelque invraisemblance à supposer que le livre de Boccace ou la rédaction en vers qui en fut faite ait passé de Florence en Orient, quand tant d'îles et de cités florissantes par le commerce et par l'affluence des étrangers étaient au pouvoir des Génois et des Vénitiens? Du reste, l'absence de la rime, en nous laissant dans l'incertitude pour une date précise, nous enferme dans des limites qui s'étendent du temps où vivait Boccace jusqu'à la première moitié du XV[e] siècle.

7. *Poëmes de Géorgillas; Bélisaire.* — Au milieu de ces dates incertaines, nous sommes heureux de rencontrer enfin un point fixe. L'écrivain dont nous allons nous occuper nous a servi plus que tout autre à établir le système du classement chronologique que nous suivons. Nous osons croire ce classement aussi exact qu'il est possible de le faire aujourd'hui. Le nom de Géorgillas a été pour nous une sorte de pierre milliaire. Nous sommes parti de là soit pour remonter, soit pour descendre dans la série des ouvrages que nous avons étudiés. Avant d'avoir lu dans Coray les passages qui concernent Géorgillas, nous avions eu la satisfaction de découvrir la date de son existence. L'autorité du savant grec étant venue justifier nos conjectures, nous pensons pouvoir présenter avec assurance les appréciations que nous avons déjà exposées ou que nous aurons encore à exposer. L'écrivain dont il s'agit en ce moment a laissé trois ouvrages, dont deux se rapportent à une date certaine; l'autre appartient à une époque postérieure, et la raison que nous avons de l'y maintenir, c'est qu'il est rimé. Les deux

premiers ouvrages de notre poëte que nous avons mentionnés sont : 1° *Une Lamentation sur la prise de Constantinople;* 2° *une Lamentation sur la peste de Rhodes.* L'un de ces événements eut lieu à une date qu'il serait inutile de rappeler. Le poëme de Géorgillas ne suivit pas immédiatement la chute de la malheureuse capitale, car l'auteur, en appelant contre les Turcs les chrétiens à une nouvelle croisade, nomme, parmi les chefs de cette expédition désirée, Louis XI, qui régna de 1461 à 1483[1]. Le second événement déploré par le poëte appartient à l'an 1498, c'est la grande peste qui désola l'île de Rhodes, enleva à l'auteur ses enfants et ses cousins, en ne lui laissant qu'un fils. C'est dans ce poëme qu'il se fait connaître par son nom de Géorgillas; il nous y apprend aussi que le fils qui a survécu au désastre de toute sa famille s'appelle *George :*

> Αἴ! πικραμός! αἴ! συμφορά! πόσονε τὸ κακόμου!
> Ἀφῆκέ με τὸν Γεωργιλλὰν καὶ Γεόργι τὸν υἱόν μου![2]
> Καὶ ἔπιον, πίνω, καὶ νὰ πιῶ ὀδυνῶν ταῖς πικράδες, etc.

Ô chagrin! ô malheur! quelle est ma souffrance! Le fléau m'a laissé, moi Géorgillas et George mon fils. J'ai bu, je bois, je boirai l'amertume de la douleur[2]!.....

Il termine son poëme par une prière à la très-sainte Trinité. Il demande au Seigneur, quelque nombreuses que puissent être ses fautes, de lui conserver son fils, et de se souvenir, à son égard, de la miséricorde que Jésus sentit autrefois pour le bon

[1] Εἰς τὸ ποίημα τοῦτο θρηνεῖ ὁ ταλαίπωρος ποιητὴς τὴν δούλωσιν τῆς Ἑλλάδος (ἂν καὶ ἡ πατρίς του Ῥόδος δὲν εἶχεν ἀκόμη ὑποπέσειν εἰς Τουρκικὸν ζυγὸν), καὶ παρακαλεῖ τοὺς χριστιανοὺς τῆς Εὐρώπης ἡγέμωνας νὰ ἐκστρατεύσωσιν ὁμοφόνως κατὰ τὸν Τύραννον καὶ νὰ τὸν ἀποδιώξωσιν ἀπὸ τὴν Ἑλλάδα, πρὶν (λέγει) ῥιζωθῇ εἰς αὐτήν. Ἕνα τῶν ἡγεμόνων τούτων ὀνομάζει βασιλέα καὶ νοεῖ τὸν τότε βασιλεύοντα τῆς Γαλλίας (ἀπὸ τὸ 1461 ἕως τὸ 1483 ἔτος) Λοδοβίκον τὸν ἑνδέκατον. (Coray, Ἄτακτα, t. II, προλεγομ., δ'.)

[2] Ms. grec, n° 2909, p. 69. — Τὸ θανατικὸν τῆς Ῥόδου.

larron sauvé sur son gibet. Quoiqu'elle soit en dehors des limites que nous nous sommes tracées, nous n'avons pas négligé cette petite œuvre, parce qu'elle sert à montrer combien les Français avaient d'autorité dans Rhodes, et peut nous aider à comprendre à quel point l'imitation de nos œuvres littéraires était facile, nous dirions presque nécessaire dans cette île. La *Lamentation sur la peste de Rhodes* est dédiée au grand maître de l'ordre, à un Français, Pierre d'Aubusson; l'auteur parle ainsi :

> . . . . . . αὐθέντη μας τῆς Ῥόδου, τὸ κεφάλην
> φρᾶ Πέτρον Δεαββουσσών[1].

Pour donner plus de force à l'expression de sa douleur et peindre plus vivement le ravage de l'affreux fléau, Géorgillas se rappelle et énumère les charmes des jeunes filles que la mort a ravies. Il se représente leurs grâces, leur démarche élégante, les agréments de leurs personnes, et, entre mille traits communs à toutes les beautés de tous les pays, il cite des ajustements, des objets de toilette, des étoffes, des coiffures, qui rappellent la France et l'Italie. Les Françaises y sont même expressément nommées comme des modèles de bon goût, et, nous devons le dire, des modèles de bon ton. C'est de la France que venaient les velours, le camelot, les gorgerettes, les coiffes à résilles et une forme particulière de manches[2].

[1] Ms. grec, n° 2909, f° 79 : « Le seigneur de Rhodes, notre chef, frère Pierre « d'Aubusson. »

[2] *Ibid.* f° 73 r° et v° :

> Αἱ κόρες ὁποῦ εἴπαμεν τῆς Ῥόδου αἱ κουρτέσες,
> Μιὰν εἴχασι τὴν φορεσιὰν Φραγκήσες καὶ Ῥωμέσες.
> Ἄσπρες ἦσαν τὸ πρόσωπον, καὶ κρίες εἰς τὸ τραχήλη,
> Τὰ μῆλα τοῦ προσώπου της κόκκινα καὶ τὰ χείλη.
> . . . .
> Ἐνδύμενα ἦσαν τὰ κορμιά τ' ἀγγελικὰ ἐκεῖνα
> Ἀπὸ πανάκια τῆς Φραγκίας, ἀπὸ τὰ πλέα τῆς φηνα,

Nous remarquons encore que ce poëme est rimé d'un bout à l'autre, que la rime en est très-riche, tandis que la *Complainte sur la prise de Constantinople* n'offre que d'une façon très-irrégulière cet ornement alors tout nouveau. Ainsi, avant 1453, la rime était inconnue dans la poésie grecque; en 1498, l'usage en était désormais établi. C'est un indice qui nous permet d'assigner une date approximative au poëme de *Bélisaire*, la troisième œuvre de Géorgillas.

Dans son énumération des romans grecs inspirés par l'esprit moderne, Fauriel disait, en parlant de cette dernière pièce : « Je ne sais à quelle époque mettre un roman de *Bélisaire*, en- « core aujourd'hui très-connu, où l'on attribue au vainqueur « des Goths les exploits de César. » Plus heureux que l'éditeur des *Chants de la Grèce moderne*, non-seulement nous pouvons assigner une époque précise au roman dont il s'agit, mais nous en connaissons l'auteur, et nous savons quelle fut sa patrie. Ce poëme appartient à Géorgillas Limnitès, de Rhodes. Dans sa *Lamentation sur la victoire des Turcs*, il avait caché son nom

Μοίραν ἀπ' αὐταῖς νὰ φοροῦν βελούδα, τζαμηλότια,
Καὶ λιθομαργαρίτα νάχουν εἰς μανηκότια.
Καὶ ἀπάνω εἰς τὰ τραχήλιά των εἰς τὰ τουρνεύματά των
Χρυσὰ νὰ ἔχουν γουρζεριὰ μέχρι καὶ τὰ βιζιά των
Καὶ ἀπέξω αἱ γουνέλες των ἔτερα νάχουν πάλιν
Νὰ λάμπουν, νακτινοβολοῦν τὰ εὔμορφά των κάλλη,
Με τ'αγκόρφια τὰ χρυσὰ ποῦ κρεμοῦνται σ7ὰ σ7ῆθη
Πολύξοδα, πολύτιμα.

« Les gracieuses jeunes filles de Rhodes, dont nous avons parlé, françaises ou « romaines, avaient la même tenue; leurs visages et leurs cous étaient blancs comme « lis; leurs lèvres et leurs joues colorées d'incarnat. Leurs corps, dignes des anges, « étaient revêtus d'étoffes françaises; elles portaient, pour la plupart, du velours, « du camelot; leurs manches étaient garnies de pierres précieuses. Sur leurs cous, « elles avaient des gorgerettes d'or qui descendaient jusqu'à leurs seins; par-dessus, « elles portaient la jupe. Ces ornements faisaient briller leur beauté d'un plus vif « éclat; joignez-y les *fichus* d'or qui couvraient leur poitrine. »

à dessein et s'était fait un jeu de le donner à deviner[1]. A la fin du *Bélisaire*, il se fait connaître par les mêmes vers qui achèvent la *Peste de Rhodes*. Ajoutés après coup, ces vers introduisent dans le poëme de *Bélisaire* la rime, dont il est partout ailleurs complétement privé. Ainsi se révèle à nous l'auteur qui l'a composé. Géorgillas, selon Coray, avait au moins vingt ans quand il écrivit sa Complainte sur la chute de Constantinople. Ce n'était pas cependant son premier ouvrage : *Bélisaire* l'avait précédé. Aussi n'est-ce qu'une amplification d'écolier; l'essai d'un jeune homme qui ne s'éleva jamais bien haut et ne parvint jamais à se débarrasser ni de son mauvais goût, ni de son mauvais style[2].

8. *Ἴβερίος* ou *Ἥμπερίος*. — Si dans *Bélisaire* nous ne trouvons qu'un souvenir de nos institutions chevaleresques, dans

[1] Ms. grec 2909; Ἅλωσις Κωνσταντινουπόλεως, fol. 67 v°, vers. 6 :

Τῶρα σκεπάζω τόνομα καὶ κρύβω τόνομά μου
Νὰ μὴ τοξεύρουν οἱ πολλοὶ τὶς ὁ τὰ τοῖαυτα γράψας.
Ἀλλ' ὅμως, νὰ γινώσκετε, ἐλαίαν ἔχει μαύρην,
Ὁποῦ γράφε τὸ ποίημα, εἰς δεξιὸν μικρὸν δακτύλην,
Καὶ εἰς τὴν χέραν τὴν ζαρβὴν ἐλαίαν πάλιν,
Ἰσόσταθμα, ἰσόμετρα σ᾽τὴν μέσιν τῆς παλάμης
Αὐτὰ τὰ δύο σημάδια ἔχει σ᾽τὰ δύο του χερία.

« Je voile mon nom, je le cache; je ne veux pas que la foule sache qui a écrit ce « poëme; cependant, si vous voulez en être instruit, l'auteur de ce poëme a une « tache noire au petit doigt de la main droite; dans la main gauche, au milieu de « la paume de la main, il a une autre tache, de même dimension. Ce sont les deux « signes qu'on peut voir à ses deux mains. »

[2] Coray, Ἄτακτα, proleg. t. II. — *Μεταβαίνω εἰς τριτὸν ἄλλο του ποίημα ἐπιγραφόμενον· Ἱστορικὴ ἐξήγησις περὶ Βελισαρίου. Τοῦτο, ἂν καὶ δὲν φέρῃ τ' ὄνομα τοῦ Γεωργιλλᾶ, συμπαραίνεται ὅμως ἀπὸ τοὺς ἀνωτέρω σημειωθέντας τέσσαρας στίχους καὶ εἰς τοῦτο ἀπαραλλάκτως ἀντὶ ἐπιλόγου ὡς εἰς τὸ πρῶτον ποίημα, ὅτι εἶναι γέννημα τοῦ αὐτοῦ ποιητοῦ, καὶ γέννημα πρωτότοκον, ἐπειδὴ καὶ τὸ πραγματικὸν καὶ τὸ λεκτικὸν αὐτοῦ μέρος εἶναι πολὺ τῶν ἄλλων ἀηδέστερα, καὶ ἡ στιχουργία του δὲν ἔχει τὸ ὁμοιοτέλευτον.* (Page ϛ'.)

Ημπερίος nous verrons, traduit en entier, un de nos plus anciens et de nos plus célèbres romans français. Écrit, dit-on, par le chanoine Bernard Triviez, vers le commencement du XIIe siècle, fort répandu dans le nord de la France autant que dans le midi, le roman de *Pierre de Provence et de la belle Maguelonne* fut traduit en grec à partir du XVe siècle, puisqu'il est rimé. Nous n'avons plus l'original français en vers. Pétrarque, qui passe pour l'avoir corrigé, fut peut-être le dernier à le voir avant qu'il passât tout à fait en prose. La Bibliothèque impériale possède le même ouvrage manuscrit et imprimé. Nous pourrons suivre, sur les deux exemplaires, les aventures d'*Impérios* et de la belle *Margarona*, et cette étude ne nous laissera plus aucun doute sur l'identité des personnages français et des héros du roman grec.

9. *La Manekine et le livre du moine Agapios.* — Nos trouvères n'ont pas servi seulement à la propagation d'histoires profanes. S'ils ont répandu bien des contes scandaleux, il s'en est rencontré qui ont publié des aventures édifiantes. Ne nous étonnons donc pas de retrouver dans un livre de spiritualité, composé en grec par le moine Agapios, et imprimé en 1641, le souvenir de l'un de nos plus anciens romans du XIIe siècle, *la Manekine*. Nous serons moins surpris encore de voir notre Gautier de Coinsy, le dévot panégyriste de la sainte Vierge, fournir au moine grec nombre de récits où éclate hautement la puissance de Marie.

10. *Le roman de Renart.*

1° *Παιδιοφραστός Διήγησις τῶν ζώων τῶν τετραπόδων*, manuscrit grec n° 2911, en vers politiques non rimés;

2° *Γαδάρου Λύκου κ' Ἀλουποῦς Διήγησις ὡραιὰ νεωστὶ μετατυπωθεῖσα κ' μετ' ἐπιμελείας διορθωθεῖσα.* Venise, 1832; réim-

primé, en 1840, à Leipzig, in-8°, par Jacob Grimm, *Ueber Reinhartfuchs*.

1° Nous ajoutons aux poëmes qui précèdent les deux imitations suivantes du roman de Renart. Cette œuvre a joui, dans l'Europe entière, d'une telle célébrité, qu'il semble tout naturel d'en retrouver une reproduction dans la littérature des Grecs modernes. Sans doute il n'en devait pas être de cette composition de même que pour les autres poëmes chevaleresques. L'imitation directe en était plus difficile; il y a, dans la satire, quelque chose de trop particulier pour qu'elle puisse se transporter en entier d'un lieu dans un autre. Si chacune des railleries originales dont un poëme satirique se compose a produit son effet dans le canton qui la vit naître, il n'est pas sûr qu'elle réussisse de même dans une autre contrée. Les traits qui peignent les vices ou les ridicules de l'humanité pouvaient seuls donner au roman de Renart des chances de succès auprès des autres peuples de l'Europe. A ce titre il devait réussir partout. Jamais, en effet, l'hypocrisie de la ruse ou la brutalité de la force n'a été mieux saisie et mieux représentée.

La première de ces imitations grecques est contenue dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris, coté sous le numéro 2911. Voici comment il est signalé par les auteurs de l'ancien catalogue de cette Bibliothèque : « Codex chartaceus, « quo continentur quadrupedum inter se congregatorum ut « rebus suis consulerent, colloquia, inde rixæ, tandem bellum. « Auctoris nomen non comparet, recentioris tamen græculi opus « esse argumento est sermo græco-barbarus. Is codex decimo « sexto sæculo exaratus videtur. »

Ce manuscrit in-4°, attribué au XVIe siècle, est dans un état parfait de conservation : l'écriture en est propre, nette et régulière. La langue, malgré le déchet qu'elle a subi par l'effet du temps, atteste chez l'auteur un degré de culture que l'on ne

rencontre pas d'ordinaire dans les ouvrages du siècle où celui-ci fut composé. On peut supposer, d'après les premiers vers, que l'écrivain était, à un degré quelconque, chargé de l'éducation de la jeunesse : c'est à elle qu'il adresse son récit. Son intention était d'insinuer à ses lecteurs de salutaires conseils, en ayant l'air de ne vouloir que les amuser. Si l'auteur n'a pas indiqué son nom, il a, du moins, mis une date à la composition de son poëme. Il fixe à l'année 6873, le 15 de septembre, l'assemblée des animaux. En retranchant de cette date l'ère mondaine de Constantinople, c'est-à-dire 5508, on obtient 1365. Ainsi ce poëme est de la seconde moitié du XIVe siècle. Il est écrit en vers politiques non rimés.

2° Ducange, dans son glossaire *Mediæ et infimæ græcitatis*[1], cite à peu près vingt-six vers d'un poëme qu'il intitule : « Anonymus de *Mulo*, *Lupo* et *Vulpe*. » Ce poëme, qui, vraisemblablement, n'est qu'un épisode d'une composition plus étendue, renferme cinq cent quarante vers, et s'édite encore aujourd'hui à Venise comme livre populaire. La langue y est remplie d'italianismes[2]. Joints à la rime, ces tournures et ces mots étrangers attestent une époque bien postérieure à celle de l'*Assemblée des animaux*. Cette aventure, où paraissent comme acteurs *le mulet*, *le renard* et *le loup*, offre tous les caractères d'une imitation du roman de Renart. Le loup et le renard y ont tous les

[1] Lyon, 1688.

[2] Jacob Grimm a recueilli les suivants : *ἀβιζάρω*, « avvisare ; » *βόλι*, « biglia ; » *βιγλίζω*, « veglio ; » *βέργα*, « virga ; » *τὸ βραδύ*, « sera ; » *μα* « mà » ; *μάντατον*, « mandato ; » *μακελλεύω*, « macellare ; » *μηλιά*, *μιλιά*, « miglie ; » *μπαλότα*, « ballotta ; » *μπαράκα*, « baracca ; » *μπουκοῦνι*, « boccone ; » *μπουσδουγένι*, « mustaccio ; » *μποῦστος*, « busto ; » *μπουσσούλας*, « bossolo ; » *μπρουζίνος*, « bronzino ; » *ὀρδινία*, « ordine ; » *πούρη*, « pure ; » *ῥαπάνι*, « rapano ; » *σαμάρι*, « somaro ; » *σίγουρον*, « sicuro ; » *σφακελά σου*, « il manichinno a te ; » *τανά*, « tana ; » *τιμόνι*, « limone ; » *τραμόντανα*, « tramontana ; » *τζαμπουνίζω*, « zampogno ; » *τώρα*, « hora, » etc.

traits d'une ressemblance frappante avec les héros du poëme français. L'assimilation des animaux avec les hommes y produit les mêmes effets, et Jacob Grimm n'hésite pas à donner cette œuvre sinon comme le complément d'une lacune dans le roman de Renart, du moins comme un appendice qui s'y rattache naturellement. Eu égard à l'inspiration qui l'a fait naître, ce poëme semble au critique allemand trouver sa place dans la même catégorie que l'*Histoire d'Impérios, fils du roi de Provence et de Margarona*, où il s'étonne que Fauriel et Struve n'aient pas reconnu le roman de *Pierre de Provence et de la belle Maguelonne*[1].

Ainsi, quand nous aurons parcouru cette série d'ouvrages, nous aurons assisté au mouvement littéraire de quatre ou cinq cents ans chez un peuple qui, possesseur des plus illustres chefs-d'œuvre, les oublia longtemps pour s'attacher à l'imitation de notre littérature française. En jetant quelque lumière sur ces travaux obscurs du moyen âge, peut-être aurons-nous ajouté une page de plus à notre histoire littéraire.

[1] Voir la préface de ce poëme.

CHAPITRE IV.

Ὁ Πρέσϐυς Ἱππότης[1], LE VIEUX CHEVALIER. — ANALYSE. — RAPPROCHEMENT AVEC L'ÉPISODE DE *BRANNOR LE BRUN*, DANS LE ROMAN FRANÇAIS DE *GYRON LE COURTOIS*.

En parcourant, pendant les années 1816 et 1817, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, M. F. Von der Hagen trouva, dans la Bibliothèque du Vatican, un manuscrit grec qui renfermait un épisode des exploits d'Arthur et des chevaliers de la *Table ronde*. C'était, suivant lui, le premier et unique fragment de ce genre. Une pareille découverte lui semblait précieuse, parce qu'elle établissait que l'Orient avait eu, au moyen âge, des rapports non-seulement politiques ou guerriers, mais encore intellectuels et littéraires, avec le nord de l'Europe.

Le fragment dont il s'agit était contenu dans un manuscrit du XIII[e] ou du XIV[e] siècle; mais l'opinion du savant bibliothécaire Amati était que les feuillets grecs remontaient au XII[e]. M. Von der Hagen se crut donc en droit de conclure que ce court épisode de la Table ronde pouvait appartenir au temps

[1] Francisque Michel, Londres et Paris, 1835-1839, 3 vol. in-8°. *Tristan, recueil de ce qui reste des poëmes relatifs à ses aventures*, etc. — Adolf Ellissen, Leipzig, 1846.—M. Brunet de Presle n'ayant pas trouvé, dans la notice de M. F. Von der Hagen, des détails suffisants sur le manuscrit grec d'où le poëme avait été tiré, avait conçu quelques doutes sur l'authenticité du Πρέσϐυς Ἱππότης. Nous avons écrit à M. De Rossi, conservateur de la bibliothèque du Vatican, à Rome : il a eu l'obligeance de nous répondre et de confirmer les renseignements donnés par M. F. Von der Hagen. Seulement il paraît que l'éditeur allemand a laissé de côté, au début et à la fin de cet épisode, quelques vers qu'il pourrait être intéressant de connaître.

de Constantin Manassé et de Jean Tzetzès. Il lui semblait difficile d'admettre que ce ne fût là qu'un simple échantillon de notre littérature française, offert à la curiosité des Grecs. Sans connaître encore que l'énorme roman de la guerre de Troie, de Benoît de Sainte-More, avait été traduit par eux, l'inventeur de ce fragment supposait aux Grecs un grand amour pour notre littérature, et ne pensait pas qu'ils s'en fussent tenus à cet unique essai d'imitation. Toutefois l'épisode du *Vieux Chevalier* forme, dans sa courte étendue, un poëme si complet et si régulier, qu'il se peut bien que l'auteur qui l'a traduit en grec se soit arrêté là dans cette entreprise. Rien n'empêche de croire cependant que, les aventures de Tristan et de Lancelot ayant frappé l'imagination des Grecs, ils aient voulu en avoir des copies, et que ce morceau ne soit qu'une très-faible partie d'un roman dont les vastes proportions n'auraient pas effrayé les habitants de Constantinople, de la Crète ou bien de l'île de Chypre.

Ce n'est pas, du reste, une simple traduction. Tout en suivant de très-près son modèle, en conservant la suite et l'esprit des événements, l'auteur grec ne renonçait pas au droit d'exercer son propre talent. Si l'invention du sujet ne lui appartenait pas, il voulait qu'on sût au moins qu'il n'en eût pas été incapable. Il se garde bien d'agir en trop fidèle interprète, *qui curat verbum reddere verbo;* il pare l'original, il le polit; il coupe, il transforme le récit français; il l'embellit de tous les artifices d'une rhétorique exercée dans les travaux des écoles. S'il écrit en grec littéral, ce n'est certainement pas pour ressembler au trouvère, qu'il n'estime pas beaucoup, quoiqu'il lui emprunte son œuvre. Il ne veut pas avoir lu Homère, et ne point s'en servir. Il fait, partout où il le peut, figurer ses connaissances littéraires. La vanité perce au milieu de son indigence. Il multiplie les comparaisons dont le texte de nos poëtes du moyen âge est toujours assez dépourvu. Il les soigne comme une invention

qui lui est personnelle; c'est par là qu'il se relève, à ses propres yeux, de l'infériorité où il se place à l'égard du poëte original. C'est le seul endroit où il puisse paraître, et il en profite. S'agit-il de peindre l'inébranlable fermeté du Vieux Chevalier dans les luttes qu'il soutient, il nous le représente comme un rocher immobile qui sert de but aux traits des archers [1]. Plus loin, il abat son rival, dont la chute rappelle la pierre qui bondit en sortant de la baliste, quand elle va frapper un obstacle qui résiste à la violence du choc [2]. Vaincus par le Vieux Chevalier, tous les rivaux qui sont entrés en lice avec lui sont tous tombés, comme on voit, dit-il, sur une mer orageuse, le navire, poussé par la force impétueuse des vents, se briser sur les écueils [3].

Ces détails et ces ornements étrangers à nos trouvères rappellent de loin l'Iliade, et l'on trouve, au chant XV[e] de ce poëme, les modèles de notre traducteur [4]. Parfois même le

[1] Ἀτρέμας δ' ὁ πρεσβύτατος ἵσΊατο ῥωμαλέος
Ὥσπερ τις λίθος ἀκλινής, σκοπὸς τοῖς βαλλομένοις. (V. 6.)

[2] Ὥσπερ τις λίθος ἀφεθεὶς ἐκ πετροβόλου σκεύους
Πρὸς πέτραν δὲ παραβαλὼν αὖθις παλινδρομεῖται,
Τὸ πλῆκτον ἀσθενέσΊερον φανὲν τοῦ πλητΊομένου. (V. 11.)

[3] ...ναῦς τοῖς κύμασι σφοδρῶς χειμαζομένη
Καὶ τῇ φορᾷ τοῦ πνεύματος προσκρούσασα τοῖς λίθοις,
Καὶ συντριβεῖσα καθ' αὐτήν, τῆς πλήξεως τῇ βίᾳ,
Οὕτως καὶ πάντες ἔπιπΊον ὡς ἀδρανεῖς φανέντες. (V. 78.)

[4] .... ἠύτε πέτρη
Ἠλίβατος, μεγάλη, πολιῆς ἁλὸς ἐγγὺς ἐοῦσα·
Ἥτε μένει λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα,
Κύματά τε τροφόεντα, τάτε προσερεύγεται αὐτήν·
Ὣς Δαναοὶ Τρῶας μενὸν ἔμπεδον, οὐδ' ἐφέβοντο. (V. 618.)

Et un vers plus loin :

.... ὡς ὅτε κῦμα θοῇ ἐν νηῒ πέσῃσι
Λάβρον ὑπὸ νεφέων ἀνεμοτρεφές, ἡ δέ τε πᾶσα
Ἄχνῃ ὑπεκρύφθη, ἀνέμοιο δὲ δεινὸς ἀήτης
ἹσΊίῳ ἐμβρέμεται.

souvenir d'Homère l'entraîne au point de lui faire oublier son texte. S'il trouve l'occasion de faire parler le Vieux Chevalier et Gauvain comme Diomède et Glaucus, il la saisit avec joie. Son éducation classique ne lui permet pas d'imaginer, pour des héros épiques, un langage autre que celui de l'Iliade. Dans cette préoccupation, il ne songe pas aux changements que les mœurs chevaleresques ont apportés à la condition des femmes. Artus, Ἄρτουζος, parle à Genièvre, sa femme Ντζενέβρα, comme Hector à Andromaque. Genièvre veut s'opposer à ce qu'Artus descende dans la lice contre le Vieux Chevalier; le traducteur lui prête ces paroles : « Va-t'en; ne dis plus rien. Rentre dans la « chambre où se tiennent tes femmes; va, que ce soit là l'objet « de tes soins. Pour moi, je combattrai en faveur des convives « de la Table ronde [1]. » On ne peut pas mieux se souvenir du sixième livre de l'Iliade [2], mais c'est aux dépens de la vérité des mœurs chevaleresques. Le trouvère sait mieux que le poète anonyme quels égards la *courtoisie* exige du chevalier envers les *dames*, et, chez lui, le roi Artus n'est point un mari aussi despotique : « Le roy la fist oster de devant luy, et dist que il « ne s'en tiendroit pour riens du monde. » Il faut reconnaître néanmoins que, supérieur par les petits artifices de la composition, formé par la lecture des modèles d'une littérature déjà vieille, le traducteur grec met plus de soin à relier entre eux les faits d'une même scène, qu'il ménage mieux les contrastes, qu'il oppose plus habilement les tableaux aux tableaux.

[1] *Ἄπιθι, φάσκει πρὸς αὐτὴν, μηκέτι φθεγγομένη,*
Γυναικωνῖτιν εὐπρεπῶς κοσμοῦσα καὶ παιδίσκας·
Ἐγὼ δὲ καθοπλίσομαι τῶν συνδειπνούντων χάριν.

[2] *Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα τὰ σ' αὐτῆς ἔργα κόμιζε,*
Ἱστόν τ', ἠλακάτηντε, καὶ ἀμφιπόλοισι κέλευε
Ἔργον ἐποίχεσθαι· πόλεμος δ' ἄνδρεσσι μελήσει
Πᾶσιν, ἐμοὶ δὲ μάλιστα, τοὶ Ἰλίῳ ἐγγεγάασιν.
(*Il.* VI, v. 490.)

Voici l'analyse de ce fragment :

« Les jeunes gens, les jeunes filles, les mères dont les en-« fants font la gloire, et les rois vassaux d'Artus de Bretagne « s'étonnaient de la hardiesse du Vieux Chevalier, tandis qu'ils « admiraient la beauté de la jeune fille qui venait d'entrer avec « lui. En poussant des cris barbares, Palamèdes fond à cheval « sur son adversaire et le frappe de sa lance. Le Vieux Chevalier « soutient cette impétueuse attaque sans broncher : semblable « à la pierre immobile que les archers ont prise pour but aux « traits qu'ils décochent. Palamèdes voit sa lance se briser dans « sa main; lui-même il est renversé à terre avec la violence « d'une pierre qui sort de la baliste, et revient en roulant, moins « forte que l'obstacle qu'elle est allée frapper. Tout honteux, « il jette loin de lui ses armes et se rasseoit à la table. Son échec « lui semblait d'autant plus dur qu'il songeait à la jeune fille. « Il craignait que quelque autre chevalier n'eût assez de bonheur « pour gagner ce prix charmant de la joute. Le tumulte et l'ef-« froi sont grands. Chacun sait, en effet, quelle est la force de « Palamèdes, et tous admirent l'inébranlable solidité du Vieux « Chevalier.

« Gauvain (Γαούλβανος), le neveu d'Artus, se lève pour ven-« ger la défaite de Palamèdes, son ami. Il demande au roi la « permission de combattre; il vole près du Vieux Chevalier et lui « fait connaître son intention. Celui-ci lui répond : Neveu d'Ar-« tus de Bretagne, Gauvain, je te salue. Éloigne-toi; renonce « à ton projet; ne me touche pas. Je dois quelque reconnais-« sance à ta mère, Morgane (Μοργάνη), à ton aïeul, l'admirable « roi de Bretagne qui porta le nom d'*Uterpendragon* (Οὐτερω-« πανπραγόρου). Si ton cœur s'afflige de l'échec de ton ami, sache « bien qu'en essayant de combattre contre moi, tu partageras « son mauvais sort. Gauvain s'éloigne de quelques pas, revient, « frappe de sa lance le vieillard en pleine poitrine. Mais bientôt,

« renversé comme Palamèdes, Gauvain peut gémir sur le même « affront.

« L'illustre Galehaut (Γαλαιῶτος) requiert du roi la permis- « sion de lutter contre le terrible adversaire. Il revêt sa plus « riche armure. Le Vieux Chevalier se moque de l'or qui le « couvre et raille sa témérité. En vain Galehaut lui demande « son nom, il refuse de le faire connaître : il ne trouve pas son « rival digne de cette faveur. « Tu sors, je le sais, d'un sang « royal. On t'estime, on t'honore dans toute la Bretagne, mais, « à mes yeux, tu n'es qu'un enfant. Prends du champ; viens, « comme Gauvain, comme Palamèdes, me frapper de ta lance. » « — Bientôt Galehaut a vidé les arçons.

« Inutile d'énumérer ici tous les chevaliers qui luttèrent; ils « furent tous vaincus, et l'inconnu restait là, debout, inébran- « lable comme une colonne et se moquant de toute cette jeu- « nesse.

« Le roi et sa cour en éprouvaient un mortel dépit. Cepen- « dant ils espéraient encore dans Tristan et dans Lancelot. On « va chercher leurs armes. Lancelot demande à Tristan de com- « battre le premier. Il savait combien son ami était redoutable « dans une lutte, et il lui enviait la gloire de terrasser cet en- « nemi inconnu. Tristan accède à sa prière; mais il ne tarde « pas à s'en repentir, dans la crainte que Lancelot, par sa vic- « toire, ne lui enlève l'honneur d'abattre le Vieux Chevalier. « Lancelot s'avance : Chevalier, salut! Le Vieux Chevalier lui « demande son nom. — Je suis Lancelot du Lac. — Salut! ô « fleur des jeunes gens! mais tu n'es pas encore égal au vieil- « lard. Néanmoins je veux t'accorder un honneur que j'ai re- « fusé à tous les autres : contre toi je prendrai ma lance. Ils se « heurtent l'un contre l'autre, et sa lance se brise dans les mains « de Lancelot. Le Vieux Chevalier retourne à sa première place.

« Tristan s'avance; il est le dernier à combattre. Il se réjouit

« au fond de son âme, car il compte sur la victoire, et déjà se « voit au-dessus de Lancelot, son ami. « Qui es-tu? demande « son adversaire, quelle est ta race? quelle est ta patrie? — Je « suis le fils de Léonois (Λιονόης), le neveu de Marc, roi de « la Cornouaille (Κορναλίας); je m'appelle Tristan. » Le Vieux « Chevalier lui fait le même honneur qu'à Lancelot; mais aussi, « comme Lancelot, il est vaincu et terrassé.

« Irrité d'avoir vu tomber tous ses chevaliers, Artus veut « combattre lui-même. En vain Genièvre, sa femme, essaye de « l'en détourner : il la renvoie prendre soin de son ménage, et « lui impose silence. Les cris de ses serviteurs, la douleur de « sa cour, il méprise tout et s'élance dans la carrière. Il ne salue « pas le chevalier, il ne lui tend pas la main; il s'arrête devant « lui, menaçant comme un jeune lion. En voyant venir Artus, « le Vieux Chevalier descend de cheval, il s'incline devant le « roi, il lui prend la main : « Quand la reine Genièvre embellit « si bien votre palais, le prix de cette joute ne peut vous con- « venir. Si vous vous affligez de la défaite de vos chevaliers, « sachez que vous trouvez en moi un fidèle serviteur, dont la « bravoure surpasse celle de tous les autres. » Satisfait de cet « hommage, Artus conduit le Vieux Chevalier à la table et le fait « asseoir au milieu de ses convives. Malgré les prières du roi, « il refuse de faire connaître son nom, et, quand l'heure du « repos fut venue, il prit congé de son hôte et se retira dans sa « demeure.

« Sur ces entrefaites arrive une jeune damoiselle. Elle est « fille d'une veuve, qui, sortie d'une noble famille, vit depuis « longtemps dans le chagrin. N'ayant plus ni père, ni frère, « elle a tout perdu : ses villes, ses troupeaux et même ses en- « fants. Un injuste seigneur, son voisin, à la tête de cent che- « valiers, fait contre elle mille tentatives qui la mettent au « désespoir. Incapable de supporter davantage les violences de

« ce voisin, elle a pris enfin un parti très-prudent. Elle a en-« voyé sa fille auprès d'Artus. Cette jeune fille vient donc lui « demander appui et vengeance. Artus, irrité, lui répond : « Tu « vois quelle honte nous avons tous subie : nous avons tous été « vaincus. Retourne dans ton pays, que tes chevaliers te dé-« fendent. » Alors elle s'en va tout en pleurs. Il n'est personne « qui ne prenne pitié d'elle, et on lui conseille de s'adresser « au Vieux Chevalier. « Ma fille, lui dit-il, mon corps est vieux, « mais, puisque j'ai infligé cette honte aux chevaliers de la Table « ronde, j'irai te secourir. Guide-moi vers ta ville. » Sur le soir, « ils arrivent au château, où la mère attend sa fille et le secours « qu'elle lui doit amener. Le lendemain on reçoit le Vieux Che-« valier; il introduit sa nièce dans la compagnie des dames; il « quitte son casque et sa cuirasse; il se conduit en maître et se « fait servir un festin : il ne songe qu'à se donner du bon temps. « Quand on vit les cheveux blancs qui couvraient sa tête, on « se moqua de la damoiselle. « Voilà donc, lui dit-on, le « vieillard faible et chétif que vous nous amenez. Pour nous « défendre, il aurait fallu Lancelot, Tristan, Palamèdes ou « Gauvain, et non pas ce vieillard qui s'appuie sur un bâton. Il « aurait bien plutôt lui-même besoin de notre secours. Qu'on « lui donne un lit, et retournez auprès d'Artus, allez lui de-« mander un autre champion. »

« Le visage tout joyeux, la damoiselle leur a répondu : « Ne « me blâmez pas de ce que j'ai fait. Je n'ai pu prendre ni Lan-« celot, ni Tristan, ni Palamèdes, ni Gauvain; plus tard vous « saurez pourquoi. Celui-là seul a bien voulu venir. Pour le mo-« ment, allez vous reposer et Dieu tournera vos moqueries en « éloges. » Échauffés par le vin, les railleurs se retirent et vont « prendre du repos.

« Au point du jour, on vient annoncer que l'ennemi approche. « On se hâte dans la ville; on s'empresse. Chacun selle son che-

« val et prend son armure. On court auprès du Vieux Chevalier « qui dormait encore; on le réveille. Il revêt ses armes, puis « il demande à boire et à manger. Chacun trouve sa conduite « déplacée; cependant ordre est donné aux femmes de le ser- « vir, et les chevaliers courent au combat. Quand il eut mangé « et bu tout à son aise, le Vieux Chevalier sortit; mais il ne se « mêla pas d'abord aux combattants. Seul, à l'écart, il regardait « comment se terminerait la lutte. Les ennemis ont bientôt mis « en fuite les habitants de la ville. Ils enlèvent le bétail, dé- « vastent les jardins, pillent et détruisent tout sur leur passage. « Alors le Vieux Chevalier s'avance à leur rencontre. Il les salue « et leur demande d'abord le motif de leur conduite. On se rit « de lui. Du haut des murs on se moque aussi de la damoiselle « qui a pris tel défenseur. Le Vieux Chevalier invite les enne- « mis à se retirer en laissant là le butin qu'ils ont fait. Ses con- « seils ne sont accueillis que par le mépris et la dérision. Alors « il tire son épée, il met les ravisseurs en désordre et ranime « les habitants de la ville. Il frappe à gauche, à droite, en face. « Il brise les cuirasses, pourfend les boucliers, partage les crânes, « fend en deux les chevaux. Bientôt les ennemis s'en vont, tous « blessés : c'est l'œuvre du Vieux Chevalier.

« On a maintenant, dans la ville, d'autres sentiments à son « égard. Tout le monde célèbre ce cygne aux blanches ailes. « C'est un sauveur. On le remercie, on l'entoure; c'est une mer- « veille, un prodige divin. Ses éloges retentissent dans un ban- « quet somptueux, et la jeune fille raconte, à la gloire du che- « valier, ce qui s'est passé devant Artus, le roi de Bretagne. Le « lendemain, la mère et la fille viennent à genoux faire hom- « mage à leur sauveur. Elles l'invitent à puiser à pleines mains « dans leurs trésors; mais lui, pour salaire, il ne demande « qu'une faveur : c'est que la jeune fille ira à la cour du « roi de Bretagne rendre à Artus un bref qu'il lui adresse.

« Cette promesse obtenue, il s'éloigne : il se croit assez récom-
« pensé. »

Si ce fragment a jamais fait partie d'un poëme complet, il est bien à regretter que nous en ayons perdu le reste. Il ne serait pas sans agrément pour nous de lire ces vieilles traditions bretonnes traduites dans la langue d'Homère. L'existence d'un pareil épisode, écrit en langue littérale, ce qui en reporte la rédaction au XII[e] siècle, au plus tard, prouve d'une manière éclatante la dispersion de nos romans dans la Grèce, même avant la conquête de Constantinople. N'est-il pas curieux de voir le génie orgueilleux des Byzantins descendre à nos compositions en langue vulgaire? N'est-ce pas une réparation des injures que leurs historiens nous prodiguaient à peu près vers la même époque?

En rattachant le fragment du Vieux Chevalier aux Aventures de Tristan, M. Francisque Michel n'avait qu'à moitié raison. En réalité cet épisode est tout à fait distinct et séparé des autres *chevaleries*. Il peut être mis en tête des Aventures de Méliadus ou de Tristan, aussi bien que de celles de Giron le Courtois.

Le manuscrit français de la Bibliothèque impériale n° 6961, intitulé, *Abrégé des romans de la Table ronde, d'après Luces de Gast, Robert et Hélie de Borron*, par Rusticien de Pise, s'annonce en ces termes : « Cy commence le livre du roy Méliadus de Léonnois, qui fu père au bon chevalier Tristan, neveu « au roy Marc de Cornoaille, et premièrement de Brannor le « Brun, qui avait six vins ans d'aage, et comment il vint à la « court du roy Artus, et amena une noble damoiselle, etc. » Voici le début du manuscrit français n° 6965 : « Cy commence « l'ystoire de Méliadus et de Gyron le Courtois, et du chevalier « sans paour, et parle premièrement celui qui le translata de « Brannor le Brun, le vieux chevalier qui avait plus de c ans

« d'aage, lequel vint, etc...; » tandis que les manuscrits français n° 6976 et n° 6977, sous le titre de *Gyron le Courtois,* ne renferment rien qui ait trait au Vieux Chevalier. Antoine Vérard et Michel Lenoir, qui ont publié le roman de Gyron, au XVI[e] siècle, n'en ont pas moins placé les *Chevaleries* de Braunor le Brun en tête de leur livre, pendant que Luigi Alamani, dans son *Girone il Cortese,* ne parle pas des faits d'armes du Vieux Chevalier.

Nous avons collationné les deux manuscrits n[os] 9661 et 9675; ils sont absolument semblables. Nous avons rapproché le texte d'Antoine Vérard de celui du manuscrit 9661; nous l'avons trouvé de la conformité la plus entière, sauf quelques tournures et quelques expressions qui, vieillies au XVI[e] siècle, ont disparu dans la publication d'Antoine Vérard. Ces changements sont rares, c'est pourquoi nous n'hésitons pas à donner ici le texte imprimé. On verra si nous nous sommes trompé en reconnaissant dans l'épisode grec l'imitation d'un roman français.

« Seigneurs, empereurs, roys, princes, ducs, barons, che-« valiers, vicomtes, bourgeois et tous les prud'homes de cestuy « monde qui talent (envie) avez et desir de vous déliter en ro-« mans, prenez cestuy-ci et le faictes lire de chief en chief, si « oirez partie de toutes les grandes adventures qui advindrent « jadis aux chevaliers errans du temps du roi Uterpendragon « et du roi Artus, son fils. Et saichiez tout brievement que ces-« tuy livre fut translaté du livre de monseigneur Édouart, le « roy d'Angleterre, en celluy temps qu'il passa oultre la mer « au service de Nostre Seigneur pour conquester le Saint Sépul-« chre. Et maître Rusticien de Pise compila ce romant. Car « d'icelluy livre au roy Édouart d'Angleterre, translata-t-il « toutes les merveilleuses adventures qui sont en cestuy livre. « Et saichiez qu'il traictera ce présent livre de plusieurs nobles

« vaillantises et dignes de mémoire à tous nobles roys, ducs, « comtes et chevaliers, et à tous ceulx qui prendront plaisir à « lire cy-dedens. Il racompte premièrement le maistre d'une « merveilleuse adventure qui jadis advint en la court du roy « Artus, par un jour de Pentecouste, en la ville de Cramalot, « où il estoit accompaignié de la plus grant part de ses barons « et gentilzhommes.

« En ceste partie, dit le compte, ainsi comme la vraye his- « toire le tesmoigne, que le noble roy Artus estoit une fois à « Cramalot, à grant compaignie de gens, de roys et de barons, « où il tenoit court plenière, durant laquelle il luy advint une « merveilleuse adventure. Et saichiez certainement qu'il y avoit « à celluy point maintz prud'homes et mesmement des com- « paignons de la Table ronde, et si vous en nommeray aul- « cuns qui y estoient. Et saichiez qu'il y avoit le roy Carados, « le roy Yon d'Irlande, le roy de l'estroicte Marche, le roy de « Norgales, le roy d'oultre les Marches de Galonne, le roy de « France et tant d'aultres qui bien y estoient jusqu'à quatorze « roys. Et y estoient aussi pareillement monseigneur Lancelot « du Lac, et monseigneur Tristan de Leonnois, et monseigneur « Gauvain, le nepveu au roy Artus, et monseigneur Pala- « mèdes, le puissant chevalier, et monseigneur l'Amoral de « Gales, et plusieurs aultres qui en court estoient venuz pour « estre à la fête que le roy Artus tenoit toz les ans à celluy « jour. Et saichiez que ce estoit le jour de la Penthecouste, et « quand ils eurent disné, et que les tables furent ostées, atant « arriva devant le palais ung chevalier armé de toutes armes, « qui estoit moult grant. Et saichiez qu'il estoit si corsu que « poi (peu) s'en falloit qu'il n'estoit géant, et ce chevalier con- « duisoit une dame moult richement acoustrée, si vous diray « coment. Saichiez que la dame estoit vestue de ung riche drap « d'or, et en son chief avoit une moult belle couronne d'or et

« de pierres précieuses, et estoit montée sur un riche palefroy « qui estoit couvert d'ung moult riche samyt (étoffe de soie) « vermeil qui lui traisnoit jusqu'ès talons. Que vous diroie-je? « Tant estoit bele et bien acoustrée, que pas ne sembloit estre « chose mortelle, mais espirituelle. Le chevalier avoit aussi en « sa compaignie deux escuyers dont l'un portoit son escu et « l'aultre portoit son glaive.

« Quand le chevalier fut venu devant le palais en telle ma- « nière comme vous avez ouy, il ne demoura mie gramment « qu'il envoya un de ses escuyers vers le roy Artus, lui man- « dant ce qui s'ensuyt. Le varlet à qui le dict chevalier avoit « enchargé sa besongne s'en alla tout droict en la maîtresse « salle où le roy Artus estoit à telle compaignie comme je vous « ay compté, et s'en alla tout droict devant le roy et luy dist : « Sire roy Artus, là devant vostre palais est venu ung che- « valier à qui je suys, et si a en son conduyt une des plus « nobles dames et des plus vaillantes du monde, lequel est cy « venu à cestuy point pour ce qu'il sçait tout bravement qu'il « y a maintenant céans plusieurs des preud'homes de vostre « royaulme, ausquels il mande qu'il a amené avec luy icelle « dame affin qu'elle le voye esprouver à l'encontre d'eulx. Et « mande à tous ceulx qui veulent gaigner belle dame et la sei- « gneurie d'icelle qui est une des vaillantes dames du monde; « et vous fait assavoir qu'il n'y a céans nul chevalier tant soit fort « qui à terre le puisse mettre, et c'est ce que mon seigneur « vous mande. » Et atant se taist, que plus n'en dit.

« Quant le roy Artus et tous les autres roys et barons ont « entendu ce que le varlet a dit, si le tiennent à grant mer- « veilles, et dient que voirement est le chevalier de grant har- « dement. Atant n'y font nul delayement, mais tout mainte- « nant s'en vont aux fenestres du palays, et ont veu le chevalier « et la dame qui estoit moult richement acoustrée, dont cha-

« cun a en soy grant esbahissement, et dient entre eulx que « vrayement sembloient le chevalier et la dame estre de grant « valeur. Et la royne Genièvre et maintes aultres roynes et « dames qui en ont ouy les nouvelles, les vont aussi voir, et « forment (fortement) s'esmerveillent de la dame qui est si « très-richement acoustrée. Après ne demoura mie gramment « que monseigneur Palamèdes se mist avant et dist : « Mon- « seigneur le roy, je vous dy que je ayme bien belles dames, « pour ce iray moult voulentiers gaigner icelle-cy, s'il vous « plaist. — Sire Palamèdes, fit le roy Artus, il me plaist bien « assez que vous y allez et que vous ruez par terre le chevalier « à icelle dame, afin qu'il recognoise son outre cuydance, que « il nous a mandé. »

« Et lors ne fist Palamèdes nulle demourance. Mais tout « maintenant qu'il eut congié du roy Artus, il print ses armes « hastivement, et se fist armer et appareiller ainsy comme à « chevalier appartient; il devala les degrés du palays et s'en « vint bas en la court, où il trouva son cheval apresté que « ung de ses escuyers tenoit. Lors monta incontinent dessus, « et s'en alla vers le vieil chevalier qui de jouste les avoit faict « semondre (inviter). Quant monseigneur Palamèdes fut au « champ venu, l'ancien chevalier luy demanda à qui il estoit, « et Palamèdes lui respondit : « Sire, Palamèdes m'appellent « ceux qui me cognoissent, et suy fils Esclabor le Mescongneu. « — Sire, fait l'ancien chevalier, de Palamèdes ay-je maintef- « fois ouy parler, et renommées avez d'estre bon chevalier, « mais je ne vous tiens mye à si bon chevalier que je daigne « prendre lance pour jouster à vous. Ains vous dy que vous « vous eslongniez de moy, et me venez férir de toute vostre « force, et je vous feray quintaine; et se vous me povez abattre « et ruer que vous aurez gaigné ceste dame. Et se vous n'avez « tant de povoir que vous ne me puissiez abattre, vous ne me

« requerrez plus de jouste ne de meslée, en quelque manière « que ce soit. Et ainsy feray-je à plusieurs des chevaliers de « Léans. » Et quand Palamèdes entendit ceste parole que le « chevalier avoit dicte, si le tint à si grand despit que ce fust « merveilles, et luy dist moult yréément : « Sire chevalier, « vous parlez moult haultement. Mais du fait serez approuvé « prochainement, et je croy qu'il vous fera mestier d'avoir escu « et lance. » Lors s'esloingne bien de ung arpent de terre, et « baisse son glayve et hurte le cheval des esperons et vient vers « le chevalier qui appareillé estoit de son heaulme. Mais lance « ne print-il pas. Qu'en diroie-je? Palamèdes vint si grant al- « leure, qu'il ne sembloit pas chevalier, mais fouldre et tem- « peste. Il va férir le chevalier moult hardyment; et, quand « ce vint au joindre du glayve, il le férit sur son escu de toute « sa force et brisa son glayve. Et, après le débrisement, se hurta « a luy de corps et de visaige si durement, que Palamèdes « cheut à la terre a tout son cheval, et fust tellement attourné « qu'il ne sçavoit s'il estoit jour ou nuyt. Ne le chevalier ne se « remua ne petit ne grans; ains demoura aussi fermement « comme se ce fust ung pillier. Et, quant le roi Artus et tous les « aultres roys et barons veirent l'affaire de la jouste, et ont veu « que le chevalier n'avoit prins lance, ilz en ont tous grant « merveilles, et dient que bravement le chevalier est le plus « puissant homme qu'ils veissent oncques en nul jour de « leur vie. » Messire Gauvain est renversé comme Palamède, puis l'Amoral de Gales, puis Gaheriet, frère de Gauvain, puis Boort de Ganes, Yvain, Sagremors, Bliombéris, monseigneur Segurades, Saphar, Hector des Mares, le frère de Lancelot du Lac.

« Tristan s'avance ensuite. « Ah! sire Tristan, que vous « soyez le très-bien venu, ainsi com le meilleur chevalier du « monde. Si vous dy bravement que je refusasse voulentiers la

« jouste de vous pour le grant bien que l'en en dit par tout le « siècle; mais ma dame, qui est là, m'a défendu que je ne « refuse la jouste de nul chevalier de la maison au roy Artus. « Mais je feray tant pour vous et pour vostre honneur que je « prendray mon glayve. »

Tristan est blessé. Lancelot vient pour le venger.

« Monseigneur Lancelot, moult est grande la renommée de « vous par tout le monde, et se m'aïst Dieu, j'avoye grant désir « de jouster à vous, mais la Dieu mercys, le temps en est venu, « et j'en feray tout mon povoir com j'ay faict pour monsei-« gneur Tristan, car je jouterai à vous à toute ma lance. »

Voyant tous ses chevaliers abattus, Artus veut entrer lui-même *au champ* contre le Vieux Chevalier.

« Atant demanda le roy Artus ses armes, et on les y aporta « maintenant. Et, quand la royne Genièvre vit que son baron « demanda ses armes, elle s'en vint tantost à luy et se laissa « cheoir à ses piés et luy dit : « Monseigneur, mercy pour « la doulce mère de Dieu, ayez pitié de vous-même. Hélas! « Sire, voulez-vous aller à vostre mort? Ne voiez-vous que tant « de preud'hommes sont mis à mort par le chevalier, et vous « vous voulez aller encore à vostre mort? Je vous dy brave-« ment que, si vous y allez, je m'occiray de mes deux mains. » « Le roy la fist oster de devant luy, et dist qu'il ne s'en tien-« droit pour rien au monde. Aultres rois et barons inutile-« ment le prient... Le roy Artus se mit tout seul à aller vers « le chevalier; mais nul aultre n'y alla à celuy point. Quant « les jeunes gens voyent aller le roy en si grant péril, comme « d'aller jouster au bon chevalier, ils en ont grant doutance et « grant paour, et prient tous Nostre Seigneur et sa mère qu'ils « le gardent de mal, et les dames qui aux fenestres estoient « prioient toutes.

« Quant le roy Artus fut au chevalier venu, il ne le salua

« pas, ains luy dist par moult grant courroux : « Es-tu fan-
« tôme ou enchantement, qu'es venu pour mon hostel mettre
« à honte? — Comment, fait le chevalier, estes-vous donc
« sires de cestuy hostel? — Voirement en suy-je sire, fait-il.
« — Donc estes-vous le roy Artus? fait le chevalier. — Sans
« faille, Artus suy, le roy de Bretaigne qui te fera honte et
« déshonneur. » Et quant le chevalier sceut certainement
« que c'estoit le roy Artus, celluy qui estoit tenu au plus
« preud'homme du monde, si luy dist moult courtoisement :
« Sire roy, dit-il, vous n'avez pas raison de moy faire honte,
« ne deshonneur, comme vous dictes. Or saichiez que je fus
« grant ami au roy Pendragon, vostre père. Et si feix jadis
« plus pour luy que pour nul aultre chevalier qui fust oncques
« de son hostel. Et, pour l'amour de vostre père et de vous,
« vous dis-je que je vous ayme assez et voulentiers refusasse
« la jouste de vous, si je peusse, et vous rendisse mon espée.
« Mais, si le Dieu me doint bonne advanture, come je ne peus,
« si jousteray à vos encontre ma voulenté. »

« Et quant le roy entendit ainsi parler le chevalier, et ouyt
« qu'il dist qu'il fust moult grant amy à son père, il se pensa
« tout maintenant qu'il estoit ung ancien chevalier de ceulx de
« la maison son père, et pour ce dist-il que il vouloit con-
« noistre, se il pouvoit. Et lors luy dist : « Sire chevalier,
« vous m'avez fait entendant que vous fustes moult amy à mon
« père, pourquoy je vous prie que vous me diez vostre nom
« et vostre estre. Car malement m'avez cy montré que jamais
« avez esté de vostre vie amy de mon père ne le mien aussi,
« car quant vous estes venu icy pour mettre mon hostel à honte.
« — Vostre hostel, Sire, fait le chevalier, or saichiez de vray
« que mon affaire ne mettra pas vostre hostel à honte, car
« quant vos sçaurez le faict, vostre court en aura honneur et
« non mye honte. Mais mon nom, ne mon estre, ne povez-

« vous sçavoir à cestuy point. Mais je vous dy bravement que « je vous le feray sçavoir ains qu'il soit longtemps. Mais si « vous prie tant com l'on pourroit prier son amy et son sei- « gneur, que il ne vous en veuille déplaire de ce que je vous « ay escondit mon nom et mon estre. » Et quant le roy vit qu'il « ne povoit aprendre le nom ne l'estre du chevalier, il ne luy « tint plus de parlement. Ains s'eslongna tout com il luy fust « convenable, et quand le chevalier vit que le roy s'estoit es- « longné pour jouster à luy, il dit en son cœur : Que pour « l'honneur du royaulme et pource qu'il sçavoit que le roy estoit « tant preud'home, et de si grant valeur, il lui feroit tant d'hon- « neur qu'il jousteroit à luy à lance, et lors s'appareilla de la « jouste. »

Artus n'est pas plus heureux que ses chevaliers, il est renversé, et, de plus, blessé *emmy le pis* (au milieu de la poitrine). Karados est vaincu et, après lui, Sadoch. Le Vieux Chevalier est déclaré la fleur des chevaliers et admis à prendre place parmi les convives de la Table ronde. Nous passons ces longs incidents, dont le traducteur grec ne parle pas, pour arriver au chapitre annoncé par la rubrique suivante :

Comment une damoyselle se laissa cheoir devant les pieds du vieux chevalier en luy priant qu'il voulsist donner secours contre ung conte qui la guerroyoit, et de la réponse qu'il luy fist et de ce qui en advint.

« Or dit le compte que à Cramalot à la court du roy Artus « estoit venue une damoyselle de si loingtaine terre come de « Lystenois, et avoit demouré en la court du roy Artus bien « ung mois, et lui demandoit toujours ayde et secours, et vous « faiz assavoir que ceste damoyselle estoit fille à une vesve « dame de grand lieu qui fut sœur à monseigneur l'Amoral de « Lystenois. Et si l'avoit sa mère envoyée au roy Artus pour

« querre ayde, car un grant conte, qui son voisin estoit, qui « moult estoit puissant d'avoir, d'amys et de terres, pource que « la dame n'avoit baron ne homme qui la deffendist, celluy « conte luy avait tollu maintes terres et maint chastel, et l'avoit « assiégée dedens le chastel à tout bien cinq cents chevaliers. « Et estoit demouré au siége bien demy an, et avoit juré sur « tous les sainctz qu'il ne s'en partiroit devant ce qu'il n'eust « la seigneurie du chastel. Et la dame eut conseil de ses « hommes, et ceulx-ci luy dirent qu'elle envoyast au roy Artus « querre secours et ayde, et affin qu'il en eust greigneur pitié « luy requisrent qu'elle y envoyast sa fille, et pour ceste ochoy- « son estoit venue la damoyselle à la court du roy Artus. Celle « avoit mainteffois demandé ayde, et le roy luy avoit promis « qu'il luy douneroit ayde et secours.

« Quant ceste damoyselle eut tant demouré à court come « vous avez ouy, ceste advanture advint du bon chevalier, et « la damoyselle qui bien eut veu la grant merveille qu'il avoit « faicte, et avoit veu que le chevalier s'en alloit, elle come saige « damoyselle, a soy mesme dist que celuy chevalier pourroit « bien secourre seurement sa mère. Lors n'y feust nule demou- « rée, mais tantost monta à cheval entre elle et deux varlets « qui avecques elles estoient venuz pour luy faire compaignie. « Elle ne prist pas congié au roy, mais se mist tout maintenant « au chemin là où elle avoit veu le chevalier et la dame. Et « quant la damoyselle fust venue au chevalier, elle descendit à « terre et se jetta à deux genoulx devant les pieds du cheval au « chevalier, et luy pria qu'il l'entendist de ce qu'elle luy voul- « droit dire. Et le chevalier qui vit ainsi la dame à deux genoulx « en eut moult grant pitié et lui dist : « Bele doulce amye, « levez sus diligemment et demandez ce que vous vouldrez. « Car je vous dy vrayement que je vous ayderai de tout mon « povoir. » Lors se dressa en estant, et dist : « Ha! franc

« chevalier et gentil, ayez pitié de moy et de ma mère qui est « de moult grant aage, et mettez conseil en nostre affaire. Car « saichiez de moy que nous sommes les plus desconseillées « femmes du monde et celles à qui greigneur tort est faict. »

« Quant le chevalier eut ainsy ouy parler la damoyselle, il « en eut si grant pitié qu'il en ploura des yeulx, et lui dist : « Damoyselle, or me comptez du faict, et je vous dy loyaul- « ment que j'y mettray bon conseil. — Grant mercy, sire, fait « la damoyselle, et je vous le compteray. Sire, fait-elle, il est « vray que j'ay la mienne mère qui est de moult grant aage, et « qui fust sœur à monseigneur l'Amoral de Lystenoys qui « moult fust bon chevalier. Celluy l'Amoral si mourut avant « Uterpandragon, et, quant il trespassa, il ne demoura nul hoir « dont la terre remaint à ma dame de mère qui la tint après un « grant temps tout en paix. Or est advenu depuis que ung « conte qui moult cruel homme est marchis en nostre terre, et « pource qu'il a greigneur povoir plus que nous n'avons, il nous « a tollues maintes terres et maint chastel, que nous n'en avons « plus que ung seullement. Et là est-il venu à tout son povoir « assiéger icelluy chastel qui nous est demouré, à bien cinq cents « chevaliers, et ma mère est dedans, avec elle cent chevaliers. « Et, quant ma mère s'est veue à si grant meschief, elle m'a en- « voyée à la court du roy Artus pour querre ayde, et le roy si « m'avoit ottroyé de mettre bon conseil en mon affaire, mais « quant j'ay veu huy (aujourd'hui) la grant chevalerie que vous « avez faicte en la place de Cramalot, j'ay dict en moy mesme « que je ne porroys avoir meilleur ayde que vous, et pour ce « me suy-je mise après vous au chemin, et Dieu en soit mercié « et aouré (adoré) quant je vous ay trouvé. Donc je vous prie, « pour l'amour de la doulce mère de Dieu, que vous viengnez « avecques moy pour aydier ma mère contre ce maulvais home.

« — Damoyselle, fait le chevalier, je vous fais assavoir qu'il y

« a passé plus de quarante ans assez que je ne portay armes, si « non huy (aujourd'hui) certainement, comme vous mesmes « dictes que vous veistes; et si n'avoye voulenté de plus faire « d'armes; mais, quant je regarde à vostre affaire, dont à si « grant meschief estes, je vous dys que je suys celluy qui ostera « de son cueur ce qu'il avoit pourpensé et me vueil traveiller « de cette besongne, et la (cela) me faict faire une autre chose « que je vous vueil dire, car saichiez que monseigneur de Lys- « tenoys fust moult mon amy, et pour ce soyez toute asseurée, « car je prends désormais vostre affaire sur moy. — La mère « Dieu vous en rende bon guerdon (récompense), dist la da- « moyselle. »

Ils arrivent au chastel.

« Et, quant la nuyt fust venue, si entrèrent dedans le chastel, « et montèrent en la maîtresse forteresse; et, quant la mère vit « sa fille, si luy fist moult grant feste, et au chevalier aussi, « mais non mye si grant comme elle eust faict si elle eust sceu « qui il estoit. Que vous en diroye-je? La dame fist appareiller « à soupper moult bien richement, si mangièrent et beurent « moult aiséement. Et, quant ils eurent mangié, ils firent oster « les tables, et la dame si traist (tira) à une part sa fille en la « chambre, et fist appeler jusqu'à douze chevaliers des plus saiges « qui au chastel estoient, mais le vieil chevalier n'y fut pas.

« Quant la dame vit les chevaliers en la chambre si dist: « Bele fille, est cestuy chevalier l'ayde que le roy Artus nous « envoye? Mauvaisement avez prouchassé nostre besongne, « selon le mien avis, car je cuidoye que vous m'eussiez amené « monseigneur Lancelot, ou monseigneur Tristan, ou mon- « seigneur Gauvain, ou monseigneur Palamèdes, ou des autres « bons chevaliers de la Table ronde jusqu'à douze, et vous « avez amené ung si vieil chevalier qu'il semble qu'il ait bien « plus de cent ans. Malement avez faict ce pour quoy je vous

« envoyai à la court. » Et quant la damoyselle eust bien « écouté ce que sa mère si avoit dict, elle respondit : « Mère, « pour Dieu, ne me blasme my jusques a tant que vous voiez « mieulx le faict. Car je vous dy que je vous ay amené meil- « leur secours que si je vous eusse amené vingt des meilleurs « chevaliers de la maison du roi Artus. Car saichiez de vray « que je luy veis abattre en ung jour plus de trente chevaliers « de la maison du roy Artus, et tous les meilleurs de son hos- « tel, et furent ceulx que je vous nommeray cy. Car il y fust « monseigneur Lancelot du Lac, et Tristan, monseigneur Pa- « lamèdes, monseigneur Gauvain, et monseigneur le roy Ar- « tus, lequel je deusse avoir nommé le premier, monseigneur « Hector des Mares et monseigneur l'Amoral de Gales, et des « autres tant que ils y furent bien trente, tant rois que barons. » « Lors s'en allèrent toutes les deux ensemble là où le che- « valier estoit, et la dame et tous les chevaliers se humilièrent « moult vers luy et le conchièrent moult honorablement.

« Et quant le matin fut venu, le chevalier se leva, et alla « ouyr la messe, puis furent les tables mises et mangièrent. Et « quant il eut mangié et les nappes furent ostées, tous les che- « valiers et les dames de l'hostel estoient en celle salle assem- « blez, et atant se dressa en estant le Vieil Chevalier et parla en « ceste manière comme vous pourrez ouyr. »

Suit un long discours dans lequel il promet la victoire à la dame assiégée et à ses défenseurs « pource qu'ils ont le droict « et dame Dieu devers eulx. » Puis il envoie un varlet au comte :

« Tu t'en iras au conte, luy dit-il, et luy diras que je suys « un chevalier de grant aage, qu'il y a plus de quarante ans « passés que je ne portay armes, et que, pour le grant outrage « que j'ay ouy dire qu'il a faict à ceste dame, je suys icy venu « pour luy donner ayde à l'encontre de luy. Pourquoy je luy « mande que s'il ne luy rend toutes ses terres et chasteaux qu'il

« tient d'elle, et aussi s'il ne veult oster le siège de devant le « chastel, que je luy fais assavoir que je l'iray demain assaillir. »

Le varlet remplit sa mission. Le comte lui répond avec mépris, et le varlet lui dit en le quittant : « Sire conte, pourrez « veoir demain si il est saige ou foursené. » Le lendemain, la bataille s'engage, le Vieux Chevalier n'y prend d'abord aucune part « et les gents du chastel sont mis à grant meschief. »

« Atant ne fist plus de delayement le Vieux Chevalier, ains « empoigne sa lance, et hurte le cheval des esperons et se va « férir en la greigneur (la plus grande) presse qu'il voit de ses « ennemis, et fiert si roydement le premier chevalier qu'il ren-« contre qu'il le porte à la terre tout mort, et quant il a abattu « icelluy chevalier, il ne se arreste pas sur luy, ains en fiert « ung aultre de celluy poindre (d'un tel coup) si que il le fait « *flater* à la terre. Que vous diroye-je, il refiert si le tiers et le « quart, et le quint et le sixiesme. Il fit tant de sa lance et du « pis (de la poitrine) de son cheval et de soi-même, qu'il abatit « en son venir plus de vingt chevaliers; et, quand il a brisié « son glayve, il met la main à l'espée, et fiert à dextre et à se-« nestre (à droite et à gauche). Il arrache les heaulmes des « testes et escuz des cols. Il tresbuche chevaux et chevaliers à « terre. Il fait si grans merveille d'armes, que tous ceulx qui en « la meslée estoient et se combattoient en sont moult fort es-« bahys. Il ne atteint chevalier à coup qu'il ne le mette à terre. « Et, quant les chevaliers du chastel ont veu la grant merveille « et le grant dommaige que le Vieil Chevalier faisoyt de leurs « ennemis, à chascuns d'eux en croist sa force et son bobant « (sa fierté).

« Or courent [1] sur l'ennemis moult hardiement et recom-« mencent la meslée plus aspre que devant, car ils valoient

[1] Tout ce qui suit est emprunté au texte du manuscrit 9961.

« assez miex que devant, et li Vieux Chevalier si espreuve cy « et cy fait tant d'armes, qu'il ne semble pas qu'il soit chevalier, « mais fouldre et tempeste. Car si come l'estoire nous témoigne « que si monseigneur Tristan et monseigneur Lancelot, et « monseigneur Palamèdes ou L des meilleurs chevaliers de la « Table ronde fussent à celluy point avecques les hommes au « conte, si n'eussent-ils peu souffrir le très grant povoir du « Vieux Chevalier, et pource ils ne l'enchassièrent plus, ains « s'en retournèrent ariers. Et prisrent le conte et bien C cheva- « liers de leurs ennemis, et les emmenèrent dedens le chastel. « Li Vieux Chevalier les fist désarmer, et les aultres aussi, et li « faict chascun tele chière comme si ce fust un sainct corps.

« Et quant li Vieux Chevalier fut désarmés, il commande que « li contes et ses chevaliers fussent mis en bonne garde, et « aussi dist que on alast en la place où la bataille avoit esté, et « preissent tous les mors et qu'ils les feissent enterrer en terre « benoicte. Ils le firent, aussi come il l'avoit commandé. Que « vous diroie-je! La nuict se reposèrent et dormirent jusques « au jour, et quant l'andemain fut venus, et tuit li chevaliers « furent venus a court, le Vieux Chevalier les fist tous assem- « bler en la maistre sale, puis dist : « Seigneurs, fait-il, Dame « Diex nous a donné grant grace qui avez en vostre povoir « celluy qui vous a faict si grant damage: et de ce devez-vous « sçavoir bon gré à Monseigneur et à sa doulce Mère, si vous « voulez que vous faciez paix a vostre volenté o lui (avec lui) « et soyez bons amis et bons voisins. »

Puis il termine le différend en faisant épouser par le *conte* Guyot la damoyselle de Lystenois.

« A l'andemain se lieve bien matin, et quant il ot oy la « saincte messe, il reprent ses armes, et se faict armer, et « quant les dames virent qu'il s'en vouloit aller, elles vindrent « a luy et lui dirent : « Sire, nous ne sçavons qui vous estes

« dont il nous poise assez. Qui que vous soiez, nous vous te-
« nons pour seigneur. Et li Viex Chevalier leur dist qu'il est
« leur amis et leur bienveillant. A tant s'entrecomandent à
« Dieu. Li Viex Chevalier monte entre li et ses III escuiers et se
« met au chemin. Et le convoièrent tous ceulx du chastel, li
« contes et li autres chevaliers qui o lui estoient offrirent au
« Viex Chevalier honneur et service; et lui dirent qu'ils sont
« ses chevaliers à tout leur vivant. Et li Viex Chevalier les en
« mercie moult doucement et dist qu'il veult estre leur ami.
« Atant s'entrecomandent à Dieu. Li contes et les chevaliers
« s'en retournent à leurs hostels, et li Viex Chevalier et les es-
« cuiers se mettent au chemin; il chevauchièrent tant que il
« vindrent au royaume du Norhomberlande. »

Laissons le Vieux Chevalier continuer ses exploits dans cette contrée. « Jouster d'abord à Sadoch et à ses chevaliers, « puis à Karados, toujours victorieux et toujours hardi à la « rencontre, délivrant les dames et redressant les torts. » Quand le temps fut venu où il se décida à renoncer aux armes, il envoya un varlet au roi Artus pour lui faire connaître, ainsi qu'à tous les chevaliers, le nom du jouteur inconnu qui les avait terrassés.

« Quant li roy Artus et Lancelot du Lac, et Gauvain, et
« tous les autres barons qui illecques estoient ont entendu ce
« que cestuy varlet leur avoit compté et ont sceu que cestuy
« chevalier estoit Brannor le Brun, si en ont tous grant mer-
« veille, pourceque ils cuidoyent qu'il fust trespassé du siècle,
« et pour ce qu'il y avoit longtemps que ilz n'en avoient ouy
« parler. Mais monseigneur Segurant-le-Brun avoient-ils bien
« veu qui son nepveu estoit, et dirent que voirement fut mon-
« seigneur Brannor le Brun le meilleur chevalier du monde,
« et tel encores ainsi ancien comme il est, et moult en ont par-
« tout grant merveille. A tant comanda a ung clerc que il miet

« le nom du Bon Chevalier entre les advantures du jour que « la bataille ot lieu, et que il fust mis entre roys, barons, et « chevaliers et mesmement tant des chevaliers de la Table « ronde.

« *Or avez oy de monseigneur Brannor l'ystoire. Ce sont les che-* « *valeries et les advantures qu'il fist dernièrement, et saichiez qu'il* « *ne fist après ceste advanture riens plus d'armes. Mais atant laisse* « *le maistre à parler de monseigneur Brannor le Brun, que plus en* « *parle en cestuy livre et veult retourner le maistre Rusticien à* « *acomplir son livre des advantures de tous les bons chevaliers du* « *monde, etc. suict Tristan...* »

Refusera-t-on, après ce long extrait, de reconnaître que le poëte grec a tout emprunté au roman français, et le caractère du personnage et les incidents de cette aventure? Il n'est même pas jusqu'au titre qui ne soit d'origine française. Nous ne savons pas s'il se trouve écrit d'une main authentique sur le manuscrit découvert par M. Von der Hagen; toujours est-il qu'il a dû se présenter naturellement au traducteur, puisque, dans le français, Brannor le Brun n'est désigné que de cette manière avant que l'on connaisse son vrai nom [1].

Le traducteur s'est piqué surtout d'abréger son modèle. Il a cru mieux faire que l'auteur original en resserrant l'action du poëme. Tous les détails de l'aventure, si longs, si souvent répétés, lui ont paru comme autant de défauts venant d'un goût imparfait. Il s'est donc hâté de courir au but à travers les événements, et, en négligeant les paroles inutiles, il a pu renfermer en trois cents vers les longues pages de notre in-folio manuscrit. Il n'est pas toujours aussi bien inspiré. Ses préoc-

[1] M. Brunel de Presle nous fait remarquer avec raison qu'il aurait mieux valu mettre dans le titre Ὁ Πρεσβύτης Ἱππότης, puisque c'est la forme dont l'auteur se sert partout, et qu'elle paraît plus conforme au style de ce morceau.



cupations classiques lui font donner souvent une couleur fausse au récit. Il emploie des comparaisons et des images qui n'ont ni l'énergie ni la vivacité du texte qu'il traduit. Qu'est-ce que la comparaison d'une pierre lancée par la baliste rapprochée de cette phrase : « Palamèdes vint si grant alleure, qu'il ne « sembloit pas chevalier, ains fouldre et tempeste. » Et, quand une fois il est renversé, peut-on mieux peindre la violence du choc qui le *rue* à terre : « Et fust tellement atourné, qu'il ne « sçavoit s'il estoit jour ou nuyt, ni le chevalier ne se remua « ne petit ne grans, ains demeura aussi fermement, come se « ce fust ung pilier. » Ne sont-ce pas là des images naïves et véritablement pittoresques?

Nous avons signalé l'erreur de l'auteur grec sur les mœurs chevaleresques, dans la scène où Artus écarte Geneviève, sa femme, comme Hector renvoie Andromaque, au sixième livre d'Homère. C'est par erreur aussi que le poëte fait incliner le Vieux Chevalier devant Artus, en refusant de *jouter au roy dont il aima moult le père*. Les chevaliers n'ont jamais porté si loin ce respect pour le roi de la Table ronde. Il a peu de majesté dans les romans où il paraît, souvent prisonnier, souvent vaincu, souvent trompé; il est cette fois encore renversé et blessé par Brannor le Brun.

La brièveté du traducteur grec nous semble surtout une fâcheuse sécheresse dans l'épisode de la jeune damoyselle de Lystenois. L'auteur ne nous donne pas le temps de nous intéresser à elle. Ses malheurs sont plus longuement expliqués dans le roman français. Le mouvement de confiance qui porte la jeune fille à implorer le secours du Vieux Chevalier nous y semble tout naturel; dans le grec, la jeune fille a besoin qu'on lui conseille cette démarche. On regrette que le poëte grec donne si peu de détails sur la rencontre du Vieux Chevalier et de la damoyselle; on aime, au contraire, dans le roman

français, à entendre ses plaintes, à voir le vieillard la prendre en pitié parce qu'elle est à grant *meschief* dont il *ploura des yeux*. L'auteur grec a-t-il eu peur de blesser les convenances en faisant pleurer le vainqueur de Gauvain et de Lancelot? Mais, s'il se souvenait des anciens poëtes, ne savait-il pas que leurs héros pleurent sans honte? Après nous avoir montré le Vieux Chevalier dans sa force, pourquoi ne pas nous le montrer dans la sérénité que lui donne l'amour du droit et de la justice? Sa piété était digne d'être admirée, et son éloquence méritait une mention dans ce discours où il promet la victoire à ceux qui défendront la veuve, sœur de l'Amoral de Lystenois. Dans les deux versions le récit du combat est rapide, énergique, frappant. Les exploits du Vieux Chevalier, sa vigueur indomptable et ses grands coups d'épée sont bien représentés. Mais, après la victoire, le texte français nous montre seul Brannor le Brun occupé de pieuses pensées. Il envoie sur le champ de bataille recueillir les morts pour les enterrer en terre *benoicte;* il rend grâces au ciel de sa victoire sans en rien rapporter à son mérite. Le traducteur n'a pas dit un seul mot de ces détails. Il fait partir Brannor sans nous avoir rassurés sur le sort de celles qu'il vient de sauver. Elles n'ont plus rien à craindre dans la narration de l'auteur français, qui pense à tout. Pour récompenser le chevalier de ses bienfaits, que peuvent faire ces deux femmes? Dans le fragment grec elles lui offrent de puiser à pleines mains dans leurs trésors, faible récompense pour un chevalier si *preud'homme!* Dans le français, ni Brannor ni ses protégées ne croient que de pareils services puissent se payer en sommes d'or ou d'argent. La veuve de Lystenois et sa fille viennent lui faire hommage; elles lui déclarent qu'elles le tiennent pour seigneur; les chevaliers qui les accompagnent *lui offrent honneur et service;* ils jurent d'être *ses chevaliers à tout leur vivant.* Ce sont là des scènes vraiment

chevaleresques, que l'imitateur grec a eu le tort de ne pas conserver.

Quels que soient ses défauts, cette imitation grecque n'en introduisait pas moins en Orient les traditions guerrières et fabuleuses des Occidentaux. Un peu moins prévenus contre nous, les historiens dont nous avons cité les noms plus haut auraient pu reconnaître chez ces barbares, qu'ils en disaient déshérités, les dons de l'esprit poétique ou de l'invention romanesque. Brannor le Brun, Lancelot, Tristan, Gauvain, Artus, remplaçaient Agamemnon, Ajax, Hector, Achille, Patrocle et le vieux Nestor. Rusticien de Pise[1] devenait un autre Homère dans la patrie du chantre d'Ulysse. Il ne s'agissait plus de répéter avec Horace :

> Græcia capta ferum victorem cepit;

c'était tout le contraire. Maîtres du trône de Constantinople, les Latins ajoutaient à cette conquête celle des esprits.

[1] Rien n'empêche de croire que cet épisode n'appartienne à Rusticien de Pise. Voici ce qu'en dit M. P. Pâris, tome III, p. 57, au sujet du manuscrit coté sous le n° 6975 : «A ce que j'ai déjà dit de la compilation de Rusticien de Pise, «je puis ajouter que, s'il a composé, lui aussi, quelque chose dans le cycle de la «Table ronde, c'est ce que l'on trouve dans le commencement de notre volume «jusqu'au trente-sixième chapitre.» (Ms. de la Bibliothèque royale de Paris.)

CHAPITRE V.

Διήγησις ἐξαίρητος Βελθάνδρου τοῦ Ῥωμαίου. — LES AMOURS DE BELTHANDROS LE ROMAIN ET DE LA BELLE CHRYSANTZA, FILLE DU ROI D'ANTIOCHE LA GRANDE. MANUSCRIT GREC N° 2909. — ANALYSE DU ROMAN. — RAPPROCHEMENTS AVEC QUELQUES ŒUVRES DE NOTRE LITTÉRATURE DU MOYEN ÂGE.

Ce roman est contenu dans le manuscrit grec de la Bibliothèque impériale coté sous le n° 2909. Il s'annonce sous ce titre :

> Διήγησις ἐξαίρητος Βελθάνδρου τοῦ Ῥωμαίου,
> Ὡς διὰ θλίψιν ἣν εἶχεν ἐκ τοῦ πάτρος αὐτοῦ
> Ἀπεξενώθη, ἔφυγεν ἐκ τῆς γονικῆς του χώρας,
> Καὶ πάλιν ἐπανέστρεψεν, ἔλαβε δὲ Χρυσάντζαν
> Τὴν θυγάτερα τοῦ Ῥηγὸς τῆς μεγάλης Ἀντιοχείας,
> Παλαὶ (πλὴν) κρυφίως τοῦ πατρὸς καὶ τῆς μητρὸς αὐτῆς.

« Histoire admirable de Belthandros le Romain. Comment, pour « échapper aux mauvais traitements de son père, il s'exila, et quitta sa « patrie; comment il y revint plus tard et épousa Chrysantza, la fille du « roi d'Antioche la Grande, à l'insu de son père et de sa mère. »

Le manuscrit qui renferme cette histoire *admirable* est écrit sur papier, d'une main un peu lourde et souvent maladroite. On y rencontre à chaque ligne les fautes que Martin Crusius se plaignait de voir en si grande abondance dans une lettre écrite par le premier secrétaire de Michel Cantacuzène; par exemple, δεάλλόγου μας pour διὰ λόγου μας, c'est-à-dire,

δι' ἡμᾶς; *ϖρος κεινω*, pour *ϖροσκύνω*; *ἄλλων*, pour *ἄλλο*; *ταέτη* *τὰ ἔτη*[1]. Les vers y sont écrits comme de la prose et se succèdent sans autre distinction qu'un point après chaque vers. Les anciens auteurs du catalogue de la Bibliothèque impériale le considèrent comme datant du XVIe siècle. Il est dans un bel état de conservation et porte en tête cette indication d'une main moderne : *ex Jacobi Mentlei*[2].

« Approchez, gracieux auditeurs, et prêtez-moi votre attention pour un moment; je vais vous raconter une charmante « histoire, une aventure extraordinaire. Chacun y pourra « prendre plaisir et oublier ses peines en l'écoutant. Vous y « pourrez admirer aussi la hardiesse et la valeur du héros qui « en fait le sujet. Vous y verrez que le roi Rodophilos eut deux « fils, Philarmos et Belthandros, tous les deux admirables, « éclatants et porphyrogénètes. Le second de ces fils était Belthandros, et Belthandros éprouvait une vive peine parce « que son père l'accablait de ses mépris; et alors il s'exila et « quitta sa patrie. Vous verrez comment il s'enfuit du pays où « il était né, et comment il souffrit avec la belle Chrysantza, « et comment, après bien des années, il recouvra l'amitié de « son père; comment, jadis objet de haine, il devint un objet « d'amour; comment il prit le diadème et les insignes du pouvoir, et comment il monta sur le trône pour y régner avec « son épouse, la belle Chrysantza, fille du roi d'Antioche la « Grande. Appliquez votre attention et suivez mon récit; vous « ne me trouverez pas en faute de mensonge. »

[1] Martin Crusius, *Turco-Græciæ libri VIII*, p. 224 : « Talis compositio dirimendorum et diremptio componendorum, neminem vulgaris linguæ studiosum « turbet; usitata enim in tanta barbarie, tum in manuscriptis, tum in excussis. Ita « videmus nullum hodie in Græcia discrimen esse inter i, u, e, oi, et in similibus « aliis, nec in pronuntiatione, nec in scriptione, » etc.

[2] Nous avions préparé une édition de ce poëme; nous venons d'être prévenu par M. Ellissen, qui a publié à Leipzig le texte de notre manuscrit 2909.

Voilà le début et l'analyse succincte du sujet. L'auteur entre ensuite en matière et nous ne ferons plus que le suivre :

« Jadis régnait chez les Romains un roi nommé Rodophi-« los. Ses domaines étaient vastes, et sa puissance s'étendait « sur un grand nombre de princes et d'illustres dignitaires. Il « avait deux fils, Philarmos et Belthandros. Ce dernier avait « reçu du ciel les dons les plus dignes d'envie. C'était un chas-« seur heureux et adroit. Sa beauté, sa taille, son courage, ne « méritaient qu'éloges. Ses cheveux blonds couvraient ses « épaules, ses yeux étaient brillants et son regard rempli de « grâce; sa poitrine était d'une blancheur aussi pure que celle « du lis[1]. Il aurait pu être heureux, et cependant il ne l'était « pas. Rodophilos n'avait point d'amour pour lui. Son affection « était tout entière pour son fils aîné, Philarmos; et Belthan-« dros n'avait que des mépris et de mauvais traitements à su-« bir. Il ne put enfin y résister davantage. Dans son cœur « il forma le dessein de se soustraire à la rigueur injuste de « son père. Il quittera sa patrie, et, dans un pays étranger, il « cherchera un sort meilleur. Philarmos, son frère, qui l'aime « aussi tendrement qu'il en est aimé, reçoit cette confidence. « En vain l'amitié fraternelle fait tous ses efforts pour changer « le cœur de Belthandros : il reste inflexible. Ni les maux qu'on « lui prédit, ni l'esclavage dont on le menace chez des étran-« gers, rien n'est capable d'ébranler son âme généreuse. C'en « est fait, il partira; Philarmos lui-même ne pourrait pas le « retenir. Pendant que son frère s'évanouit et qu'on le rap-« pelle à la vie, Belthandros s'enfuit accompagné de trois ser-

[1] Ms. grec, n° 2909, fol. 2 recto.

> *Παράξενος καὶ κυνηγος πανευτυχὴς δεξιώτης,*
> *Εἰς κάλλος καὶ εἰς σύνθεσιν μέγας τε καὶ ἀνδρεῖος,*
> *Ξανθὸς τριστογουροκέφαλος, εὐόφθαλμος καὶ ὡραῖος,*
> *Ἄσπρον ἦτο τὸ σῆθος τοῦ, μάρμαρον ὥσπερ κρίον.*

« viteurs. Mais Philarmos ne s'en est pas tenu à ces démarches « inutiles auprès de son frère. Il s'est présenté devant Rodo- « philos; il lui a fait connaître le dessein de Belthandros; il a « osé le blâmer de sa dureté à l'égard de son fils; il l'a enfin « décidé à envoyer à la poursuite du fugitif.

« Le roi fait venir vingt-quatre grands personnages de sa « cour, tous ses parents (*συγγενεῖς*) : « Mon fils Belthandros s'est « enfui, leur dit-il; il va sur une terre étrangère s'exposer aux « malheurs de l'esclavage et de la pauvreté; courez après lui, « hâtez-vous de l'atteindre. Quand vous l'aurez rencontré, « essayez, d'abord par de douces paroles, de changer son des- « sein et de le ramener à ma cour. S'il refuse, ne craignez pas « d'employer la force contre lui. Emparez-vous du rebelle, et « qu'il me soit aussitôt ramené. » Les vingt-quatre seigneurs « partent pour accomplir sur-le-champ la volonté de Rodo- « philos.

« Cependant Belthandros était arrivé dans un vallon agréa- « ble; des arbres en grand nombre y répandaient un doux « ombrage, et une fontaine offrait sur ses bords un lieu char- « mant pour s'y reposer. C'est là que Belthandros résolut de « passer la nuit. Là il chante son malheur et se plaint de son « infortune[1]. Le lendemain, aux premiers rayons du jour, les

[1] Ms. grec 2909, fol. 4 verso.

. . . . μόνος ἐκεῖ καὶ πίπτει,
Καὶ μουσικὴν καθήμενος ἐκράτει, ἔπαιζέν την·
Ὄρη, καὶ κάμπη, καὶ βοῦνα, λαγκάδια, καὶ νάπαι,
Καμὲ συνθρηνήσατε τὸν κακομοιρασμένον,
Ὀποῦ διὰ μίσος ἄπειρον, καὶ ψόγον οὐκ ὀλίγον,
Σήμερον τῆς πατρίδος μου καὶ τῆς πολλῆς μου δόξης
Χωρίζομαι, ὁ δυστυχὴς, καὶ δεμοστήριον ξένον.

« Il s'assied, il prend en main sa lyre : ô montagnes, ô plaines, ô collines, ô val- « lons, pleurez mon triste sort. Pour fuir la haine et le mépris qui pesaient sur « moi, voilà qu'aujourd'hui je renonce à ma patrie, à ma gloire, et je m'éloigne, in- « fortuné, pour aller vers une terre étrangère. »

« envoyés du roi arrivent dans le vallon même où Belthandros « s'est arrêté, et, ne songeant qu'à le ramener par la douceur et « la persuasion, ils lui reprochent amicalement sa fuite : ils lui « tiennent à peu près les mêmes discours que Philarmos. « Comme à lui, Belthandros leur répond : « J'ai voulu me sous- « traire aux mauvais traitements et aux mépris de mon père. » « En vain on lui donne l'assurance que son père désormais le « traitera comme un fils chéri, il repousse toutes les offres, il « refuse tous les conseils. Alors les envoyés de Rodophilos le « menacent d'employer la force et de le conduire malgré lui « chez son père. « Gardez-vous-en bien, dit Belthandros, vous « sentiriez la force de mon bras. » Les vingt-quatre émissaires « se précipitent sur lui; mais d'un seul coup d'épée il en abat « dix. « Votre malheur, s'écrie-t-il, vous l'avez voulu. Puis, s'é- « lançant à cheval, dites à mon père ce que ses officiers vien- « nent d'éprouver pour avoir voulu trop bien lui obéir. Je dis « adieu à mon pays; voici ma route; » et il s'y précipite sans « craindre désormais aucun obstacle.

« Il parcourut beaucoup de pays et vit beaucoup de cités, « dont aucune ne put le retenir. L'Anatolie, la Turquie, furent « le théâtre de ses courses [1]. Il traversa bien des défilés et des « plaines. Un jour il rencontre des aventuriers qui battaient les « grandes routes, Belthandros n'a pas de peine à se délivrer de « leur attaque, et il continue son chemin.

« Il se dirige du côté de Tarse. Bientôt il arrive sur les bords « d'une rivière merveilleuse. Au milieu de ses eaux, on dirait « qu'un astre brillant accomplit sa course. Belthandros erre sur « la rive de ce petit fleuve, et le désir naît en son cœur de

[1] Καὶ τὸ λοιπὸν ἐβάδισε τῆς ξενιτείας τὸν δρόμον,
Χώρας πολλὰς ἐγύρισε καὶ τοπαρχίας καὶ κάστρα.
. . . .
Τὰ μέρη τῆς Ἀνατολῆς γυρεύει καὶ Τουρκίας.

« connaître la source d'où il vient, de voir l'endroit d'où s'é-« chappe cette flamme, où elle commence à se mêler à ces « eaux. Pendant dix jours entiers il chemine[1], tant enfin qu'une « ville se présente à ses yeux. C'était une cité prodigieuse, bâtie « de *sardoine* et faite avec un art surprenant[2]. Les murs en « sont couronnés de têtes de lions et de dragons qu'un artiste « plein d'adresse avait coulées en or. De leurs bouches sortait « un rugissement effroyable; on eût dit qu'elles étaient en « mouvement. Comme si elles eussent été animées, elles se « parlaient et se répondaient l'une à l'autre. Après ces pres-« tiges d'un art inconnu aux mortels, il aperçut l'endroit d'où « le fleuve prenait sa source, et s'approcha des portes de la ville. « Elles étaient en diamant, et, sur une muraille, il lut une « inscription qui en défendait l'entrée à quiconque ignorait « encore les tourments et les feux de l'amour. Quoique étran-« ger à ces maux, Belthandros voulut voir jusqu'au bout les « merveilles de cette ville. « Je préférerais, dit-il, après un « long temps de réflexion, être la proie des oiseaux plutôt que

[1] Ηὕρηκεν μικροπόταμον καὶ εἰς τὸ νέρον τοῦ μέσου
Νὰ εἶπες οὐρανόδρομον ἀσΊέρα ἔχει ἔσω.
Καὶ κεῖται μέσον τοῦ νέρου καὶ μετ' ἐκεῖνο τρέχει,
Ἔπιασε τὸ ἀναπόταμον ἐκεῖνος καὶ γυρεύει
Καὶ κεφαλὴν τοῦ ποταμοῦ ἐπιθυμῇ γνωρῆσαι,
Τὴν φλόγα μέσου τοῦ νέρου ποθὲν καὶ κεῖνον τρέχει,
Καὶ δέκα περιεπάτησεν ἡμέρας ὁλοκλήρους.

[2] Καὶ τότε κάσΊρον ηὕρηκε μέγα, πολλὴν τὴν θέαν,
Ἐξ σαρδονίχου λαξευτοῦ κτισμένον μετὰ τέχνης.
Ἐπάνω δὲ τοῦ κτίσματος τοῦ λαμπροτάτου ἐκείνου
Ἀναπυργοβολήματα ἦσαν συντεθημένα
Λεωνδρακόντων κεφαλαὶ ἀπὸ χρυσῶν ποικίλων,
Τεχνίτης τὸ κατεσκεύασεν ἀπὸ πολλῆς σοφίας,
Ἐκ δὲ τὸ σΊόμα τῶν αὐτῶν ἀνέβλεψες νὰ εἶδες
Πῶς συῤῥιγμὸς ἐξήρχετο φρικτώδης, ἀγριώδης,
Νὰ εἶπες ὅτι κίνησιν ἔχουσιν ὥσπερ ζῶντα,
Καὶ νὰ λαλοῦν ἀμφότερα καὶ νὰ φωνολογοῦσιν.

« de revenir sur mes pas, et de renoncer à voir le fleuve[1]! « Restez ici, dit-il à ses serviteurs, attendez-moi dans ces lieux; « s'il me fallait un jour et plus encore, attendez-moi, n'entrez « pas dans *Erotocastron*. Aussitôt Belthandros se met seul en « marche. Sur les bords du fleuve les arbres et les fleurs char- « mèrent ses regards. Tout y était riant et gracieux. Sur une « pente douce s'élevaient des jardins tracés avec un art si par- « fait, que la parole n'en saurait exprimer la beauté. Ces frais « ombrages, ces tableaux enchanteurs, arrêtèrent longtemps « Belthandros. Cependant, comme il désirait remonter jusqu'à « la source du petit fleuve, il poussa plus avant et arriva près « d'une fontaine étrange. Ses eaux étaient froides, elles avaient « la limpidité du cristal et l'éclat de la neige. Sur ses bords un « griffon de pierre déployait ses ailes; dans ses serres il tenait « un bassin de pierre arrondi et poli par le ciseau. Du bec du « griffon sortait un jet d'eau qui tombait dans le bassin de « pierre. Une grande heure Belthandros admira le griffon; « tout à coup l'oiseau prit son vol, et, emportant le bassin, il « alla se poser sur l'autre rive du fleuve.

« Belthandros continue sa course. Il aperçoit un palais dont « le chanteur ne pourrait pas retracer, même en abrégé, toutes « les merveilles. Tous les murs étaient de *sardoine*. En avant « du *triclinium*, il vit une statue gracieuse et de haute taille. « C'était de là que sortait le fleuve dont il avait parcouru les « bords. Ce triclinium était bâti en saphirs, et, sur le comble, trois « pierres précieuses jetaient au loin les rayons d'une lumière « éclatante. Le pavé étincelait de feux pareils à ceux de la lune. « Étonné de tant de prodiges, le voyageur ne peut assez les « admirer, et de toutes parts il porte des regards avides sur les « nombreuses statues qui se disputent son attention.

[1] *ΚρεῖτΊον γὰρ ἵνα γίνωμαι τῶν πετεινῶν γε βρῶμα,*
Παρ' ὅτι πάλιν νὰ σΊραφῶ τοῦ ποτάμου ἐξοπίσω.

« L'une avait la figure d'une femme. Des chaînes à la main, « elle avait l'air de commander aux statues qui la suivaient. « Une autre représentait un homme les pieds chargés de fers, « et prisonnier des amours. Ici il y en a qui pleurent, là il y « en a qui s'abandonnent aux transports de la joie. Toutes elles « semblent animées. Chacune d'elles porte une inscription : « celle-ci est la fille d'un roi que l'amour a soumise à son joug; « celle-là c'est quelque noble dame entrée dans les armées de « l'amour.

« Belthandros examinait chaque chose avec une curiosité « qui ne laissait échapper aucun détail, quand il aperçut une « statue nouvelle. Elle était de saphir, et l'on en voyait s'é- « lancer la flamme qui coulait dans les eaux du fleuve. Son « regard était empreint de tristesse. Ses genoux posaient sur « la terre, une de ses mains s'y appuyait aussi. De sa bouche « et de ses yeux sortaient ensemble flamme et fumée. Belthan- « dros vit en cet endroit des inscriptions qui disaient : « Le « second fils du roi des Romains, Belthandros, souffrira pour « l'amour de Chrysantza, fille du roi d'Antioche la Grande. » « Ces mots le firent longtemps rêver. Portant les yeux autre « part, il aperçut une statue nouvelle. Elle représentait un « homme dont le cœur avait été blessé d'une flèche lancée « par l'Amour. Des larmes sortaient de ses yeux aussi abon- « dantes que les eaux du fleuve. Dans une inscription placée « au-dessus de cette statue, le Romain lut encore sa destinée.

« Il entre enfin dans le palais. Une cour resplendissante suc- « cède au triclinium. Là, il voit en passant la statue de Léandre; « puis il entre sous une coupole dont la base ne portait pas « sur la terre. Un bassin attire ses regards : les pierres les plus « précieuses en formaient les bords, et une foule d'oiseaux de « toutes sortes les couvraient. Bientôt une merveille plus inat- « tendue s'offre aux yeux de Belthandros : il aperçoit l'Amour.

« Le dieu était sur son trône, il portait dans ses mains son « sceptre et son arc. A sa vue le Romain, rempli de crainte, se « jette à ses pieds. L'Amour le relève, il l'interroge; il veut sa- « voir d'où il vient et quel dessein l'a fait pénétrer dans Éro- « tocastron. Rassuré par la bienveillance du dieu, Belthandros « explique sa fuite et fait connaître comment le désir de voir « la source du feu mêlé aux eaux du fleuve l'a poussé jusque- « là. « Reste ici, lui dit l'Amour, je veux que tu décides entre « quarante filles de rois que je vais te montrer laquelle mé- « rite le prix de la beauté. Prends cette verge[1], tu la donneras « à la plus belle. » « J'obéirai à vos ordres, » répond Belthan- « dros.

« L'Amour s'envole. La nuit succède au jour, et, aux pre- « miers rayons de la lumière, quarante jeunes filles apparaissent « devant ce juge. Elles passent tour à tour sous ses yeux; à « chacune d'elles le Romain reproche quelque défaut, et re- « fuse le prix envié. Déjà il n'en restait plus que trois. Entre « elles il y en a une qui semble être sortie des bras de la lune. « Elle a les cheveux éclatants comme l'or; elle brille comme « l'herbe dans la prairie, comme l'ache dans un jardin[2].

« Belthandros la regarde, et, ravi de sa beauté, il lui donne « le sceptre qu'Amour lui avait remis. C'était Chrysantza. Aus- « sitôt le dieu reparaît. Il demande au Romain les raisons du « choix qu'il a fait, et le juge lui fait une longue peinture de

[1] « Elle était de fer, d'or et de rubis.

Ὁ δ' Ἔρως δίδε τον βεργὶ τρίκλονον πεπλεγμένον
Ἀπὸ σιδήρου, καὶ χρυσοῦ, καὶ ἀπὸ πελάζου λίθου.

Suivant Ducange, πέλαζος λίθος c'est le rubis balais.

[2] Ἐκ τῆς σελήνης ἔπεσεν ἐκείνη τὰς ἀγκάλας
Ὡς χόρτον εἰς παράδεισον, ὡς σέλινα εἰς κῆπον.

(Ms. 2909, fol. 22 recto.)

« la beauté qu'il a préférée à toutes ses rivales. Ses sourcils « sont noirs et finement tracés; les grâces elles-mêmes ont fait « sa bouche; ses dents sont des perles, ses joues ont l'éclat de « la rose, ses lèvres sont parfumées, son menton arrondi, ses « épaules délicates et gracieuses, son cou fait au tour. Sa poi- « trine est un jardin d'amour. » Le dieu disparaît ensuite aux « yeux du voyageur. Belthandros s'éveille comme d'un songe. « Il revient sur ses pas; il revoit les statues qu'il a rencontrées « d'abord, il relit dans les inscriptions qu'elles portent la des- « tinée qui l'attend; il retrouve ses serviteurs et se met en marche « dans la direction d'Antioche.

« Il marche pendant cinq jours, au bout desquels il arrive « sous les murs de cette ville. Il en rencontre le roi qui chassait. « Belthandros saute aussitôt de cheval, et se prosterne devant « lui. En le voyant, le roi le reconnaît aussitôt pour un Romain. « Il lui demande son pays. Belthandros s'explique et accepte « l'offre qui lui est faite de devenir le serviteur du roi d'An- « tioche. La chasse continue, et le nouveau serviteur y prend « part. Le roi venait de délier son faucon, lorsque tout à coup « un aigle fond sur l'oiseau. Déjà il le tient dans ses serres. « Aussi prompt que l'éclair, Belthandros lance une flèche, « atteint l'aigle, qui, blessé, rend la liberté au faucon. Le roi « admire l'adresse de l'habile archer. La chasse continue, et, « après plusieurs heures de marche, on s'assied pour prendre le « repas. Le roi est à table et ses grands l'entourent. Il leur ra- « conte l'adresse de l'étranger, et chacun s'empresse de donner « des éloges au Romain. La reine et Chrysantza, la fille du roi, « ajoutent leurs félicitations à celles de la cour. L'heureux in- « connu porte les yeux sur la princesse; ô surprise! il reconnaît « celle qu'il a couronnée, parmi les quarante filles de rois, du « diadème de la beauté. Chrysantza le reconnaît elle-même. « Un signe que personne n'aperçoit leur prouve à tous les deux

« qu'ils ne sont plus étrangers l'un à l'autre; cependant le roi « apprend à sa fille le nom de Belthandros, le nouveau venu.

« Longtemps l'amant reste à la porte du palais, attendant « chaque jour que la princesse en sorte pour aller à la promé- « nade. Un jour enfin elle se rend sous l'ombrage de son jar- « din, et, se croyant seule, elle se plaint en ces termes : « Pour- « quoi ces larmes sortent-elles de mes yeux? pourquoi ces « soupirs de ma bouche? O Belthandros, c'est pour toi que je « m'afflige; pour toi je gémis, et ce chagrin me ronge le cœur. « J'ai attendu deux ans et deux mois depuis que je porte le « sceptre que tu m'as donné! Quand pourrai-je te voir? quand « pourrai-je te posséder? » Caché derrière les arbres, Belthan- « dros qui a tout entendu s'élance aussitôt. Chrysantza se re- « tourne : ils se sont vus, et tous les deux s'évanouissent. Quand « il fut revenu à lui-même, l'amant dit en souriant : « Tu « portes le sceptre de la beauté que je t'ai remis, et tu ne me « connais pas. » Chrysantza sourit à son tour, elle se jette dans « ses bras, et ils restent jusqu'au jour ne se refusant rien l'un « à l'autre.

« Quand les premiers rayons de la lumière vinrent à pa- « raître, Chrysantza rentre chez elle; mais les gardiens ont « aperçu Belthandros; ils s'emparent de lui : grande rumeur dans « le palais. Une des femmes de Chrysantza sort pour apprendre « la cause de ce bruit; elle aperçoit le malheureux, les mains « liées, et court en avertir la princesse. Chrysantza a tout « compris. Elle pense à sauver son honneur. « Phédrocasa, dit- « elle à l'une de ses femmes les plus dévouées, apprends que, « depuis deux ans, j'aime d'un amour infini Belthandros le « Romain, et qu'il m'aime autant. Combien n'ai-je pas attendu « l'occasion de m'entretenir avec lui! Hier enfin, dans le jar « din, nous avons passé ensemble toute la nuit. Mes gardes, « au lever du jour, l'ont surpris et enchaîné; il faudrait que le

« roi ignorât l'aventure. Dis donc que Belthandros n'est allé au « jardin que pour toi. » Phédrocasa se rend à la prison où l'on « garde le Romain, elle l'avertit de tout au nom de Chrysantza. « La princesse, rassurée, embrasse sa fidèle suivante, et attend « que le jour reparaisse.

« Aussitôt qu'il se montre, elle court devant le roi. Sa figure « annonce une grande colère. « Qu'avez-vous, lui dit le roi, « que vous arrive-t-il? parlez ma fille, » et elle lui répond avec « emportement : « Comment ne serais-je pas irritée, quand un « insolent a osé venir dans les lieux destinés à mes prome-« nades. Belthandros a commis cette faute. » Le roi tressaille « de colère. Il fait venir le coupable. On l'amène dans le pa-« lais, et les grands s'assemblent aussitôt. Le peuple accourt « en foule, le roi est sur son trône, et les grands doivent juger « Belthandros. « Comment as-tu osé, dit le roi d'Antioche, « mettre le pied dans l'enceinte réservée aux promenades de « ma fille? » Et le coupable s'empresse de répondre, « j'aime « Phédrocasa, il faut bien vous l'avouer. » On appelle Phédro-« casa, qui convient de tout. Le roi demande conseil à ses « grands, et personne n'ose donner son avis. Il réfléchit, et, « tout à coup, « Phédrocasa, dit-il, m'est chère, puisqu'elle « plaît à ma fille; Belthandros est un brave soldat, que je ne « voudrais pas voir perdu pour moi; qu'ils s'épousent. » On « applaudit aux paroles du roi, chacun s'en réjouit. Chrysantza « seule s'en afflige. Elle fait venir Phédrocasa, et lui dit : « Garde-« toi bien de me trahir et de prendre Belthandros pour ton « époux. » Vous êtes ma reine, dit la fidèle suivante, je vous « obéirai, et vous promets de n'avoir avec votre ami ni rap-« ports ni liaison. » Chrysantza la remercie et la charge de « porter au roi la robe qu'il doit offrir à Belthandros. Un no-« taire vient, le contrat est dressé, porté devant le roi, et les « cérémonies du mariage commencent. C'est le roi qui offre la

« couronne destinée à l'époux, et Chrysantza celle de l'épou-« sée. Tout est fini. Chrysantza porte à Phédrocasa la chemise « qu'elle avait à sa première rencontre avec Belthandros, et « qui est teinte de sang. Le bruit que le mariage est consommé « entre Belthandros et Phédrocasa se répand dans le palais, et, « désormais considérés comme époux, ils donnent à la prin-« cesse le moyen de contenter son amour sans redouter aucun « péril.

« Pendant dix mois, Chrysantza a joui de ce mystère, et « personne ne sait leur secret, excepté Phédrocasa et les deux « serviteurs de Belthandros. Mais l'amant craint d'être décou-« vert; il confie ses craintes à la princesse. « Nos serviteurs peu-« vent nous trahir; un ennemi peut les gagner. Quelle honte « si notre liaison secrète vient à se découvrir. Échappons, en « fuyant, aux malheurs qui pourraient fondre un jour sur « nous. » Le projet est accepté. Tout est préparé pour l'accom-« plissement de ce dessein. Il ne manque plus qu'une occasion « favorable. Le hasard vient enfin la leur offrir. Quinze jours « plus tard, le roi veut aller à la chasse. Il emmène avec lui la « reine et la princesse. Mais celle-ci fait semblant de se trouver « malade, on la reconduit au palais, où Phédrocasa l'attend avec « Belthandros et ses trois serviteurs. Ils partent ensemble; mais « le ciel semble vouloir les punir. Un orage éclate avec vio-« lence. Les vents et les éclairs se mêlent pour rendre la nuit « plus effroyable. Au milieu de l'obscurité et avec les craintes « les plus poignantes, on arrive sur le bord d'un fleuve. Il faut « le franchir, car déjà l'on poursuit les fugitifs. Belthandros se « jette dans l'eau emportant avec lui Chrysantza. Mais bientôt « la violence des flots les sépare, et l'amant arrive seul sur la « rive.

« Alors était accomplie la prédiction qu'il avait lue sur la « porte d'Érotocastron : les deux amants étaient arrachés l'un

« à l'autre, et ils semblaient l'être pour toujours. Tout en pleurs, « Belthandros parcourt les rives du fleuve, et rencontre le « corps de Phédrocasa que l'eau avait rejeté sur le bord. Il lui « donne la sépulture et se remet à chercher son amante. Celle-« ci erre de son côté. Elle cherche son ami, et elle aperçoit « le corps de l'un des serviteurs de Belthandros. Dans sa « douleur, elle le prend pour l'amant qu'elle pleure, car elle « trouve sur la rive sa robe et son épée. Elle s'évanouit, et, « quand elle revient à elle-même, c'est pour déplorer son « malheur.

« O Belthandros, mon âme, mon cœur, je te revois mort. « Au lieu des riches étoffes, au lieu du lit royal et des voiles qui « devaient te couvrir, c'est le sable du rivage qui reçoit ton « corps! Où sont les gémissements d'un frère, d'un père, des « parents, des amis illustres et des esclaves? Hélas! où est mon « père? où est ma mère? malheureuse, que vais-je devenir? « triste destinée! que ferai-je sur cette terre que je ne connais « pas? quel chemin prendre? où aller désormais? que ne puis-« je mourir! » Ce disant, elle se jette à terre et s'évanouit. Elle « revient à grand' peine à elle-même, et, saisissant l'épée de « Belthandros elle en appuie la pointe sur son cœur, quand « elle entend ces paroles : « Chrysantza, écoute-moi, en quelque « endroit que tu puisses être! » Elle s'étonne, elle regarde; « mais, tout couvert de broussailles et de bois, le lieu où elle « est l'empêche de rien voir. Elle revient auprès du mort. Une « seconde fois elle entend un cri, elle se retourne, Belthandros « est dans ses bras. Tous deux ils se racontent ce qui leur est « arrivé en traversant le fleuve, la mort de Phédrocasa et des « trois serviteurs de Belthandros. Pendant cinq jours ils errent « dans cette contrée, n'ayant plus rien pour se couvrir, n'ayant « rien à manger. Ils respiraient à peine, quand, arrivés sur les « bords de la mer, ils aperçoivent un navire. Belthandros en

« reconnaît sans peine le pilote; celui-ci ne reconnaît pas son « maître, et, voyant nues ces deux personnes qui s'approchent, « il les insulte et leur reproche leur état. Les deux amants ap- « prennent bientôt du pilote que les hommes qui montent ce « navire sont envoyés par le roi Rodophilos à la recherche de « son fils. Pour preuve de leur mission, ils peuvent montrer « l'ennuque du roi qui les accompagne. On l'appelle, il vient; « Belthandros le reconnaît et l'eunuque ne reconnaît pas le « prince. Celui-ci se nomme. Grande surprise! étonnement « profond!

« Belthandros, enfin reconnu, apprend que Philarmos, son « frère, est mort, et que Rodophilos attend son second fils, « Belthandros, pour le faire monter sur un trône qui lui re- « vient de droit. On s'empresse d'accueillir les deux fugitifs « dans le navire, on leur donne des vêtements, et, une fois « vêtue, la jeune fille brille comme un soleil. On met à la voile « avec des cris de joie, un bon vent favorise les voyageurs, et « Belthandros charme les longueurs du voyage par le récit de « ses aventures.

« Cinq jours d'une heureuse navigation conduisent enfin les « amants au royaume de Rodophilos. A l'arrivée de ses enfants « le roi s'élance de son trône, il admire la beauté de Chrysantza, « rassemble les grands de son palais, et proclame Belthandros « empereur. Le patriarche célébra le mariage et bénit les deux « époux, qui eurent de beaux enfants. Le peuple entier est dans « la joie; petits et grands prennent part à l'allégresse de l'em- « pereur. Rodophilos dit à l'assistance en manière d'épilogue : « Voyez, grands de ma cour, voyez, dignitaires de mon palais, « j'ai retrouvé mon fils que j'avais perdu; il était mort, et le « voilà qui revient des abîmes d'Adès. »

Ὁ βασιλεὺς Ῥοδόφυλος τοὺς πάντας οὕτως λέγει·
Γινώσκετε, οἱ ἄρχοντες καὶ πάντες μεγιστάνοι,

Ηὕρηκα τὸ ἱεράκι μου τὸ εἶχα ἀπολλύμενον,
Οὐδὲ νεκρός μου ἐγύρησεν ἐξ Ἅδου τοῦ πυθμένος.

« Ici s'arrête mon récit, et vous, répétez avec moi cette sen-« tence, que vous avez souvent entendue : un beau début, une « triste fin, c'est, dit le sage, tout malheur. Une belle fin dans « la vie des hommes, c'est une bénédiction, c'est un bonheur « qui se répand sur tout le reste de la vie; je vous dis amen, « et je termine ici mon histoire. »

Que l'on veuille bien se rappeler maintenant le ton, le style et les aventures des romans les plus rapprochés de la période du moyen âge où nous supposons que l'auteur de Belthandros a vécu, et l'on reconnaîtra sans peine quelle distance sépare Nicétas Eugénianos et Eumathe le Macrembolite de l'anonyme dont nous venons d'analyser l'ouvrage. Ce n'est pas seulement la langue qui a changé, ce sont aussi les sentiments et les idées. On se sent dans un monde nouveau. Si parfois le souvenir du passé s'y présente encore, c'est d'une manière incertaine et douteuse, tandis que la ressemblance avec des œuvres plus modernes s'y montre partout.

Remarquons d'abord la manière dont se répandaient, à ces deux époques, les œuvres d'un auteur. Dans la société que cherchaient encore à divertir les romanciers byzantins, le livre s'adresse à un lecteur. Il est inutile de provoquer son attention, d'éveiller sa curiosité. L'écrivain n'offre pas, au début, l'analyse abrégée des merveilles dont il a rempli son ouvrage. Il réserve au lecteur les surprises d'une composition savante, il ménage avec soin la lumière et les ombres. Il n'en est pas de même quand l'ouvrage s'adresse à la foule, quand, au lieu d'être lu, il doit être récité. Il faut réclamer le silence, commander l'attention et éveiller la curiosité des auditeurs. Peu habituées à suivre les complications d'une intrigue, les imaginations populaires ont besoin d'être aidées et soutenues. Il faut,

pour leur épargner l'embarras et la fatigue, les guider pas à pas, leur faire comprendre dès les premiers mots la situation de chaque personnage, marquer à l'avance le but que chacun des acteurs doit viser et atteindre. L'auteur anonyme de Belthandros prend, comme nos jongleurs du moyen âge, toutes ces précautions. Comme eux, il recommande à ceux qui l'entourent le silence et l'attention. Comme eux, il promet les merveilles d'un récit extraordinaire; dès le début, il instruit ses auditeurs du sujet qu'il a traité :

Δεῦτε, προσκαρτερήσατε μικρὸν ὡραῖοι πάντες.
Θέλω σας ἀφηγήσασθαι λόγους ὡραιοτάτους,
Ὑπόθεσιν παραξένην, πολλὰ παρηλαγμένην,
Ὅσ7ις γὰρ θέλει ἐξ αὐτῆς θλιβῆν τε καί χαρῆναι,
Καὶ νὰ θαυμάση ὑπόθεσιν τῆς τόλμης καὶ ἀνδρείας[1].

C'est le ton d'un trouvère. On pourrait citer autant de débuts de cette sorte qu'il y a de poëmes au moyen âge. L'auteur d'Aiol commence en ces termes :

Signor, or escoutés : que Diex vos soit amis,
Li roi de sainte gloire qui en la croix fu mis,
Qui le ciel et la terre et le mont establis,
Et Adam et Évain forma e benéi :
Canchon [chanson] de liere estoire y plairaít vos à oïr ?
Laissiés la noise ester [faites silence]; si vos traiés vers mi[2]
[approchez-vous de moi].

Voici celui de Floire et Blancheflor :

Seignor barons or entendez,
Faites paiz et si escoutez
Bone estoire, par tel semblant.

[1] « Approchez, ayez un peu de patience, gracieux auditeurs. Je veux vous ra« conter une charmante aventure; un sujet merveilleux, souvent répété. Chacun y « pourra s'affliger ou se réjouir, et admirer la hardiesse et le courage du héros. »

[2] Chansons de geste. Aiol, *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 275. Voir le début des enfances de Guillaume, *ibid.* p. 471.

A l'exemple de nos trouvères, qui veulent qu'on ajoute foi à leurs récits comme à une histoire véridique, l'auteur de Belthandros proteste de sa véracité :

> Λοιπὸν τὸν νοῦν ἰσλήσατε, ν' ἀκόυσητε τὸν λόγον,
> Καί νὰ θαυμάζετε ·πολλὰ ψευστὴς οὐ μὴ φανοῦμαι [1].
>
> Seignor oès chanson de grant nobilité,
> Toute est de voire [vraie] histoire, sans point de fausseté.

Ainsi l'auteur des *Quatre fils Aimon* annonce son poëme. Celui du *Chevalier au cygne* ne veut pas donner de lui-même une moins respectable idée :

> Seigneur n'a point de fable en la nostre chanson,
> Mais pure vérité et saintisme sermon [2].

L'exposition anticipée des événements, la tournure du style dans cette espèce de prologue, appelle encore la comparaison avec nos vieux poëtes :

> Καὶ πῶς ἀπέφευγεν αὐτὸς τῆς γονικῆς του χώρας,
> Καὶ πῶς ἐκακοπάθησεν μετὰ καὶ τῆς Χρυσάντζας,
> Καὶ πῶς κυκλοδρόμημα τοῦ χρόνου τε τουσούτου [3]
> Έφερε, etc. etc.

Benoît de Sainte-More donne longuement aussi le plan de sa guerre de Troie :

> Adont vous redirai après
> Coment Jason et Héraclès [Hercule],
> Par engin et par traison
> Alèrent quère la toison.

[1] « Appliquez votre attention; écoutez ce que je vais dire, admirez : vous ne me « trouverez pas menteur. »

[2] *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 269.

[3] « Comment il s'enfuit de son pays natal; comment il souffrit avec Chrysantza; « et comment le temps dans sa course amena, etc. etc..... »

Com Medea par son savoir
Ja le fist conquerre et avoir.
. . . .
Com Laomedo fut ocis,
. . . .
Com el fu grant [Troie] et com lée [large]
Et de quel genre étoit peuplée.
. . . .
Com Dans Paris en exploita
Qui dame Elaine en amena [1].

Le début du roman de Belthandros semble donc prouver que ce poëme a été composé pour être réeité devant une foule assemblée, comme nos chansons de geste. Entre l'époque où les écrivains n'avaient à s'adresser qu'à des lecteurs toujours peu nombreux, choisis et délicats, et celle où tout un peuple est invité à entendre un roman de galanterie et d'aventures, il faut supposer dans les mœurs quelque grande révolution. Qui ne voit que le grec moderne est l'expression de ce changement, et que les croisades en ont été une cause énergique? Au contact de nos jongleurs, les Grecs ont voulu avoir leurs chanteurs. Les Grecs qui marchaient avec les armées des Latins ne pouvaient pas se passer des plaisirs dont ils voyaient leurs compagnons et leurs voisins si jaloux. Ils se mirent probablement alors à reprendre de vieilles traditions, déjà célébrées en vers, ou bien, à l'exemple des Occidentaux, ils composèrent des romans d'aventures où le merveilleux occupait une plus grande place.

Aimé de Varennes nous atteste cet usage. En écrivant son poëme de Florimont quatorze années avant la prise de Constantinople par les croisés latins, il assurait avoir entendu chanter en grec dans la ville de Philippopolis les aventures de Flo-

[1] *Li Romans de Troie* de Benoît de Sainte-More, ms. français de la Bibliothèque impériale, n° 1450, fol. 1, col. 3; fol. 1, col. 1.

rimont et de Philippe, le bisaïeul d'Alexandre. Le grec dont parle Aimé de Varennes n'est rien moins que le grec littéraire. Les paroles qu'il en cite sont un mélange d'italien et de grec moderne. Dans un combat entre Philippe et un lion, au moment où le terrible adversaire du roi paraît avoir l'avantage, la terreur s'empare des assistants, et leur fait pousser ces exclamations que le poëte rappelle dans son œuvre, en employant les mots mêmes dont les Grecs se sont servis :

En l'ost [l'armée] en demainent grant bruit
Et en grégeois escrient tuit [tous] :
« O Zeos ofendam [1] calo
« Salva tuto Wasilio. »
Sont en français Diex, bon signor,
Gardez hui [aujourd'hui] notre empereor.

Et plus loin, quand Philippe échappe au lion :

Quant le roi emmi [au milieu] le prévoient
Ils crient tuit : « Metha zeo !
« Calo tuto Wasilio. »
Si m'aïst Diex ! bons est li rois [2].

Il y a loin de ce jargon au langage d'Homère, et même à celui de notre poëte! Ne sommes-nous pas en droit d'affirmer qu'au commencement du XIII[e] siècle il circulait dans la Grèce, déjà toute peuplée d'Occidentaux, des poëmes en langue moderne où se manifestait l'influence de nos trouvères? Et quel

[1] *Ofendam* est une corruption du mot *ἀφέντης* mis pour *αὐθέντης*, c'est-à-dire maître :

Ἐμένα ἀφέντης μου ἐπίανε καὶ ἐσἶρωνέ με.

(Jacob Grimm, Sendschreiben an Karl Lachman über Reinhart fuchs. Leipzig, 1840.)

[2] M. Paulin Pâris, ms. de la Bibliothèque royale, t. III, p. 23. Salva, metha (m'aïta) sont des mots italiens. Zéos, tuto, calo, Wasilio, sont des mots grecs, *ζεύς*, *τοῦτο*, *καλὸν*, *βασίλευς*.

exemple plus frappant que celui d'un Grec écrivant en français comme Aimé de Varennes?

Si l'auteur de Belthandros est antérieur ou postérieur au poëte que nous venons de nommer, il serait difficile de le décider. Il n'y aurait pas pourtant de témérité à les dire tous les deux contemporains. Mais ce qu'on peut bien avancer sans hésitation, c'est que notre poëte cède à l'esprit chevaleresque venu d'Occident quand il engage ses auditeurs à admirer dans son héros l'audace et la valeur :

Καὶ νὰ θαυμάσητε ὑπόθεσιν τῆς τολμῆς καὶ ἀνδρείας.

C'était bien de valeur et d'audace qu'il s'agissait dans Nicétas Eugénianos ! Ne vous semble-t-il pas, dans ce mot d'Ἀνδρείας, entendre résonner comme un écho de notre mot *prouesse?*

Le nom du principal héros, celui de son père et de son frère, ne sont pas de moindres indices de l'imitation de nos romans. Les femmes qui prennent part à l'action du poëme, Phédrocasa, Chrysantza, portent des noms purement grecs : elles auraient pu jouer un rôle dans une comédie de Ménandre, ou figurer dans un roman d'Héliodore. Elles habitent l'Arménie, elles gardent des noms étrangers à l'influence latine et germanique, rien de plus naturel. Là où les Occidentaux n'ont pas encore pénétré, l'originalité des anciennes dénominations se conserve tout entière. Il en est autrement pour les noms de Rodophilos, Philarmos et Belthandros. Coraï n'hésite pas à y voir le travestissement grec de Rodolphe, Willerm et Bertrand. M. Ellissen, qui vient de publier tout récemment, d'après notre manuscrit de Paris, le poëme qui nous occupe, accuse Ducange de négligence et Coraï d'ignorance à propos de ces étymologies. On ne peut pas cependant accorder grande confiance à celles qu'il propose lui-même, quand il essaye de faire dériver Belthandros de Βελτίων et Βέλτιστος, sous pré-

texte que le changement du τ en θ est facile et fréquent. Il n'est pas plus près de la vérité quand il se montre disposé à voir dans Belthandros la racine βέλος (trait), parce que ce héros est particulièrement adroit à la chasse. Pourquoi se refuser à voir dans ce terme grec un nom français, celui de Bertrand?

Ce nom était illustre chez nous, et la gloire qui l'entourait pouvait bien avoir pénétré jusqu'en Grèce. Dans la chanson d'Ogier le Danois, un Bertrand, neveu du vieux Naime, remplit le rôle le plus honorable. Charles se plaint de la conduite du roi Didier qui donne asile et protection au Danois, son plus grand ennemi. Il a besoin d'un messager qui aille, en son nom, réclamer près du roi italien la personne d'Ogier le Danois. Parmi tous les barons qui se trouvent à Paris, à l'époque de la grande assemblée de Pâques, aucun n'est assez hardi pour remplir un pareil message. Naime cependant offre de partir; l'empereur refuse de sacrifier un conseiller tel que lui; mais il accepte, pour remplacer Naime, Bertrand son neveu, et tous les pairs applaudissent à ce choix. Le messager se met en marche; arrivé à Dijon, il est outragé par le fils du duc Robert, qui paye de la vie son insolence. La commune s'en émeut, le beffroi sonne, des milliers de bourgeois armés s'avancent, et assiégent Bertrand dans la maison où il s'est retranché. Enfin le duc apprend son nom, sa qualité, et le délivre. Bertrand poursuit sa route et se fait conduire à la cour du roi. Didier était à table. Ogier le Danois, qui siégeait auprès de lui, reconnaît d'abord Bertrand aux découpures et au cimier de son casque. Le messager de l'empereur s'avance en face du roi, et, d'une voix ferme, il lui transmet l'ordre de Charles [1]. Qui pourrait affirmer que le poëte grec n'ait pas eu connaissance de ce roman?

Dans une autre composition, qui dut avoir autant de lec-

[1] *Hist. littér. de la France*, t. XXII, p. 647.

teurs qu'Ogier le Danois, Bertrand, neveu de *Guillaume au court nez*, fait toutes sortes d'exploits. Les déguisements, les reconnaissances, les dangers provoqués à plaisir, et conjurés d'une façon invraisemblable, abondent dans ce poëme, qui se termine par la prise d'Orange[1].

Nous savons combien de compositions, perdues aujourd'hui, sont signalées, comme des livres fort connus, dans les romans qui nous restent. Le seul roman de *Flamenca*, composé vers 1164, cite *un Guiffet, un Colobrenan, un Mordre, un comte Duret, un Esmelins, un vieux de la Montagne, un Clovis, un Pepin*, etc. etc.[2] Nous avons perdu tout un cycle dont il ne reste plus de souvenir que dans un livre italien, *I Reali di Francia*. C'est là que se conservent, sauvés de l'oubli, les noms longtemps illustres de *Fiovo, Fioravante, Gisberto*. Pourrait-on assurer qu'il n'ait pas existé quelque poëme dont Bertrand était le héros?

Au lieu de regrets inutiles et d'hypothèses suspectes, demandons à l'ouvrage lui-même les témoignages d'une influence étrangère. L'auteur a fait de Belthandros un homme venu du pays des *Romains*. Son père, dit-il, gouverne :

Τὸ ὄνομα Ῥωμαικὸν χῶρον ὑπεραπείρων.

Quoiqu'il ait voulu désigner par là l'empire de Constantinople, nommé au moyen âge *Romanie* ou *Roménie*[3], tous les traits

[1] *Hist. littér. de la France*, t. XXII, p. 488.

[2] *Ibid.* t. XIX, p. 767.

[3] *Ibid.* t. XXII, p. 375. Chanson de geste de Jérusalem. Tancrède répond à Boémond, qui craint que l'armée des croisés ne meure en Palestine :

Ahi! Buiemont, sire, que ce est que tu dis?
Es plains de *Roménie*, maintes fois nous désis.

Ῥωμανία, imperium orientale, interdum provinciæ Asiaticæ. Sanctus Athanasius, *Μητρόπολις ἡ Ῥώμη τῆς Ῥωμανίας*. (Martin Crusius, *Turco-Græciæ libri VIII.*)

du portrait de Belthandros semblent désigner un Latin. Comme la plupart de nos chevaliers, il est blond; il a le teint éclatant des hommes du Nord; comme eux il porte les longs cheveux retombant sur les épaules. S'il a la taille haute qui convient aux héros de romans, on peut y voir aussi un indice qui rappelle son origine. Tous les anciens qui virent pour la première fois les Gaulois, nos ancêtres, furent frappés de la hauteur de leur stature, de la couleur ardente de leur barbe et de leurs cheveux. Les Orientaux n'en furent pas moins surpris, et Walter Scott, dans un roman sur les expéditions des Latins à Constantinople, s'est bien gardé d'omettre cette circonstance. Ne nous étonnons donc pas de lire dans notre poëme les détails qui suivent sur le héros venu du pays des Romains :

Ξανθὸς, τρισγουροκέφαλος, εὐόφθαλμος, καὶ ὡραῖος,
Ἄσπρον ἦτο τὸ σῆθος τοῦ, μάρμαρον ὥσπερ κρῖον[1].

De plus, il est grand chasseur et d'une merveilleuse adresse. Qui ne sait que la chasse faisait un des plaisirs les plus recherchés des chevaliers latins? Les légendes ont consacré l'adresse étonnante de plusieurs d'entre eux. Témoin les trois gerfauts ou éperviers percés de la même flèche par Godefroy de Bouillon, coup heureux que les généalogistes ont indiqué comme l'origine des armes de la Lorraine[2]. Le fils de Rodophilos est donc lui aussi chasseur, heureux archer :

.... κυνηγὸς, πανευτυχὴς δεξιώτης.

Il en donnera la preuve quand il percera l'aigle au moment où déjà il emporte le faucon du roi.

Les lieux où se passent les scènes principales du roman,

[1] *Ἔχει τε φοβερὸν τὸ εὔτριχουν τοῦ βαρβάρου, καὶ τὸ ξανθὸν αὐτοῦ πόλεμον ἀπειλεῖ συγγενές τε χρῶμα τῷ αἵματι.* (Clem. Paed. III, 2; I, 297.)

[2] *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 376.

Antioche et Tarse, nous mettent sur un terrain cher à nos romanciers du moyen âge. Le premier exploit de Godefroy de Bouillon, cette conquête rapide qui ouvrait aux croisés la route de Jérusalem, avait fait pâlir aussitôt les vieilles Chansons de geste des Ogier et des Garin. Des trouvères avaient chanté cette gloire nouvelle. Dès 1190 on pouvait ajouter aux chroniques dévotes des clercs sur les expéditions des chrétiens, les récits plus animés et plus éloquents de témoins oculaires.

Le siége d'Antioche, la manière dont la ville fut prise, les divers événements qui s'accomplirent dans Tarse, dont Richard le Pèlerin sut si bien profiter, toutes ces circonstances ne peuvent-elles pas expliquer comment le poëte grec choisit, pour en faire le théâtre des aventures de son héros, Antioche de préférence à toutes les autres villes de la Syrie[1]. Ajoutez encore que la ville était belle par elle-même, grande, riche, décorée de beaux palais, en une merveilleuse situation, si bien que, toute ruinée qu'elle fût, elle excitait, au XVIe siècle, l'admiration du voyageur français Pierre Belon[2]. Du reste, combien les Grecs ne devaient-ils pas aimer le souvenir de cette ville qu'ils avaient possédée depuis l'an 968 jusqu'en l'an 1084[3]?

Les merveilles que Belthandros a vues dans Tarse ne doivent point nous surprendre : ces contrées semblaient faites pour les prodiges. C'est aux environs de Tarse et dans les montagnes

[1] *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, *Chanson d'Antioche*.

[2] Voici ce qu'il en dit dans son livre des *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce et en Asie*, etc. Paris 1553 : « La ville d'Antioche « est en telle situation, qu'on ne la sçauroit bonnement décrire en peu de paroles : « car la structure des murs la rend grandement admirable à la contempler plus « qu'une autre ville qui soit édifiée en la plaine.... Le palais d'Antiochus n'est « pas du tout ruiné, car l'on y voit plusieurs choses en leur entier, comme des « grandes salles et chambres, et aussi des citernes. La massonnerie du château « d'Antioche et du tour des murailles de la ville sont encore en leur entier. » (P. 159.)

[3] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

qui séparent la Perse de la Turquie d'Asie, que l'auteur d'une chanson de geste toute fabuleuse, intitulée les *Chétifs*, place quelques-unes des aventures les plus étranges de ses héros. Délivrés par la victoire de Richard de Caumont sur Sorgale, les *Chétifs* se dirigent vers la Syrie, mais ils rencontrent en leur chemin des animaux féroces. D'abord il leur faut combattre une bête de trente pieds de long nommée le *Satanas*, qui, après avoir dévoré Ernoult de Beauvais, est tuée par Beaudouin, frère d'Ernoult. Puis surviennent le loup Papien, le singe Merveilleux, des léopards, des lions. Ce n'est qu'après avoir vaincu tous ces monstres, auxquels s'ajoutent encore les païens, que les *Chétifs* franchissent le Taurus et se réunissent aux vainqueurs d'Antioche, sous les murs de Jérusalem[1]. Un Grec, même des derniers temps de l'empire byzantin, devait avoir l'imagination plus riante et plus douce qu'un trouvère champenois, picard ou poitevin. Là où notre compatriote met des monstres capables d'exercer le courage inflexible de ses héros, l'auteur des aventures de Belthandros ne voit que temples de saphir, statues, jardins, réservoirs, que le palais enfin de l'Amour.

Pour ces peintures, il faut l'avouer, notre anonyme grec n'avait certainement pas besoin de recourir à nos poëtes français, il en trouvait dans les œuvres de ses devanciers byzantins de fort nombreux modèles. Si, plus tard, au temps de Martin Crusius, en Grèce, on ne lisait plus les anciens, il n'en était pas ainsi dans les deux siècles qui précédèrent la prise de Constantinople par les Turcs. Assurément l'auteur de Belthandros avait connaissance du Roman d'Eumathe, *Les aventures d'Hysminé et Hysminias*. Il semble en enlever un passage quand il fait dans son poëme la peinture du griffon qui tient un

[1] *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 388. Chanson de geste, *les Chétifs* (captifs), que l'on suppose avoir été composée vers la fin du XII[e] siècle.

bassin dans ses serres et y laisse tomber l'eau qui sort de son bec. On lit en effet dans le livre d'Eumathe une description qui paraît avoir inspiré celle du poëte : « Bientôt s'offre à nos « regards une fontaine. Elle est profonde d'environ quatre « coudées et présente la figure d'une fronde. Au milieu du « bassin s'élève un tube en forme de colonne. Cette colonne, « formée de mille couleurs, est surmontée d'une coupe de « marbre thessalien, au-dessus de laquelle un aigle doré étend « ses ailes, comme s'il voulait s'y baigner. De son bec s'élance « une eau limpide qui retombe dans le bassin. Là se voit une « chèvre qui vient de mettre bas. Elle est agenouillée sur les « jambes de devant et se désaltère. Pendant qu'elle boit, un « chevrier, assis près d'elle, presse sans relâche ses mamelles et « en fait jaillir le lait, qu'il reçoit dans un vase champêtre. « Mais le fond en est mal fermé et laisse écouler le liquide[1]. »

De là viennent encore ces oiseaux de différentes espèces qui, autour d'un belvédère, auprès d'un bassin (*ἥλιακον, φλύσκηνα, πουλιτζία*), font entendre leurs chants. Eumathe avait dit dans le passage mentionné : « Enfin on voit autour de la « coupe une hirondelle, un paon, une colombe et un coq, ou« vrages de bronze dignes des forges de Vulcain ou du ciseau « de Dédale. L'eau, en jaillissant avec bruit du bec de ces oi« seaux, leur prête en quelque sorte une voix qui, se mêlant « au murmure des feuilles agitées par le zéphyr, semble être « le doux gazouillement des oiseaux[2]. »

[1] *Erotici scriptores*, édit. Firmin Didot, *Eumathe le Macrembolite; Roman des amours d'Hysminé et Hysminias : Εὐμαθίου φιλοσόφου τὸ καθ' Ὑσμίνην καὶ Ὑσμινίαν δρᾶμα. βιϐ. πρῶτον*, § 5, ligne 21.

[2] *Ibid.* Eumathe lui-même ne faisait que suivre d'anciennes traditions. Aulu-Gelle X, XII, dit qu'Archytas de Tarente avait fait une colombe qui volait : « plerique nobilium Græcorum et Favorinus philosophus memoriarum veterum « exsequentissimus, affirmatissime scripserunt simulationem columbæ e ligno ab « Archyta ratione quadam disciplinaque mechanica factam volasse. » — Aristote

Après tout, nos poëtes français ne sont pas dépourvus eux-mêmes de ces ornements empruntés à un art prestigieux. S'il faut peindre la magnificence d'un palais ou le somptueux appareil d'un roi, ils imaginent eux aussi des merveilles, soit qu'ils suivent d'antiques traditions, soit qu'ils se donnent la tâche de décrire les objets qu'ils ont vus réellement. ***Lambert li tors*** (ou ***li cors***) nous dépeint à peu près à la façon de l'auteur de Belthandros la beauté et la richesse de la tente d'Alexandre :

De l'tref [tente] roi Alixandre voel dire la faiture :
Il est e grans e les [large] et haus a demesure.

Comme au sommet du *Tricliniam* d'Érotocastron, on voit sur le faîte de la tente des pierres précieuses dont les feux brillent au loin :

Li [là] 1 est d'un carboucle [escarboucle] qui luit par nuit oscure,
Li autres d'un topasce, qui pierre est nete et pure,
E tempre [tempère] de l'solel ardor et fait froidure.

L'oiseau de Belthandros décrit dans le poëme grec trouve à peu près son égal dans celui de l'Alexandre.

Sur le feste de l'tref u sont li doi [deux] pumiel [pommeaux]
Par mult bele meistrie ot assis 1 oisel
En samblance d'un aigle, nus hom ne vit si bel;
La roine le fist, c'on nomoit Jesabiel.
Li piet sunt d'aimant entaillie à cisiel [ciseau]
Et tient entre ses ongles l'escier d'un tel quarel [bloc carré].
Et li ongle et les eles, et li mestre quartiel [quartier]
Estoient de fin or, et quises [cuisses] et musiel [museau].
Pieres i ot entées qui valent 1 castiel [castel]
Et la ceu [queue] fu faite de l'or d'un pissonciel [poisson];

parle d'une statue, faite par Dédale, qui marchait, etc. Se rappeler encore dans Homère les trépieds qui en font autant. (Il. XVIII, v. 375.)

Par mer n'en a corant nul dromon [sorte de vaisseau] si isnel [rapide]
Qu'il ne le face arester, se l'nome on espervel,
Et ens è l'bec de l'aigle avoit ı calemiel [tuyau];
Quant li vens se fiert [frappe] ens [dedans], si cante si très bel
Que mius vaut à oir que flajot ne festiel [instruments de musique[1]].

Qui pourrait dire que ce roman d'Alexandre, traduit plus tard en grec moderne, n'avait pas déjà pénétré dans l'empire d'Orient? Le nom du personnage devait lui assurer la faveur des Grecs, et puisque Aimé de Varennes entendit chanter dans Ipsala les hauts faits de Florimont père de Philippe, le panégyrique du petit-fils n'a-t-il pas pu balancer l'intérêt des romans d'Eumathe?

Nous n'avons pas l'intention de nier ce que l'auteur de Belthandros doit à la Grèce, pour attribuer à notre influence tout l'honneur de ses inventions. Il a bien pu emprunter à l'historien des amours d'Hysminé et d'Hysminias l'appareil magnifique dont il environne lui-même le dieu d'Amour. C'est en effet sous les mêmes traits que cette divinité s'offre à Hysminias dans un songe. Des vierges, des jeunes gens, marchent à ses côtés; autour de lui retentissent des chants aussi doux que ceux des Sirènes. Vient enfin le dieu sur un char de triomphe, et dans une pompe toute royale, tenant par la main Hysminé qu'il conduit à son amant[2]. Les songes, les enlèvements, les peintures de palais et de statues, tous ces ornements que prodiguait l'imagination épuisée des Grecs, nos poëtes s'en sont servis à leur tour pendant tout le moyen âge, imitateurs de leurs devanciers; mais peut-on cependant oublier les droits qu'ils semblent avoir sur les conceptions de ce genre?

Quand nous parcourons avec Belthandros les rangs de sta-

[1] *Li roman d'Alexandre,* d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, Henry Michelant, Stuttgard, 1846.

[2] *Εὐμαθίου φιλοσόφου τοῦ καθ' Ὑσμίνην*, etc. Liv. VI, vers la fin.

tues qui garnissent les abords du temple de l'Amour, quand nous considérons ces victimes d'une puissance à laquelle nul ne peut se soustraire, quand nous voyons couler leurs larmes, que nous entendons leurs soupirs; quand les unes semblent se complaire dans leur passion et y trouver des sujets de joie, nous nous rappelons aussitôt les tableaux de Philostrate, nous rapprochons de ces sculptures imaginaires d'autres statues, d'autres tableaux créés par l'esprit d'Eumathe; nous ne pouvons pas, non plus, ne pas signaler le *Triomphe d'Amour* de Pétrarque. Dans ces grands hommes, dans ces femmes célèbres, que le poëte italien attache au char du Tyran des cœurs, on retrouve, pour ainsi dire, les statues de Belthandros, mais transformées par l'histoire et par l'érudition classique. Pétrarque lui-même n'était qu'un imitateur. Nostra-Dama, dans son Histoire des poëtes provençaux, fait honneur au troubadour Gaucelm Faydit[1] de cette invention poétique. Défenseur exagéré de l'originalité du poëme grec, M. Ellissen ne peut pas s'empêcher de reconnaître que l'idée du Château d'Amour vient de la Provence. Pourquoi cette allégorie, répétée par des bouches françaises, n'aurait-elle pas provoqué l'imitation d'un Grec, soit dans le camp même des croisés, soit à la cour des seigneurs établis dans leurs conquêtes? Gaucelm Faydit partit,

[1] Gaucelm ou Ancelm Faydit, 1223. Ce troubadour avait fait un poëme contenant la description du palais, de la cour, de l'État et du pouvoir de l'Amour, à l'imitation duquel Pétrarque avait composé son *Triomphe d'Amour*. L'œuvre du troubadour est complétement perdue. La découverte de cet ouvrage jetterait une grande lumière sur l'histoire de la littérature italienne à ses débuts. (Crescimbeni.)

L'archiprêtre de Hita, mis en prison, de 1337 à 1350, par l'archevêque de Tolède, a beaucoup imité nos chanteurs du Nord aussi bien que ceux du Midi. On peut lire dans ses poésies des scènes comme celle-ci : Don Amour paraît avec une cour brillante, on vient lui faire hommage de tous les points de l'Espagne et de la France. — Sanchez, *Poesias castellanas anteriores al XV siglo*. — Ticknoor, *Histoire de la Littérature espagnole*.

dit-on, pour la Terre sainte, avec une certaine Monia, qu'il avait enlevée à un couvent. Y parvint-il jamais? nous n'en savons rien; mais, s'il s'arrêta en chemin, il dut rencontrer sur sa route des voyageurs plus constants dans leurs desseins, qui emportèrent peut-être en Orient les poésies de Gaucelm, en souvenir d'un compagnon de si joyeuse humeur.

Du reste, ces peintures de fontaines et de prairies, de palais et de colonnes, au milieu desquels réside l'Amour, ce sont autant de lieux communs dans notre vieille poésie. Il n'est pas bien difficile d'en citer des exemples. Dans le Fabliau de *Florance et Blancheflor*[1], ces deux *damoiselles* vont soumettre à la décision du dieu une question qui les divise, et bientôt elles arrivent dans un palais ainsi décrit :

Quant chevauchié orent assez
Tant que li midis fu passez,
La tor virent et le palais
Qui ne fu pas de pierre fais.
Là ou li dex d'Amors estoit
Qui en un lit se déportoit.
Roses i ot entremellées :
Les lates i sont bien ornées,
A clox de girofle attachiées,
Moult mignotes [menues] et bien ploiées.
De sicamor [sycomore] sont li chevron
Et li murs qui sont environ
D'arcs sont dons li dex d'Amors trait.
Si vos di bien, tot entresait,
Que ja postiz [battant de porte] n'i sera clos.
Ja ne sera vilains si os [osé],
Qu'il passe le postiz de la porte
Si le seel [sceau] d'Amors n'i porte.

Le dieu d'Amour préférerait sans doute l'auteur de Belthandros à celui du Fabliau, s'il avait à choisir un *fourrier*. Le

[1] *Méon*, t. IV, p. 355.

Grec n'épargne ni le marbre, ni le saphir, ni la *sardoine.* Il prodigue les statues, les bassins, les belvédères et les piscines. On reconnaît chez lui la richesse orientale. Il a entendu parler de ces palais merveilleux dont les Arabes et les Persans ont laissé des restes magnifiques, témoignages imposants de leur opulence. Il faut bien qu'il ait connu l'existence de ces deux châteaux, Sédir et Kaouarnak, bâtis par Noman-al-Aomar, le sixième roi de la dynastie qui régnait à Hirah. Ces bâtiments étaient construits avec une telle adresse, qu'une seule pierre en liait la structure. La couleur des pierres de leurs murailles changeait plusieurs fois dans le même jour[1]. Moins riches et moins brillants sont les souvenirs du trouvère. Il bâtit à son dieu d'Amour un palais aussi beau qu'il peut le faire; mais il ne peut lui prodiguer que les richesses qu'il a; des *clous de girofle*, du bois de sycomore, des roses cueillies peut-être aux environs de Provins, c'est tout ce qu'il peut inventer de plus somptueux. Il y a loin de notre France du nord aux portes de Tarse et d'Antioche. Mais qu'importe? les deux poëtes se sont rencontrés dans la même intention. Ils partagent sur l'Amour les mêmes idées; Belthandros lit une inscription qui défend de pénétrer dans Érotocastron à quiconque n'a pas senti les flèches de l'Amour; le trouvère dit de son côté : nul ne sera assez téméraire pour franchir le seuil de la porte,

Si le seel [sceau] d'Amour n'i porte.

Depuis la célèbre horloge envoyée par le calife Aroun-Al-Raschid à Charlemagne, l'Europe savait quelles merveilles enfantait l'industrie de l'Orient. On ne s'étonnera donc pas de trouver sur les murailles d'Érotocastron des créneaux couronnés de têtes de lions et de dragons qui rugissent en se répondant les unes aux autres, comme si elles étaient vivantes.

[1] Voir d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, à ces mots.

C'est là une invention qui prenait naissance tout naturellement dans le spectacle de la magnificence des villes grecques. Nos romans français nous offrent aussi de pareilles descriptions d'œuvres tout à fait étrangères aux habitudes de nos artisans[1]. Telles sont, dans le roman de *Flore et Blanchefleur*, les images de ces deux amants qui s'inclinent l'une vers l'autre au souffle du vent. Telle est encore la peinture, dans *Aimeri de Narbonne*, d'une espèce d'orgue assez compliqué : c'est un arbre de cuivre; sur chaque branche sont plusieurs oiseaux que le vent, ménagé par des tuyaux pratiqués avec art, fait chanter le plus mélodieusement du monde[2]. Ainsi éclate de toutes parts l'analogie entre l'œuvre du poëte grec et les traits les plus saillants de nos romans français.

Pour dépeindre la beauté qui les a séduits, les amants ont partout employé à peu près les mêmes figures; ils ont toujours mêlé les roses et les lis, enchaîné les perles et tracé les contours les plus gracieux. De ce que, dans deux ouvrages différents, deux portraits se ressemblent, il ne serait pas raisonnable de conclure que l'un des deux auteurs ait voulu imiter l'autre. On ne peut pas cependant s'empêcher de signaler des rapprochements singuliers quand on les rencontre. Belthandros fait ainsi le portrait de Chrysantza, à qui il vient de donner le sceptre de la beauté : « Ses sourcils sont noirs et artistement « tracés; les grâces ont travaillé à former la beauté de son vi- « sage; ses dents sont des perles, ses joues ont le coloris des « roses, ses lèvres en ont tout l'éclat; un doux parfum sort de « sa bouche, son menton est arrondi; ses bras sont blancs et « délicats, son cou fait au tour; sa taille a la souplesse du ro-

[1] On disait qu'Albert le Grand avait fait une tête parlante, automate à figure humaine, qui allait ouvrir sa porte quand on y frappait; que Roger Bacon avait fait un pigeon volant, des statues parlantes. (*Hist. litt. de la France*, t. XVI, p. 115.)

[2] *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 467.

« seau, sa démarche est gracieuse, toute sa personne est achevée, on dirait que les Grâces sont sorties d'elle; sa poitrine « est un jardin d'amour, sa démarche tient du prodige; quand « elle s'avance promenant ses regards autour d'elle, elle vous « ravit le cœur, elle vous enlève l'esprit [1]. »

Rapprochons de ce portrait détaillé de Chrysantza cet autre que nous empruntons à l'un des fabliaux publiés par Méon :

.... si ot
Les cheveux tex qui les veist
Qu'avis li fust, s'estre poist [si ce pouvait être],
Qu'il fussent tuit de fin or,
Tant estoient luisant e sor [blonds].
Le front avoit poli et plain,
Si com il fu fait à la main.
Sourcis brunes e large entrœil;
En la tête furent li œil

[1] Ὀφρυδία καταμαῦρα ἐφύσησεν ἡ τέχνη,
Γυοφύρια κατεσκεύασεν ἀπὸ πολλῆς σοφίας
Αἱ χάριτες ἐχάλχευσαν τὴν μύτην τῆς ὡραίας,
Στόμα χαρίτων χάριτες, ὀδόντια μαργαριτάρια
Μάγουλα ῥοδοκόκκινα, αὐτόβαπτα τὰ χείλη,
Ἐμύριζε τὸ σΊόμα τῆς, χώρις ἀμφιβολογίας,
Στρογγυλομορφοπήγουνος, ὑπὲρ ἀνασΊαλμένη,
Λευκοβραχίων τρυφερὰ, τράχηλος τορνευμένος,
Ἡ μέση της ὁλολύγνη μετὰ μεγάλης τέχνης,
Ἁπλῶς ὡς λεπΊοκάλαμον ἐκατεσκεύασέν την.
Τὸ κλίμα τοῦ τραχήλου της καὶ τὸν ὑπολύγισμά της,
Σῶμα καὶ γὰρ ἐξαίρετον, καὶ τῆς συνθέσεώς της
Νὰ εἶπες ὅτι χάριτες ἐξέρχονται ἀπ' αὐτήν.
Ὡς τρόχος ἐτροχάλευσε τὴν βρύσιν ὁ τεχνίτης,
Τὸ σΊῆθος τῆς παράδεισος ἐρωτικὸς ὑπάρχει.
Τὰ μῆλα τῆς ἐφέγγασιν ἀπὸ ψήλης θεωρίας,
Τὸ βλέμμα πανὺ θαυμασΊὸν, καὶ ἡ περπατησιά της
Ὅταν γυρίσῃ ἀπόκοτα, καὶ ἴδῃ ἐπάνω κάτω,
Θερίζει σου τὴν αἴσθησιν, κόπΊει σου καὶ τὴν φρόναν, et sq.

(Ms. 2909, fol. 22 et 23, v. 698.)

Clair et riant, vair e fendu,
Le nez ot droict e estendu,
Et mielz avenoit sor son vis [visage],
Le vermeil sor le blanc assis,
Que le synople [le vert] sor l'argent,
Tant parseoit avennament [d'une manière avenante].
Entre le menton e l'oreille,
Et de la bouche estoit vermeille
Qu'elle sembloit passe-rose,
Tant par estoit vermeille éclose;
Et si avoit tant beau menton,
N'en puis deviser la façon.
Mais la gorge, contreval,
Sembloit de glace o de cristal,
Tant par estoit claire luisant;
E dessus le pis de devant
Li poignoient dui mamelettes
Atel comme des pometes [1].

C'est, des deux côtés, on le voit, la même manière de concevoir la beauté et de la peindre. Dans les deux cas l'expression est semblable. Chez l'un le cou est fait au tour, chez l'autre c'est le front *qui est poli et plain comme s'il fast fait à la main*. Les sourcils sont bruns, les joues et la bouche vermeilles, et l'admiration pour certains agréments se traduit de même chez les deux poëtes. Seulement, il faut le reconnaître, le Grec, malgré l'infériorité de la langue qu'il emploie, comparée à celle des beaux temps d'Athènes, le Grec possède une palette plus riche; les tons, chez lui, sont plus délicats et mieux fondus. Irons-nous prétendre maintenant que le portrait du fabliau de Méon soit l'original de celui de Chrysantza? Non. Ce que nous cherchons à établir, c'est, dans le fait général et incontestable d'une influence de notre littérature

[1] *Méon*, t. IV, p. 409.

en Orient, les détails qui peuvent la rendre plus sensible. Peut-on se refuser à reconnaître ici la conformité des inspirations?

Qu'il nous soit permis de relever encore quelques traits où il nous semble voir les traces de l'imitation. Toutes les fois qu'il s'agit d'usages étrangers à la nation grecque, il paraît assez clair que le poëte n'a fait que reproduire ce qu'il voyait autour de lui, ce qu'il entendait réciter par les chanteurs, ou bien encore ce qu'il avait lu dans leurs œuvres. Les Latins avaient introduit avec eux les droits de la féodalité et les termes nécessaires pour les exprimer. Les historiens byzantins, obligés de les accueillir, les expliquent chaque fois qu'ils les emploient; c'est ainsi que l'on trouve dans Anne Comnène[1], dans Jean Cinnamos[2], dans Georges Pachymère[3], le mot français *lige* traduit par le néologisme grec *λίζιος*. Notre poëte, qui semble leur être postérieur et appartenir à une génération complétement gagnée aux habitudes occidentales, ne fait pas difficulté de se servir d'un terme désormais compris de tous ceux à qui il s'adresse. «A peine a-t-il vu le roi d'Antioche, «que Belthandros s'approche de lui, se prosterne à la façon «des Orientaux (*προσκυνεῖ*), et, bientôt après, il se fait «l'homme lige du prince, qui lui propose de rester à sa cour :

τὴν συντάγην τὴν ἔποικεν λήζιος νὰ ἐγίνη[4].

C'est une scène toute chevaleresque, dont l'auteur avait bien des fois, sans doute, vu la répétition, pour peu qu'il eût fréquenté les Français établis en Morée, dans l'île de Chypre, ou bien encore, ce qui ne serait pas impossible, en Sicile, au

[1] Liv. XIII, p. 406, 408, 413.
[2] Liv. II.
[3] Liv. IV.
[4] Ms. 2909, fol. 25 recto.

milieu des Normands qui venaient sans cesse offrir leurs *soudées* à des chefs d'entreprises et d'aventures.

La chasse au faucon, dont le roi d'Antioche goûtait le plaisir lorsqu'il rencontra notre chevalier errant, n'était sans doute pas un exercice inventé par les Occidentaux. Les Asiatiques en connaissaient depuis longtemps l'usage : les Assyriens, les Indiens, les Mèdes, les Perses, pratiquaient le vol du lièvre, de la grue et du renard, dès les âges les plus reculés. Il est question, dans l'histoire, des faucons du roi Mérovée, et l'on sait que le sultan Mohammed Ier tenait sept mille hommes au service de ses oiseaux et cent au service de ses chiens. Mais nos chevaliers eurent tout à enseigner, sur ce point, aux Grecs de Constantinople ou de la Morée[1]. Combien n'est-il pas digne de remarque que l'oiseau employé à cette chasse prenne, chez notre romancier, le nom de *φαλκόνη*, qui ne semble être que notre mot français habillé d'une livrée grecque,

.... *κ'έλυσαν τὸ φαλκόνην,*

quand Georges Pachymère (1258-1308) appelle encore *πρωτοιερακάριος* l'officier chargé des fonctions de grand fauconnier. N'est-il pas plus surprenant encore, que cet art, jusque-là presque inconnu, si ce n'est par l'histoire; se soit développé

[1] Coraï Ἄτακτα, t. I, p. 300 : *Οἱ παλαιοὶ καὶ Ἕλληνες καὶ Ῥωμαῖοι δὲν ἐγνώρισαν τὴν διὰ τῶν ὀρνίων κυνηγεσίαν, πλὴν ὅσον ἤκουσαν ἐξ ἱστορίας, ὅτι ἐγένετο εἰς τὴν Ἰνδίαν. Ὡς τέχνη, μνημονεύεται πρῶτον ἀπὸ τὸν Ἰουλίον Φίρμικον συγγραφέα σύγχρονον τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου. Ἡ τελειώτησις ὅμως αὐτῆς συνέβη μάλιστα κατὰ τὴν δωδεκατὴν ἀπὸ Χρίστου ἑκατονταετηρίδα (ὡς λέγει ἱστορία), ἤγουν κατὰ τοὺς χρόνους τοῦ Προδρόμου, ὅτε καὶ διδασκάλους ἔλαβε καὶ βιβλία εἶχε τὰ ὀνομαζόμενα ὀρνεοσοφία. Τοιοῦτον ὀρνεοσοφικὸν σύγγραμμα, ἐπροσφώνησε, κατὰ τὴν δεκατὴν τρίτην εἰς τὸν αὐτοκράτορα Μιχαὴλ τὸν Παλαιόλογον ὁ ἰατρός του, Δημήτριος ὁ Πεπαγωμένος· καὶ τοιοῦτον ἄλλο ἐξιδόθη κατὰ τὴν αὐτὴν ἑκατονταετήριδα ἀπὸ τῆς δύσεως τὸν αὐτοκράτορα Φριδερικὸν τὸν δεύτερον, τὸ περίφημον ὀρνεοσόφιον ἐπιγραφόμενον de arte venandi cum avibus. Περὶ τῆς τέχνης τοῦ δι' ὀρνέων κυνηγησίου. Ἴδε* Bekman.

dans l'empire grec précisément à la suite des premières expéditions des croisés, au point qu'il y eût désormais des maîtres et des livres pour en traiter? Faut-il oublier que ce fut à la prière de Michel le Paléologue que son médecin, Démétrius Pépagomène, écrivit un ouvrage sur cette chasse, au XIII[e] siècle, et que l'apparition de ce livre coïncide avec l'apparition d'un livre du même genre, publié par Frédéric II?

A tous ces détails, qui, réunis et placés sous un même coup d'œil, ne manquent pas d'une certaine force, nous joindrons l'analyse rapide d'un de nos romans français. Cet exposé aura l'avantage de présenter avec les aventures de Belthandros quelques analogies, sinon décisives comme preuves, dignes cependant d'attirer l'attention du lecteur.

M. Francisque Michel a publié les Aventures de Gautier d'Aupais; il s'y rencontre des situations qui paraissent se rapporter assez bien à celles où se trouve Belthandros, le héros grec. Gautier d'Aupais a fui la maison paternelle pour échapper aux mauvais traitements de son père. En vain sa mère, ses frères et ses sœurs, tous fondant en larmes, ont essayé de le retenir, il s'est éloigné pour jamais.

Pendant quatre ans il parcourt la France :

> Maintes terres passa; puis vint en Boulonois,
> Puis revint en Pontis; très parmi le Ternois,
> Par Ternois repéra et vint en Amiennois, etc.

Il ne s'arrête enfin dans ses courses que lorsque, en passant dans certaine ville, il voit une jeune personne dont la beauté le frappe; il en devient aussitôt amoureux. Pour se rapprocher d'elle, il entre en qualité de domestique chez son père. Celui-ci était vavasseur, et un de ses sergents avait procuré au pauvre amoureux la place de gaite (sentinelle) du château. Sa bonne façon le fait bientôt remarquer de ses maîtres, et il passe au

service de la table. Dans ses nouvelles fonctions il peut voir tous les jours celle qu'il aime, mais comment lui parler? Le chagrin qui le tourmente le fait dépérir. Il y eût succombé, s'il ne se fût adressé au jongleur du château. Il lui fait la confidence de son amour, et le jongleur s'empresse de venir à son aide. Il l'engage à se faire jongleur lui-même et lui donne les leçons de l'art qu'il pratique. Les progrès de Gautier sont rapides, et bientôt ses chansons font le plaisir des gens qui habitent ce château. Il se fait entendre à la *pucele* un jour que ses parents étaient à l'église. La jeune fille le fait asseoir près d'elle et le prie de lui raconter une aventure, rimée ou non. Au lieu d'exprimer les sentiments de quelque héros imaginaire, Gautier fait connaître son amour à la jeune fille, et, tout éperdu, il s'enfuit. Il avait tort de s'alarmer de son aveu, la jeune fille l'aimait. Depuis longtemps elle avait remarqué son bon air et soupçonné en lui des sentiments au-dessus de sa condition. Dans une seconde entrevue la *pucele* fut moins réservée, le chanteur fut moins timide. Inutile de nous arrêter sur des détails d'une prolixité fatigante. Le faux serviteur avait fait connaître sa naissance; il avait raconté ses aventures à la fille du vavasseur. En personne avisée, elle n'avait pas ajouté foi à son récit sans prendre elle-même des informations. Un messager parti pour le pays de Gautier confirme les détails qu'il a donnés lui-même. Rien ne s'oppose plus à ce qu'il découvre son amour aux parents de la jeune fille. Le vavasseur consent à une union que le père de Gautier d'Aupais ne peut qu'approuver; aussi vient-il, avec un cortége de plus de cent chevaliers, assister au mariage de son fils[1].

Quoique les romans d'aventures aient tous entre eux une grande ressemblance, et qu'ils offrent, à peu près tous, les mêmes incidents, nous ne pouvons nous empêcher de voir,

[1] *Hist. litt. de la France*, t. XXII, p. 767.

entre Belthandros et Gautier d'Aupais, une conformité qui ne dépend peut-être pas seulement du hasard. Les savants auteurs de l'Histoire littéraire de la France fixent, en général, au XIV[e] siècle la rédaction définitive de la plupart des romans que nous possédons aujourd'hui. Comme il n'est pas une de ces histoires qui nous soit parvenue dans son texte primitif, que les remaniements ont été quelquefois jusqu'à changer les circonstances les plus importantes d'un poëme, qui sait si la même version originale, aujourd'hui perdue, n'a pas inspiré le poëte grec, auteur de Belthandros? La fuite des deux héros pour échapper aux mauvais traitements de leur père; l'intervention de serviteurs dévoués et discrets; la condition inférieure où les deux amants se trouvent volontairement placés; le mystère de leurs amours; l'événement heureux qui leur permet de s'aimer en liberté; la réconciliation d'un père autrefois trop sévère avec un fils trop rigoureusement traité: tous ces faits se trouvent, dans les deux œuvres, si bien en rapport les uns avec les autres, que nous avons cru devoir signaler cette ressemblance.

On n'a pas oublié le dévouement de la fidèle Phédrocasa. Pour sauver l'honneur de Chrysantza, elle consent à passer pour l'amante de Belthandros; elle se prête à la fiction d'un mariage supposé, et, le lendemain de cette union, on montre à tous ceux qui habitent le palais la preuve que Phédrocasa est devenue l'épouse de Belthandros. Ce vêtement souillé, qu'on doit étaler aux regards de tout le monde, se rapporte à l'un des plus anciens usages de l'Orient. C'est l'observation d'une loi des Juifs[1]. Du temps de Martin Crusius cette cou-

[1] *Deutéronome*, XXII, 17: «Lorsque le mari diffamera sa femme, disant, je n'ai «point eu sa virginité, alors le père et la mère de la jeune fille prendront et «produiront les marques de la virginité devant les anciens de la ville à la «porte.»



tume existait encore dans l'île de Chypre, où il l'avait remarquée, ainsi que dans toutes les autres contrées de l'empire grec[1]. Mais le vêtement (*ὑποκάμισον*) que présenta Phédrocasa ne lui appartenait point, c'était celui de Chrysantza. Or, dans un vieux roman français de Tristan, Brengwain, la dame suivante d'Yseult, lui rend à peu près un service semblable. Voici le passage de ce roman traduit en anglais par Thomas, le rimeur d'Erceldone[2] : « Ysonde épouse le roi Marc, mais, « pour cacher au roi son commerce coupable avec Tristrem, « elle substitue Brengwain à sa place, la première nuit de « ses noces. Après le premier somme du monarque, Ysonde « revient se coucher auprès de son royal époux. . . Le soup- « çon s'empare de l'âme de la belle Ysonde; elle craint que « Brengwain ne trahisse le secret dont elle est la confidente. « Elle paye des assassins pour faire périr sa fidèle suivante. « Brengwain est conduite par ces brigands dans une sombre « forêt, où ils se préparent à exécuter leur sanglante mis- « sion. Les prières de la pauvre demoiselle touchent pourtant « les meurtriers. Elle proteste que son seul crime fut d'avoir « prêté à Ysonde une robe de nuit propre, la première nuit « de ses noces, parce que la chemise royale avait été salie par « accident. Ils rapportent à la reine ce qu'a dit Brengwain, « comme si c'eussent été ses dernières paroles. Ysonde, re- « connaissant la fidélité de sa servante, déplore sa perte, et « jure de la venger sur ses prétendus assassins. Ceux-ci font

[1] Martin Crusius, *Turco-Græciæ libri VIII*, p. 209 : « Quando nuptiæ cele- « brantur, si mane *σημεῖα τῆς παρθενίας ἐν τῇ γαμικῇ στρωμνῇ* a mulieribus in- « venta sunt, exoritur lætitia. Si non inventa, obticetur. Sponsus illam remittit « parentibus, nisi Turcicus magistratus, muneribus corruptus, cogat eum reti- « nere. »

[2] Walter Scott, *Œuvres complètes*, t. I, précis de l'histoire de Tristrem par Thomas, le rimeur d'Erceldone. Ce poëte vivait sur la fin du XIIIe siècle, date attestée par une charte où son fils se fait connaître sous le nom de son père.

« alors paraître Brengwain, qui rentre en faveur auprès d'Y-
« sonde. »

Walter Scott, à qui nous empruntons ce passage, fait remarquer que l'allégorie est plus délicate dans le vieux roman français : « Quand madame Yseult se partit d'Yrland, elle avoit « une fleur de lis qu'elle devoit porter au roi Marc; et une de « ses demoiselles en avoit une aultre. Madame perdit la sienne « dont eust été mal baillée, quand la demoiselle lui présenta, « par moi, la sienne, dont elle fut saulvée, et cuide que pour « cette bonté me fait-elle mourir, car je ne sais aultre achoison. »

Faut-il voir dans ces rapprochements de simples coïncidences fortuites? N'y a-t-il dans le poëme grec qu'une de ces circonstances banales employées par tous les romanciers, et qui peuvent prendre place dans tous les romans? Non certes. S'il est aujourd'hui prouvé que Tristan avait passé les mers à la suite des croisés, que ses aventures s'étaient répandues en Romanie, qui nous empêche de retrouver dans ce dernier détail du poëme de Belthandros une preuve de plus des emprunts que l'auteur a faits à nos traditions chevaleresques?

Enfin, pour nous résumer sur cette œuvre, de toutes les compositions en grec moderne qui ne sont pas des traductions directes de quelque roman français, et où l'on découvre la trace manifeste d'une influence étrangère, *Les amours de Belthandros le Romain et de Chrysantza, fille du roi d'Antioche la grande*, nous semblent le poëme le plus intéressant et le plus ancien. Il y règne un grand esprit de réserve et de pudeur; il ne s'y rencontre rien que le goût puisse blâmer. Nous sommes loin des tableaux lascivement pudiques des anciens romanciers. Le ton général, la sobriété des détails, la simplicité de l'aventure, rappellent nos premières chansons de geste, si rapides, si chastes, quoiqu'il y ait déjà dans l'œuvre grecque toute la galanterie des romans d'aventures. Ce n'étaient pas en

effet les romans du cycle carlovingien qui pouvaient plaire aux peuples de l'Orient. Les conceptions sauvages et souvent bizarres qu'on y rencontre, les violences de l'esprit féodal qui les remplissaient, les descriptions de sites abruptes, de mers orageuses, où se complaisaient leurs auteurs, commençaient déjà, chez nous, à céder la place aux traditions venues de la Bretagne, et aux inventions plus raffinées des Chanteurs de la Table ronde. Aussi croyons-nous trouver dans ces caractères le moyen de fixer la date de ce poëme.

Nous ne placerions pas cette œuvre au début des croisades : notre langue et nos romans ne devaient pas inspirer alors un bien vif intérêt aux habitants de l'empire byzantin. Ils ne nous considéraient encore que comme des barbares, comme une race de fer, pour qui les beaux-arts n'avaient aucun attrait. Peut-être à mesure que les expéditions des croisés se succédaient commençaient-ils à nous voir avec d'autres yeux. Mais nous entrâmes dans Constantinople. Pour un temps notre influence devint stérile sur des cœurs que la haine animait contre nous. Les statues brisées, les bibliothèques incendiées, les villes saccagées, tout ce spectacle de fureur et d'insolente conquête n'était pas fait pour réconcilier des peuples déjà séparés par la plus irrésistible des inimitiés : les querelles théologiques.

Il y eut cependant une contrée où notre domination parut moins dure, et se gagna même tous les cœurs. Ce fut en Morée, quelque vingt ou trente ans après la conquête de ce pays par nos armes. Les Champlitte, les Villehardouin, les Guillaume de Montferrat, les Brienne, les Conon de Béthune, les Robert de Blois, tous ces seigneurs qui encourageaient la poésie et la cultivaient eux-mêmes, ont dû faire naître autour d'eux des romanciers en langue vulgaire. Quand ils eurent épousé ces belles Grecques qui n'avaient plus peur de leur bru-

talité, il fallut bien à ces femmes des plaisirs qui répondissent à la finesse de leur esprit. La langue des vainqueurs n'était plus pour elles un langage inintelligible et barbare; mais pouvaient-elles oublier l'idiome de leur patrie? Si, dans Athènes, on parlait *axi bel francès que dins Paris*, la langue grecque n'y avait pas péri pour cela.

Ce n'était pas seulement dans les cours des princes que la poésie étendait son influence. Le peuple grec, qui ne manqua jamais d'*aèdes*, avait besoin d'être distrait des idées d'indépendance et de révolte qui lui revenaient par violentes secousses. Qui sait même si la politique des vainqueurs, autant que leurs exemples, ne firent pas naître des poëtes populaires? C'est bien à la foule en effet que s'adresse l'historien anonyme de Belthandros, et l'on ne peut pas se refuser à voir dans cette particularité une preuve de l'ancienneté de ce poëme. Fauriel dit, en parlant des *Amours de Lybistros, chevalier latin, et de Rhodamné, princesse d'Arménie*, que l'ouvrage est indubitablement plus ancien que la copie de ce roman conservée à la Bibliothèque impériale de Paris, et attribuée au XVe siècle; puis il ajoute : « Une histoire des aventures de Bertrand le Romain « et de la belle Chrysantza, fille du roi d'Antioche, n'est peut-« être pas moins ancienne que la précédente. » Nous osons dire qu'elle est plus ancienne et qu'elle porte les traces évidentes de cette ancienneté. Une grande simplicité dans le récit, un style naïf, un préambule fait pour des auditeurs que le hasard rassemble; un faible souvenir de l'antiquité; voilà ce qui ne se rencontre plus dans le roman de Lybistros. Coraï va même jusqu'à prétendre que l'ouvrage qui nous occupe n'est guère postérieur au poëme de Ptochoprodromos, auteur dont l'existence est attestée à l'année 1140[1].

[1] Coraï *ἄτακτα*, t. II, Prolégomènes ζ : *τὸ ποίημα φαίνεται πολὺ ἀρχαιότερον τοῦ Γεωργιλλᾶ, καὶ ἴσως ὄχι πολὺ νεώτερον τοῦ Πτωχοπροδρόμου.*

Quant à trouver dans les détails de ce roman rien qui puisse lui donner une valeur historique et le rattacher à quelque fait d'une date certaine, cela nous semble impossible. Tout s'y passe dans un monde imaginaire; à moins qu'il ne faille voir, dans le mariage de Belthandros et de Chrysantza, une allusion poétique à l'union de l'un des chefs latins avec la fille de quelque prince de la Grèce; et, dans ce cas, resterait toujours la difficulté de déterminer le nom des époux[1].

[1] Pour attester l'empire qu'exerçaient les traditions venues de la France, et les réeils des chevaliers occidentaux, sur les imaginations des princes nés dans les conquêtes faites par les croisés, nous citerons le fait suivant, qui se passa, en 1349, dans l'île de Chypre : Hugues de Lusignan, roi de Chypre, était d'une extrême dureté; son fils Pierre conçut le projet d'échapper à cette autorité despotique, et voici comment il l'exécuta :

Si se pensa qu'il partiroit
De son pays, et qu'il iroit
En France pour honneur acquerre.
Car aussi y avoit-il guerre;
Et pour acointier les signeurs,
Les grans, les moyens, les meneurs [minores]
Les chevaliers, les escuiers,
Les bourgeois et les saudoiers,
Et plusieurs autres qui armer
Se vorroient outre la mer.
Car il y avoit des parans,
Des plus grans et des plus parans [du plus haut parage]
Pour eus requerir por linage
D'entreprendre le saint passage....
Si parti en une galée,
Bien abilie et bien armée,
Sans le sceu du roy son père
Et de la royne sa mère.
Mais ne say qui le revela,
Et dist au roy : «Sire, vez la
«Vostre fil en ceste galée;
«Ne say quelle part sera s'alée [son allée].»
Et quant li rois a ce veu,
Il ot le sanc tout esmeu,
Et dist : «Or tost alez après,
«Et si le sievez si de près

Que l'auteur du roman de Belthandros ait vécu, soit dans la Morée, soit à Chypre, soit dans la Sicile, où la littérature des Normands dut se mêler à celle des Grecs dans des rapports journaliers, nous ne pensons pas qu'il faille placer la composition de cette œuvre avant la deuxième moitié du XII[e] siècle et après les premières années du XIII[e], de 1140 à 1261.

«Que mort ou vif le ramenez.
«Lui, sa gent et toutes ses nez [vaisseaux].»
La gent le roi s'aparillièrent
Et leurs galées abillièrent,
Et parmi la mer le suirent
Jour et nuit tant qu'il le prisrent...
Par tel guise l'araisonna,
Et puis tantost l'emprisonna.
Et le tint II mois et IX jours
En prison. Tels fu ses séjours.

(Guillaume de Machault. Ms. 7609, cité par M. de Mas-Latrie dans son ouvrage : *Chypre sous la maison de Lusignan*, t. II.)

CHAPITRE VI.

LES AMOURS DE LYBISTROS, CHEVALIER LATIN, ET DE RHODAMNÉ, PRINCESSE D'ARMÉNIE. MANUSCRIT GREC DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE PARIS; N° 2910 IN-4°. ANALYSE; RAPPROCHEMENTS AVEC QUELQUES ŒUVRES DU MOYEN ÂGE.

Le manuscrit grec n° 2910 de la Bibliothèque impériale de Paris contient l'histoire des *Amours de Lybistros, chevalier latin, et de Rhodamné, princesse d'Arménie.* Ce manuscrit sur papier, du format in-quarto, est attribué au XVIᵉ siècle par les auteurs de l'ancien catalogue de la Bibliothèque du roi; il a jadis appartenu à Colbert. Le temps ne l'a pas trop maltraité, mais il y manque quelques feuillets à la fin. Cet accident nous empêcherait aujourd'hui de savoir comment se terminent les aventures de Lybistros, si Martin Crusius n'avait eu dans les mains une copie plus complète, dont il s'est servi pour l'analyse qu'il a donnée de ce roman.

Dans ce manuscrit, les vers se suivent comme des lignes de prose, seulement une lettre rouge indique le commencement de chaque vers nouveau. L'écriture en est fine, élégante, ce qui n'empêche pas d'y rencontrer souvent les erreurs que nous avons déjà signalées dans le manuscrit de Belthandros, et qui viennent de la difficulté de distinguer toujours bien nettement, avec une instruction médiocre ou insuffisante, les syllabes différentes que la prononciation confondait dans un son uniforme. Ce roman est écrit en vers politiques non rimés. Le manuscrit 2910 présente un désordre qui vient

d'une méprise de copiste. Au commencement du folio 7 la narration est tout à coup interrompue, et des idées d'un nouvel ordre se présentent au lecteur, qui finit bientôt par retrouver le fil du récit, et n'est plus arrêté qu'au folio 90, où se lisent ces mots *νὰ κοχλα*; il se rappelle alors que le folio 8 commence par cette syllabe *ζη*, qui, ne pouvant être expliquée en aucune manière, vient compléter le mot interrompu *κοχλάζη*, et dissiper une obscurité profonde dans le texte. Il y aurait là tout un remaniement à faire, indiqué d'ailleurs par de petits signes mis au bas des pages interposées.

Martin Crusius a donné de ce roman une analyse dans son livre intitulé *Turco-Græciæ libri VIII, etc.* il en a rapidement indiqué les principaux événements. C'est grâce à lui que nous connaissons la fin des souffrances du principal héros et la manière dont il récompensa le zèle de son ami. Martin Crusius eut connaissance de ce roman, en 1562, par un fragment que lui en avait envoyé Antoine de Remchingem. Le possesseur en avait fait l'acquisition, en mer, pour un anneau d'or. Il croyait, dit-il, que c'était une chose de valeur, parce que le manuscrit contenait des images tracées à la plume. A la mort d'Antoine de Remchingem, le manuscrit entier fut offert à Martin Crusius, qui réussit, par une très-longue application, à faire disparaître le désordre qui y régnait. A travers les débris qu'il avait rassemblés, il put lire toute l'histoire, dont il donne le sommaire. Tout ce qu'il en dit est fort exact, mais beaucoup trop concis. Peut-être nous saura-t-on gré d'entrer dans de plus longs développements.

Il y a deux héros dans ce roman, Lybistros et Clitophon. Il leur a suffi de s'être rencontrés pour devenir amis et se dévouer l'un à l'autre. Clitophon a quitté son pays parce que, épris d'amour pour sa cousine, il redoutait la colère et la jalousie de l'homme à qui elle était fiancée. Nous disons en un

mot quelle fut son histoire, pour n'avoir plus qu'à le suivre dans les entreprises qu'il tente avec Lybistros.

« Dans une plaine, le long d'un fleuve, au milieu des arbres « et des eaux fraîches, un cavalier chemine tout seul. Il est du « pays des Latins, tout annonce en lui la noblesse. Sa beauté « charme les yeux; sa chevelure est blonde, son menton est « sans barbe. Il est à cheval, un faucon sur son poing; un « chien le suit par derrière [1]. Il est revêtu de ses armes, des « pleurs coulent de ses yeux, des soupirs s'échappent de sa « poitrine : quelque peine d'amour tourmente son cœur. Clitophon, qui sent les mêmes chagrins, se prend de compassion « pour l'étranger; il l'aborde, il le questionne. Muet d'abord, « Lybistros finit par répondre : « Puisque vous me forcez de « parler, écoutez d'où me viennent mes peines. » Mais, avant « d'aller plus loin, les deux chevaliers s'unissent par un serment « d'amitié. La promesse échangée d'être toujours prêt à se « porter secours l'un à l'autre, le chevalier latin commence « le récit de son histoire.

« Je suis né dans les honneurs et dans la richesse. Long« temps j'ai vécu sans inquiétude. Tous mes jours étaient beaux « et ramenaient pour moi les plaisirs en foule. J'ignorais l'a« mour : mon cœur était insensible et libre. Un jour je sortis « pour chasser dans la plaine. J'arrivai sous des arbres, où je « vis deux tourterelles qui jouaient ensemble et se caressaient « tendrement. Je délie mon faucon, je saisis mon arc, et je

[1] Λατῖνος ἦτον εὐγένης ὀκάπιος ἀπὸ χῶραν,
Ἄγουρος, ἐπιτηδεῖος, εὔμορφος εἰς τὴν πλάσιν,
Νέος, πολλὰ καλλόκοπος εἰς θέσιν, καὶ εἰς σχῆμα,
Ξανθὸς, μακρὸς, ἀγενεῖος, τριγύρου κουρέμενος.
Φάριν ἐκαβαλίκευσεν, καὶ ἐνάσταν, καὶ ἱεράκιν
Καὶ ὀπίσω ἠκολούθητον σκυλὶν μὲ τὸ λυτάριν
Ζώσμενος ἦτον ἄρματα καὶ ὑπήγενεν τὸν δρόμον.

(M. 2910, f. 1.)

« tue l'une des deux tourterelles. L'autre bientôt tombe à son « tour devant moi, elle était morte de douleur. Je m'en étonne. « Un de mes parents était là, je l'interroge; il m'apprend alors « les mystères de l'amour et ses douceurs mêlées d'amertume. « Tu vois cet oiseau, me dit-il, il vole dans les airs, il se joue « dans les arbres, qu'on vienne à tuer sa compagne, il ne va « plus d'arbre en arbre pour s'y reposer. Adieu le vert feuil- « lage, adieu les claires fontaines! Il s'arrête sur quelque « pierre aride pour y pleurer l'amie qu'il a perdue. Ne t'étonne « pas de voir ces oiseaux sensibles à l'amour, quand les arbres « eux-mêmes en éprouvent la puissance, témoin le palmier; « quand l'aimant attire à soi le fer, et quand, du fond de l'eau, « la murène vient s'unir au serpent sur le rivage.

« Plus tard j'eus un songe : Agapé et Pothos s'étaient em- « parés de moi et m'avaient conduit dans un sanctuaire. Sur « un trône vint s'asseoir un dieu d'une ravissante beauté. « D'abord il s'offrit à mes yeux avec le visage d'un enfant. Il en « avait le tendre coloris et la grâce. Puis il prit successivement « les traits d'un homme mûr et ceux d'un vieillard. Ces trois « formes m'avaient surpris, je cherchais à me les expliquer, « quand une voix dans la foule me cria : « Ce dieu, c'est l'A- « mour. » Et le gardien qui m'accompagnait me fit jeter à ses « pieds. Aussitôt je me prosterne, et, les larmes dans les yeux, « je luis dis : « Amour, souverain maître du monde, souverain « seigneur des êtres animés et de ceux qui ne le sont pas; qui « pourrait échapper à ta puissance? Quand j'étais libre, in- « sensé! je t'ai méprisé; roi puissant ne punis pas ma faute! Il « suffit que tu m'aies effrayé. Aie pitié de moi! J'ai juré que « je serais ton esclave, que j'obéirais en homme lige à toutes « tes volontés. » De son côté il me répondit : « Relève-toi! je « m'attendris sur toi, je te prends en pitié! La faute que tu « as commise, je ne te l'impute pas : je ne m'en souviens plus.

« Accueille l'amour dans ton cœur, l'amour d'une belle et noble « jeune fille, Rhodamné, dont Chrysès est le père. » Je tombai « à terre et l'adorai; puis je vis un mystère étrange : il parla « de ses trois bouches et il n'en sortait qu'une seule voix. Ap- « parurent ensuite deux femmes, belles toutes les deux. L'une « portait une couronne de perles blanches comme la neige sur « laquelle on n'a pas marché; l'autre avait sur la tête des « pierres précieuses qui brillaient comme la flamme : c'était la « Justice avec la Vérité.

« A la droite de l'Amour, la Vérité, revêtue d'une robe de « pourpre, me jurait que je ne serais jamais trompé dans mon « amour; à gauche, la Justice me faisait un serment sem- « blable. « Puisque tu veux, me dit-elle, te soumettre à la vo- « lonté de l'Amour, jure, afin que tu puisses savoir du devin « les maux que tu dois souffrir, et le temps où tu pourras pos- « séder l'objet de tes vœux. » Alors elles me laissent et l'A- « mour revient : « Qu'attends-tu, Lybistros, suis-moi, je t'em- « mène pour jurer. » Il dit et me conduit dans le sanctuaire « où se prêtait le serment. Je vis là Amour représenté en « peinture; d'une main il tenait une épée tranchante et de « l'autre une lampe allumée. Il y avait une inscription. Je « m'efforçai de la lire, et j'y vis ces mots : « L'Amour est invin- « cible. Le ciel ni les abîmes ne peuvent échapper à sa puis- « sance. Il n'est rien dans le monde qui ne doive reconnaître « sa loi. » J'entrai pour prêter le serment, et je vis peints de « couleurs éclatantes une aile avec un arc, et au-dessous il y « avait ces mots : « Le serment des amours est redoutable. « Jure. Je suis la loi d'amour, ceci est mon aile, ceci est mon « arc. Jurez. Soyez tous mes esclaves liges (*λίζιοι δοῦλοι*). « Parjures, vous ne pourriez vous soustraire à ma justice. Si « vous volez dans le ciel; l'amour a des ailes pour vous y at- « teindre; si vous descendez dans un abîme, il saura vous y

« poursuivre; si vous errez dans le monde, il a son arc qu'il « manie avec adresse. » Je m'engageai par un serment. Parut « alors un devin qui prononça ces mots : « Souffrances que « doit endurer Lybistros... τὰ θέλει πάθη Λύβιστρος. Lybistros, « prince de la terre latine, riche et puissant monarque, quit- « tera sa patrie. Il s'exilera sur la terre étrangère pour y cher- « cher Rhodamné, la belle. Pendant deux années il faudra « qu'il erre pour la trouver. A partir du jour où il la trouvera, « avec le secours d'un ami fidèle, il doit errer un an encore. « Puis il deviendra roi dans Argyrocastron, où il finira ses « jours avec Rhodamné. » Cette prédiction faite, je sors de « mon rêve; je cherche autour de moi les objets que j'ai vus, « ils se sont évanouis. Je raconte de nouveau mon rêve à « celui qui recevait mes confidences. Il me dit, quand j'en vins « au nom de Rhodamné : « Il est temps, Lybistros, de quitter « votre patrie. Ne vous affligez pas : laissez là vos parents « et vos amis pour courir après celle que l'Amour vous « a promise. Vous deviendrez plus tard la consolation de « ceux que vous aurez affligés d'abord. » Ainsi me parlait « cet ami. Mon cœur était troublé par les soucis. Quand re- « vint la nuit, je tombai dans un songe nouveau. Il me sem- « bla que j'étais dans un lieu charmant, tout rempli d'arbres, « tout fleuri, tout paré des mains de l'Amour, éclairé par la « Passion (Πάθος) embelli par l'Affection (Ἀγάπη). Deux fon- « taines y coulaient, les Grâces en avaient fait leur séjour. « L'Amour y parut sous les traits d'un petit enfant. Ses épaules « étaient garnies d'ailes, l'une de ses mains portait un arc « d'argent, de l'autre il conduisait une jeune fille : c'était « Rhodamné. Quelle beauté! je songeais au bien que procure « l'Amour, quand le dieu me dit : « Lybistros, vois-tu cette « jeune fille? Tu admires sa beauté; tu en es ravi; elle est « fille de Chrysès, roi d'Argyrocastron; c'est elle que l'Amour

« t'a promise, c'est d'elle que tu dois faire la conquête : je te « la donne, étends la main, vis longtemps avec elle, meurs à « ses côtés. Incline sous le joug de l'Amour ta tête rebelle. » « Il dit, j'étends la main, je reçois la jeune fille, je jure de « l'aimer, et de plaisir je me réveille. En vain je cherche au- « tour de moi les objets qui viennent de me charmer.

« Enfin le jour paraît. Tout plein de trouble, je raconte « mon nouveau songe au même confident. Je le consulte sur « les moyens de trouver Rhodamné et voici sa réponse : « En- « voyez des gens pour répandre votre nom sur la terre, et « faire connaître votre valeur. » Mais, quand il me vit résolu « à partir moi-même : « Avant, allez, me dit-il, assurer la paix « de votre royaume. Mettez à votre place un homme prudent « qui gouverne le pays en votre absence, choisissez des com- « pagnons pour vous suivre dans vos courses errantes. » — « C'est à vous que je confie ce soin, lui répondis-je. » Aussitôt « je fais assembler la jeunesse de mes États, je fais appel à « ceux qui veulent partager mes dangers. Entre tous ceux qui « briguent cet honneur j'en choisis deux cents. Te dirai-je « toutes mes courses et toutes mes aventures. Nous arrivâmes « enfin dans cette prairie où tu m'as rencontré. Nous nous « arrêtâmes pour prendre du repos. Au point du jour nous « vîmes briller des murailles d'une splendeur égale à celle du « soleil. C'était une ville dont les murs semblaient être d'ar- « gent. « Réjouis-toi, disent aussitôt mes compagnons, tu as « trouvé, ô Lybistros, la ville que tu cherchais. »

« Je déploie ma tente, je plante mon étendard, et nous « restons un jour entier dans la plaine. Les habitants de la « ville s'en étonnent. Effrayés ils envoient vers nous, et nous « apprenons que la ville s'appelle Argyrocastron ; Chrysès, le « père de Rhodamné, en est le roi. Devant Argyrocastron j'eus « un songe. L'Amour m'apparut encore, et, me touchant la

« tête : « Plus de chagrin désormais, ô Lybistros, tu es enfin « arrivé près de la ville de Rhodamné. Sache que je marche « avec toi. Je vais aller blesser la jeune fille avec une de mes « flèches, afin qu'elle réponde à ton amour par un amour « égal. » Il s'enfuit, le sommeil m'abandonne, et mes com- « pagnons à qui je raconte mon rêve, me pressent d'entrer « dans la ville. « Faisons-en le tour, leur dis-je, tâchons de « découvrir la demeure de la fille du roi. Établissons-nous « près des murs, et mettons tous nos soins à faire amitié avec « ceux qui habitent à l'intérieur. »

« Argyrocastron est une ville bâtie en forme de triangle. « D'un côté s'élèvent douze tours couronnées de créneaux d'a- « cier, œuvre d'un artiste habile. Au souffle du vent, il sort « de ces créneaux une voix harmonieuse. On eût dit que la « cité tout entière n'était bâtie que d'une pierre unique. A « gauche, vers la porte, on voyait douze statues. Chacune « d'elles portait un cartouche à la main : une inscription y « était gravée expliquant le nom et les effets de chaque vertu. « C'étaient la Prudence, le Courage, la Vérité, la Foi, la Jus- « tice, la Tempérance, la Constance, la Charité, la Prière, « la Longanimité, l'Espérance et l'Aumône.

« Au côté droit, il y avait les douze mois. Mars, tout cou- « vert de son armure, respire la fierté d'un soldat; il dit : « Je « commence l'année. Soldats n'oubliez pas qu'il faut marcher « à l'ennemi. » Avril : « Je conduis les troupeaux dans les « champs, je fais jaillir le lait, je vois bondir les agneaux. » « Mai, sous la forme d'un beau jeune homme, sur la tête une « couronne de fleurs, dans les mains une rose : « Profite du « beau temps, si tu es sage, ne laisse pas les beaux jours s'é- « couler sans te divertir. » Juin porte sur l'épaule un manteau « de pourpre; ses mains sont remplies de fleurs : « Je vis dans « le plus beau temps de l'année, je fais mûrir les fruits qui

« remplacent les fleurs. » Juillet était nu, sur la tête une cou-
« ronne d'épis; tout courbé sur sa faux, il coupe, il mois-
« sonne les épis : « Je moissonne, dit-il, les fruits de la terre. »
« Août semble haleter sous la chaleur qui le suffoque; on lit
« dans l'inscription qu'il porte que, pour éteindre les feux du
« soleil, les bains et les eaux fraîches attirent les mortels al-
« térés. Septembre cueille les raisins, et il en boit la douce
« liqueur. Octobre est représenté sous les traits d'un chasseur;
« d'une main il tient un chien et un oiseau : « Je chasse, dit-
« il, je poursuis le gibier, c'est mon plaisir, c'est mon passe-
« temps. » Novembre sous les traits d'un laboureur; à ses pieds
« du blé pour le semer : « Je sème, un autre moissonne ce que
« j'ai semé. La terre le rend en quantité trois fois plus abon-
« dante. » Décembre est couvert d'un lourd manteau. Janvier,
« chasseur hardi, court derrière un chien; il tient un faucon
« sur sa main : « Le chasseur ne s'arrête pas, il court; le temps
« le presse et l'emporte. » Février s'offre sous l'aspect d'un vieil-
« lard; il porte un réchaud à la main : « Je me chauffe à cause
« du froid; personne ne pourrait m'en faire un reproche. »

Ces descriptions achevées, l'auteur en entreprend de nouvelles. Autour du Κουβουκλεῖον, c'est-à-dire du palais en forme de dôme où habite Rhodamné, Lybistros vit aussi douze génies sculptés qui représentaient par des personnifications subtiles les divers effets et accidents de l'amour dans les cœurs. Nous n'allongerons pas cette analyse par l'explication des attitudes différentes de ces génies et des inscriptions qui les accompagnent, nous reprenons la suite du récit.

« Mes compagnons, continue Lybistros, me pressaient
« d'agir, et me reprochaient de laisser les jours s'écouler sans
« profit. J'avais reconnu l'endroit où habitait Rhodamné. Il
« me vint l'idée de lui écrire une lettre et de la lancer au
« moyen d'une flèche dans la chambre où la jeune fille pa-

« raissait quelquefois. Le trait part, il pénètre dans l'appar-
« tement. Les femmes de la princesse y jouaient, elles s'em-
« parent de la flèche et se la disputent. Elles ne savent en
« effet à qui elle s'adresse. Rhodamné survient, elle reconnaît
« que la lettre est pour elle, et, sortant avec son eunuque, elle
« va se promener sur les murs pour lire ce qui suit : « Ap-
« prenez combien je vous aime; depuis quel temps je souffre
« pour vous; quels dangers j'ai courus, quelles épreuves j'ai
« subies. Une pierre s'en attendrirait, le fer prendrait un cœur
« pour compatir à mes maux, s'il pouvait en entendre le
« récit. Je n'ai que mon amour; il est mon seul appui, voyez
« ce que je souffre, apprenez-le par ce billet, ayez pitié de
« moi. Depuis deux ans j'erre loin de ma patrie, et c'est pour
« vous que je souffre cet exil. » Telle fut ma première lettre.

« Vers le milieu de la nuit qui suivit, un enfant ailé comme
« un oiseau s'élança dans la chambre où reposait Rhodamné,
« et, s'approchant de son lit, il lui dit : « Depuis deux ans Ly-
« bistros, prince latin du pays de Libyandrie, court le monde
« pour vous. Il a souffert de terribles épreuves. Devenez son
« esclave, soumettez au joug de son amour votre cou in-
« dompté, renoncez à l'insensibilité de votre âme, ne résistez
« pas plus longtemps à celui qui vous aime. » Après ces mots
« il la salua en lui lançant une flèche dans le cœur. Pleine
« d'effroi la jeune fille se réveille et s'écrie : « Venez à moi,
« défendez votre princesse. » L'eunuque accourt, il se fait ra-
« conter par Rhodamné le sujet de sa frayeur. Le roi lui-
« même arrive, mais, instruite par l'eunuque du sens de la vi-
« sion qu'elle vient d'avoir en dormant, la princesse parle d'un
« voleur qui l'a menacée et qui s'est enfui à ses premiers cris.

« Au milieu des personnes qui sortaient chaque jour de la
« ville pour nous voir j'avais remarqué l'eunuque de Rho-
« damné; bientôt j'eus gagné son amitié. Il devint donc

« mon protecteur auprès de la fille du roi Chrysès. « Continuez, « me dit-il un jour, d'envoyer des lettres au moyen d'une « flèche, la princesse les reçoit et les lit. » Huit lui parvinrent « ainsi. D'abord elle les vit avec indifférence ou colère. Mais, « cédant aux sollicitations pressantes de l'eunuque, elle finit « par les accueillir avec plus d'intérêt, et, l'amour gagnant « peu à peu son cœur, elle me répondit elle-même par une « lettre. Au retour de la nuit, je vois enfin l'eunuque accourir « près de moi; il m'appelle à l'écart et me dit : « Demain la « princesse doit sortir à cheval. Elle ira chasser avec deux de « ses femmes et un serviteur. Elle se dirigera vers la mon- « tagne couverte d'herbes et de fleurs. Cachez-vous dans les « buissons, et, quand la princesse lâchera son faucon ce sera « le signal, montrez-vous alors. »

« Aux premiers rayons du jour je couvre mon cheval de « ses harnais enrichis de pierreries. Moi-même je revêts mes « plus brillants habits, et j'attends le moment où je verrai pa- « raître Rhodamné. Quand mes yeux l'aperçurent, je sentis « battre mon cœur. Elle traversait la prairie. Elle était parée « de ses plus beaux atours; je me sentis son esclave pour ja- « mais. Je vole à l'endroit indiqué par l'eunuque. Déjà il s'y « trouvait. Je descends de cheval, il me baise la main, et, « quand j'entends approcher la princesse, je me cache dans « les broussailles. Quelle violence ne dus-je pas me faire pour « aborder la princesse, objet de mon amour!

« Mais voici que, du fond de l'Égypte, Frédéric (Βερδέριχος), « roi de ce pays, envoie de riches présents à Chrysès et lui de- « mande la main de Rhodamné. Déjà il vient pour la re- « cevoir. Lorsque Chrysès fait connaître à sa fille et les vœux « du roi d'Égypte, et l'intention qu'il a lui-même de l'unir à « ce prince, la jeune fille lui répond avec fermeté. « Depuis « deux ans, ô mon père, j'aime Lybistros, prince latin, roi

« de Libyandrie. Pour me trouver, pendant deux ans il a subi « les plus terribles épreuves : je ne saurais être à un autre « qu'à lui. Ordonnez au roi d'Égypte qu'il s'apprête à me dis- « puter à son rival dans un combat singulier. » Chrysès con- « sent à la demande de sa fille, et le champ clos est décidé « pour les deux princes.

« Je ne m'y présentai pas sans frayeur. Frédéric était brave, « et ses coups étaient redoutables. Le combat s'engage; je « pousse mon cheval contre celui du roi d'Égypte. Près de « faiblir, je jette les yeux sur Rhodamné. Les forces me « reviennent, mon adversaire terrassé roule dans la poussière. « Des cris de joie éclatent de toutes parts. On accourt pour « me féliciter, l'eunuque est un des premiers; il est près de « moi l'interprète de la princesse. Chrysès envoie aussitôt « quatre de ses officiers qui, m'élevant sur un bouclier, me « proclament vainqueur et roi. Soumis à la décision du sort, « le père de Rhodamné m'accorde sa fille en mariage. Le soir « même, il convoque en assemblée tous les grands de sa cour « et leur tient ce langage : « Grands de mon empire, to- « parques, ducs et seigneurs, mes parents, mes amis, mes do- « mestiques, apprenez tous quelles sont mes vues. Puisque « j'arrive déjà à la fin de ma vie, je veux attendre en paix la « mort qui nous met tous au tombeau. Je vous donne donc « un autre roi : c'est mon gendre, le noble prince de Li- « byandrie; sa beauté et son courage le mettent à l'abri de « tout reproche. »

« On applaudit au discours du roi. Il s'assied et rédige un « écrit adressé à ses magistrats, à ses ducs, à ses parents et à « ses amis. De tous côtés on s'assemble pour les noces de Rho- « damné. Elles se célèbrent enfin, et, maître de l'objet de mes « vœux, j'oublie auprès d'elle mes épreuves et mes tourments. « Quel n'était pas mon bonheur! Nous habitions un splendide

« palais où les merveilles des arts augmentaient encore notre « bonheur. Il s'y trouvait surtout un bassin construit avec un « art tout divin. Auprès de là une statue portait une inscription « qui m'annonçait de nouvelles souffrances. « Après la joie, y « était-il dit, vient le malheur. Deux ans encore, et Lybistros « se verra chassé de son empire par l'amour. » Ces paroles « ne laissaient pas de remplir mon âme d'inquiétude, et de « troubler ma félicité.

« Enfin, quand le temps fut venu où je devais subir la nou« velle épreuve que le sort me réservait, je sortis pour la « chasse avec Rhodamné et mes serviteurs. Arrivé dans la « plaine j'y vois une vieille femme montée sur un chameau. « Elle en descend, et, s'approchant, elle se prosterne devant « moi. « D'où viens-tu, lui dis-je? » — « Je viens de Babylone; « j'en rapporte de merveilleux objets : ce cheval d'abord, puis « cet anneau. Voyez. » Rhodamné veut monter sur le cheval, « et je prends l'anneau dans ma main. A peine la reine est« elle sur le coursier qu'il s'enfuit rapide comme le vent; et « moi-même à peine ai-je mis cet anneau à mon doigt que je « tombe renversé, comme si j'eusse été mort. Ainsi que je l'ai « su plus tard, la vieille se hâta de disparaître et l'on me rap« porta au palais. Je ne revins à la vie que lorsque, pour m'en« sevelir, on m'enleva cet anneau redoutable. Hélas! quelle ne « fut pas ma douleur! J'avais perdu Rhodamné. Je laissai là « le trône et la royauté, et, rassemblant les compagnons qui « m'avaient suivi dans mon premier voyage, je me suis mis « à la recherche de Rhodamné. Voilà comment vous m'avez « rencontré dans cette plaine. »

Ici Clitophon prend la parole pour continuer le récit :

« Aussitôt nous nous mettons en marche, nous dirigeant « vers l'Égypte. Déjà quatre jours s'étaient écoulés quand « nous nous arrêtâmes sur les bords d'une fontaine. Je ne

« tardai pas à m'endormir, et j'eus un songe. Un grand aigle « noir s'envolait tenant une perdrix dans ses serres. Je le « montrais à mon compagnon. L'oiseau ravisseur, menacé par « lui, abandonnait sa proie. A peine délivrée, la perdrix venait « chercher un asile dans le sein de Lybistros. — Je m'éveille, « j'appelle mon ami, je lui raconte ce qu'en dormant je viens « de voir : « L'aigle, ajoutai-je, signifie deux choses, un roi « puissant, puisque l'aigle est le roi des oiseaux; noir, il dé« signe un prince de l'Égypte. La perdrix c'est une femme en« levée. Vous poursuivez le ravisseur, il lâche sa proie, et le « pauvre oiseau cherche un asile dans votre sein. Croyez-moi, « bientôt vous retrouverez Rhodanné et vous pourrez achever « en paix vos jours avec elle. »

« Pendant douze jours nous marchons à travers des soli« tudes, à travers des montagnes, et nous arrivons enfin dans « un pays affreux sur les bords de la mer. Nous délibérions « ensemble comment nous pourrions trouver le moyen de « franchir cette mer, quand, du rocher où j'étais assis, je vis « une fumée légère sortir d'une hutte. J'y cours aussitôt. Une « vieille, misérable et noire, s'offre à ma vue. Je me doutais « bien que c'était la magicienne qui avait enlevé Rhodanné. « Bientôt en effet elle nous raconta comment Frédéric avait « eu recours à son pouvoir pour ravir celle qu'il aimait. « Il « faut, lui dis-je, que vous nous aidiez à ravoir cette jeune « femme. Moins ingrats que Frédéric, qui vous laisse dans la « misère, nous vous promettons toutes les richesses qu'il vous « plaira de nous demander. » Toute en larmes elle tombe à « nos pieds; je la rassure. « Éloignez-vous, reprend-elle à son « tour, entrez dans cette cabane, et, quoi que vous entendiez « au dehors, ne sortez pas. » Elle nous y enferme. Au milieu « de la nuit nous entendîmes un bruit étrange de voix in« connues et effrayantes. Aux premiers rayons du jour la vieille

« revient. « Ne vous affligez pas, nous dit-elle, Rhodamné sera « reconquise par vous. Prenez vos chevaux et traversez la mer. « Sur l'autre bord vous trouverez dans une hôtellerie celle « que vous cherchez. Vous reconnaîtrez sa demeure à un la« voir public où s'arrêtent les étrangers. » Nous craignions de « la magicienne quelque nouvelle perfidie; mais elle me fit « les serments les plus terribles que nous n'avions rien à re« douter. Tous les deux nous nous élançons à la fois dans l'eau; « et, en un clin d'œil, nous voilà sur le rivage. Rassurés dé« sormais sur les promesses de la vieille nous ne songeons « plus qu'à retrouver Rhodamné.

« Bientôt nous aperçûmes l'hôtellerie et le lavoir public. « Par mes conseils Lybistros resta caché sous les arbres; je « me présentai seul à l'auberge. L'hôtesse, interrogée par moi, « m'apprit son aventure. Je sus d'elle qu'emmenée d'abord à « la cour d'Égypte elle eut à subir les mépris et l'insolence « des serviteurs aussi bien que des parents du roi. Lui-même « n'avait pas tardé à la tourmenter de ses instances. Comme « il l'avait trouvée inflexible, il l'avait reléguée dans cette « hôtellerie où, depuis un an et demi, elle se consumait de « chagrin.

« A mon tour je lui dis comment, dans une prairie, j'avais « rencontré un cavalier dont les malheurs m'avaient attendri. « En écoutant ce récit elle versait des larmes en abondance, et « la douleur la fit évanouir. Je la rappelai à la vie. Je lui assu« rai que Lybistros vivait encore. Je lui promis qu'elle ne tar« derait pas à le voir. Je revins à Lybistros avec l'anneau de « Rhodamné. — Il me suit, les deux époux se revoient; nous « nous hâtons de fuir tous les trois, nous traversons la mer, et « bientôt nous sommes devant la hutte de la magicienne. La « fille du roi Chrysès la reconnaît : elle pousse un cri. Pleine « d'effroi, elle conjure Lybistros de faire mourir cette sorcière.

« Un coup d'épée délivre la terre de ce monstre, qui n'était « qu'un démon incarné.

« Nous continuons notre route. Arrivés dans un endroit « tout orné d'arbres fleuris, rafraîchi par des fontaines, em- « belli de toutes les grâces d'une nature riante, nous nous ar- « rêtons pour dormir. Quand nous eûmes pris quelque repos, « Lybistros m'adressa ces paroles : « Puisque le sort nous a réu- « nis, et que l'amitié a serré entre nous des liens que le ha- « sard avait formés, voulez-vous, pour recevoir une marque « de ma reconnaissance, renoncer à votre premier amour, me « suivre dans Argyrocastron pour y épouser une sœur de Rho- « damné aussi belle qu'elle-même. » Je répondis à Libystros : « J'accepte votre bienfait, je vous suis dans votre empire. »

C'est ici que s'arrête le manuscrit de la Bibliothèque impériale. C'est à Martin Crusius que nous devons de connaître le nom de la sœur de Rhodamné, Mélanthia, et l'heureux dénoûment des aventures de Lybistros et de Clitophon.

On voit par cette analyse quelle analogie il y a entre le poëme que nous venons de faire connaître et celui de Belthandros. Tous les deux ont été composés sous l'influence des mêmes idées et en présentent les mêmes développements. Les héros de l'un et l'autre roman ont une destinée à peu près semblable. Lybistros, prince latin, est, comme Belthandros, beau, fier et courageux. Comme lui, il joint à ces qualités la constance du cœur, et des sentiments pleins de tendresse. Des songes, infaillibles prédictions de l'avenir, des épreuves à subir, la conquête d'une femme qu'il faut mériter par la persévérance et la force : tel est le fond des deux aventures. Les descriptions de jardins enchantés, de palais merveilleux, d'objets d'art au-dessus des ressources naturelles dont les hommes disposent, en voilà les ornements.

L'histoire de Lybistros offre une suite d'incidents plus nom-



breux et plus variés. L'auteur semble avoir plus de connaissances que celui de *Belthandros*. Il paraît aussi qu'il n'écrivait pas pour la foule. Il n'a pas mis de préambule à son poëme. Il n'y est pas question d'une assistance turbulente qu'il faut se concilier au début. Tout en obéissant à l'influence de l'Occident, l'écrivain n'a pas renoncé aux souvenirs de la littérature byzantine. Il se rapproche beaucoup d'Achillès Tatios, d'Héliodore et surtout d'Eumathe. Son style est plus prétentieux que celui de l'auteur qui a composé *Belthandros*. Il vise plus à l'esprit et aux jeux de mots. Les expressions coquettement travaillées, les coupes de phrases savantes, ont pour lui un attrait particulier. Il s'ingénie surtout dans la peinture des sentiments. Les nombreuses lettres qu'il adresse à Rhodamné, les Τραγούδιν, ou *complaintes*[1] dans lesquelles il gémit sur l'insensibilité de son amante, portent les traces visibles des efforts qu'il a faits pour varier, par la diction, des pensées qui restent au fond toujours les mêmes. Que de métaphores tirées de trop loin! que de comparaisons forcées! que d'allégories trop subtiles! *l'âme de l'amant est une tour, l'amante en a pris la clef, elle y tient enfermé le malheureux et le laisse pleurer.* On croirait entendre un écho des chants de la Provence. Girard le Roux, Bernard de Ventadour, ne parlent pas un autre langage, et Pétrarque, qui les imite, vient mêler son nom à ces souvenirs[2].

[1] Ces τραγούδιν tirent leur nom de la tragédie et des sentiments douloureux qu'elle exprime le plus souvent; c'est une dérivation naturelle du mot ancien. Cette forme de chant se rapproche de celle que les Provençaux nommaient *planh*, et les italiens *pianto*. — *Giovani Galvani, Osservazioni sui trovatori*, p. 55, cite un *planh* d'Aimery de Péguilain. Cino de Pistoie, à la mort de l'empereur Arrigo VII, exhala sa douleur dans une composition de ce genre.

[2] Bernard de Ventadour. Canz. II, p. 44. Raynouard, t. III, an 1100 :

E las carcers ont ilh m'a mes
No pot claus obrir mas merces;
E de merce no i trob nien.

Les songes, les personnifications qu'il invente des sentiments les plus délicats et les plus fugitifs, les portraits qu'il trace de l'amour, la peinture d'Argyroeastron, sont autant d'endroits brillants où son imagination se joue avec succès. Le combat de Frédéric et de Lybistros, les enchantements de la vieille magicienne, la tendresse de Rhodamné, la douleur de son époux, et surtout l'amitié de Clitophon, relèvent avec assez d'esprit le fond toujours un peu monotone des romans d'aventures. L'amitié de ces deux héros, exprimée parfois avec un accent vrai, ne manque pas de pathétique. Clitophon n'est pas une âme vulgaire. Il unit au dévouement la délicatesse du cœur et la discrétion. Son ambassade auprès de Rhodamné, la manière dont il s'y prend pour rendre l'un à

Girard le Roux :

Mon cor au prei, Dona corteza e gaya,
Vostre belh huelh plazent et amoros :
Pres sui ieu be, ma bel es ma preizos.

Pétrarque, canz. VIII[e], 3[e] strophe :

Ov' io non veggio
Que' begli occhi soavi
Che portaron le chiavi
De' miei dolci pensieri.

Sonn. 60 :

Tempo e da ricovrare ambe le chiavi
Del tuo cor, ch' ella possideva in vita.

Canz. XV :

Del mio cor, Donna, l'una e l'altra chiave
Avete in mano, e di cio son contento.

Voici une lettre de Lybistros à Rhodamné; on y verra un échantillon du bel esprit de notre poëte. Ce n'est qu'un jeu de mots perpétuel sur la ressemblance de ces deux expressions, *πόθος*, qui désigne l'amour, et *πόνος*, la peine qui naît de l'amour. Fol. 79, v°.

Κλωνάριον πόθου εἰς τὴν ἔμην ἐφητέρωσε (ἐφυτέρωσε) καρδίαν
Καὶ πόνου ἐρίζωσε δένδρον ἐδὲ παρ' ἀδικίας.

l'autre ces deux époux qui s'aiment et se pleurent avec tant de fidélité, intéressent le lecteur. On se trouve récompensé, par les scènes de la fin, de la langueur qui règne au début. A des tableaux imaginaires, à des peintures d'objets vagues qui n'ont jamais existé, succède le récit d'un événement qui, sauf la sorcellerie, n'a plus rien d'invraisemblable, et remue l'âme par le seul ressort véritablement humain : la passion.

Nous avons déjà remarqué la même chose dans le roman de *Belthandros*. Il faut le dire à la louange de ces poëtes inconnus : là où ils parviennent à sortir des lieux communs, ils trouvent le vrai langage du cœur. Il en est de même de nos auteurs de chansons de geste et de poëmes d'aventures. Après la sécheresse de développements d'une banalité fatigante, éclatent souvent de beaux passages où la passion parle avec éloquence. Il y a dans le roman de *Lybistros* plus d'imagination, plus de recherche, plus d'intérêt même, que dans celui de *Belthandros*. Nous ne pouvons pas oublier de signaler aussi

Ἄνθη τοῦ πόθου, τὸ κλαδὶν, καὶ τὸ δένδρον τοῦ πόνου
Τρυγῶ, ἐκ τοῦ πόνου τὸν καρπὸν ὀπορικὰ καρδίας.
Γλυκήνει (γλυκαίνει) ὁ πόθος ὀλίγον, πικραίνει ὁ πόνος πλέον,
Καὶ ὁ πόθος ὀλιγόντζινος τοῦ πλέον εἰσάξει (εἰσάγει) πόνον,
Καὶ ἔνι τοῦ πόνου τὸ δενδρὸν, τὸ νὰ ἐξανασπάσω,
Ἐκεῖνο δὲ ἐρίζωσε μὲν τὴν ἔμην καρδίαν,
Πέρνει τὴν καρδίαν μου καὶ εὐγένει μετ' ἐκεῖνο.
Ἐγὼ τοῦ πόθου τὸ κλάδιν ἐλέω νὰ ἀνασπάσω,
Καὶ λέγω ὡς ἔνι μετ' αὐτὸν καὶ τὸ δένδρον τοῦ πόνου
Πόθος καὶ πόνος. . . . καὶ τὸ πονῶ, ποθῶ το
Καὶ πλήρωσέ το· τὸ πόθῳ μὴ τυραννοῦμαι ἀδίκως.

« Un rejeton d'amour a poussé dans mon cœur, il y a enraciné l'arbre de la « peine, contre toute justice. Je cueille les fleurs de l'amour sur les branches et « sur l'arbre de la peine; je cueille le fruit de la peine en mon cœur. Il me vient « quelque douceur de l'amour, il m'en vient plus de peine. Je voudrais arracher « l'arbre de la peine, mais il a jeté ses racines dans mon cœur; il l'emporte et le « conduit à sa guise. Je voudrais arracher le rejeton d'amour, je me dis qu'en « même temps j'arracherais l'arbre de la peine, etc. etc. »

l'extrême chasteté qui règne dans cette composition, dont pas un détail n'offre une idée ou une image choquantes.

L'auteur n'a point fait connaître son nom, rien n'indique non plus le temps et le lieu où il a vécu. Martin Crusius, avant nous, avait dû se résigner à ignorer ces précieuses circonstances. Il ne pouvait assigner à cette œuvre qu'une date approximative. Voici les conjectures qu'il faisait : « Vetustum « eum esse libellum (cui non pauca initio, medio et fine de- « erant) colligo non modo ex chartarum carie et attritu, sed « etiam ex iconibus, ubi nulli sclopi apparent sed arcus et sa- « gittæ, et musicæ testudines. Fortasse illo tempore exstitit « quo Germani et Veneti Constantinopolim (ante 370 annos) « per Flandrenses Comites rexerant. Nomen enim Frederichi « Germanicum est; item σκέλπε (schelm), in concursu « equestri Lybister ad Frederichum : καὶ ἐγὼ τὸν ἀπεκριθήκα· « τώρα ἀποθνήσκεις σκέλπε. *Ego ei respondi : nunc moreris,* « *sceleste*[1]. » Ainsi, d'après Martin Crusius, le poëme aurait été composé de l'année 1216 à l'année 1261. Rien n'empêche d'accepter ce calcul, quoiqu'on puisse, sans invraisemblance, lui assigner une date antérieure et le ranger parmi les productions de la fin du XIIe siècle. Le nom du roi d'Égypte Frédéric, le mot allemand σκέλπε (schelm), indiquent d'une manière bien évidente quelles relations s'étaient déjà établies entre les Croisés et les Orientaux. Ce sont là des témoignages que la critique ne doit pas négliger.

Si l'écrivain des amours de Lybistros n'ignorait pas la littérature des Occidentaux, nous devons dire qu'il se souvenait fort exactement des romanciers grecs et byzantins qui l'avaient précédé. Il ne se refusait pas de leur enlever des passages entiers. Eumathe paraît lui avoir été familier autant qu'Achillès Tatios.

[1] Martin Crusius, *Turco-Græciæ libri VIII*, etc. p. 489 et sq.

On se souvient qu'au début du poëme Lybistros tue à la chasse une tourterelle qui jouait sur un arbre avec sa compagne. L'autre tourterelle n'avait pas tardé à tomber morte de douleur aux pieds du prince. Étranger encore aux effets de l'amour, le jeune homme s'étonnait de cette mort, et il fallut qu'on lui expliquât par différents exemples la puissance de cette passion sur les cœurs, et même sur les êtres qui semblent insensibles. « Les arbres, lui dit-on, ne peuvent se soustraire « à cette action mystérieuse, témoin les palmiers. » Eumathe, dans son roman d'Hysminé et Hysminias[1], rappelle cette même tradition populaire d'après Achillès Tatios, qui la développe plus longuement, dans l'intention de rendre sensible à l'amour le cœur indifférent jusque-là d'une jeune fille. Le conseiller officieux qui s'est chargé d'instruire Lybistros par l'exemple du palmier en ajoute un autre : « La murène, dit-il, remonte « du fond des mers pour s'unir au serpent. » Voici ce qu'on lit dans Achillès Tatios : « Chez les reptiles il se passe encore « un autre mystère d'amour. La vipère (proprement le mâle « de la vipère), ce serpent de terre, s'enflamme de passion « pour la murène. La murène est un autre serpent de mer, « elle a la forme du serpent, on la mange comme un poisson. « Quand ces deux êtres veulent s'accoupler ensemble, le mâle « de la vipère s'avance sur le bord de la mer, il siffle, c'est un « signal pour la murène; celle-ci le reconnaît et sort du fond « des flots. Cependant elle ne court pas tout de suite vers cet « époux qui l'appelle, elle sait qu'il porte la mort dans ses « dents; elle monte donc sur une pierre, et là elle attend que « sa bouche se soit purifiée de son venin. L'amant sur la terre, « l'amante comme enfermée dans une île, se regardent tous les « deux. Quand l'amant a rejeté le poison qui effrayait la mu-

[1] Eumathe, liv. X, chap. III, ligne 15, édit. Didot. « Κατὰ δὲ τὰς τῶν Φοινίκων « θηλείας πτόρθον ἐξ ἄῤῥενος Φοίνικος περὶ μέσην αὐτὴν ζητεῖ τὴν ψυχήν. »

«rène, elle-même, quand elle voit répandu sur la terre le «venin qui eût causé sa mort, elle descend de sa pierre, se «glisse sur le rivage, s'enlace autour de son amant, et ne re-«doute plus ses baisers[1].»

Voici maintenant les mêmes exemples dans le poëte moderne : «Ne vous étonnez pas de trouver sensibles à l'amour «les oiseaux qui sentent et qui voient; étonnez-vous bien «plutôt de retrouver les mêmes effets dans les arbres : le pal-«mier ne porte plus de fruit, il languit et s'incline vers la «terre; l'aimant attire le fer; la murène, habitante des mers, «sort du fond des flots conduite par la passion, et vient s'unir «au serpent dans des transports amoureux[2].»

Dans la peinture des jardins, de la piscine et des statues qui embellissent la ville d'Argyrocastron, c'est Eumathe que l'historien des amours de Lybistros a suivi : l'imitation est fla-

[1] Ἐν τοῖς ἑρπετοῖς ἄλλο ἔρωτος μυστήριον. Ὁ ἔχις, ὁ τῆς γῆς ὄφις, εἰς τὴν σμύραιναν οἰστρεῖ· ἡ δὲ σμύραινά ἐστιν ἄλλος ὄφις θαλάσσιος, εἰς μὲν τὴν μορφὴν ὄφις, εἰς δὲ τὴν χρῆσιν ἰχθύς. Ὅταν οὖν εἰς τὸν γάμον ἐθέλωσιν ἀλληλοῖς συνελθεῖν, ὁ μὲν εἰς τὸν αἰγιαλὸν ἐλθὼν συρίζει πρὸς τὴν θάλασσαν, τῇ σμυραίνῃ σύμβολον, ἡ δὲ γνωρίζει τὸ σύνθημα, καὶ τῶν κυμάτων ἀναδύεται. Ἀλλ' οὐκ εὐθέως πρὸς τὸν νυμφίον ἐξέρχεται, οἶδε γὰρ ὅτι θάνατον ἐν τοῖς ὀδοῦσι φέρει, ἀλλ' ἄνεισιν εἰς τὴν πέτραν καὶ περιμένει τὸν νυμφίον καθῆραι το στόμα. Ἑστᾶσιν οὖν ἀμφότεροι πρὸς ἀλλήλους βλέποντες, ὁ μὲν ἠπειρώτης ἐραστὴς, ἡ δ' ἐρωμένη νησιῶτις. Ὅταν οὖν ὁ ἐράστης ἐξεμέσῃ τῆς νύμφης τὸν φόβον, ἡ δ' ἐῤῥιμμένον ἴδῃ τὸν θάνατον χαμαὶ, τότε καταβαίνει τῆς πέτρας καὶ εἰς τὴν ἤπειρον ἐξέρχεται, καὶ τὸν ἐραστὴν περιπτύσσεται καὶ οὐκετὶ φοβεῖται τὰ φιλήματα. (Achillès Tatios, liv. I, chap. xv:11, lig. 30. *Erotici Scriptores*, édit. Didot.)

[2] Καὶ μὴ θαυμάσῃς τὸ πουλὶν ὁποῦ αἰσθάνεται καὶ βλέπει,
Μᾶλλον ἰδὲ καὶ θαύμασε τὸ δένδρον, τὸ φοινίκην,
Πότε σοὺ καρποφόρει, εἰς τὴν γῆν πάντα θλίμενον στέκει
Ἀφὲς· αὐτὸ καὶ θαύμασε τὸν λίθον τὸν μαγνίτην,
Θαύμασε καὶ μοιραίναν πάλιν τὴν παραθαλασσίαν
Πῶς ἀπὸ τὸν βυθὸν ἀνάγεται, διὰ πόθον ἀναβαίνει
Καὶ μὲ τὸν ὄφιν σμίγεται δι'ἔρωτα.......

(fol. 6. v°.)

grante : il suffit de rapprocher les textes pour en voir aussitôt la ressemblance. Partout les mêmes ornements. Des douze statues qui décorent l'un des côtés de la ville quatre au moins appartiennent à Eumathe. Hysminias, avant Lybistros, avait vu en peinture quelques-uns des sujets dont un artiste inconnu avait enrichi la ville de Chrysès, le père de Rhodamné. Sur une haute muraille se trouvaient représentées, habilement peintes, quatre vierges rangées dans l'ordre suivant. La première avait sur la tête une couronne de pierreries dont les feux, semblables à des éclairs, se répandaient de toutes parts. Ses cheveux flottaient sur ses épaules, les boucles en avaient un reflet d'or. Un collier d'argent entourait son cou, retenu par une agrafe couleur d'hyacinthe, diaprée de paillettes d'or. Sa main droite relevée et recourbée touchait sur son front une escarboucle. Dans la main gauche elle portait une petite sphère élégamment arrondie. Son pied droit, qui sortait des plis de sa robe, n'avait pas de chaussure, le gauche était caché par son vêtement. Sa tunique était d'étoffe grossière et sans nul ornement, l'artiste s'étant épuisé à embellir sa tête, sans avoir nul souci du reste.

La seconde avait l'extérieur d'un soldat, moins la figure. Ses yeux cependant avaient plus de dureté qu'il ne convient à une jeune fille. Un casque étincelait sur sa tête. Dans cette statue se confondaient, avec la plus exquise délicatesse, et la virilité d'un guerrier et la douceur d'une femme. Sa main gauche soutenait un bouclier; la droite portait une longue lance.

Venait ensuite une vierge dont les traits respiraient la majesté et la grâce. Elle n'avait pas rassemblé pour sa parure les diamants et les perles; sa couronne était de feuillage et de fleurs diverses. Cependant on n'y voyait aucune rose. Appuyée sur sa poitrine, sa main droite la couvre tout entière; de

l'autre elle retient les plis de sa robe que le vent fait voler. Son pied droit est relevé sur le pied gauche; la jambe presse la jambe, elle a l'air de craindre que la transparence de l'étoffe qui la couvre ne laisse apercevoir la plus petite partie de son corps.

Un nuage s'entr'ouvre pour laisser passer la quatrième figure. Il semble qu'elle descende du ciel : tout en elle est auguste, et son visage est plein de grâce. Sa tunique est rouge avec des reflets blancs. Sa chevelure s'assemble en nœud sur ses épaules, ses yeux sont fixés sur le ciel. Dans la main droite elle porte une balance, dans la gauche une flamme. Sur la tête de ces statues un vers ïambique indiquait leurs noms; voici ce vers :

Φρόνησις, Ἰσχύς, Σωφροσύνη καὶ Θέμις.

Science, Force, Sagesse et Justice.

Les douze vertus dont l'auteur de Lybistros a embelli les murs d'Argyrocastron se rapprochent beaucoup de celles que nous venons de voir dans Eumathe[1]. La Vérité, la Justice, par exemple, ont dans le vêtement et dans les attitudes des traits qui se rapportent avec la plus grande exactitude aux peintures d'Eumathe. Là même où notre anonyme se donne un plus libre essor, on voit qu'il est conduit par un souvenir précis. On sent qu'il travaille, pour ainsi dire, sur les cartons d'un maître. Une main moins habile, des couleurs moins nuancées, un dessin moins souple, trahissent un élève et un imitateur.

Dans la peinture des douze mois de l'année, il n'a pas été plus original pour le fond. Il s'est contenté d'y ajouter quelques détails; et ce que les statues ne faisaient peut-être

[1] Eumathe, liv. II, ch. II, fig. 21. (*Erotici Scriptores*, édit. Didot.)

pas assez comprendre d'elles-mêmes, il a eu soin de l'expliquer par une légende. Le moyen âge, d'ailleurs, n'a guère employé d'autres moyens dans ses sculptures ou dans ses tableaux. Nous nous contenterons de signaler ici quelques traits de ressemblance, en laissant, à ceux qui en seraient curieux, le soin de vérifier combien Eumathe et l'auteur de Lybistros se suivent de près l'un l'autre. Chez les deux romanciers l'ordre des mois est le même et mars ouvre l'année[1]. On lit dans Eumathe : «En premier lieu un soldat désigne «le temps de l'année où les guerriers se mettent en campagne «tout couverts de leurs armes[2].»

Écoutons Lybistros : «Mars était là sous les traits d'un «soldat tout couvert de son armure; il a ceint ses armes; sa «main droite tient une lance, dans l'autre un cartouche pré- «sente aux yeux cette inscription : «Soldat, j'ouvre la saison «de la guerre. Plus de retard, il faut marcher contre l'en- «nemi[3].»

Voici la peinture d'Avril dans Eumathe : «Après lui on «voyait un chevrier; une chèvre venait de mettre bas devant «lui. Un chalumeau semblait indiquer la saison où le berger, «au sortir de l'hiver, conduit son troupeau dans les champs,

[1] Il en était encore ainsi plus tard. «Walduerus dicebat Græcos æque ac Lutheranos Gregorii XIII calendarium respuere.» (Martin Crusius, p. 536.)

[2] «Στρατιώτης ὁ πρῶτος τὸν καιρὸν τοῦ χρόνου παραδεικνὺς, ὅτε πᾶς «ἐκστρατεύει στρατιώτης ἀνὴρ ὅλοις ὅπλοις καταφραξάμενος ἑαυτόν.»

[3] Ὁ Μάρτιος ἦτον ἔνοπλος στρατιώτης εἰς τὸ σχῆμαν
Ἐπάνω εἰς ἐκατὸν (ἑαυτὸν) νὰ ἐλέγῃ ὁλοσίδηρος ἔνι,
Ζωσμένος ἦτον ἄρματα καὶ εἰς αὐτοῦ τὸ χέριν εἶχε λώριν
Καὶ εἰς τὸ ἄλλον τοῦ χάρτιν μετὰ γραμμάτων·
«Πρόδοδος εἶμαι τοῦ καιροῦ στρατιώτης τοῦ πολέμου
«Καὶ ἄπαρτι μὴ καθέζεσθαι, κινεῖσθαι εἰς τοὺς ἐχθρούσσας.»

(fol. 25 r°.)

« où les chèvres mettent bas, où l'on entend les accents du « chalumeau [1]. »

Voici, d'après le manuscrit grec, la peinture du même mois : « Je suis berger, je conduis mes brebis dans les champs, les « bonds des agneaux font ma joie [2]. »

Mai est ainsi dépeint dans Eumathe : « On voyait une « prairie tout émaillée de fleurs, toute couverte de roses; au « milieu un homme représentait le printemps [3]. »

Dans le poëme de Lybistros, voici ce que nous lisons : « J'y « vis Mai; c'était un homme d'une grande beauté; dans son « visage, dans toute sa personne, la grâce respirait. Sur la tête « il portait une couronne; dans une de ses mains une rose « rouge, dans l'autre un cartouche où l'on pouvait lire : « Si « vous êtes sage, vivez vos belles années, ne laissez pas le « temps vous échapper; dansez, réjouissez-vous [4]. »

[1] Ὁ μετ' αὐτὸν αἰπόλος, καὶ ἡ αἲξ ἡ περὶ τοῖς ποσὶ τίκτουσα, καὶ σύριγξ οἷον αὐλοῦσα, τὸν καιρὸν ἐκφαίνει, καθ' ὃν ποιμὴν ἐκ χειμῶνος ἐξάγει τὸ ποίμνιον, καὶ καθ' ὃν τίκτουσιν αἶγες, καὶ σύριγξ ἁρμόττεται.

[2] Εἶμαι ποιμὴν καὶ πρόβατα ποιμένω (ποιμαίνω) διὰ τὸ γαῖα
Καὶ τῶν ἀρνίων τοὺς σκιρτισμοὺς ἔχω τοὺς εἰς χαρά μου.

[3] Ὁ γεγραμμένος λειμὼν, ὁ ῥόδοις κομῶν καὶ θάλλων τοῖς ἄνθεσιν, ὁ μέσος κατηνθισμένος ἀνὴρ, τὸν καιρὸν εἰκονίζει τοῦ ἔαρος.

[4] Τὸν Μαίον ηὔρικα (ηὕρηκα) ἄνδραν καλὸν ὡς πρὸς τὸ σχῆμα,
Καλὸν εἰς εἶδος, καὶ κόπην καλὸν εἰς τὸ ἦθος,
Φίλε μου, εἰς τὸ κεφάλιν του νὰ ἔχει στεφάνην
Καὶ εἰς τὸ χερίν του τριακοντάφυλλον κοκκίνον νὰ βαστάζει
Καὶ εἰς τὸ ἄλλον του χαρτὶν, καὶ ἦσαν γραμμένα ταῦτα.
« Ζῆσαι τοῦ χρόνου τὸ καλὸν πᾶς ἄνος εὐγνώμων,
« Μὴ παραδράμῃς τα καλά, χάρησε, σκίρτησέ τα. »

Nous croyons inutile de pousser plus loin la comparaison. Toutefois nous donnons ici la peinture complète des mois de l'année telle qu'elle se trouve dans le poëme de Lybistros :

Τὸν Ἰουνίον πάλιν ἀπ' αὐτοῦ τοιοῦτον φίλον,
Βλάτην εἰς ὤμους καὶ χόντρον τὴν κεφάλιν καὶ μέσα

Eumathe est-il le seul auteur que le romancier néo-grec ait voulu imiter dans cette longue description des mois de l'année? nous pourrions répondre que non. De telles allégories sont anciennes dans la poésie. Les chefs-d'œuvre de la peinture ou de la sculpture ont pu être, chez les Grecs, et cela

Γυμνὰ ἦσαν, τὰ χείρια του, ἄνθη ἐκράτη ἀπὸ διαφόρας χρόας,
Καὶ μετ' ἐκεῖνα, καὶ χάρτιν, καὶ εἶχεν τοιούτοις λόγοις·
Ζῶ τοῦ καιροῦ τὸ ἐνήδονον, χαίρομαι τὸ καλόν του,
Τέρπομαι εἰς τὰ μυρίσματα τῆς ἀνθοποικιλίας.
Εἶδα τὸν Ἰουλίον ἀπ' αὐτὸν τοιοῦτον καὶ ἐκεῖνον·
Γυμνὰ ἦσαν τὰ χείρια του, ὅλος ἀνακομπόμενος,
Νὰ ἔχει εἰς τὸ κεφάλιν του στεφάνην ἀπὸ στάχιν.
Τὸ ἕναν του χείριον νὰ κρατῇ δρεπάνην, νὰ κόπτη,
Καὶ τὸ ἄλλον νὰ ἀγονίζεται τὰ στάχεια νὰ συνάγει·
Εἶδον γὰρ τὴν [χάρτιν] ὀπίσω του καὶ ἔγραφεν τοιούτους λόγους·
Θερίζω τὰ γεννήματα τὰ ἔσπειρα ἀπὸ κόπου,
Ἵνα δεκαπλάσω τὸν καρπὸν εἰς τὸ ἀποθέρισμά μου·
Εἶδα τὸν Ἄγουστον ἀπ' αὐτὸν καὶ ἐκεῖνον, φιλέ μου,
Καὶ ἔνι ἀπὸ τὸ καύμαν ἔκδιψος, καὶ εἰς ἐνάν του
Τὸ χείριον ὅκατι ἐκράτει καὶ ἔπινεν, καὶ εἰς τὸ ἀλλόν του
Τὸ χείριον ἦτον χάρτιν, καὶ ἔγραφεν τοιούτους λόγους·
Τοὺς καύσει ἡ φλόγα ἀπὸ λούτρου, καὶ ψλήξει, καὶ διψοῦσι,
Κατὰ ψυχρὸν νὰ πίνουσι νέρον μὴ τὸ ἀθετοῦσιν.
Εὑρήκα τὸν Σεπτέβριον, τὸν ἀτρυγὰ, ἀπὸ τούτου,
Καὶ εἰς τὸ χείριον του χάρτιν, καὶ ἦσαν γραμμένα ταῦτα·
Τρύγω τὸ ἐδραγάτευσαν τρεῖς χρόνους οἱ ὀφθαλμοί μου.
Καὶ τὸν κάρπον του τρύγω τὸν, καὶ τὸν γλυκύν του πίνω.
Εἶδα καὶ τὸν Ὀκτώβριον, ὡς ἄϋον εἰς τὸ σχῆμα,
Εἰς τὸ ἕναν του χείριον τὸ πούλιν με τὸ κλοῦβιν ἐκράτει,
Εἶχεν εἰς ἅτερα προσωχὴν, καὶ εἰς τὸ ἄλλον του χειρεῖον
Εἶχε χάρτιν καὶ ἔγραφε τοιούτους λόγους·
Προσέχω, ἰχνεύω, κυνηγῶ πούλιν ἀπὸ τέχνης,
Καὶ ἔχω τοῦτο εἰς τέρψιν μου καὶ παραδιαβασμόν μου.
Εἶδα τὸν Νοεμβρίον ἀπ' αὐτὸν, γεωργὸν ὡς πρὸς τὸ σχῆμα,
Πλὴν τὴν σύνθεσιν γεωργὸν, γεωργὸν καὶ πρὸς τὴν ὄψιν.
Εἰς τὸν ποδὲ αὐτοῦ ἐβάσταζεν σιτάριν διὰ τὸν σπόρον,
Καὶ εἰς τὸ χείριον του χάρτιν καὶ ἔγραφεν τοιούτους λόγους.
Σπέρνω εἰς γῆν τὸν σπόρον μου, καὶ τοῦ καιροῦ θερίζω
Καὶ ὅτι δίδω κατὰ τὸ παρὸν τριπλοῦν χαρίζομαί το.

de très-bonne heure, le sujet de développements littéraires[1]. Ovide, chez les Latins, au livre II des *Métamorphoses*, dans la fiction du Palais du Soleil, a tracé l'esquisse de types devenus vulgaires depuis. Cependant, il faut le reconnaître, il n'y eut pas de temps et de pays où ces personnifications des mois de l'année aient été plus à la mode qu'en France au moyen âge. Les sculptures et les vitraux des cathédrales, les bas-reliefs dans un grand nombre de nos églises, ne retracent-ils pas, aussi bien que les miniatures de nos manuscrits, ces sujets-là

Ἀπ'αὐτὸν τὸν Δεκέϐριον ηὕρηκά τον νὰ ἱσῆκη,
Γεωργὸν, καὶ ἐκεῖνον ἀῦον, καὶ εἰς ἕναν του χειρεῖον
Εἶχε ῥαυδὶν, καὶ εἰς τὸ ἄλλον του χάρτιν μετὰ γραμμάτων·
Ὅσῆις γεωργὸς ἀπὸ τοῦ νῦν ἀπέσπειρε δικαίως
Διοτὶ καιρὸς συνέκλεισεν, καὶ οὐ συντέλει τὸν σπόρον.
Ἰανουάριος ἦτον ἀπ'αὐτὸν τὸ νὰ ἱσῆκε τον ἐκεῖνος·
Ἀῦος [Ἄνθρωπος] αὐτὸν κυνηγὸς, ὅλος θρασὺς τὸ σχῆμα,
Σκύλιν ὀπίσω τοῦ ἔτρεχεν καὶ ἐκράτει ἱεράκιν,
Καὶ εἰς τὸ χάρτιν του ἐγράφασιν τὰ λογιὰ [ταῦτα]·
Πᾶς κυνηγὸς μὴ κάθηται τὸν χρόνον μὴ βαδίζει,
Ἀλλὰ ὁ καιρὸς τριγγίζει τὸν νὰ τρέχῃ εἰς τὸ κυνηγίον.
Εἶδα τὸν Φερουαρίον, καὶ ἐκεῖνον εἰς τὸ σχῆμα τοῦτο·
Ἀῦον ὅλον γηραιὸν τὴν τρίχα καὶ τὴν ὄψιν πολίαν
Ἐπάνω φορῇ, καὶ ἔμπροσθέν του νὰ ἅπτῃ φλόγα,
Ταχὰ τερπνὰ θερμαίνεται διὰ τοῦ καιροῦ τὴν ψύξιν·
Καὶ ἔμπροσθέν του ἔκειτο χάρτιν καὶ ἔγραφε τοιούτους λόγους·
Διὰ τοῦ καιροῦ θερμαίνομαι τὴν βραχυμινίαν
Καὶ ὁποῦ με βλέπει γέροντα, οὐ μή με τὸ ὀνειδίζῃ.
Εἶδα τῶν δώδεκα μηνῶν τὰ γράμματα καὶ τοὺς λόγους
Οὓς ἔποικεν ὁ παράξενος ὁ ἀνθοπετροξεύσθης.

(M. 2920, f. 27, r°.)

[1] Voir dans Manuel Philé, édit. Miller, vol. I, p. 341, CLIII, des vers sur les douze mois de l'année :

Τοῦ αὐτοῦ σῆιχοι εἰς τοὺς ιϐ' μῆνας
Τοῦτ' ἄρα σαφές· ὁ γραφεὺς γὰρ ἐνθάδε
Τῷ Μαρτίῳ μὲν ὅπλα καὶ θάρσος γράφει, etc.

de préférence à bien d'autres? On peut voir, à l'une des portes de la façade de Notre-Dame de Paris, celle qui est à la gauche du spectateur, les mois et les saisons représentés, à la suite les uns des autres, par de petites scènes sculptées. M. Paulin Pâris signale, au tome VI de son ouvrage sur les Manuscrits de la Bibliothèque de Paris, un calendrier écrit en français, où se retrouve le témoignage de la prédilection des artistes pour ces personnifications. « On remarque, dit-il, au milieu de chaque colonne, une pe« tite miniature qui rappelle les circonstances de chaque partie « de l'année. Ainsi un jeune homme portant un flambeau si« gnale la Chandeleur. On voit en mars un jardinier; en avril « un jeune homme tenant une fleur; en mai un chevalier, le « faucon au poing; en juin des échalas pour vignes; en juillet « la fenaison; en août les moissons; en septembre les semences; « en octobre les vendanges; en novembre la vente des porcs; « en décembre un cheval que l'on ferre. » Ces symboles qu'elle comprenait facilement, la foule aimait à les retrouver dans les récits et dans les poëmes qui faisaient son principal amusement avant l'institution du théâtre.

Aussi Lambert li cors, dans son grand poëme d'Alexandre, a-t-il soin d'employer ce symbolisme naïf pour orner son ouvrage. Suivant lui, sur les tapisseries qui formaient la tente de son héros, les artistes brodeurs avaient dessiné les mêmes sujets que nous avons retrouvés dans le roman grec de Lybistros.

Teus [tel] es li tres [tente] que je vous ai conté.
Mais ores pores oïr de dehors la fierté [la beauté].
E'l premier cief point [brodé] devant ot 1 mois d'esté,
Tout si com les vergier verdoient e li pré,
Tout si com les vignes florissent et li blé.
Li XII mois de l'an i sunt tout devisé [décrits]
Tout ensi com cascuns montre sa poesté [pouvoir]:
Les eures et li jour, sunt tout a conté:
Li cius et li planettes, et li signe nomé,

Et li ans [air ?] est dessus paint en sa majesté,
Et par lettres écrites i est tout demostré[1].

L'auteur original du poëme français s'en est tenu à cette énumération rapide. On s'explique sans peine sa brièveté dans un sujet aussi riche. Mais cette brièveté même n'était-elle pas un attrait pour le jongleur qui, choisissant dans l'œuvre du poëte les morceaux les mieux faits pour plaire à son auditoire, devait s'empresser de saisir l'occasion d'introduire dans la composition primitive quelque développement nouveau? Qui sait si l'auteur de Lybistros n'a point eu sous les yeux quelqu'une de ces amplifications? On sait combien l'on possède de versions différentes d'un même ouvrage. *Alexandre* dut subir le sort de presque tous les poëmes du moyen âge; nous en avons une preuve irréfutable, puisque, dans la traduction espagnole du livre de Lambert li cors, les descriptions des saisons et des mois de l'année occupent autant de place à peu près que dans le roman de Lybistros[2].

Du reste, dans l'œuvre grecque qui nous occupe, il n'est pas jusqu'aux noms des mois qui ne puissent attester une imitation étrangère. Tandis qu'Eumathe ne désigne que par une périphrase chacun des mois qu'il décrit, le poëte grec les indique par des noms latins ou français : Μάρτιος, Ὀκτώβριος,

[1] *Li roman d'Alixandre*, par *Lambert li cors et Alexandre de Bernay*, par M. H. Michelant, Stuttgard 1846.

[2] Sanchez, *Poesias Castellanas, etc. Poema de Alejandro Magno*, p. 409, 2391. — *Poesias del Archiprestre de Hita*, description de la tente de don Amor, 1245 :

Tres caballeros comian todos á un tablero,
Asentados al fuego cada uno señero.....
Estaban tres fijosdalgo á otra noble tabla.
El primero.........................
Horas triste sañudo, horas selie lozano,
Tenia las yerbas nuevas en el plado ansiano
Pártese del invierno, é con él viene verano...
El tercero fidalgo está de flores lleno, etc. etc.

Σεπτέβριος. L'usage a bien pu faire passer ces dénominations de Rome à Constantinople, puisque Ducange a signalé l'apparition de *Σεπτέβριος* chez Cedrenus; mais on ne les trouve employées d'une façon courante qu'à l'époque où l'Occident impose déjà aux Grecs toutes ses coutumes. Le mois d'août nommé *Ἄγουστος* indique aussi avec quelle familiarité se parle la langue occidentale dans la Grèce moderne. Les écrivains ne sont plus désormais sujets à l'erreur d'Aimé de Varennes qui confondait plaisamment deux mots fort distincts, *ost* armée et *aost* ou bien *aoust* auguste[1].

Revenons à Eumathe : c'est encore lui que l'anonyme Grec imite quand il nous peint l'Amour et ses attributs, quand il décrit sa puissance. Hysminias s'arrête devant un tableau où le Dieu était représenté : on le voyait s'avancer dans un appareil royal; son char resplendissait d'une richesse tout orientale; autour de lui marchaient pêle-mêle des hommes, des femmes, des jeunes gens, des vieillards. Des rois, des tyrans, des satrapes, les maîtres du monde, s'humiliaient devant lui et reconnaissaient sa puissance. A son approche les plus farouches animaux perdaient leur férocité. Sur sa tête on lisait ces deux vers :

> *Ἔρως τὸ μειράκιον ὅπλα, πῦρ φέρων,*
> *Τόξον, πτερὸν, γύμνωσιν, ἰχθύων βέλος*[2].

Dans son imprudente insensibilité, Hysminias avait méprisé l'Amour, il avait souhaité de ne le connaître jamais. A peine

[1] M. Paulin Pâris, manuscrits de la Bibliothèque royale, etc. t. III.

> Li leus en a encor le nom.
> *Asabato* [σεβαστὸς] le nome-on;
> Ce que dist-on *ost* en françois
> Noment *sabato* en gréjois.

[2] Eumathe, liv. IV, ch. v, jusqu'au ch. xix. Lib. III, ch. i, ii, iii, iv et v.

endormi dans la maison de son hôte, il voit dans un songe la divinité que son dédain avait offensée. Amour vient à lui, il est plein de courroux et de menaces; sa voix éclate comme la foudre, et, pour désarmer cette terrible colère, il ne fallut rien moins que les prières d'Hysminé, et la promesse faite, au nom d'Hysminias, qu'il s'enrôlerait à jamais dans les rangs des esclaves de l'Amour.

Les mêmes peintures, les mêmes scènes, les mêmes menaces, les mêmes promesses, les mêmes symboles, se retrouvent dans les aventures du prince latin. Sous trois formes différentes l'Amour s'offre aux yeux de Lybistros. Le rebelle tombe aux pieds du dieu irrité : « Roi puissant, maître du monde, lui « dit-il, souverain des cœurs, je t'ai méprisé, ne punis pas ma « faute; il suffit que tu m'aies effrayé; prends-moi dès main« tenant en pitié; j'ai juré que je serais ton esclave, l'homme « *lige* de ta volonté. » Tant d'humilité après tant d'orgueil, un si complet hommage après une résistance si marquée, touchent le dieu. Il oublie sa colère et il présente à Lybistros Rhodamné, la jeune fille qu'il doit conquérir par sa patience et ses travaux [1].

Dans cette grande analogie on remarquera sans doute un terme qui indique la différence des temps et des traditions :

[1] Ἔρως αὐθέντη, βασιλεῦ, δέσποτα τῶν ἀπάντων,
Τῶν ἀναισθήτων ἀρχηνὲ, τῶν αἰσθήτων κατάρχα,
Πάσης ψυχῆς ἐρευνήτα, τοῦ πόθου δικαιοκρίτα,
Καὶ τῆς ἀπάσης συνεργὲ τῆς ὑπολήψεως, φίλε.
Ἀπὸ τῆς ἀναισθησίμου, καὶ ἀπὸ χωρίσμού μου,
Κατεφρονήθης ἐκ' ἔμου, δέσποτα, αὐτοκράτωρ,
Μὴ ἐξοργισθῆς τὸ σφαῖσμά μου, τόσον μὴ τὸ κακίσῃς
Ἀρκεῖ τό με φοβέρισες, ἐλέησόν με ἀπὸ τώρα·
Ὤμοσα νὰ ἦμαι δοῦλος σου, σοῦ δοῦλος τοῦ ὁρισμοῦ σου,
Λίζιος τοῦ θελήματος, καὶ τοῦ προστάγματός σου.

(Ms. fol. 8 r°, ligne 19.

c'est le mot *lige*, *λίζιος*, introduit dans la langue des Grecs avec les usages de la féodalité.

Au-dessus de la porte du sanctuaire où se prête le serment des esclaves du dieu, on voit gravés une aile et un arc tendu avec la flèche prête à partir. Dans le poëme anonyme ainsi que dans Eumathe, une inscription donne de ces symboles une même explication : « Si vous volez dans le ciel, l'Amour a des « ailes, il saura vous y atteindre. Si vous descendez dans un « abîme, il saura vous y poursuivre; si vous errez sur la terre, « vous n'échapperez pas à ses coups; voyez cette flèche, elle « vous suit prête à vous frapper. »

Εἰς τὸ κελλὶν τὸ ἐρωτικὸν τῆς ποθοορκομωσίας
Εὑρίσκω εἰς χρυσοκόκκινον ἐπάνω ἀναλόγιν,
Πτέρον νὰ κεῖται τοῦ Ἔρωτος καὶ τόξον γεμισμένον,
Καὶ μέσα εἰς αὐτὰ χάρτιν ἔχει τοὺς λόγους τούτους·
Ὅρκος ἐρώτων φοβερός· ὀμνει, νὰ ἀθετήσῃ,
Ἐγὼ εἶμαι νόμος τοῦ Ἔρωτος, καὶ τοῦτο ἔνι τὸ πτέρον μου·
Καὶ τοῦτο εἶναι τὸ τοξάριν μου, καὶ ὀμνεῖτε οἱ πάντες
Λύζιοι νὰ ἦτε δοῦλοι του νὰ μὴ τὸν ἀθετεῖτε,
. . . .
Ποῦ νὰ ἐγλύσατε φρίττω ὅτι φεύγετέ τον.
Ἂν πετασθῆτε εἰς τὸν οὐρανὸν, πτέρον ἔχει καὶ φθάνει,
Ἂν καταβῆτε εἰς ἄβυσσον, καὶ οὐκ ἐγλυτόνετέ τον,
Ἐὰν δὲ ἴσως πάλιν εἰς τὴν γῆν κόσμου περιπατεῖτε,
Θεωρεῖτε τὸ τόξον του, πολλὰ στοχὰ τοξεύει
Καὶ οὐκ ἔνι ὅδος νὰ φεύγετε τὸν ἐρωτοτόξον.
Λοιπὸν ἐπιφωνοῦμαι σε ὁποῦ ἦσαι ἀπὸ τὸν κόσμον
Δουλεύεσθαι τὸν ἔρωτα· καὶ ὁποῦ τὸν θέλει ὀμώσειν
Ὡς ἔνι βέβαιον, τὸ λαλεῖ μὴ ὅρκον παραβατήσει,
Καὶ παρακάτω ἔγραφεν τὰ ἐκ τῆς γραφῆς ἐκείνης
Κέλλιν πόθος καὶ μόνην τῆς πόθου ὀρκομωσίας.

(Ms. fol. 10 v°, ligne 3.)

Il n'est pas étonnant que la subtilité des Grecs, s'exerçant

sur les idées de la mythologie ancienne, soit arrivée à ces mièvreries de style à propos d'un sentiment qui semble naturellement conduire à l'affectation. Eumathe et l'auteur de notre roman anonyme auraient-ils inventé ces allégories, l'antiquité suffirait seule à les expliquer chez eux par ses fables, ses tragédies et ses poésies érotiques. Mais n'est-il pas bien curieux que, de toutes parts, en Europe, les mêmes idées se trouvent exprimées dans presque toutes les littératures? Chez les troubadours et chez les trouvères, plus tard chez les Italiens, ce sont les mêmes conceptions et les mêmes tableaux. Arnaud Daniel, Guido Guinicelli, Jacopo da Lentino, Dante da Maiano, Dante Alighieri lui-même et Pétrarque semblent avoir tous été formés à la même école. Faudrait-il attribuer à la Grèce l'honneur d'avoir inspiré ces élèves venus du nord et du midi? Quoiqu'il n'y ait jamais eu d'interruption dans les traditions grecques, les Occidentaux n'avaient alors qu'une connaissance un peu vague des lettres anciennes. C'étaient des souvenirs incomplets, des légendes à moitié défigurées par l'ignorance. Nos œuvres lyriques ou romanesques n'avaient-elles pas d'ailleurs pris leur forme définitive depuis longtemps déjà quand le contact eut lieu, grâce aux croisades, entre l'Europe et l'Asie? Lorsqu'il est prouvé, de nos jours, que la France, tant celle du nord que celle du midi, a prêté ses chanteurs et leurs inventions à l'Italie et à l'Espagne, voudrait-on que nous fussions devenus tributaires de l'empire d'Orient? N'est-il pas plus raisonnable de croire qu'Eumathe lui-même a cédé à l'influence française, lui qui vivait au milieu du douzième siècle, au temps où déjà Rambaud de Vaqueiras avait suivi en terre sainte le marquis de Montferrat, son protecteur; où Aimé de Varennes visitait Damiette, Ipsalas, Philippopolis, et prétendait y avoir entendu chanter les aventures de Florimont? Déjà Gaucelm Faydit et Guilhelma Monja, sa femme, étaient partis pour l'Orient, où

ils devaient rencontrer beaucoup d'autres rivaux dans l'art de conter et dire *mots et sons*.

La Bibliothèque impériale possède un roman français manuscrit attribué au XIIIe siècle, où l'on rencontre des scènes d'une analogie frappante avec quelques-unes de celles que nous lisons dans le poëme de Lybistros. Il semble que le romancier grec ait pris le sujet du poëme français tout entier pour le resserrer en quelques pages. Voici un fragment de la narration de Lybistros : « Je croyais voir une prairie où les « arbres, les fontaines et les fleurs se réunissaient pour flatter « les yeux. J'admirais tant de beautés réunies en un seul endroit, « et je me disais, tant mon cœur était ravi d'un tel spectacle : « Heureux qui pourra vivre dans cette prairie! Mes yeux se « portent au loin, et tout à coup je vois accourir vers moi grand « nombre d'hommes armés. Ils suivaient tous un chef qui les « conduisait. Ils s'avancent. Les uns avaient des ailes, les « autres portaient des torches enflammées et des épées nues. « Bientôt j'en fus environné; je désespérais de sauver ma vie, « et je me disais en moi-même : Qui sont ces hommes, et pour- « quoi s'élancent-ils ainsi sur moi? Aussitôt je descends de « cheval, je saisis mon épée; mais au même instant ils m'en- « tourent. *Cache tes armes*, me crient-ils tous ensemble. Je « jette mon épée et, prenant ma lance à la main, je demande la « vie. Alors l'un d'entre eux qui avait un visage aimable, une « belle taille, des ailes aux épaules et des armes à la main, me « prend par le cou et me dit : *Suis-moi, renonce à cette audace « qui ne peut servir à rien.* Alors nous traversons la prairie. Que « dirai-je? Faut-il peindre ma frayeur et répéter les menaces « que chacun d'eux m'adresse? Je veux pourtant rappeler les « avertissements qu'un d'entre eux me donna : *Je ne m'étonne « pas que tu aies résisté à la puissance de l'Amour. Tu ne ressembles « pas au reste des hommes, autrement tu reconnaîtrais ce dieu*

« pour ton maître et tu deviendrais son homme-lige. Subis donc le « joug du désir; laisse-toi lier par l'Amour. Si tu le rencontres, cède « à son pouvoir; adore-le, tu n'en seras que plus noble. Adore-le; « baisse le cou sous son sceptre; deviens humble; que l'effroi se peigne « sur ton front; tombe à terre et, joignant les mains, implore sa « bonté. . . » Bientôt Lybistros enchaîné est conduit dans un palais où il s'incline devant l'Amour, lui fait hommage et reconnaît son autorité[1].

[1] Ms. gr. 2910, fol. 83 r°, lign. 1 et suiv.

Ἔβλεπα τὸ ἀναλίβαδον, ἐπρόσεχα τὰ δένδρα,
Περιεπάτουν τὰ φυτὰ, ἐθαύμαζον τὰς βρύσεις,
Εἰς τὰ ἄνθη ὁ νοῦς ἔκειτον τὰ ἐγγράμμησεν ὁ πόθος·
— Μόνος ἐκεῖνος, ἔλεγα, ἐν ὅσω περιεπάτουν,
Ὡς ἂν ὁποῦ εἰς τέτιον λιβάδιν κατουνεύσει,
Καὶ ζήσει εἰς τετίας χάριτας τῆς ζωῆς του ἡμέρας.
— Καὶ ἐν ὅσω ἐπαρέτρεχα τὸ ἀνθόμνοστον λιβάδιν,
Καὶ ἀπήγενα τῆς ἡδονῆς καὶ ἐσκίρτουν εἰς ἐκεῖνο.
Ἀπὸ μακρὰ ἀνέβλεψα, καὶ βλέπω ἁρματωμένους
Ἄϋους ὅλους, πτερωτοὺς, καὶ ἤρχοντο πρὸς ἐμέναν,
Μετὰ θυμοῦ· ἐπέτοντο, καὶ ἔτρεχον τὸ λιβάδιν,
Καὶ ἐγὼ ὡς τοὺς εἶδα περίσσους ὅλους ἁρματωμένους,
Ἄλλοι νὰ ἔχουσι πτερὰ, καὶ νὰ ἀνασαίνουν φλόγαν·
Τώρα γὰρ βαστάζουσιν σπαθία γεγυμνωμένα.
Περιεστάθην ἄπειρα, καὶ εἰς ᾍδην ἐκατέβην,
Καὶ ἀπήλπισα τοῦ ζῆν με· ἔλεγα μόνος καὶ κατὰ νοῦν μου·
— Τίνες, καὶ πόθεν ἔρχονται, καὶ τί τοσαύτην σπουδὴν προς ἐμέναν;
— Καὶ ἐν ὅσω ταῦτα εἰς μέριμναν μόνος μου ἐλογιζόμην,
Πεζεύω ἀπὸ τὸ ἄλογον, καὶ σύρνω τὸ σπάθιν μου.
Καὶ ὡς περνὰ σύρω τὸ σπάθιν ἐκεῖνοι ἶπεσάν με,
Τριγύρου γάρ με ἔστησαν, καὶ μὲ θυμοῦ με λέγουν·
— Κρύψαι τὰ ἅρματα. Ὅκατι τῶρα σπάθιν θέλεις.
— Ἐγὼ, ὡς σε εἶπα σύντροφε καλὲ, συνοδοιπόρε,
Τοὺς ὅλους εἶδα σοβάρους, ὅλους ἁρματωμένους·
Παρέξω ῥίπτω τὸ σπάθιν, παρέξω τὸ κοντάριν
Ἔδυσα, καὶ τὰς χεῖρας μου, καὶ λέγω μὴ ἀποθάνω.
Καὶ εἰς ἀπ' ἐκείνους ἄϋος πανεύμορφος τῷ εἴδει,
Πολλὰ εὔμορφος, καλλόκοπος εἰς σύνθεσιν, εἰς πλάσιν,

Voyons maintenant le poëme français.

« L'amant et sa dame étaient assis sous un poirier. La dame « prend une poire, la « sépare » avec ses dents et la donne à « l'amant. Celui-ci a l'imprudence d'y mordre; mais cette poire « était dangereuse parce qu'elle contenait à la fois le bien et « le mal, la douceur et l'amertune. Lui aussi il « se gavait » de « ceux qui gémissaient des souffrances amoureuses; alors il « en était exempt, et ne pensait pas que le pouvoir d'Amour « fût si grand que de pouvoir jamais se faire sentir à lui, mais « voilà qu'il en est assiégé lui-même.

En la tour orgueilleuse et haute
Ne me fist-il puis jor de faute [il ne tarda pas]
Que je n'eusse son assaut.

« Amour en effet tient à son service sergents et chevaliers « qui livrent bataille pour lui et qui ont enfermé dans la tour

Εἶχε πτερὰ εἰς τοὺς ὤμους του, καὶ ἀράσματα ἐβάσταν,
Δύνει με ἀπὸ τὸν τράχελον καὶ λέγει· — Με ἀκολούθει,
Καὶ ἄφες τὸ θράσος τὸ πολὺ τίποτε οὐκ ὠφελεῖ σε.
— Ἀρξάμεθα νὰ τρέχομεν ἐκεῖνο τὸ λιβάδιν,
Ἀπέδω μου καὶ ἀπ' ἐκείνου, καὶ τους ποινηλατιστάς μου.
Καὶ τίνα σε ἀφηγοῦμαι τοῦ καθ' ἕνος τὰς ἀπείλας
Ὁμῶς τὰ νουθετίσματα τοῦ ἕνος νά σε συντύχω·
— Ἂϊε, ἄν σε εἴπω τίποτε δέξου τὸ ὥσπερ θέλεις,
Ἂν οὐκ ἐπλάσθης ἐκ τὴν γῆν; καὶ οὐκ ἦσουν ἐκ τοῦ κόσμου,
Ἦσουν ἀπὸ τὸ σίδηρον, καὶ ἀπόκυμαν ἐκ πέτρας,
Οὐ μὴ τὸ εἶχον παράξενον ποσῶς ἐὰν οὐκ ἠσθάνου
Τὴν δύναμιν, τὴν ἄπειρον τοῦ ἐρωτοκρατόρων.
Διότι καὶ πέτρα, καὶ δένδρον, καὶ σίδηρος, καὶ λίθος
Καὶ πᾶσα φύσις ἔμψυχος, ἐμψυχομήλης πᾶσα
Χωρὶς Ἔρωτος ὑπόληψιν οὐκ ἔχει.....
Καὶ σὺ ὁ τοσοῦτος ἄνθος, ὁ ἐξαίρετος, ὁ νέος,
Ἂν εἶχες καὶ σὺ τὸν Ἔρωτα αὐθέντην εἰς τὸν κόσμον,
Τοῦ πόθου ἂν ἦσαν δουλεύτης λύξιος τῆς ἀγάπης
....
Ἐλθὲ εἰς τοῦ πόθου τὸν δεσμὸν, δέθησαι εἰς την ἀγάπην.

« notre trouvère éperdu. Au premier front de la compagnie, « *Beauté*, *Courtoisie*, *Noblesse* et *Franchise*, portant l'enseigne « d'Amour, viennent engager le poëte à ne pas tenter une ré- « sistance inutile, et à se soumettre volontairement et de bonne « grâce. *Beauté* commence, et elle entame sa mission par un « chant dont le premier vers est cité, et puis elle continue par « un discours qui se termine ainsi :

Rent-toi donc; sois ses homes quites
Tu en auras bonnes mérites.

« *Courtoisie*, qui est la seconde, débute aussi par une chan- « son dont les deux premiers vers sont conservés, elle fait un « grand éloge de l'Amour. *Noblesse* vient ensuite, puis *Fran-* « *chise*. Ce message ébranle le futur amant et le rend indécis :

Ne sot [sait] qu'est biens [ce que c'est que] qui ni l'essaie.
Einsi con je me porpensaie
Ou de moi rendre ou de tenir.
Lores oï Amors venir,
A grant compaigne chevauchant.

« Une bande de musiciens lui font cortége et chantent :

Einsi nos meine
Li maus d'amors.
Einsi nos meine.

« Amour, qui est sur un beau cheval « plus courant qu'oi- « seau ramage, » et qui arrive lance levée, somme le rebelle de « se rendre :

Tel peur oi de sa menace
Tost me fist frémir la face,
Et bien paraît jà que j'amoie.

« Ainsi vaincu, le rebelle se rend, et d'abord il est fort mal- « traité par le vainqueur, qui explique lui-même les motifs de

« sa sévérité. Les amants n'aiment plus que par avarice : il « veut venger toutes dames beles et gentes,

De traïtors [traitres] as amors fausses,
Jé voil que l'on me teigne a ber [*ber*, baron, qui a la force de]
De maintenir droit et jous [justice].
Je n'ai mie cuer de norrice
Por avoir pitié de félons,
Qui sont poiors [pires] que Ganelons.
Et por itiex et autre tiex
Voill ge bon pleges [gage] fromentiez,
Que vos vers moi ne fausseroiz,
Et que toz jors léans seroiz
En amour, que qu'il en aveigne;
Se ne voulez que je vos teigne
A toz jors mes enprisoné.

« Il conclut en lui demandant son cœur en otage. Le cœur « est donné. Amour « brochant » son cheval emporte ce gage « et l'amant reste pensif et morne,

Car la doulor si me destint
Del cuer perdu, et del cors vui [du corps vide].

« Enfin l'Amour lui amène la dame qui l'accepte pour ami, « à la condition que le secret sera inviolablement gardé. Le « dieu achève son œuvre, et il obtient qu'en échange du « cœur qu'elle a reçu elle envoie le sien à celui qui ne vit que « pour elle [1]. »

Nous n'oserions pas affirmer que nous avons été assez heureux pour rencontrer précisément l'ouvrage d'où l'auteur grec anonyme a tiré l'idée de la scène que nous avons exposée plus haut. Pourrait-on cependant trouver une ressemblance plus parfaite? Cet amant, étranger jusque-là aux souffrances de l'Amour, son mépris pour le pouvoir de ce dieu, son in-

[1] Bibliothèque impériale, ms. n° 7995. — *Hist. littér. de la France*, t. XXII, p. 870.

sensibilité et sa résistance, tout cela ne se retrouve-t-il pas dans Lybistros ? Ces « sergents, » ces chevaliers, « cette grande « compagnie » de l'Amour, ne les reconnaissons-nous pas dans les serviteurs qui, armés de torches et de glaives, fondent sur le prince latin? La colère de l'Amour, l'effroi du héros, ses prières, sa soumission à une autorité que jusque-là il a méconnue, sont les mêmes dans les deux romans. L'entremise de *Courtoisie*, de *Franchise*, de *Noblesse*, rappellent avec exactitude les personnages du roman grec Ἀγάπη et Πόθος, et ils n'y jouent pas un rôle différent. Aussi sont-ils appelés Μεσίτης, et leur mission Μεσιτεία. Il n'est pas non plus jusqu'à la scène du serment qui ne se trouve reproduite tout entière dans les aventures de Lybistros. Si l'on s'étonnait de voir ce poëme français réduit à une scène unique dans le roman de l'auteur grec, nous renverrions à l'ouvrage italien connu sous le nom de *I Reali di Francia*, où les œuvres les plus longues de nos trouvères sont quelquefois ramenées aux proportions d'un chapitre ou deux.

Les savants auteurs de l'Histoire littéraire de la France reconnaissent dans le style du roman de *la Poire* le caractère de la langue du XIIIe siècle; d'autre part le manuscrit grec que nous venons d'analyser semble appartenir au XVe siècle, c'est l'opinion des rédacteurs de l'ancien catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque royale; rien ne s'oppose donc à ce que l'on place à la fin du XIIIe siècle, ou tout au commencement du XIVe, l'époque à laquelle fut écrit le roman de Lybistros. Il porte, au même degré que le *Belthandros*, le caractère chevaleresque, et, comme il n'est pas rimé, que la rime n'apparaît dans la poésie grecque que vers la moitié du XVe siècle[1], on

[1] Jacovaki Rizo-Neroulos, *Cours de littérature grecque moderne*, Genève, 1828. — Jacob Grimm, Lettre sur le roman de Renard à Charles Lachman, Leipzig, 1840.

peut attribuer la composition de cet ouvrage à l'influence directe des récits faits par les chanteurs occidentaux dans les cours des seigneurs français établis à Constantinople ou dans la Morée, dans la Sicile ou à Rhodes :

La vogue qu'eut dès sa naissance le roman de *la Rose* nous autorise à chercher des rapprochements entre ce poëme français et celui de Lybistros. Cet artifice d'un songe qui va devenir, pendant un siècle au moins, le principal ressort de toutes les compositions romanesques, est trop fréquemment employé par notre anonyme pour que nous puissions oublier de citer le nom de Guillaume de Lorris. La réputation et le talent du poëte français ne pouvaient-ils pas le signaler à l'attention studieuse des étrangers? Si, déjà à l'époque où le roman de *la Rose* fut composé, le zèle des croisades se refroidissait, si l'Europe n'envoyait plus de grandes armées en Syrie, la France n'avait-elle pas alors des colonies sur divers points de l'empire d'Orient, et son influence ne pouvait-elle pas se faire sentir autour de ses établissements? Les seigneurs qui s'étaient fixés en Achaïe avec la magnificence que leur reprochait Hugues de Berzil, les chevaliers à Rhodes, les Lusignan à Chypre, ne recevaient-ils pas venant de leur pays des jongleurs instruits de toutes les nouvelles compositions où se marquaient les changements des mœurs et des idées?

En effet, on trouve dans Guillaume de Lorris quantité de descriptions charmantes, d'allégories ingénieuses, qui ont bien pu séduire l'imagination des Grecs et les engager à en imiter les agréments. Là encore s'offrent d'eux-mêmes les rapprochements et les comparaisons. C'est sur le bord d'une rivière que l'amant s'endort dans le roman de *la Rose* :

D'un tertre qui près d'iluec iere
Descendait l'iave grant et roide,
Clere, bruïant, et aussi froide

Come puiz ou come fontaine,
Et estoit poi [un peu] mendre de Saine,
Mes que'le iere plus espendüe,
Onques mes n'avoie vüe.
Cele iave que si bien coroit
Moult m'abelissoit et seoit [plaisoit]
A regarder ce leu plaisant.

Le poëte se plaît à décrire une fontaine en ces termes :

En un trop beau leu arrivé,
Au derrenier où je trouvé
Une fontaine sous ung pin.
Mais puis Karles le fils Pépin,
Ne fut ainsi ne biau pin veus,
Et si estoit si haut crëus
Qu'on Vergier n'ot nul si bel arbre.
Dedens une piere de marbre
Ot nature par grant mestrise
Sous le pin fontaine assise
Si ot dedens la pierre écrites
Ou bort amons lettres petites
Qui disoient ici dessus etc. etc.

L'écolier de Paris n'a pas sans doute l'imagination aussi riche que le poëte grec. On ne voit pas dans ses descriptions le reflet des arts de l'Orient, il ne parle que de la grant *Mestrise de nature*, tandis que les auteurs de *Belthandros* et de *Lybistros* prodiguent toutes sortes de merveilles dues à l'industrie des hommes. Il en est de même des jardins et des vergers dont la peinture se rencontre chez les uns et chez les autres. Les Grecs y mettent plus de magnificence, on sent qu'ils ont sous les yeux une nature plus belle. Guillaume de Lorris se fait un paradis tel qu'il convient à un homme né dans l'île de France : des coings, des pêchers, des noix, des pommes, des poires, des nèfles, des cerises fraîches et ver-

« meillettes, » des cormes, des alises, des noisettes, chargent les arbres de ses « vergiers » où l'olivier semble dépaysé, et où les conins (les lapins)

> Aloient entre eux tornoiant,
> Sur l'herbe fresche verdoiant.

Toutefois, malgré sa rusticité, il a peut-être eu la gloire de servir de modèle au poëte grec dans la peinture

> Des sept imaige que il vit
> Pourtraictes el mur du vergier,
> Dont il lui plaist à desclairier
> Les semblances et façons.

Les sept imaiges de *Haine*, de *Félonie*, de *Vilennie*, *Convoitise*, *Avarice*, *Envie*, *Tristesse*, *Vieillesse*, *Pauvreté*, *Papelardie*..... ont bien pu attirer les regards d'un écrivain plus habile à enluminer des esquisses qu'à composer des portraits. Dans le roman français, comme dans le poëme grec, le héros finit par se rendre après quelque résistance, et fait hommage à l'Amour : c'est Jean de Meung qui, quarante ans plus tard, lui fait dire :

> Dame, ne puis, il est messire,
> Et ge ses liges homs entiers.

Les colliers et les anneaux enchantés sont bien vieux dans la littérature romanesque. On peut voir ce qu'en pensaient les anciens dans la *Vie d'Apollonius de Tyane* par Philostrate[1]. Ce même écrivain parle d'un philosophe, Eudamas, qui faisait des anneaux[2] dont la vertu était de préserver des démons, des serpents et autres dangers de ce genre. L'anneau

[1] Lib. III.

[2] Ce philosophe faisait *φυσικοὺς δακτυλίους πρὸς δαίμονας, καὶ ὄφεις, καὶ τὰ τοιαῦτα*. (Philostrate, *Vie d'Apollonius*, liv. III.)

de Gygès avait passé sans doute dans les mains de Chariclée [1], avant d'arriver à celles de la magicienne de notre roman grec. Dans Floire et Blancheflor, c'est encore un anneau qui prévient le jeune prince du péril où se trouve son amie; cet anneau le sauve des flammes comme il avait la propriété de le sauver des eaux. Dans le roman anglais de Richard-Cœur-de-Lion qui, suivant Ellis [2], n'est que la traduction d'un ouvrage français, un certain roi d'Orient, Modard, fait présent au chevalier d'un anneau merveilleux qui doit l'assurer contre les dangers du feu et contre ceux de l'eau. Le livre intitulé *Gesta Romanorum* est plein d'aventures où les anneaux jouent toujours un rôle étrange; c'est de l'Orient que l'imagination populaire fait venir ces talismans.

Il ne serait donc pas étonnant que l'auteur des amours de Lybistros eût tiré de quelque légende nationale l'invention de cet anneau « faé » qui suspend la vie du prince tant qu'il le garde à son doigt. Seulement on nous permettra de signaler un rapprochement curieux entre un roman français du XIV[e] siècle et celui que nous étudions. L'*Histoire d'Amadas et d'Ydoine*, qui ne ressemble en rien à celle de Lybistros, présente l'emploi du même moyen, et dans des circonstances presque identiques.

« Ydoine venait de mourir, satisfaite d'avoir, au prix d'une « fausse accusation contre elle, défendu Amadas des suites de « son désespoir. On l'enterre, et son amant plongé dans le « deuil va passer la nuit auprès de la pierre sépulcrale. Au « milieu des ténèbres et dans le silence de la nuit, Amadas en-

[1] Voir le roman de ce nom. Chariclée dit que cet anneau est, *δῶρον μὲν παρὰ πατρὸς τοῦ μου, τῇ μητρὶ παρὰ τὴν μνηστείαν δοθείς. Λίθῳ δὲ τῇ καλουμένῃ παντάρβῃ τὴν σφενδόνην διάδετος· γράμμασι δέ τισιν ἱεροῖς ἀνάγραπτος καὶ τελετῆς, ὡς ἔοικε, θειοτέρας ἀνάμεστος· Παρ' ἧς εἰκάζω δύναμίν τινα ἥκειν τῷ λίθῳ, πυρὸς φυγαδευτικὴν, ἀπάθειαν τοῖς ἔχουσιν ἐν ταῖς φλογώσεσι δωρουμένην.*

[2] Ellis, *Early English metrical Romances*, p. 302.

« tend une troupe de cavaliers qui approchent. L'un d'entre « eux se détache des autres et arrive près du tombeau. Le « nouveau venu interroge Amadas, et, quand il sait le motif « qui le retient en ce lieu, il éclate de rire. « Celle dont tu « gardes le corps, lui dit-il, fut ma dame et non la tienne; « cède-moi cette place. Tiens, voilà l'anneau que tu lui donnas, « et qu'elle m'a donné à son tour. » A la vue de cet anneau « qu'il reconnaît bien, Amadas est mortellement troublé. Il « se prend à douter d'Ydoine. A-t-il été le jouet d'une fausse « et déloyale amante? Mais bientôt ses doutes déchirants sont « vaincus dans son cœur par la foi en son amie. Il dément le « chevalier et le provoque au combat. Celui-ci n'est ni moins « brave, ni moins hardi qu'Adamas; un moment il a l'avan- « tage et force son adversaire à lâcher le tombeau. Mais Amadas « éprouve une si grande colère d'avoir été contraint de reculer, « qu'il se précipite sur son adversaire et le met définitivement « hors de combat. Le chevalier vaincu, mais charmé de la « vaillance d'Amadas qui a gardé le tombeau, lui découvre la « vérité : Ydoine n'est pas morte. C'est lui qui l'enleva sur le « chemin de Rome. Il lui prit l'anneau d'Amadas et mit à la « place un anneau « faé » qui lui a causé une mort feinte. Il « suffira de lui ôter du doigt cet anneau pour qu'elle revienne « à la vie. Il comptait venir retirer cet anneau et s'emparer de « sa proie; mais l'amour d'Amadas qui a gardé le tombeau, sa « foi qui lui a fait entreprendre un combat pour son amie « malgré les apparences d'une trahison de sa part, sa vaillance « qui lui a donné la victoire, ont enfin triomphé. A ces mots « le chevalier se retire, et Amadas se hâte de ressusciter Ydoine « de sa fausse mort[1]. »

Si, en France, nous connaissions mieux notre littérature romanesque du moyen âge; si nous avions retiré des manuscrits

[1] *Hist. litt. de la France*, t. XXII, p. 764.

enfouis en Italie ou en Angleterre tous les romans qui nous appartiennent, l'historien de cette période littéraire ne désespérerait pas d'ajouter à ces rapprochements déjà si nombreux d'autres rapprochements encore. Toutefois ceux que nous avons donnés ici suffisent pour établir que nos poëmes français ont été imités par les écrivains de la Grèce au XIIe, au XIIIe et au XIVe siècle. Ils suffisent pour expliquer comment Fauriel a pu dire qu'à partir des croisades les compositions des poëtes grecs « ne roulent plus que sur des aventures de bravoure ou « d'amour de chevaliers imaginaires, ou de héros historiques « travestis en chevaliers. »

CHAPITRE VII.

LI ROMANS DE LA GUERRE DE TROIE, PAR BENOÎT DE SAINTE-MORE, POËME FRANÇAIS TERMINÉ VERS L'AN 1180, MANUSCRIT FRANÇAIS N° 1450; — BELLUM TROJANUM, TRADUCTION GRECQUE, EN VERS POLITIQUES NON RIMÉS, DU POËME DE BENOÎT DE SAINTE-MORE, MANUSCRIT GREC DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, N° 2878.

Il y a à la Bibliothèque impériale de Paris, sous le n° 2878, un manuscrit grec qui contient le récit de la guerre de Troie. Le poëme est écrit en langue moderne, en vers politiques non rimés. L'auteur, qui prétend suivre Darès le Phrygien, commence sa narration à l'expédition des Argonautes. Ce manuscrit in-4° contient deux cent dix-sept feuilles : elles sont loin d'être toutes remplies; il y en a de tout à fait blanches. Quelques-uns de ces vides étaient destinés, dans la pensée du copiste, à recevoir des images explicatives du texte, comme il s'en rencontre deux ou trois d'un temps bien postérieur à celui où la copie a été faite. En plusieurs endroits on remarque des lacunes. De fréquentes transpositions de pages interrompent la lecture ou l'embarrassent : le folio 82, par exemple, doit se joindre au folio 79. Ailleurs la conformité de deux vers a fait errer le copiste, dont le travail ne devient régulier qu'au moment où il rencontre de nouveau la cause de son erreur. Enfin les confusions qui devaient résulter de l'iotacisme se montrent dans cette copie plus fréquemment que dans les deux autres manuscrits grecs déjà analysés par nous sous les n° 2909 et 2910.

Ce manuscrit semble appartenir à la fin du XIVe siècle. Les auteurs de l'ancien catalogue de la Bibliothèque du roi, après avoir fait connaître le manuscrit qui nous occupe, ajoutent cette observation : « Reperitur in Bibliotheca regia, n° 7624, « poema gallicum hujus nostri ita simile ut unus ex illis auc- « toribus alterius tantum interpres fuisse videatur. Gallicus co- « dex antiquior utpote qui anno Christi 1264 exaratus dicatur. « Hujus poematis auctor Benedictus a Sancta-Maura, quem « Constantinopolim migrasse, urbe a Balduino capta, credi- « derim; utrumque conferre operæ pretium foret. » L'auteur d'un supplément à la notice de Benoît de Sainte-More, dans l'*Histoire littéraire de la France*, signale aussi, dans le manuscrit français 7189, les indications d'une main étrangère qui a noté les endroits imités par l'auteur du poëme grec.

Quelle que soit la valeur de l'opinion de Boivin, auteur du Catalogue du fonds grec, qui fait aller Benoît de Sainte-More à Constantinople avec le comte Baudouin, il est bien sûr que son poëme a été littéralement traduit en grec au XIIIe ou au XIVe siècle. Il n'est pas besoin ici de commentaires et de dissertations. Il suffira de rapprocher les deux textes. Ce n'est plus là une imitation passagère, comme sembleraient le faire croire les notes marginales du manuscrit 7189, dont il est parlé dans la notice rappelée plus haut. L'auteur ne s'est pas borné à emprunter un passage qui lui semblait digne d'entrer dans son texte, en se réservant de déployer ailleurs la fécondité de son esprit. Non. Le poëte grec s'est mis de propos délibéré à copier le roman français. Le manuscrit grec est de la fin du XIVe siècle; le manuscrit français (n° 7624) porte la date de 1264.

Il est bien regrettable que les premiers feuillets du manuscrit grec n'existent plus. L'histoire littéraire y aurait peut-être trouvé quelques indications précieuses. L'auteur y faisait-il

connaître l'original d'où il tirait sa version, ou dissimulait-il son plagiat? Quelle raison avait-il de choisir ce roman plutôt qu'un autre? Avait-il eu déjà des devanciers dans cette voie? Les autres romans grecs que nous possédons ne sont-ils eux aussi que des traductions? On pourrait espérer, jusqu'à un certain point, trouver une réponse à quelques-unes de ces questions dans ces feuilles perdues, car, partout ailleurs, l'auteur parle en son propre nom et garde un air d'originalité. Il n'aurait pas été sans intérêt non plus de voir comment, dans un pays où l'on parlait encore la langue d'Homère, on acceptait l'opinion du trouvère français sur l'auteur de l'Iliade. «Homère, disait Benoît de Sainte-More, a sans doute raconté «la guerre de Troie, mais, comme il vivait plus de cent ans «après cette guerre, il ne faut pas s'étonner s'il y introduit «tant de fables, comme les combats entre les dieux et les «hommes. Heureusement un neveu de Sallùste, nommé *Cor-«nelius*, trouva, pendant qu'il étudiait dans Athènes, un livre «ancien écrit de la main de Darès le Phrygien, lequel avait «lui-même assisté à la guerre de Troie. Cornelius traduisit cet «ouvrage en latin, et c'est à son livre que nous devons nous «en rapporter plutôt qu'à celui d'Homère.»

Le poëme de Benoît de Sainte-More, qui a un peu plus de trente mille vers, est réduit des deux tiers au moins dans la traduction grecque. On n'en sera pas surpris, si l'on réfléchit au peu de matière, pour ainsi dire, que renferme le vers de huit pieds du trouvère français, comparé au vers politique des Grecs; si l'on réfléchit, en outre, à la prolixité des écrivains du moyen âge. Les rapprochements que nous allons faire permettront aisément de se rendre compte du volume de pensée, si je puis m'exprimer ainsi, que chacun des deux écrivains renferme dans un vers.

Nous nous servirons de la version française contenue dans

le manuscrit 1450. Quoique ce ne soit pas la version signalée par le catalogue dont nous avons cité le passage, on verra qu'il n'existe pas de différence entre le grec et le français.

Médée explique à Jason quelles difficultés il doit surmonter pour conquérir la toison d'or; voici le texte français :

Li deu [dieux] i ont lor garde mise
Par tel maniere et par tel guise
Com il lor est mel [comme il leur a convenu] oes;
Mars ia mis darain II boes [derrière deux bœufs],
Quant ire [fureur] et mal talans les toce
Par mi les nes, e par la boce
Jetent de lors cors fu [feu] ardent.

(Ms. fr. fol. 4 v°, v. 46.)

ce que le grec traduit ainsi :

Οἱ Θεοὶ γὰρ ἐβάλωσιν ὅλην τὴν φύλαξίν τους,
Καὶ ἄκουσον τὴν φυλάξιν ἣν ἔθηκαν ἐκεῖσαι [ἐκεῖσε]
Μαρὸς ὐδαροὺν τῶν ἐξόρθωσεν φοβέρους δυὸ βόες
Οἵτινες ἦτἶαν [ὅταν] ἡ χολή τους ἔλθῃ εἰς τὸ κεφάλιν,
Πῦρ φοβερὸν ἐξέρχεται ἀπὸ τοῦ σἶόματός των.

[Fol. 1 v°, v. 11.]

Peut-on demander une conformité plus grande? l'auteur grec est si fidèle à sa tâche de traducteur, qu'il essaye de rendre jusqu'aux mots qu'il ne comprend pas. Mars devient *Μαρός*, et nous croyons bien que ce mot *ὀδαρούν*, difficile à expliquer en grec, n'est que la transcription lettre pour lettre du mot *darain* qui se trouve dans le texte français, et dont le sens est *par derrière*.

Poursuivons. Après les bœufs, Médée fait à Jason la peinture du dragon qu'il lui faut combattre avant d'enlever la toison d'or :

E qui plus fait a redoter,
Car uns serpent qui toz jors velle [veille]
Qui ne dort oncques, ne somelle [sommeille]

La regarde d'autre part,
Par tel engin e par tel art,
Que ja om ni aprocera
Si tost com il tantost muerra.

(*Ibid.* col. 3, v. 5.)

On lit dans le grec, fol. 1 verso, vers 20 :

Καὶ ἀνεύρῃ περάσιτα σκληρότερον εὑρίσκῃ,
Ἕναν ὀφιδίον φοβερὸν, ὁπού ποτε οὐ κειμᾶται [κοιμᾶται]
Πάντα ἀγριπνὰ [ἀγρυπνὰ], πάντα ἐξιπνὰ [ἐξυπνὰ], στήκει, διαφυλάττει.

Si Médée consent à secourir Jason, elle en exige en retour le titre d'épouse :

Mais je de ce seure fusse [si j'étais sûre]
Que io t'amor [ton amour] avoir peusse,
Que fame espouse me presisses,
Et que jamais ne me gerpisses [abandonnasses]
Quant en ta terre retornaisses,
Que tu ici ne me laiasses [laissasses]
Que m'emportaisses avolc [avec] toi...

(*Ibid.* col. 3, v. 44.)

Voici maintenant le grec :

Καὶ νὰ ἐπείρες [ἐπαίρῃς] ἀληθῶς γύνην σου πιστοτάτην
Ὅσταν ἐκειθεν ἐστράφηκες, ἀλλὰ εἰς τὴν σὴν χώραν...

à quoi Jason répond dans le français :

Bele dame que vos diroie,
Sur toz les dex vos jureroie
E sor trestote notre loi,
Amors tenir et porter foi;
A fame vos esposerai
Sur tote riens [chose] vos amerai;
Ma dame serez et ma mie,
De moi arez la signorie;

Tant antendrai à vos servir.
De vous ferai à vos plaisir,
Menrai [je mènerai] vous endans ma contrée,
Si vous serez mult honorée,
Tut vous y porteront honor,
Et li plus rice et li millor.
Vous y arez plus de délit
Que ne vos ai conte e dit.

Dans le roman grec, Jason ne fait pas d'autre réponse :

Ἰασοὺς ὡς ἤκουσεν ταῦτα παρὰ τῆς κόρης
Λέγει τῆς· Ἄκουε, εὐγενικὴ, μυριοχαριτομένη,
Εἰς ὅλους λέγω θεοὺς, ἐγὼ νά σοι ὀμόσω
Γύναικαν πιστοτάτην μου νά σε ἔχω καὶ στερέαν
Κυρίαντε, καὶ δέσποιναν, πάντοτε νά σε δουλεύω,
Πρᾶγμα νὰ ἔνει τίποτες εἰς τὸν ἅπασαν κόσμον
Ὅπου νὰ τὸ ὀρέγησε [σαι] νὰ μὴ τὸ ἀποπληρώσω.

[*Ibid.* fol. 5 r°, v. 13.]

Toutefois, comme on pourrait ne pas se contenter de ces extraits assez concluants par eux-mêmes, nous allons détacher de chacun des deux romans une même scène et la rapporter dans toute son étendue. C'est à l'épisode de Jason et de Médée que nous l'emprunterons :

« Biax amis, dit Medée,
« Que sera [aussitôt que] colciés [couché] li rois,
« En ma chambre venrez tot sols,
« Ja compagnon n'arez od vos [n'aurez avec vous].
« La me ferez tel œuvrance
« Que n'arai mais de vos dobtance;
« Puis vos dirai parfaitement
« Porez les bues e li serpent
« Vaincre . . . .
« Que n'y arez nul engombrier [nul embarras]. »
« — Ma belle dame, ainsi l'otroi [je vous l'accorde],
« Mais, s'il vos plait, venez por moi,

« Car ne sauroie quant lever,
« Ne en quel lieu devroie aler. »
« — Biax dols amis, sera ben fait. »
Congié a pris, lors si s'an vait;
Arrière en sa chambre se rentre,
Moult li tressault li coers au ventre.
Tant par a le vespre [le soir] atendu
Que li solaus esconcés [caché] fu.
Moult par convoite la nuité,
Que son plait li fait prolongé [le rendez-vous].
Moult l'a durement eprise amors;
Moult li anuie [elle s'ennuie] que li jors
Ne s'en vait, a tos cor esploit [rapidement],
Moult s'emervelle ce qu'ele voit.
Tant par a li vespre atendu
Que li solaus esconcés fu,
Et quant li jors en fu alés
Ne li fu pas ancor asses :
Souvente fois a esgardée
La lune s'ancor [si encore] est levée.
Moult crent que ne perde la nuit,
Ne li torne mie à déduit.
Color mue [elle change de couleur]; e vermelle, e pale.
Cil que voit velle [veiller] en la sale
Fuissent ja, son vol, endormi [que ne sont-ils déjà endormis]!
Moult par en a son coer mari.
A l'uis [à la porte] del chambre va oïr,
S'ancor parlent de dormir.
Ilec [là] escoute; iloc estait [là durait]
Noise... [le bruit]. « E ne m'en plait,
« Ice fait-ele [dit-elle]. Que sera
« Ceste gent quant se colcera ?
« Ont-il juré qu'il velleront
« E qu'il ne se colceront ?
« Qui vit mais gent qui tant vellast,
« E qui la nuit ne se colcast ?
« Malvaise gent! fole provée,
« La mie nuit [la moitié de la nuit] est jà passée!

« Moult avais poi [peu] de savior,
« Mais il a en moi grant folor [il y a en moi grande folie]
« De ce que me sui io entremise.
« Je devroie moult estre prise
« *Quoil qu'est ta mes* emblant;
« Malvois corage, e folz semblant
« Poroit-on ja trouver en moi,
« Qu'ici m'estois [me tiens] ne sai por quoi :
« Estuet meil [il vaudrait mieux] mettre en effroy
« Que volonters ne vigne a moi,
« Sitost com verra mon message.
« Et ne fas io que mal sage [j'agis en personne peu sage]
« Qu'ici estoit qu'ici atent [en restant ici]!
« Tant en ai fait [de tout ce que j'ai fait] or me repent! » —
D'ilec se part [de là elle s'en va] en tel guise,
Vint a son lit, si s'est assise.
Mais si com jo pense et entent,
Il ne sera pas longuement.
Relevée est, ni volt plus estre;
San vait olvrir [ouvrir] une fenestre,
Vit la lune qui est levée,
Lors li est s'amors [son amour] doblée.
De cete fait elle est anuis [elle est ennuyée],
Passée est jà la mie nuit.
Clot la fenestre, si san torne,
Iriément [en colère] pensie et morne.
Emmi [au milieu] la chambre s'arresta,
Tout en pensant si escota :
La noise ert auques abaissie [un peu diminuée]
Et jà départait la mainie [se séparait la compagnie].
A l'uis san vait pensie et pale,
Si esgarde parmi la sale,
As Chamblens [Chambellans] vit les lis faire,
Ça dont li fu à viaire [alors il lui sembla]
Que deus qu'a poi [dans peu de temps] se colceront,
E que il gaires ni seront
En la chambre. Joie en porte,
Mais souvent revint à la porte :

Ben a veu et a gaitié [guetté]
Qu'il estoient tuit colcié.
Le lit Jason bien avisa,
Une suie maistre [une sienne servante] apela
Tot son consel li a *iechi (?)*
(Elle s'afia moult en li) [elle avait grande confiance].
— « Droit à cellit [à ce lit], fait-ele, iras,
« Tot belement le petit pas;
« Celui qui gist [y est couché] amaine od toi,
« Tot belement et sans desroi [sans y manquer]. »
— « Madame, et vos colcies [couchez-vous] avant,
« Si estera plus avenant :
« De la nuit est tale partie
« S'ele tenroit on a vilonie [on vous ferait un reproche]
« Ja colch esties a ceste ore. »
— Et Medea plus ne demore;
Moult a tost devestu ses dras [ses vêtements]
Deschaucie est isnel le pas [tout aussitôt],
Et mise au lit d'or et d'argent;
Onques nus oms ne vit si gent.
Dame estoit dins de tel lit [dans tel lit]
Conques nul hom sa par [son égale] ne vit.
Et la vieille s'en est issue;
Dusqu'al lit Jason est venue,
Tot suavet [tout doucement] et en secroit;
L'en a trait par la main à soi.
E cil se lieve isnelement,
E si afubla cointement [gentiment]
Tot belement et a cele.....
En ensem [avec elle] la chambre entre.
Clarté i ot : bien i veoient,
Car duz cierges grant i ardoient.
La maistre a l'uis clos e serré,
Tot droit a'l lit la mené.
Quand Medea le vit venir
Si a fait semblant de dormir.
Et cil ne sambla pas vilain [il n'agit pas en homme grossier]
Le couvertoir [la couverture] lieve a sa main

Cel tressaut, el vis lui torne [tourne vers lui son visage],
Onques fu vergondos [elle fut un peu honteuse] et morne :
« Vassal, vassal, qui vos conduit? »
. . . .
Une pelice vaire [du latin *varius*] grise
Vest Medea sor la camise;
Del lit s'en est batan [tout aussitôt] levée,
Si a une image aportée
De Jupiter le dieu puissant :
« Jason, amis, venez avant
« Veser l'ymage de mon deu.
« Je ne voil mie faire a jeu
« De moi e de vous la samblance,
« Por ce voil avoir sentance.
« Sor l'ymage ta main metras,
« E sor l'ymage jureras
« A porter foi e a tenir;
« A prendre a feme sans mentir
« E que seras dor en avant
« A moi, e feras mon comant. »
Jason ainsi li otreia,
Mais en la fin se parjura;
Covenant [convention] ne loi ne li tint,
E poi e puis [et peu après] l'en mesavint [il lui arriva malheur!]
Mais je n'ai or de ce que faire,
De cela cont ne retraire,
Assez avez de la maitier,
Ne vos voil or plus anoier.
Tote la nuit s'en jurent [couchèrent] puis,
Ainsi com je nel livre truis [trouve].
« Alques avez veillie anuit;
« Tele noise ai tote nuit oie
« Car m'ere [je m'étais] a grant paine endormie.
« — Dame, par Deu, ne quer guion [de guide]
« Se vous e vostre maistre non.
« En vostre prison me suis mis,
« Il ne m'en doit mie estre pis. »

La maistre ensamble les laissa,
En autre chambre s'en entra.
« Dame, io sui li chevaliers,
« Cele dit Jason, tost premiers,
« Qui vostre es, e sans partie,
« Et ert [sera] tot jors de sa vie.
« Je vous prie e requere ensement [en même temps]
« Quel recevez si ligement
« Que nul jor mais cose ne face
« Que vos griet [chagrine] ne qu'il desplace. »
Medea respont : — « Biax amis,
« Moult m'avez grant cose promis,
« Se vos le voliez tenir,
« Vos ne me poez [pouvez] plus offrir.
« Secure voil que ieu en aie
« Par atendrai une manaie. »
« — Dame arez tost vostre plaisir,
« Sans fausseté et sans mentir;
« Vous en arez tele fiance
« Que jamais en arez dobtance. »
Tost nu a nu, e bras a bras
Autre celée ne vous fas [je ne vous cache rien]
Cil en Jason ne peça
Cele nuist la despucela.

Voici maintenant le texte grec; on jugera aisément de la manière dont l'auteur a traduit le trouvère :

.... ὡς ὅπου ὁ βάσιλέας
Ὕπαϊ νὰ ἔχει κοιμηθῆ, πάντες δ' ἐχώρευσον,
Ἀπ' αὐτοῦ δὲ εἰς τὴν τζάμπραν μου νὰ ἔλθῃς μοναχός σου,
Τὸν ὅρκον ἀποδώσῃς μου, νά με ἀφορτομένη,
Φόβον ἔναν ἀπό σου, νὰ μὴ ἔχων νὰ με ἀφήσεις,
Τότε τὴ ἡρμηνέαν ἐκείναν σε τὴν δείξω
Τὸ πῶς νὰ καμῇς, καὶ τὸ τῇ καὶ πάντα νὰ νικήσεις,
Καὶ τὸν ὁλόχρυσον κρίον τὸ πῶς νὰ κερδήσεις.
— Κύρα μου, πάλιν λέγῃ τῆς, οὕτως καὶ ἐγὼ τὸ θέλω.
Μόνον μάνταπον σῆλε μοῦ, τό που νὰ ἔλθω, καὶ πότε·

Ἀπάρτι οὐδὲν ἐπίσταμαι τόπον νὰ ἔλθω τῶρα.
— Ἐκείνη ἀνταποκρίθηκεν, οὕτως τὸ θέλω ποιήση.
Εὐθὺς ἀπεχαιρέτεσεν· ὑπάγη [ει] εἰς τὴν τζάμπραν,
Ἀναπῆδα ἡ καρδήτζα τῆς μετὰ χαρᾶς μεγάλης.
Ἡ Ἀγάπη τὴν ἐφλόγηζεν. Ἐμάραινεν τὴν ἡ ἡμέρα
Διὰ τί γουργὸν οὐκ ἔκλεισεν, νὰ παραλάβη ἡ νύκτα
Τὸν ἥλιον. Πάντα ἔθωρα τόν ποτε νὰ βασιλεύση,
Ἀφ' οὗ εἶδεν ὅτι ἐβασίλευσεν, εἶχεν χάραν μεγάλην.
Ἀλλὰ πολλὰ πάλιν ἐθλίβετον, τὴν νύκταν ὡς ἐθώρει
Ὅτι τὸ φέγγος ἄκομι οὐκ εἶχεν φανερώσει,
Φόβον εἶχεν πάμπλειστον μὴ διέβη νύκτα.
Εἰς τὸ παλάτιν ἤκουσεν πῶς ὅλοι ἦτῖαν ἐξύπνοι,
Καὶ πῶς οὐδὲν ὑπαγέναν ταχὰ νὰ κοιμηθοῦσιν.
Ἐὰν ἦτῖον διὰ τὸ θέλημα ἐκείνης φεδέλας[1]
Πάντες νὰ ἦσσαν ἄοπλοι. Διχῶς τῶν ὀφθαλμῶν τους
Τὰς διασφαμίδας ἔβλεπεν τῆς τζάμπρας, ἀκροᾶται
Ἐὰν ἄκομι ἐκοιμήθησαν, ἢ ἄκομι συντυχένουν.
Ἔλεγεν γὰρ μεθ' ἑαυτὴν ταῦτα μεθ' ἡσυχίας·
— Τί ἔναν χάραγον [τάραχον] εἰς τὸν λαὸν τοῦτον;
Ὅμοσαν νὰ μὴ κοιμηθοῦν μεχρὶ καὶ τὴν ἡμέραν;
Ἢ κατοράμενοι ἀνοῖ τοσὸν διά τι ἀγρυπνοῦσιν;
Ἀπέδω τὸ μεσονύκτιον ἐπέρασεν τῆς νύκτας,
Καὶ αὐτοῦ οὐκ ἐκοιμήθησαν· ἰδὲ ἀνομία μεγάλη,
Πάλιν πολλὰ ἔνει εἰς ἐμὲν μεγάλη ἀφροσύνη.
Καλὰ τυχένει τὸ ἀληθὲς καταπιάσμενοι εἶναι·
Τί ἔνει τὸ ἐκδέχω με; τί κάμνω ἔδω εἰς τὴν πόρταν;
Οἷαν θελήσει ὁ Ἰασοῦς ὥραν καταλαμβάνει·
Τόσα ἐποίηκα, τόσα εὐέργησα, πολλά μου μετανώθη.
— Ἀναχωρίζει παγευθὺς ἀπὸ τὰς διασφαμίδας
Εἰς τὸ κρεβάτιν ἔπεσεν, ἠγέρθηκεν, ἔκατζεν.
Ἀλλὰ πολλὰ φαινέσῖραι, πολλὰ θέλη εὐργήσει,
Γοργὸν πάλιν σηκώνεται, οὐκ ἐμπορῆ νὰ σῖήκη·
Καὶ μίαν φαινέσῖραν ἄνοιξεν, ἐθωρεῖ τὴν σελήνην,
Καὶ τότε πάλιν ἄρχεται μεγάλως ἠνιάζειν
Τὴν νύκταν, ὅτι ἐδιέρευεν πλειότερον ἀπάρτι.

[1] Selon Ducange, cette expression, qui a le sens de *puella*, vient de l'italien *fedele* : on la trouve sous cette forme φέδουλα.



Ἔκλεισεν τὴν φαίνεσΊράν της, σΊρέφεται ἐξοπίσω,
Μέσον τῆς τζάμπρας ἐσΊηκεν. Ἔξωθεν ἀκροάτων
Τῆς συντυχίας· ἐγνώρισεν ὅτι ἐπιχαμήλωσαν,
Γοργὸν εἰς τὴν πόρταν ἔφθασεν, ὅλοι ἀναχωροῦνται·
Τοὺς τζαμπρελιάνους ἔβλεπεν πῶς κάμνουσι τὴν κλίνην,
Τὴν τζάμπραν τῆς περιπατῇ, ἄνω καὶ κάτω ὑπάγει·
Σύχνο ἔθωρα καὶ ἔβλεπεν τὸν Ἰασοῦν ποῦ κεῖται,
Καὶ μίαν τῆς μασΊόρησαν ἔκραξεν παραχρῆμα.
Εὐθὺς τὴν ἐφανέρωσεν καὶ τὴν βούλην τῆς πᾶσαν·
— Εἰς τὸ κρεβάτιν, ἔλεγεν, ἐγὼ μὲν κράτει Θεώρη,
Ἡσυχά τε γαλήνα τινὰ μή σε νοήσει,
Τὸν Ἰασοῦν ἐξύπνησε, καὶ φέρε με τὸν ὧδε.
Ἐκείνη ἀπεκρίθηκεν μετὰ χάρας μεγάλης,
— Ἥρωτον ἐσὺ κοιμήθητι ἔξω[1] τοῦ κλιναρίου,
Ὅτι ἀπέδω ἐδιέβηκεν τὸ δ' ἥμισον τῆς νύκτας.
— Ἡ κόρη το ἐπροθύμησεν, ἐποίησεν, ἐκοιμήθη
Εἰς μίαν κλίνην ὁλοχρύσην μεταλιθομαργαρίτην,
Τόσα ἦτΊον πλούσια, καὶ εὐμόρφη, καλὰ ἔπρεπεν, διέκειτο.
Ἀπῆλθεν ἡ μασΊόρησα, τὸν Ἰασοῦν εὑρίσκει,
Ἐκ τῶν χείρων του ἐπίασεν, συκώνει τὸν εὐθέως,
Μαντέλων ἐσκεπάσθηκεν, ἥσυχος ὅσον ἦρχεν.
Εἰς τὴν τζάμπραν ἐσέβηκεν ἔνθα ἡ κόρη ἦτΊον.
Ἡ τζάμπρα ὅλη ἔφεγγεν, φῶς ἔχουσα μεγάλον
Λάμπαδας δύο ἔχασιν, ἔφεγγεν ὡς ἡμέρα.
— Ἔκλεισεν ἡ μασΊόρησα τὴν πόρταν ὡς τυχένη.
Ἐκ τὴν χεῖραν τον ἐπίασεν, φέρνη τὸν εἰς τὴν κλίνην·
Ἡ κόρη τὸν ἐνόησεν ὡς ἤρχετο ἐκεῖνος,
Ἐποίηκεν, ἐκαμόθηκεν, ὅτι ἔνε ἀποκαμημένη.
Ἐκεῖνος πάλαι οὐκ ἐποίηκεν χωριατικόν τι πρᾶγμα·
Τὸ κοβερτοῦριν ἐσύκωσεν· ἐπήδησεν ἐκείνη,
Ὀρθόθηκεν, ἐκάθησεν, λέγει τὸν σΊρατιώτην·
— Πῶς ἦλθες; τίς ὁδήγησεν, τὴν τζάμπραν μου νὰ σέβῃς;
Πολλὰ ἐγρύπνατε, ἐξ ὄψεως εἰκάζω.
Ἐκεῖνος ἀπεκρίθηκεν· — Οὐδὲν ἔχω ὁδοίπορον,
Μόνον καὶ τὸ μάντατόν σου καὶ τὴν μάσΊορησάν σου,
Καὶ τώρα με ἐφυλάκησες, κὰν εἰς φυλακήν σου

[1] Il faudrait plutôt ἔσω.

Ἐμε διὰ τὸ χειρότερον οὐδὲν τυχένην νὰ ἔλθω.
Ἐτοτε ἡ μασ7όρησα τοὺς ἄφηκεν, ἐδιέϐη εἰς ἄλλην τζάμπραν.
Ὁ Ἰασους ἐσύνησεν πρῶτον νὰ συντυχένη·
— Κύρα μου, ὁ καϐάλλαρί σου, καὶ δοῦλος ἐκδικός σου.
Τίποτε οὐδὲν ἐπίσ7αμαι πλεὸν νά σε διατάξω,
Τοῦτο σε παρακαλῶ μή με ἐλισμονηέσης[1].
Ἡ κόρη ἀνταπεκρίθηκεν· — ὦ γλυκύτατέ μου φίλε,
Μέγαλα τάγματα ὀρῶ μοῦ τάσσεις σε καὶ λέγεις,
Ἐὰν τὰ σ7έρξης ἀληθῶς πλεότερον οὐ θέλω.
Ἀφροντισίαν μου ποιῆσον, καὶ τότε νὰ ἀκούσω.
— Κύρα μου, πάλιν ἔφησεν, ὅλον τὸ θέλημά σου,
Ἀφροντισίαν παναληθῆ τὴν ἐθέλης νὰ ποιήσω.
— Βάρεον ἕνα ἐφόρεσεν ἐπάνω τοῦ ἱματίου,
Τῆς κλίνης ἐσυκώθηκεν, φέρνει μίαν εἰκόναν·
Τὸν Ἰασοῦν ἐλάλησεν· — Ἔλα ἐμπρὸς, τὸν λέγει,
Ὅρας τοῦτο εἰκόνισμα τῶν θεῶν ὅλων ἔνει,
Διὰ τοῦτο ἐμπῆγμα ἡμῶν ἡ συναφεία,
Συ θέλω ἔνει ἐγνώριζε, εἰ μὴ εἰς τὸν ὅρκον τοῦτον,
Τὴν χεῖραν σου ἐπάνωθεν ἐς τὸν εἰκόνισμά του,
Ὅμοσε διὰ πισ7οτάτην γυναῖκαν νά με ἐπάρης,
Νὰ μή ποτε, νά με ἀρνήθης ἡμέρα τῆς ζωῆς σου.
— Ἐκεῖνος τῆς ἐτάχθηκεν ταῦτα καὶ ἄλλα πλέον.
Ἀλλ' αὐτὸς ἐφιώρκησεν, ὡς ἔδειξεν τὸ τέλος,
Ὅρκον οὐδὲν ἐκράτησεν, ἀλλὰ οὐδὲ συμφωνίαν.
Καὶ οἱ θεοὶ τοῦ ὀργήθησαν, καὶ ἐξολόθρευσαν.
Τό πως δὲ τοῦ ἦλθεν οὐκ ἠμπόρω τί νὰ λέγω.
Καί τι λέγω σας τὰ πολλά; ὅλην αὐτὴν τὴν νύκταν
Ὀλόγυμνοι ἐκοιμούντισαν γλυκύτατα φιλήματα.

[Fol. 1, v. 57 et suiv.]

Poussons plus loin le parallèle. Après cette nuit de plaisir, Jason n'oublie pas ce qu'il attendait de Médée, et, dit le trouvère :

[1] Il y a ici, dans le texte grec, une confusion causée par la ressemblance de deux vers qui commencent par les mêmes mots : ἡ κόρη ἀνταπεκρίθηκεν... Nous avons corrigé l'erreur en transcrivant cet épisode.

. . . .

Quant vint à l'ajornement [quand le jour parut], .
« Dame, fait-il, ne demorra
Mie qu'il ajornera;
Ne porai geres [guère] ester
Qu'il ne m'en convigne aler;
Or m'est mestier [il faut], et sans aloigne [sans retard]
Que vos pensez de ma besoigne;
Car en vous est m'espérance,
Et mes consels et ma fiance. »
« — Si maïst Dex [Dieu m'assiste], biax, dols amis,
« Jo en ai tot mon consel pris. »
Amdui [tous les deux], soef [doucement], le jor levé
Car il estoit ja grant clarté;
I escrins d'or prist Medea,
Devant Jason le defferma.
Si en a trait une figure,
Faite par art e par conjure :
« Amis, ce porteras od toi,
« E ce te di en bone foi,
« A tant com tu sor toi l'aras
« Nule rien sor toi ne crendras. »
Après li baille un onguent,
Ne sais comme fu fais, ne coment.
« Amis, de ce seras ben oins
« Car de ce est grans besoins,
« Puis n'oras pas alque dotance
« Que ton cors face nuisance.
« E si retiens ci un anel,
« Si ne verras jamais plus bel,
« Et si saces bien que li pierre
« Ne puet estre mie plus chiere.
« So ciel n'a home qui soit vis [vu]
« Poi qu'il [quand il] l'ara en son doi mis.
« Que ça puis cremie [craigne] enchantement;
« Ne fu [ni feu], ne fleuve, ne serpent,
« Ne li pucent faire engombrier,
« Ni eve ne le peut noier.

14.

« Tant com l'anel aras sor toi
« Mar [ne pas] aras garde ne effroi
« Encore ait une autre vertu :
« Si tu ne veus être vus,
« La piere enclos dedens ta main,
« Et io te fas moult bien chertain
« Que ja rien d'els ne te verra,
« Et quant ce ert qu'il te plaira;
« Que si de ce n'en aras soing,
« Oste la piere de ton poing,
« Si te verra on com autre home.
« Onques *Otoniens* de Rome
« Ne pot conquerre tel avoir,
« Qui la pust contre valoir,
« Biax amis, l'anel garde bien,
« Qu'io l'ame plus que nule rien. »
Après li rebaille s'escrit
Et si lia montré et dit :
« Jason, quant le moton aras,
« N'en aler plus avant un pas
« De si qu'aies [avant d'avoir] sacrifié
« Que n'en soient li dex irié [Dans la crainte que les dieux
« Bien peut estre se nel faisoies n'en soient irrités];
« Que tu moult cher le comparoies [Tu pourrais bien le
« Par ice les apaieras [tu les apaiseras]; payer cher].
« Dementresque [tandis que] tu ce feras.
« C'est escrit lis belement,
« E trois fois, contre Orient,
« Garde que soies aperçeus
« *E li rien*. Voisi une glus
« Par telle maniere detrempée
« Que ja a rien adesée [il n'est rien qui lié par elle]
« Que jamais desevrée [séparée] soit.
« Grant alure [à grands pas] va tot droit
« As nes e al boces des bues
« L'espant tote, ce t'est oes [tu en as besoin][1],

[1] Oes, « besoin, » du latin *usus*, ou plutôt *opus*, puisque la labiale se trouve

« Parce les aras si conquis,
« Fu de lor cors n'est plus fors mis [feu ne sortira plus]
« Arer [labourer] les feras IIII roies [sillons]
« Mais clos tes els [yeux], queu tu ne voies;
« Puis tan va tot seurement
« Combattre contre le serpent.
« Bataille grant trouveras,
« Mais ja mar [ne] le redouteras,
« Car ja sus toi n'ara poir [pouvoir].
« Mais io te voil faire savoir :
« Les dents del serpent totes prendras,
« En la terre les semeras
« Que tu aras eu arée [labourée]
« Si est la cose devisée [décidée]
« Quele autrement ne puest estre.
« Iloc [là] verras à tels els nestre
« Des dens chevaliers tot armés,
« De combatre bien aprestés,
« E poi d'ore [en peu de temps] crent tost nasqu [pourvus]
« D'elme, et d'aubers, de bon escu,
« Voyant tes els [yeux] se combattront,
« Si tost arai [aussitôt que] il s'entreverront.
« Lor les aras tot achievé
« N'aies le cuer entretroublé,
« Porce qu'aras eu victoire
« En rant *miels* al roi de gloire :
« II fois feras genuflection,
« E puis iras vers le moton.
« La toison prant : lui laie ester [laisse-le là].
« E ne te caut a demorer [il ne faut pas tarder],
« Mais tost te remet al repaire [en retraite],
« Car iloc n'aras plus que faire.
« Ne te sai plus qu'ensaigner,
« Mais dolcement te voil prier

dans les autres langues romanes. Provençal, *ops;* italien, *uopo;* espagnol, *huebos;* *ops* se trouve même dans Marot, t. V, p. 388; M. Édel. Duméril, *Floire et Blancheflor,* glos. p. 291.

« Que de tot ce rien n'oblier.
« Defors t'en pues bien aler;
« Ne poons plus être ensamble.
« Grand jor est ja, com moi semble. »
C fois la baisa dolcement,
E puis a de li congie pris.
Ariere sa en son lit mis,
Bien a tot *repos* et mucie [caché]
Ce que li a baillie.
Or est Jason joiaus e lies.
Dedans son lit se est colcies,
Endormi soi en es le pas [tout aussitôt],
Car de velle estoit tos las.
E quant il a dormi grant piece [longtemps],
Qu'il estoit ja haute-terce,
Leve soi e puis s'apreste
Alors an va a la muette [en silence].

(Ms. fr. fol. 5, v. 135.)

Si nous continuons la lecture du roman grec, nous n'y trouverons pas une autre manière de traduire que celle dont nous avons déjà présenté des exemples :

Αὔγητζα ἐκατέλαϐεν, καὶ λέγει πρὸς τὴν κόρην·
— Κύρα μου, φῶς μου, ὀματία μου, ἡ ἡμέρα φθάνη,
Καὶ ἐγὼ ἀπὲ τὴν τζάμπραν σου ἂν ἔνε θέλημά σου·
Ἐτοῦτο καὶ μόνο ἐγνώριζε, ἔση ἡ ἐλπίς μου·
Ὁποῦ ἔχω διὰ νὰ ἠπόρεσα τὸ ἦλθα νὰ πληρώσω.
Ἡ κόρη λέγει· — Φίλε μου, τίποτε μὴ λυπάσαι,
Βουλὴν ἔϐαλα καλλίστην ὅπου νά σε ὀφελήσω.
— Ἀμφότεροι ἐσυκόθησαν οἱ δύο ἀπὲ τὴν κλίνην,
Ἕνα σκυρνίτζιν ὁλόχρυσον ἐπίασεν ἡ Μεδέα,
Ἀνοίγητο, καὶ ἔϐαλεν, ὅσαν ἐγκόλφιν ἐξέντο.
Λέγει τον· — Τοῦτο βάσταξο, ἐπάνω σου τὸ κρατει
Ὅσω τε ἐπάνω σου, πρᾶγμα εἰς κόσμον ὅλον
Οὐ μὴ τὸ ἔχεις φοϐήθεις κακὸν νά σου ποιήσοι.
Ἄπαυτο πάλιν του ἔδωκεν τὴν ἀλήφην (ἀλοίφην) ἐκείνην
Οἷαν οὐκ εἶδεν ἄνος ποτε καλειωτέραν.

Λέγει του· — Τὸ αὐτὴν νὰ ἀλήφοις, καὶ ἀμανεί σε,
Ἀλημένος, ποτέ φοτίαν μὴ φοβήθεις, οὐδὲ φάρος.
Πάλιν δίδει εὐγενικὸν, εὔμορφον δακτυλιδίον,
Πότε οὐκ ἐφάνη καλεῖον εἰς τὸν ἅπαντα κόσμον.
Ἕνας ἀνος τὸ ἔφερεν εἰς ἕναν του δακτυλίου,
Ἤσῖιαν φάρμακι, ἅρματα, καὶ μαγία ὀμηνάτα,
Οὐδὲ ὄφις, οὐδὲ ὕδατά ποτε διὰ νὰ τον θλίψουν·
Εἶχεν καὶ ἑτέραν δύναμιν αὐτὸ τὸ δακτυλιδίον
Ἦν ἀόρατος ἤθελεν ἂν ἦτῖον ἐξ ἀνους,
Τὸν λίθον ἂς ἐγύριζεν ἀπέσω εἰς τὸν χρόνον.
Καὶ ὅσῖις αὐτὸς ἐσκέπαζέν τινὰς οὐδὲν ἔβλεπε.
Εἶπεν ταύτην ἐνέργειαν ταύτης τῆς δακτυλίδος·
— Τὸ δακτυλίδιν, φίλτατε, πάντα νὰ μου τὸ σῖρέψης,
Πλεόν τὸ ἀγαπῶ παρὰ πρᾶγμα εἰς τὸν κόσμον.
Ἄπαι τοῦτον ἔδωκεν χάρτιν, καὶ δίχνη του καὶ λέγει·
— Ἰασοῦ ὅταν τὸν κρίον ἴδῃς ἐμπρὸς πόδα μὴ βάλῃς,
Θυσίαν ποίησε, σύντομα τοὺς θεοὺς νὰ εὐφράνῃς,
Νὰ μηδὲν χωλιάσωσιν, καὶ καταλίπουσίν σε,
Ἀλλὰ με τὴν θυσίαν σου τοὺς θέλεις ἡμερώσει,
Πρόσεχε νὰ μηδὲν σκιάσθῃς, ἀλλὰ τοῦ χάρτιν κράτει,
Τρεῖς φορὰς τὸν ἀνάγνωσε, τίποτε μὴ φοβάσε,
Σταθέντα κατὰ ἀνατολὰς ἀνάγνωσε, καὶ ὑπετείνε.
— Πάλιν εὐθύς του ἔδωκεν ἕτερον ἄλλον εἶδος
Με τέχνην αὐτοκάματον, λέγει· — Τὸ ἔπαρε τοῦτο
Ἄβαν τοὺς βόας νὰ εὐθὺς δράμε γοργὸν εἰς αὐτους,
Μόνον κλεῖσε τὰ ματία σου καὶ χῆσε τὸ ἐμπρός τους,
Ἀπάνω τοῦ προσώπου τοὺς μὲ πάσαν προέξιν·
Τὸ πίσει (ποιήσει) τοῦτο εἰς αὐτούς ποτε οὐρίτσκουν,
Τέσσαρα σῖάδια ἐξόπισθεν νὰ πίσῃ, νὰ σῖραφῶσιν.
Καὶ ταῦτα δράμε, σπούδαζε, νὰ φθάσεις εἰς τὸν ὄφιν.
Πόλεμον μέγαν γνώριζε θέλῃς μετά του ποιήσει·
Ἀλλὰ τίποτε ἤξευρε δύναμιν πρὸς ἐσέναν
Οὐκ ἔχῃ ὁ ὄφις, ἤξευρε πληροφοβήθησέ το.
Πάλιν δὲ τοῦτο ἐγνώριζε, καὶ θέλω νὰ ἐξεύρῃς·
Τὰ δόντια τοῦ ἀλλὰ ἐξέβαλε, καὶ εἰς την γῆν νὰ σπεῖρε.
Οὕτως χρέων τὴν νὰ γίνεται, καὶ ἀναμεῖνον ὀλίγον,
Καὶ ἰδεῖς εὐθὺς νὰ γεννηθοῦν ἐκ την γῆν καβαλλαρίοι,
Ἀρματόμενα δύνατα πολέμου εὐτρεπισμένοι,

Όταν ἀνταφθολμίσονται, να ἴδει ὁ εἰς ἄλλον
Μετὰ θύμου, μετὰ χολῆς, οἱ πάντες νὰ σφάγουσιν.
Καὶ ἅμα ταῦτα νὰ γενοῦν, τότε νὰ κεφαλαιώσης,
Όλα σου τὰ θελήματα νὰ ποιήσεις παυραυτῆκα,
Τοῦτο δὲ πάντα πρόσεχε νὰ μή το ἐλισμονήσης,
Ἅμα εἰρήνην, ἅπαντα, εὐθέως, θυσίαν νὰ ποιήσεις,
Εὐχαριστίαν, δοξολογίαν πάντας θέους νὰ δώσεις,
Τρεῖς φόρας τὰς θυσίας σε ἀπ' αὐτου ἄγωμε εἰς τον κριόν.
Τὴν τρίχαν μόνον ἔπαρε, αὐτὸν δὲ πάλιν ἄφες,
Καὶ σῖρέμαν ποίησε σύντομα κακὸν νὰ ἔλθῃ [1].
— Εὐθὺς ἀπεχερέτησεν, ἐξῆλθεν ἐκ τῆς τζάμπρας,
Εἰς τὴν κλίνην αὐτοῦ ἐδιέβηκεν, ἔπεσεν, ἐκοιμηθην.
Πολλὰ ἔθημα τῶν παντοτε ἐξ ὧν ἐπαραγγέλθη
Ὄρεξιν εἶχεν παμπόλλην ἀπὲ τὴν ἀγρυπνίαν,
Ἔπεσεν, ἐκοιμήθηκεν, ἔφθασεν τρίτω ἡμέρας
Εὐθέως ἐσυκώθησεν, βάνη τὰ ἄρματά του
Νά πᾶν ἅ εἴδη τὸ θαύμασμαν ἐρριζικόν το ἐνῆλθη.

Les compagnons du héros grec, inquiets de son absence, le reçoivent avec plaisir. Jason se présente devant Æétès : il déclare qu'il veut affronter les épreuves périlleuses dont on lui parle. En vain le roi essaye de le détourner d'une entreprise qui fut déjà funeste à tant d'audacieux. Il n'écoute rien, et, s'élançant dans une barque, il gouverne du côté de l'île où l'attend la victoire, grâce aux secours de Médée. Celle-ci le voit partir et ne peut s'empêcher de pleurer :

Medea fu en une tour,
Vit le, si li mua [changea] color.
Des els [yeux] plora, ni pot muer,
Quant elle le vit en halte mer;
Belement dit entre ses dens :
« Jason, frère, biax amis, gens,
« Moult sui pour vous a grant estors
« Car io vous aime de grant amors :

[1] Ici, il faut retourner, dans le manuscrit grec, au folio 3, vers 12, où commence l'erreur du copiste, dont nous avons parlé plus haut.

« En grant dotance m'avez mise,
« Ne puet mais estre a nule guise
« Que io me puisse asseurer
« Tant que vos voie retorner.
« Grant paor ai e dotance,
« Que ja n'aies la remembrance
« Que io t'ai dit e ensaignie.
« Jamais n'oroie les *vertié*
« De si que t'aie entre mes bras.
« A tos mes dex [dieux] orison fas
« Qu'il ne soient à toi irié. »
Atant plora de pitié.

(Ms. fr. fol. 6 r°, col. 2, v. 2.)

Voici la traduction grecque de ce passage :

Ἡ Μεδέα ἀνέβηκεν εὐθὺς εἰς ἕναν πύργον,
Ἴδεν τὸν εἰς τὴν θάλασσαν, ἡ χρόα της ἀλάχθη·
Τὰ δάκρυα της οὐδὲν κρατοῦν, τρέχουσιν ὡς ποτάμη,
Γαλήνα τὰ χείλη της ἄνοιξεν, ταῦτα λέγει·
— Ἰασοῦ, ὄματι μου, φόβον πόλυν τὸν ἔχω
Μὴ ἐλισμονήσῃς τίποτες ἐξ ὧν ἐπαραγγέλθης.
Ἡ πικρία ἐκ τὴν κάρδιτζάν μου καὶ φόβος ἐκ τὸν νοῦ μου
Οὐ μὴ ἀπεύγει ἀπ' ἔμεν, ἕως του νὰ σε εἴδα[1].

Jason a *tant esploité* qu'enfin il est arrivé dans l'île. Il est, comme on devait s'y attendre, victorieux dans toutes les luttes qu'il engage. Il rentre dans sa patrie avec les trésors qu'il a conquis, avec Médée qui l'a suivi; mais, hélas! il devait oublier ses serments. C'est là que s'arrête le trouvère. Il craindrait de sortir de son sujet, et nous avertit qu'il ne parlera plus de Jason :

N'en sera plus par moi retrait.
Ne io plus n'en truis en cest livre,
Ni de lui ne voil plus escrire,

[1] Il y a encore ici une nouvelle confusion dans le texte grec; ce n'est qu'un peu plus loin, au folio 7, que reprend la narration.

Car acroistre ne voil mensonge.
. . . .
Daire n'en fist plus mension.
Mais qui or velt oïr cançon
De la plus halte œvre qui soit,
Si com Beneois l'aperçoit,
Grans batailles, fors e cruex [cruelles]
Des plus feres [terribles] des plus cremes [redoutées]
De la grande cevalerie,
Que puis fu a dolor partie
E destruite la grans cités
Dont ert dite li vérités,
Cist or écoute et retrait
Ce qui a Troie fu fait.

Ces vers sont abrégés dans le texte grec comme il suit :

Καὶ ταῦτα μὲν ἐνταῦθα μοι καὶ μεχρὶ τούτου σ7ήσω
Ἐκ τὴν ζωὴν τοῦ Ἰασοῦν πλεὸν οὐδέν σας λέγω.
Δάριος ὁ πάνσοφος πλεὸν τίποτε οὐ λέγει.

Le manuscrit grec offre ici une lacune. Une pagè et demie reste vide au folio 10. Sur le recto on lit à l'encre rouge :

Ἀρχὴ τῆς καθαρᾶς μάχης τῶν Ἑλλήνων
Μετὰ τῶν Τρώων.

Il manque en tout cent six vers du texte de Benoît de Sainte-More. La lacune cesse à la description du printemps qu'une rubrique annonce, suivie d'un grand espace destiné à des enluminures.

Voici la rubrique :

Ὥρα ὅταν ἐξέβησαν οἱ Ἕλληνες, καὶ ὑπήγουν νὰ ἀποκλησώσιν
τὴν Τρόαδαν.

Ὅταν ἐξῆλθεν ὁ χειμῶν, κατέλαμπεν τὸ ἔαρ
Καὶ πολυθρύλητον χάραν ἔχουσιν τα πουλία,

Ἄκανθες ῥόδα γέμουσιν, τὰ δένδροι γὰρ ἀνθοῦσιν,
Εἰς ἐκεῖνον τὸν καιρὸν τὸν ἔμνωστον ὡραίων,
Ὀρθόθηκεν ἡ ὑπόθεσις Ἑλλήνων πρὸς τὴν Τροάδαν·
Ἦλθαν δούκαδες, πρίγκιμπες, ἄρχοντες, μεγιστᾶνοι,
Πολλοὶ, ἐκλεκτοὶ, καὶ φρόνιμοι καὶ τῆς ἀνδρίας πλήρεις,
Εἰς τὰ καραβία ἐνέβησαν, ἐκίνησαν, ὑπάγουν.

(Fol. 12, v. 1.)

Quant vint al temps que froid devise,
Que l'erbe vert pointe l'alise;
L'an que florissent li eemel [les buissons],
Que doleement eantent oisel,
Merle, miauvis et oisiax [oiseaux]
E rossignols, et estorniax [étourneaux],
La blancheflor vient en l'espine
Et raverdoie li gaudine,
E li tans fu dols e soef,
Lors partirent del port les nef,
Cels qu'Ercules avoit semons
Les dus, les princes, les barons, etc.

(Ms. fr. fol. 7, col. 1, v. 24.)

Comme il faut s'arrêter dans cette accumulation de passages identiques, et que rien n'empêcherait de transcrire ici les deux poëmes en entier, nous terminerons par le combat de Patrocle et d'Hector. Voici d'abord la version de Benoît de Sainte-More.

Li [Hector] vint encontre Patrocles,
Li destrier furent plus isnel [plus rapide]
Que l'esmerillon ne arondel,
Qui tost les ont fait assamblé,
Ne faillirent mie a li *offansé* [à la rencontre?]
Patrocles le fiert en l'escu,
De tel air, de tele vertu [force],
Qu'oltre empassa li fers burnis [luisant],
E l'ensaigne de vert samis [étoffe de soie]

Sor le haubert li lance arcoie [se courbe]
Esclat en vole, si pecoie [se met en pièces] :
Hector ne chiet, ne nen cancele,
E tres parmi la targe novele [vêtement de dessus],
E par l'aube [le bord] maillie menu
Que Patrocles avoit vestu,
Conduist son bon espil [épieu] tranchant
Que tot li pis [poitrine] li va fendant,
Li cuer li trance en II moitiés;
Envers chai [tombe à la renverse] mors a ses pies.
Hector li dist : « Ben sai de vi [je sais vraiment]
« Que vos n'avez si cher ami
« Qui por vos vousist [voulût] cest escange [échange] ..
« Bien conquerries terre estrange,
« Qui em pais la vousist sofrir,
« Pour ce doit on desavancir
« Ses ennemis com faire el puet. »
Cil ne l'entent, ne se muet [ne ne se remue].
Des que [depuis que] Dex vaut le mont former
N'oï onques nus hom parler
Qui chevaliers eust sor soi
Teles armes, ne tel conroi [tel équipage],
Destrange sorte erent faites.
Hector les li eust ja traites;
Auques estoit ja désarmés,
Quant Merion vint abrevés [tout aussitôt]
Menant III mil chevaliers :
Ataint a lui trestot premiers.
Puis li a dit : « Leus [loup] enragiés
« Altre viande procacies [poursuis une autre proie]
« Ja de cesti ne mangeres,
« Ains quit [je pense] que vous le comparez [le paierez].
« Orse, lions, tygre desvée [cruel]
« Quant on lor proie devorée,
« Ne la vont il aillor porter;
« Je t'aten vens ci saoler.
« En estrange leu [lieu] dessendroies
« X X M chevaliers veoies,

« Ni a celui qui son pooir [pouvoir]
« Ne face de ta tête avoir. »

(Ms. fr. fol. 24, col. 4, v. 19.)

Comparons maintenant le texte grec

Ὁ Ἕκτωρ, ὁ θαυμάσιος, πρῶτος ἐκεῖνος ζήτη,
Τόσον γοργὸν ἐξέρχεται καρέλην ἢ σαΐτα,
Οὗτος εἰσυναπάντησεν ὁ Πάντρουκλος, ὁ νέος,
Καλὰ ἐσυναπαντήθησαν, τίποτε οὐκ ἀσφαλίζουν.
Ὁ Πάντρουκλος τὸν ἔδωκεν ἀπάνω εἰς τὸ σκουτάρη
Τὸ μὲ θείαν δύναμιν φρικτὴν πέρνει τὸ σκουτάριν,
Ἀπάνω εἰς τὸ λουρίκην τοῦ ἐτρίβην τὸ κοντάριν.
Τίποτε οὐδὲν τὸν ἔσεισεν αὐτὸν ἀπὲ τὴν σέλαν.
Ὁ Ἕκτωρ τοῦτον ἔδωκεν ἀπάνω εἰς τὸ σκουτάριν,
Πέρνει τὸ κοντάριν του, πέρνει καὶ τὸ λουρίκιν,
Πέρνει καὶ τὸ στῆθος του, ἔδωκεν εἰς τὴν καρδίαν,
Εἰς τὰ ποδάρια του, ἔπεσεν οὕτως ἀποθαμένος.
Ὁ Ἕκτωρ τὸν ὀνείδισεν ταῦτα τὸν συντυχένη·
— Ἐξεύρω δι' ἀλήθειαν πούποτε οὐκ ἔχεις φίλον
Ὁποῦ δι' ἐσέναν νὰ ἐποίηκεν τὸ ἀλάγμανε τοῦτο·
Καλλὰ κερδήσεις, λέγει, τὴν ξένην τὴν γῆν ἀλλοτρίαν.
Καλίον σου νὰ ἀναβλεπέσουν ἐκεῖθεν ὅθεν ἦσε,
Ἄδικον ἐλθᾶτε, ἔδω διὰ νά μας πολεμᾶτε. —
Πάντρουκλος εἶχεν ἄρματα τὰ εὔμορφα καὶ ὡραῖα,
Ὅσον ἐλπίζω νὰ ἔβαλεν καὶ ἄλλος βασιλέας,
Ὡς εἶδεν ἐλύπησε τὰ ὁ Ἑκτώρας μεγάλως·
Οὗτος τὸν ἐπεχείρησεν νὰ τὸν ἐξαρματώσει.
Ὁ Μερίουν, ὁ βασίλευς ἐλάλησεν μεγάλως.
— Λύκε λυσιάρη, λέγει, τὸν ἄλλον φάγην νὰ εὕρῃς,
Ὅτι ἀπ' αὔτο κἂν πόσως οὐ θέλῃς τώρα φάγει,
Τίγρις, ἄρκτος, ἢ λέοντας ὅταν τὸ φαγήν των
Ὑπάγουν ἀλλοῦ γυρεύοντα καὶ σε ἔδω ἐβουλήθης,
Ἐπέξευσας, ἔβλεπον τα χιλίους νὰ χορτάσῃς,
Ἐγ' ἐλπίζω τώρα ἀκριβὸν τὸ θέλῃς ἀγοράσει.
Ἀπάνω εἰς τὸ σκουτάριν τον κρούει του κονδαρέα,
Τὸν κόλπον οὐκ ἐβάσταζεν, καὶ εἰς τὴν γῆν ἁπλώθη.

(Ms. gr. fol. 68 v°, v. 1.)

Un seul des passages que nous venons de citer aurait suffi sans doute pour faire soupçonner l'auteur du poëme grec d'avoir imité Benoît de Sainte-More; réunis tous ensemble, les extraits que nous offrons ont la force d'une démonstration évidente. L'auteur grec a traduit littéralement le romancier français. Il ne peut en effet venir à l'esprit de personne que Benoît de Sainte-More n'ait fait que suivre, dans un langage prolixe, un original qui lui aurait été offert par une littérature étrangère à son pays, et au-dessus, on peut le dire, de son intelligence. Aurait-il retrouvé, comme le poëte grec, un modèle qui leur serait commun à l'un et à l'autre? La ressemblance des deux textes s'expliquerait-elle ainsi? Faudrait-il croire que Darès le Phrygien, nommé Daire par l'auteur français, et *Δάριος* par le poëte grec, ou bien Dictys de Crète, eussent eu le rare bonheur d'avoir été traduits deux fois au moyen âge? Pour admettre cette erreur, il n'y aurait qu'à ajouter foi aux assertions des deux poëtes. Mais qui ne reconnaît là un des mensonges les plus répandus au moyen âge? Il n'est pas un conteur qui n'ait voulu augmenter l'autorité de son récit en s'appuyant d'un nom imaginaire. La Chronique de Turpin, celle de saint Denis, l'*Histoire*, comme ils disent, ou bien encore l'*Escriture*, rien de tout cela n'est vrai; c'est un artifice dont le poëte se sert pour tromper un auditoire ignorant et se couvrir d'un nom respecté.

Si l'auteur français avait copié le poëte grec, rien ne serait plus étrange, l'histoire littéraire aurait à signaler ce fait comme unique au temps où vivait Benoît de Sainte-More. Proposés comme modèle à l'étude des autres nations, nos poëtes se souciaient trop peu des productions littéraires des autres pays, pour que, même une seule fois, l'un d'entre eux fût devenu imitateur. Ils pouvaient bien emprunter une tradition, un souvenir, un trait d'histoire, une légende, mais jamais ils n'ont

eu l'idée de traduire une œuvre dans son entier. Du reste, il faudrait chercher aussi la source d'où Benoît de Sainte-More aurait tiré son roman de *Thèbes* et celui d'*Énéas*. Il faudrait qu'il eût perdu tout à coup l'humeur des écrivains de sa patrie et oublié le goût de ses auditeurs :

> Romans ne estoire ne plait
> As français, se il ne l'ont fait [1].

Quoiqu'on puisse suivre dans tout le moyen âge une tradition des lettres grecques non interrompue, et reconnaître presque partout, dans ce temps, les traces d'études que l'on croyait avoir péri tout à fait [2], un trouvère, au temps de Benoît de Sainte-More, n'aurait jamais pu déchiffrer un livre grec, de manière à le faire passer tout entier dans notre langue. Ce labeur était inconnu de nos écrivains. Ils avaient plutôt fait d'inventer que de lire. S'ils citent parfois les anciens et prétendent leur avoir fait des emprunts, on sait quelle valeur il faut attribuer à ces allégations. Ou la plupart des livres qu'ils citent sont des ouvrages chimériques, ou bien ils en rapportent des passages tels, qu'on reconnaît sans peine qu'ils n'en ont jamais eu que de très-vagues notions. Qu'est-ce, en effet, que ce Darès que Benoît de Sainte-More invoque pour garant? Son livre n'est qu'un abrégé très-sec d'une histoire que notre trouvère a développée en plus de trente mille vers. S'il s'imaginait relever son œuvre en la recommandant du nom de Darès, n'aurait-il pas cité avec un égal empressement l'auteur grec dont il tirait son histoire? N'eût-il pas fait ce qu'avait fait Aimé de Varennes? Cependant on ne voit rien de semblable dans tout son poëme.

S'il était moins évident pour nous que l'anonyme grec a

[1] Aimé de Varennes, cité par M. Paulin Pâris, *Mss. français*, t. III, p. 26.

[2] Gramer *De Studiis græcis ævi medii*; Édelestand Duméril, préface de *Floire*

traduit le trouvère français, nous nous attacherions à trouver, et nous y réussirions sans peine, des preuves subsidiaires, pour ainsi dire, qui nous montreraient assez qu'il n'a été que l'interprète de Benoît de Sainte-More. Quoiqu'il sache bien le courant de la langue française et ne se trompe presque jamais lourdement dans la peinture générale des faits ou dans l'expression naturelle des sentiments, il ne laisse pas néanmoins de rencontrer çà et là quelques embarras. Alors la narration devient plus concise; il coupe au plus court, tournant ainsi les difficultés qui l'arrêteraient. De là, sans doute, la brièveté de son œuvre comparée à celle du trouvère français. Les deux textes mis en présence montrent bien qu'un des deux n'est qu'une traduction de l'autre. Nous ne sommes pas obligé d'attendre qu'il se rencontre quelque expression, quelque détail des mœurs françaises que l'auteur de la version étrangère n'a pu saisir et qu'il a rendus gauchement. C'est là, en effet, dans des cas plus obscurs et plus difficiles que celui qui nous occupe, le moyen de surprendre un imitateur qui se cache. Ainsi le savant auteur du vingt-quatrième volume de l'Histoire littéraire de la France, M. J. V. Le Clerc, a renversé jadis les prétentions de la Provence soutenues par Fauriel. Le roman de *Fer-à-bras* était-il d'origine méridionale? Les troubadours en avaient-ils inventé les scènes et les personnages? Le Nord n'avait-il fait que s'approprier par droit d'aubaine ou d'épave cette histoire chevaleresque? La conviction de Fauriel dut céder devant la sagacité de M. J. V. Le Clerc. Le poëte provençal, rencontrant dans le texte qu'il remaniait ou recopiait, l'indication du *Landict*, se trahit lui-même par une erreur. Il ne pouvait pas comprendre le nom de cette foire toute particulière à Paris et renfermée dans le territoire

et Blancheflor. — Au XIVe siècle, il y avait à Paris un collége grec. (Voir M. J. V. Le Clerc, *Hist. littér. de la France*, t. XXIV, p. 528.)

de l'université parisienne. Toute l'argumentation de Fauriel s'écroulait par cet endroit, et le Nord reprenait comme son bien une œuvre dont on lui avait, jusque-là, contesté la propriété légitime.

Si nous comparions jusqu'au bout, vers par vers, nos deux romans, nous rencontrerions peut-être beaucoup d'erreurs de cette nature. Nous pouvons toutefois en offrir ici un exemple ou deux. Le traducteur, assurément fort peu versé dans les études antiques, n'avait nulle connaissance, il faut le croire, des dieux du paganisme grec. Là, en effet, où Benoît de Sainte-More cite le nom de Mars, qui avait mis les bœufs merveilleux auprès de la toison, l'auteur grec traduit *Mars* par *Maros*, *Μάρος*. Plus loin, il est encore question d'une image de Jupiter, le plus puissant des dieux : c'est un objet redoutable, sur lequel Médée veut faire jurer Jason. L'anonyme dénature le texte, et fait de cette petite statue une figure de tous les dieux.

Ὁρᾶς τοῦτο εἰκόνισμαν τῶν θέων ὅλων ἐνει.

Est-ce scrupule, est-ce ignorance? Le sens n'est plus le même. Le nom de Jupiter a dérouté un descendant d'Homère.

En combien d'endroits n'est-il pas obligé de décalquer les mots français et d'en prendre, pour ainsi dire, une empreinte? La *maistre* du français devient *μαστόρησα*; la chambre *τζάμπρα*, les chambrelans *τζαμπρελλίανοι*; la couverture *κοβερτούριν*; traître *τραϊτούριν*; le vair dont Médée se couvre devient *βάρεον* par la même analogie; *τρίτω ἡμέρα* traduit la *haute-terce* de Benoît de Sainte-More; *γαρνήσομεν*, *κόλπος*, *πόρτα*, *ἔλμος*, sont des mots français ou italiens; non pas tous créés pour la circonstance, mais tirés de loin pour la commodité du traducteur. Dans le passage où Médée remet à Jason la *glus* qui doit éteindre le feu que les taureaux lancent par les narines et par

la bouche, l'auteur grec n'a pas eu une idée bien claire de la pensée de l'écrivain français; *μὲ τέχνην αὐτοκάματον*, est-il dit dans le grec, au lieu de ces termes si précis par *tel manière detrempée*. Le mot *deserrée* (séparée), mis plus bas, n'a pas été saisi, et, par suite, il n'a pas été traduit. De même il ne comprend pas le sens du mot *roies* (sillons), *arer les feras IIII roies*, et il traduit un peu au basard *τέσσαρα σ7αδία*. *Un écrins* devient *σχυρνίτζιν*. N'est-on pas étonné de trouver le nom de Patrocle et celui de Mérion transformés en ceux de Πάντρουκλος et Μερίουν dans la langue d'Homère?

A la manière dont l'interprète reproduit plutôt qu'il ne traduit les gallicismes du texte de Benoît de Sainte-More, on reconnaît tout à la fois l'intention d'être exact et la gêne où le met une langue étrangère.

Médée dit en parlant de l'anneau qu'elle donne à Jason :

Qu'io l'ame plus que rien

Πλεόν τὸ ἀγάπω παρὰ πρᾶγμα εἰς τὸν κόσμον.

Cette traduction est exacte, mais est-elle bien dans le génie de la langue grecque?

Et il ne sambla pas vilain

Οὐκ ἐποιήκεν χωριασ7ικὸν τὸ πρᾶγμα.

Moult li tressault li cuers au ventre.

Ἀναπηδᾷ ἡ καρδίτζα τῆς μετὰ χάρας μεγάλης.

Ceste gent quant se colcera?
Qui vit mais gent qui tant vellast?
Ont-il juré qu'il velleront
E qu'il ne se colceront?

Ὅμοσαν νὰ μὴ κοιμηθοῦν μεχρὶ καὶ τὴν ἡμέραν;
Ἢ κατοράμενοι ἄνοι τόσον διά τι ἀγρυπνοῦσιν;

Ce passage, et bien d'autres encore que nous pourrions citer, ne trahissent-ils pas le traducteur fidèle, mais souvent embarrassé?

Le récit de la lutte entre Patrocle et Hector est rempli de termes militaires dont la langue grecque n'offrait pas d'équivalents. *Le haubert, li fer brunis, la targe, l'aube maillie-menu*, se pressent en quelques vers. Benoît de Sainte-More nage dans une abondance qui met le pauvre Grec à la gêne; il n'a que deux ou trois mots à répéter, avec lesquels il essaye de rendre le texte français : *σκουτάριν, λουρίκιν, κοντάριν*, voilà toutes ses ressources, et en cinq vers ces mêmes mots se trouvent employés six fois. L'indigence de la langue du poëte donne à sa narration beaucoup de sécheresse, un ton dur, une allure contrainte :

Li destrier furent plus isnei
Que l'esmerillon ne arondel,

dit Benoît de Sainte-More, en parlant de la rapidité avec laquelle fondent l'un sur l'autre les deux rivaux, Hector et Patrocle. Cette comparaison originale a disparu dans le traducteur, qui fait courir les deux ennemis l'un sur l'autre avec la vitesse d'une flèche.

Quand les Grecs se mettent en mer pour aller attaquer la ville de Troie, le poëte français décrit ainsi le printemps :

Quant vient al tans que froid devise,
Que l'erbe vert point et l'alise,
L'anque florissent li cemel,
Que dolcement content li oisel,
Merle, miauvis et oisiax,
Et rosignols et atorniax,
La blanceflor vient en lespine
Et raverdoie la gaudine.

L'auteur grec évite ces détails particuliers, qui ont, pour

ainsi dire, une saveur de terroir, et transportent le lecteur dans les campagnes de la Normandie ou de la Champagne, *merles*, *miauvis*, *rossignols*, *estorniax*, deviennent tout simplement τὰ πουλία. Le texte français a échangé sa naïveté contre la roideur un peu pédantesque d'une description générale. Il y a dans le trouvère le charme de l'impression personnelle; on le chercherait en vain dans l'abréviateur grec.

Ainsi, entre ces deux compositions, il n'y a d'autre différence que celle d'une langue étrangère. Si le poëte grec ne reproduit pas toujours la phrase littérale du français, c'est qu'il échappe à la gêne où le tient l'idiome qu'il emploie, en recourant à la concision. Quel fut son nom? Quelle fut sa patrie? En quel temps a-t-il vécu? Voici autant de questions destinées sans doute à rester sans réponse; à moins de supposer que le roman de Benoît de Sainte-More n'ait été traduit pour les chevaliers de Rhodes, qui s'étaient établis dans cette île dès l'année 1310, on ne peut hasarder aucune conjecture, tant les moindres indices font défaut.

Le caractère de la langue semble reporter la composition de ce poëme à une époque bien postérieure à celle du fragment connu sous le titre de Πρεσβὺς Ἱππότης. Il n'y aurait rien d'étonnant si l'on découvrait un jour que l'auteur de cet épisode de la *Table ronde* s'appelait Manassès ou Tzetzès. Mais le roman de Troie ne remontera jamais à de pareils écrivains; ils auraient rougi d'employer une langue si avilie. On ne peut pas supposer un instant que l'auteur du *Bellum trojanum* ait eu l'idée d'écrire son poëme pour des érudits et des hommes de goût. Il est probable qu'il vivait avec les Occidentaux, avec les vainqueurs qui avaient élevé un trône, dans Constantinople, à des princes français. Ses protecteurs, toutefois, n'étaient pas les premiers conquérants; ceux-ci n'avaient pas le temps de prêter l'oreille à des imitations de nos romans en langue étran-

gère : leurs poëtes devaient leur suffire. Si jamais Benoît de Sainte-More vint à Constantinople, conduit par Beaudoin, son œuvre de *Cevalerie* et sa merveilleuse *Cançon* n'avaient pas besoin d'autres interprètes que les jongleurs français.

Un peu plus tard, même à Constantinople, et surtout en Morée, il fallut bien satisfaire le goût des populations grecques, si avidement imitatrices de nos usages. Il ne nous semble donc pas téméraire, dans le manque où nous sommes de toute indication positive, de fixer la date de la traduction grecque de Benoît de Sainte-More au milieu du XIII[e] siècle, vers 1264 environ, cent ans après la composition de l'œuvre originale.

CHAPITRE VIII.

Διήγησις ἐξαίρετος, ἐρωτικὴ καὶ ξένη, Φλωρίου τοῦ Πανευτυχοῦς, καὶ κόρης Πλατζία φλώρης. POËME GREC PUBLIÉ PAR M. BEKKER, 1845, MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DE BERLIN. — IL FILOCOPO, DI GIOVANNI BOCCACIO. — FLOIRE ET BLANCHEFLOR. POËME FRANÇAIS DU XIII[e] SIÈCLE.

M. Em. Bekker a publié dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, année 1845, un roman en grec moderne sous le titre que nous venons de transcrire. C'est l'Histoire des aventures de Floire et Blancheflor. Cet ancien roman français, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, devait l'être aussi en grec afin qu'il ne manquât rien à sa popularité.

Comparé aux autres compositions grecques où nous avons signalé l'influence française, cette version nous semble très-récente et ne doit pas remonter au delà du XIV[e] siècle. On y reconnaît sans peine, dès les premiers vers, la netteté d'une imagination réglée par l'étude des bons modèles. Le récit y est débarrassé des longueurs dont les trouvères compliquent leurs ouvrages. Une main habituée aux travaux littéraires y retranche tous les détails inutiles. Les aventures y sont plus pressées, dans un plan plus rigoureusement tracé. Là où l'occasion s'en présente l'écrivain ne se refuse pas d'introduire une comparaison; mais il a le bon goût de ne pas trop la prolonger. Si ses personnages ont à se plaindre du sort, ils le font de manière à prouver que les anciens ne sont pas inconnus à celui qui les fait parler. De toutes parts le texte grec, rapproché de nos versions françaises du même poëme, offre les traces d'un rema-

niement auquel a présidé un discernement ingénieux. Moins encombrée de mots venus du dehors, sans remonter cependant à la pureté du grec littéral, la langue est plus correcte. N'aurait-on étudié le grec que chez les auteurs classiques on ne serait pas trop embarrassé dans la lecture du texte publié par M. Bekker. C'est le même style, c'est la même langue que celle du poëme de *Bélisaire* dont nous parlerons bientôt. Or nous savons maintenant que cette œuvre date des dernières années du xv[e] siècle.

En rapprochant du texte grec publié à Berlin nos *trois* versions françaises, on voit qu'il n'y en a pas une qui puisse offrir une conformité assez grande avec ce texte pour affirmer qu'elle ait servi à la traduction du poëme grec de *Φλωρίου καὶ Πλατζία Φλώρης*. On ne peut nier cependant qu'il n'y ait des deux côtés une même histoire dont le fond est varié d'incidents divers. Le second des textes français donnés par M. Édelestand Duméril, dans son édition savante de Floire et Blancheflor[1], se rapprocherait plus que les deux autres du poëme grec. Il y a toutefois entre eux de grandes différences. Si l'on en était réduit à ces seuls termes de comparaison, il faudrait dire que le poëte s'est emparé hardiment du sujet traité déjà par les romanciers français, et que, ne se contentant pas d'une simple traduction, il a voulu faire acte d'auteur lui-même; qu'il a rivalisé avec les inventeurs par des inventions nouvelles. Mais les œuvres françaises ne se sont pas toujours fait directement connaître aux peuples qui les ont imitées; il y a eu des intermédiaires. Les Italiens, par exemple, ont bien pu, grâce à leurs relations commerciales et politiques avec l'Orient, grâce à la diffusion de leur langue et à l'influence de leur littérature, y porter le roman de Floire et de Blancheflor.

[1] Édelestand Duméril, *Floire et Blancheflor*. Bibliothèque elzévirienne. P. Jannet, éditeur.

Dans son long séjour à Paris, Boccace avait connu cette œuvre française. Quand, à la prière de Marie d'Aragon, il écrivit ses romans en prose, il se garda bien d'oublier les aventures de ces deux jeunes gens illustres au moyen âge. Leur foi si pure, leur inébranlable constance, l'espèce d'autorité que leur exemple donnait à la croyance si vive alors de la sainteté de l'amour, tout l'invitait à transporter dans sa langue le poëme français. Il souffrait de voir un si digne sujet de poésie encore ignoré des poëtes italiens. C'était jusque-là matière à des contes d'ignorants. Il aurait voulu que cette histoire fût ennoblie et relevée par le talent de quelque écrivain de mérite. « E venuti d'uno ragionamento in altro. dopo molti, venimmo « a parlare del valoroso giovane Florio, figluolo di Felice, « grandissimo Amore di Spagna, recitando i suoi casi con « amorose parole : le quali udendo la gentilissima donna, senza « comparazione le piacquero; e con amorevole atto verso me « rivolta, lieta, così cominciò a parlare. Certo grande ingiuria « riceve la memoria degli amorosi giovani pensando alla gran « costanza de' loro animi, i quali in un volere, per la amorosa « forza, sempre furono fermi, serbando si ferma fede, a non « esser con debita ricordanza la loro fama esaltata da' versi di « alcun poeta, ma lasciata solamente ne' favolosi parlari degli « ignoranti, donde io. . . ti priego. . . che t'affanni in comporre « un picciol libretto, volgarmente parlando, nel quale, il nas« cimento, l'innamoramento, e gli accidenti de' detti due, infine « alla fine loro, in termine si contingano[1]. »

Ainsi Boccace écrivit son *Filocopo*, donnant au roman le nom que Floire, son héros, prend, au début de ses voyages, pour courir à la recherche de Blanchefleur qu'il a perdue[2].

[1] *Filocopo di Giovanni Boccacio*, Firenze 1723, t. I, p. 5.

[2] Le héros du roman voyait deux avantages à s'appeler ainsi; il pourrait plus facilement retrouver Blanchefleur, dont on n'aurait pas manqué de faire dispa-

En empruntant ce sujet à notre littérature, Boccace n'entendait pas n'y rien ajouter de son propre fonds. Il ne le prenait que pour l'embellir et l'étendre, et, s'il resta fidèle aux premiers traits du tableau, il varia les attitudes des personnages pour mieux plaire à ses contemporains. La première liberté qu'il se donna fut d'introduire une sorte d'érudition dans un roman qui, jusque-là, s'en était passé. Les dieux de l'ancien empyrée vinrent reprendre un royaume qu'ils avaient depuis longtemps perdu. Jupiter, Vénus, Mars, Cupidon, retrouvèrent tout à coup le pouvoir d'envoyer des songes, de faire des miracles, de prendre mille formes diverses, comme au temps du paganisme. Ce n'était pas assez : Boccace étala dans son livre tout l'appareil pédantesque d'une astronomie mythologique. Les indications du jour ou de la nuit, du matin ou du soir, de l'hiver ou de l'été, furent toujours exprimées en un style poétique qui rappelait Ovide ou Manilius. Si l'on ne voit pas renaître encore *Andromaque*, *Ilion*, on assiste du moins au réveil de l'antiquité romaine. Les noms à moitié oubliés des Lælius, des Scipion, des Brutus et des Clélie, se montrent assez étonnés de se trouver auprès de ceux de Floire et de Blancheflor.

Le savoir classique n'avait pas seul, en ce temps, le privilége de charmer les esprits. A une époque où l'on récitait avec admiration les sonnets de Pétrarque, les dissertations sur l'amour se recommandaient au goût du public. Boccace n'a donc pas craint de faire de Floire un orateur des cours de Galanterie; quatorze questions différentes discutées et résolues par

raitre les traces, s'il avait été connu que Floire était à sa poursuite. Ce nom signifiait aussi par sa composition, et l'amour dont son cœur était plein, et les fatigues qu'il lui avait causées : « Filocopo è da due greci nomi composto, da *filos* et da *copos*. « *Philos* in greco viene tanto à dire in nostra lingua quanto amatore, e *copos* simil- « mente tanto in nostra lingua resulta quanto fatica, inde conjiunti insieme, si « puo dir *amator di fatica*. (T. I, p. 90.)

lui durent le faire estimer des lectrices autant que son courage le faisait aimer des lecteurs. A travers toutes ces longueurs qui remplissent deux gros volumes, le roman français reparaît de loin en loin. Boccace en a relâché la trame plus qu'il ne l'a rompue, et, si l'on veut retrancher tous ces détails inutiles, renvoyer les dieux dans l'Olympe d'où l'écrivain les avait fait sortir; si l'on veut supprimer les dissertations de métaphysique amoureuse, il ne restera plus qu'une narration peu différente de celle que nous offre le texte grec.

Ces ressemblances ont déjà, à ce qu'il paraît, frappé M. Sommer[1]. Il ne pouvait pas en être autrement, et les différences que signale M. Édelestand Duméril risquent bien de n'avoir pas toute l'importance qu'il leur donne. Si le père de Floire s'appelle en grec **Φίλιππος** au lieu de *Felice*, la suivante de Blanchefleur **Μπέκηλ** au lieu de *Gloritia;* si le nom de l'héroïne elle-même n'a point en grec la désinence masculine que, par un scrupule grammatical, Boccace lui avait donnée, si les fleurs de l'arbre magique ne jouent plus aucun rôle dans l'épreuve de la chasteté; si Gloritia n'est point une vieille femme venue d'Espagne avec Blanchefleur pour la servir; si Floïre n'est plus hissé par la fenêtre, mais porté dans la chambre de Blanchefleur par des gens au service de l'Amiral; si la fête de Pâques est nommée dans le grec tandis qu'elle ne l'est pas dans le *Filocopo;* si Blanchefleur enfin est vendue non pas à Rome ou à Alexandrie, mais à Babylone, ces différences n'ont pas assez de valeur à nos yeux pour nous empêcher d'affirmer que le poëme grec n'est qu'une imitation du *Filocopo* de Boccace.

Une comparaison des deux textes le fera mieux sentir.

Quand la mère de Blanchefleur a été réduite en captivité, elle s'abandonne à la douleur, et ses larmes nuisent à sa beauté.

[1] Voir la préface de *Floire et Blancheflor*, par M. Édelestand Duméril, LXXXV.

Dans les deux textes italien ou grec, la reine prononce les mêmes paroles : « Tu hai gia il bel viso tutto consumato e « guasto, e le tue lagrime l'hanno occupato d'oscura caligine, « e di pallidezza, onde io ti prego. » — « Et la reine lui disait : « Jeune femme, acceptez quelque consolation; ne vous aban- « donnez pas ainsi à votre douleur. Vos larmes fanent votre « beauté, votre beau visage en est tout changé. Pour l'amour « de moi consolez-vous un peu. »

Depuis que les deux jeunes gens ont lu ensemble un livre d'amour, Floire sent en son cœur une flamme qui le consume; il n'a plus d'yeux que pour Blanchefleur. « Credo che la virtù « de' santi versi que noi divotamente leggiamo, abbiano accese « le nostre menti di nuovo fuoco. » Plus loin : « E già il venereo « fuoco avea si accesi, che tardi la freddezza di Diana gli avrebbe « potuti rattiepidare. » — « Blanchefleur va à l'école avec Floire; « elle a lu un livre d'amour qui a troublé son cœur. Quand « Floire lui-même eut lu ce livre, il en éprouva les effets que « sa compagne avait ressentis. Il n'a plus d'yeux que pour la « jeune fille dont la beauté égale l'éclat du cristal et celui des « lis. Rien ne peut le détourner de ses pensées amoureuses, il « est insensible à tout autre plaisir. »

Quand il s'agit de séparer les deux jeunes gens et d'envoyer Floire à Montoire, Φίλιππος et Felice parlent à peu près de même. Tous les deux ils rappellent à leur fils qu'un grand nombre d'enfants de noble lignée ont été instruits dans cette ville, qu'ils en ont rapporté sagesse dans les conseils, adresse dans les affaires[1]. « Mon fils chéri, viens ici, obéis à ton père, « afin que tes parents te bénissent et que les hommes t'estiment. « Tu vas aller à Montoire, à l'école, afin d'y apprendre la sagesse « à sa source la plus abondante. Un grand nombre de nobles en-

[1] *Filocopo*, t. I, p. 77.

« fants y ont été instruits. Ils y ont acquis la sagesse dans les « conseils et l'habileté dans les affaires. »

On a recours, dans les deux versions, au même artifice pour décider Floire à partir. La reine, lui dit-on, est malade, elle a besoin de Blanchefleur; que Floire la laisse encore quelques jours avec sa mère, elle ira plus tard la rejoindre. « E si tosto « come tua madre, laquale alquanto non sana e stata (sicome « tu puoi vedere) avrà intera sanità ricoverata, io la ti manderó « a Montorio. E ora teco la mandarei se non fosse, che senza « lei, tua madre in cotal atto non vuol rimanere [1]. » On lit dans le grec : « Le roi rapporte tout à la reine; ils arrangent une « ruse. Mon fils, ta mère est malade, le chagrin l'abat, elle n'a « pas quitté son lit ce matin. Elle demande Blanchefleur pour « être consolée dans sa peine. Va la voir dans sa chambre, si tu « ne me crois pas. Laisse-lui cette jeune fille quelques jours « encore. »

Dans le grec comme dans l'italien, l'anneau de Blanchefleur a les mêmes vertus. En se séparant, les deux enfants ont pleuré; ils se sont embrassés étroitement. On eût dit qu'on leur arrachait le cœur. La jeune fille a donné à Floire un anneau merveilleux. « Prends cet anneau, c'est un saphir. S'il m'arrive « quelque malheur l'éclat de cette pierre se ternira, et tu seras « ainsi instruit du danger qui me menace. »

Dans aucune des versions françaises, il n'est question du brillant équipage avec lequel le fils du roi se rend à Montoire. Dans le poëme grec et dans le roman italien, il en est fait une description magnifique. « Il emmène avec lui des chevaliers, « des faucons, des éperviers, des limiers. On ne lui a rien « refusé de ce qui pouvait le consoler de son départ, et le dis- « traire de sa douleur. » Ainsi s'exprime le poëte grec, qui ne

[1] *Pilocopo*, l. I, p. 80.

semble être que l'écho de Boccace. « Alcuni de' suoi compagni « andavano lasciando volanti uccelli alle gridanti grù, facendo « lor fare in aria diverse battaglie. E altri con gran romore « sollecitavano per terra i correnti cani dietro alle paurose « bestie[1]. » Mais tous ces plaisirs ne touchent pas le cœur du pauvre exilé; souvent il se retourne pour voir son amie. C'eût été une consolation pour lui de l'apercevoir une dernière fois. On lit également dans l'italien : « Le quali cose molta più noya « gli davano che diletto. . . . . Ma egli malvolentieri abbando- « nava, si rivolgeva, e così rivolgendosi andò infin che lecito « gli fù di poter la vedere. » C'est un duc qui le reçoit à Montoire; il s'appelle Feramonte dans le texte italien. Le grec le nomme simplement δούξ.

Les fêtes qu'on offre au jeune écolier ne chassent pas sa douleur, et l'étude ne lui apporte aucune distraction : « Il arrive « à Montoire. Le duc fait préparer un festin où les grands sont « conviés. Assieds-toi à cette table, dit-il à Floire, prends part « à la joie commune. Bannis de ton cœur les pensées de tris- « tesse. Ne reste pas ainsi la tête baissée en proie à l'inquié- « tude. » Et le jeune homme répond : « Ma consolation est « dans la maison de mon père; là se trouve le soulagement à « mes peines, l'allégeance de mes maux. Réjouis-toi; que les « grands de ta cour partagent ta joie. »

Désespérant de pouvoir arracher du cœur de Floire le funeste amour qui le consume, le roi, son père, médite une ruse pour faire disparaître Blanchefleur. C'est du sénéchal (*σινίσκαλκος*) que vient, dans l'un et l'autre texte, l'idée de faire servir au roi un plat empoisonné, que lui présentera Blanchefleur. C'est encore d'un même artifice que le roi se sert pour convaincre la jeune fille qu'elle est l'auteur du crime. Un

[1] *Filocopo*, t. I, p. 97.

membre de l'oiseau est jeté à un chien, qui meurt aussitôt des effets du poison. L'auteur italien a compliqué cette scène; cependant on y reconnaît sans peine les traits principaux de la narration grecque. « Prenda si un altro membro del presente « paone, e gitti si ad un altro cane, perciocchè questo qui pre« sente morto per veleno, mostra che morisse . . . Salpadino « senza alcun dimoro gittò la seconda volta a terra un maggior « membro ad un altro cane, il quale non prima l' ebbe man« giato che con simile modo, voltandossi, ch' el primo del « mortal dolore affannato cadde, e quivi in presentia di molti « morì. »

On lit dans le grec : « Le roi est à table, ses grands l'en« tourent. Au milieu du festin un homme entre, il apporte un « plat de la part de Blanchefleur, c'était un oiseau cuit; le roi « l'accepte comme un don qui lui plaît, le dépèce, en jette un « morceau à son chien, qui le mange et tombe mort. »

On peut comparer encore dans les deux textes l'assemblée qui doit condamner Blanchefleur, les plaintes du roi sur son ingratitude, les plaintes que la jeune fille innocente exhale dans sa prison, et l'on ne trouvera pas une conformité moins grande entre les deux romans. « Princes, grands et petits, « pauvres et riches, dit le roi dans le texte grec, je vous ai as« semblés tous pour que vous voyiez si ce jugement est juste. « Blanchefleur, arrachée à la fureur des soldats, a été élevée « dans mon palais avec les soins les plus affectueux, et voilà ce « qu'elle me rend en échange des sentiments que j'ai eus pour « elle. J'avais voulu en faire une reine, elle a voulu m'empoi« sonner. » Écoutez maintenant la narration italienne : « La qual « cosa mi pare iniqua a sostenere; che senza debita punizion « si trapassi, pensando al grande amore, che io nella mia corte, « le ho fatto siccome di recarla a libertà, di farla ammaestrare « in iscienza, di continuamente vestirla di vestimenti reali col

« mio figluolo, e di darla in compagnia alla mia sposa, cre-
« dendo lei non nemica, ma cara figluola[1]. »

Si Floire, dans Boccace, est richement armé, si sa cuirasse est d'or, si ses brassards sont d'argent, le chevalier du poëme grec n'a pas une moins riche armure. Arrivés dans l'arène, ils adressent tous les deux les mêmes questions à Blanchefleur : « Qu'as-tu fait? pourquoi meurs-tu? ne me cache rien, » dit le héros grec. « Giovane damigella, fugga di te ogni paura, e « poichè gl' iddii pietosi di te vogliono ch' io ti difenda, dimmi « quale è la cagione perchè il rè t'a fatto giudicare a si crudele « morte, » dit le héros italien. C'est à la gorge que Floire redouble ses coups pour assurer sa victoire. On ne lit pas autre chose dans Boccace. Vainqueur du sénéchal, Floire, toujours inconnu du roi, conduit Blanchefleur devant lui, et, s'adressant au prince : « Roi artificieux, inventeur de ruses criminelles, « reçois cette jeune fille et veille sur elle. Je te la confie, par « amour pour Floire, je la remets en ta garde; elle aime Floire « et Floire l'aime beaucoup. Si elle meurt, il mourra. Je pars, « je retourne à Montoire, je dirai tout au jeune prince; il saura « quel artifice on avait imaginé pour la perdre. » Écoutons Boccace : « Florio prese Biancofiore per mano, e così la menò « nella sala davanti all' iniquissimo rè. . . a cui Florio disse : « Sire, io questa giovane donzella, che con la forza degli iddii, « e con la mia, dalla iniqua sentenza ho liberata. Per parte di « Florio, per amor di cui a questo pericolo, ajutando la ra- « gione, mi son messo, vi raccommando e vi priego che piu « soprà di lei non troviate cagioni, che facciano ingiustamente « la morte parer giusta, siccome ora faceste. . . . . Però tenete « la omai cara più, che infino a qui fatto avete[2]. »

De retour à Montoire, Floire ne prend goût ni aux plaisirs

[1] *Filocopo*, t. I, p. 117.
[2] *Ibid.* t. I, p. 168.

ni aux études. Le duc s'en afflige, et, pour essayer de dissiper cette tristesse, il envoie auprès de lui deux jeunes filles, capables de séduire par leurs charmes tout autre cœur que celui de notre écolier. Le roman grec traite cet épisode, étranger aux versions françaises, avec les plus abondants détails; il fait de la beauté des deux tentatrices la plus longue peinture. « Elles étaient, y est-il dit, toutes brillantes de perles, toutes « couvertes d'étoffes resplendissantes; elles étincelaient comme « le soleil; leurs yeux noirs lançaient de vives flammes; leurs « lèvres vermeilles avaient la couleur du feu; toutes les deux « elles se promettaient une victoire facile. Elles adressent à « Floire les discours les mieux faits pour toucher son âme. « *Pourquoi, lui disent-elles, vivre ainsi dans les larmes? le plaisir « ne convient-il pas mieux à ton âge? réponds à notre amour.* A ces « paroles elles ajoutent les manéges adroits d'une coquetterie « lascive. » Boccace a développé longuement cette scène. Il l'a même poussée plus loin. Pour faire triompher le véritable amour avec plus d'éclat, il l'a conduit tout près de la défaite. « Floire allait succomber quand le souvenir de Blanchefleur « raffermit tout à coup son âme [1]. »

Dans les deux versions, le roi veut tuer la jeune fille dont l'amour tient son fils asservi; et, dans les deux poëmes, c'est la reine qui propose de la vendre à des marchands. Ils ont été appelés; ils veulent bien acheter Blanchefleur, à la condition qu'elle soit belle. Il fallait donc la décider par une ruse à relever ses attraits naturels par les soins de la parure. Dans les deux versions on use d'artifice; on lui fait croire à l'arrivée de Floire, et elle consent à se parer de ses plus riches atours.

A la poursuite de Blanchefleur, Floire, grâce à l'anneau qu'il tient de sa mère, reçoit partout un accueil favorable et laisse partout les mêmes marques de sa générosité. Auprès

[1] *Filocopo*, t. I, p. 194.

du *καστέλλανος*, *castellano* en italien, il emploie les mêmes moyens. N'est-il pas étonnant que, dans les deux versions, le Sultan soit si près de découvrir la ruse dont Floire s'est servi pour s'introduire dans la chambre de Blanchefleur[1]? Il met la main dans la corbeille où l'audacieux jeune homme est caché, et les cheveux de Floire se prennent aux doigts de l'*Amiral*, qui ne s'en aperçoit pas. « Mise allora l'ammiraglio la mano in « quella (cesta) e pensando a Biancofiore, a cui mandar la do- « veva, tanto affetuosamente di quella prese, che de' biondi « capelli seco tirò, ma non egli vide. »

Si, dans le roman grec, la suivante de Blanchefleur ne s'appelle pas Gloritia mais Μπέκηλ, elles n'ont pas moins d'adresse l'une que l'autre. Μπέκηλ sait inventer sans peine, comme Gloritia, un mensonge plausible pour détourner les soupçons de ses compagnes. Voici ce qu'on lit dans le grec : « En apercevant Floire, la jeune fille pousse un cri. Ses compagnes ac- « courent : *Qu'as-tu?* Pour ne rien trahir elle répond : *Un oiseau « vient d'entrer ici, ses ailes m'ont effleuré la tête, j'ai voulu le « prendre, il s'est enfui.* » Boccace, d'autre part, lui fait dire : « Io « non ebbi, care compagne, giammai tal paura, perciocche « volendo io prender de' fiori dalla cesta, ed in essa, mentre « sicura mirava, subitamente uno uccello uscì da quella, e nel « viso mi ferè volando; perche io temendo d' altro, così gridai. »

Enfin, jetés tous les deux dans les flammes du même bûcher, par l'ordre de l'amiral, Floire et Blanchefleur sont respectés du feu, effet merveilleux de l'anneau de Floire! Le roi Felice, comme le roi Φίλιππος, se convertit avec ses sujets à la foi catholique des Romains orthodoxes, *εἰς πίστιν τὴν καθολικὴν Ῥωμαίων ὀρθοδόξων*[2].

[1] *Filocopo*, t. II, p. 132.

[2] Voici les réflexions morales qui terminent le roman grec.

> Ἡ παῤῥησία, καὶ ἡ τιμὴ, τὸ κάλλος, καὶ τὸ πλοῦτος,
> Ἡ δόξα, καὶ ἡ φρόνησις, τὸ μεγαλεῖον, τὸ μέγα,

Puisque les deux poëmes se ressemblent si bien, jusque dans les plus petits détails, il paraît impossible de méconnaître que l'un des deux ait servi de modèle à l'autre. Ou Boccace a eu sous les yeux le texte grec, et, en s'en éloignant en quelques rares endroits, il l'a allongé de toutes les additions d'une science classique qu'il venait nouvellement d'acquérir; ou bien le romancier grec n'a fait que réduire aux proportions d'un poëme populaire le volumineux ouvrage écrit en italien. Il est bien à regretter que M. Bekker n'ait pas indiqué la date du manuscrit d'où il a tiré le poëme grec. Nous y aurions trouvé sans doute quelque éclaircissement.

Si nous ne savions pas déjà que toute la littérature néo-grecque manque à peu près d'invention, et qu'elle emprunte aux peuples étrangers des ouvrages dont elle se contente de traduire le texte, si nous n'avions pas vu le roman de Benoît de Sainte-More passer tout entier dans une traduction de ce genre, nous pourrions hésiter encore. Pourquoi les Grecs n'auraient-ils pas fait à Boccace l'honneur de le traduire? Ignore-t-on la longue influence de la littérature italienne sur les îles de la Grèce et sur la Grèce elle-même? Si cette influence a existé, elle a dû commencer par quelque œuvre marquante? Laquelle choisir qui répondît mieux alors au goût populaire? L'histoire de Floire et Blanchefleur transportée en Orient par nos chanteurs, répandue par nos soldats et par les marins de Venise ou de Gênes, invitait les Grecs à en faire une copie.

Ἡ αὐθεντία, καὶ ὑπάρσις, καὶ ἡ καταδεξωσύνη,
Ὡς πλάσιν ὀνειράματος οὗτος σε βλέπει ὁ κόσμος,
Οὐδὲ τοῦ κόσμου τό λοιπὸν, ἀλλὰ σκία τὰ πάντα.

« Franchise, honneur, beauté, richesse, gloire, sagesse, magnificence, grandeur, puissance, élévation, estime, tout cela n'est qu'un songe; au fond même ce n'est rien; rien n'existe dans le monde, tout n'est qu'une ombre. »

Faut-il supposer que Boccace, pour composer son roman du *Filocopo*, ait eu besoin des leçons et des entretiens de son maître Leontius? En vain il le cite comme une bibliothèque inépuisable de contes et de fables grecques [1]; c'étaient, nous inclinons à le croire, des récits tout différents qu'il recueillait de la bouche du savant exilé. Ce qu'il apprenait dans son commerce, c'étaient toutes ces fables antiques de Castor et Pollux, d'Androgée, de Jason, de Persée; de tous les héros des légendes païennes et mythologiques, dont les souvenirs à moitié défigurés par le moyen âge prenaient alors, dans cette première renaissance, leur ancienne netteté et leurs agréments primitifs. Quant à Floire et à Blanchefleur, il avait appris à connaître leurs noms dans la comtesse de Die, qui ne lisait pas les Grecs, dans Arnaud de Marveilh, dans Gaucelm Faydit, dans Rambaud de Vaqueiras, dans le roman de Jaufre, dans tous les romans enfin du XIIIe siècle [2]. L'histoire de ces deux jeunes gens était une œuvre courante, connue de tout le monde; un troubadour ou un trouvère ne risquait pas d'être incompris quand il y faisait allusion. Nous attribuerions volontiers à Leontius, pour sa part dans le *Filocopo*, les songes, l'intervention des dieux, les souvenirs d'Ovide, tout l'attirail scolaire, pour laisser à l'influence populaire, pourquoi ne pas dire française, la légende toute simple qui se retrouve dans le livre de Boccace sous des ornements étrangers.

D'ailleurs nous pouvions rattacher directement le poëme grec au *Filocopo* de Boccace. L'imitateur grec a trouvé tout fait, dans un poëme italien, rédigé en octaves, le travail qu'on pouvait, sans invraisemblance lui attribuer à lui-même. Nous citerons ici les paroles de M. Édel. Duméril : « Dans une ver-« sion en octaves, probablement un peu moins ancienne,

[1] M. Édel. Duméril, *Floire et Blanchefleur*, préface, p. LXX, note 1.

[2] Voir ces passages dans M. Éd. Duméril, préface du même ouvrage, p. XCI.

« la tradition s'est débarrassée de la mauvaise rhétorique du « *Filocopo* et de son érudition mythologique. A la rapidité et « à la logique du récit, au soin réfléchi avec lequel sont écartés « les épithètes et les détails purement poétiques et qui n'ajou- « teraient rien à la nature ni à la marche de l'histoire, on « reconnaîtrait l'esprit de la poésie populaire, lors même que « le jongleur ne s'y mettrait pas naïvement en scène, et ne « solliciterait pas, au commencement, l'attention d'un audi- « toire[1]. » Faite pour le peuple, cette version ne tarda pas sans doute à se répandre, et nous croyons pouvoir affirmer qu'elle fut traduite en grec. En effet, si le poëme écrit en cette langue s'écarte en quelque point du *Filocopo*, il est toujours d'accord avec le récit en vers italiens. Les héros échappent aux flammes par la vertu de l'anneau que Floire tenait de sa mère. Le jongleur italien nous raconte en détail, comme Boccace, la tentation à laquelle Floire est exposé, « seulement, dit encore « M. Édel. Duméril, il reste plus fidèle à la pensée première et « glorifie davantage la puissance de l'amour. Malgré leurs ma- « nœuvres, les deux tentatrices ne peuvent parvenir même à « troubler momentanément ses sens. » Nous avons fait remarquer la même intention dans le poëte grec, tandis que Boccace met en péril un instant la fidélité de Floire. L'auteur italien choisit encore le mois de mai, la saison des fleurs, pour l'époque de la naissance de ses héros. Pourquoi attribuer ces différences à des différences de traditions orales ou de textes écrits? Pourquoi ne permettrait-on pas au jongleur italien de s'écarter un instant du type qu'il a sous les yeux, ou parce qu'il juge la vraisemblance mieux observée par les changements qu'il propose, ou parce qu'il obéit à la contrainte du rhythme et de la langue. Les différentes versions qui nous restent encore de nos anciens romans ne montrent-elles pas,

[1] M. Édel. Duméril, *Floire et Blanchefleur.*

à chaque page, les traces de cette liberté d'esprit des jongleurs, qui ne se croient asservis à aucun texte? Le peuple pour qui s'écrivaient ces poëmes ne s'inquiétait guère de ces changements. Il faisait grâce à l'inexactitude des copies, là où il rencontrait une invention qui lui plaisait plus que l'original, dont il ignorait souvent l'existence. Il ne nous semble donc pas trop audacieux ni trop invraisemblable de rattacher le poëme grec de Floire et Blanchefleur, publié par M. Bekker, au *Filocopo* de Boccace, réduit par le roman populaire rédigé en octaves italiennes.

Quant à l'origine de la tradition elle-même, d'où faut-il la faire venir? De l'Orient ou de la France? Une affirmation en pareille matière est toujours délicate, et nous ne nous sentons pas assez d'autorité pour l'avancer. Ne peut-on pas dire cependant que ce roman, dans son ensemble, ne porte guère les traces d'une origine orientale ou grecque. Qu'il soit sorti d'une plume du Nord ou du Midi, il nous semble appartenir aux nations de l'Occident, et, si, dans mille autres circonstances, on ne conteste pas à la France la gloire d'avoir inventé des héros et des fables, pourquoi la lui refuser lorsqu'il s'agit de ce roman? Quels détails y trouve-t-on qui dépassent la portée d'imagination de nos poëtes? Faut-il, parce que Floire et Blanchefleur voyagent en Orient, à Alexandrie, à Babylone, les faire sortir de ces pays comme s'ils étaient leur patrie? Ne sait-on pas que les romanciers aiment à transporter la scène des événements qu'ils racontent dans des contrées lointaines? L'imagination s'y meut plus à son aise, et l'auditeur accepte avec plus de confiance les merveilles qui se sont accomplies loin du théâtre de sa vie journalière. Du reste, depuis le temps de la première croisade, longtemps avant déjà, les héros de presque tous nos poëmes passent en Orient; ils y vont fonder des empires ou conquérir des titres de gloire. A-t-on songé

pour cela à donner à ces poëmes une origine orientale? Que la Grèce n'ait jamais cessé d'envoyer dans les pays latins des récits, des fables, des sujets de romans, on ne saurait le nier, mais l'origine de ce qui nous vient d'elle se trahit toujours par quelque endroit.

Les noms des personnages créés par les romanciers de l'Orient ou de la Grèce ont une forme étrangère qui les signale à l'attention et les fait reconnaître comme venant de loin. Meliadus, Palamède, Sarpédon, Florimont, Parthénopex, Romanadaple, ne ressemblent ni aux héros du cycle carlovingien, ni à ceux de la Table ronde. Floire et Blanchefleur ne sont-ce pas, au contraire, des noms tout français? Quelle peine n'a-t-il pas fallu à l'écrivain grec pour faire passer l'un d'eux dans son texte. Πλατζία Φλώρη est-ce un nom grec? Chrysantza, Rhodamné, ces noms, rapprochés de celui-ci, n'en font-ils pas ressortir la provenance étrangère? S'il a plu au romancier grec de changer en Μπέκηλ le nom de Gloritia ou de Claris, ne voit-on pas encore qu'il traduisait un nom étranger à sa langue, les Grecs étant dans l'usage d'employer le M devant un Π pour remplacer le V des Français qui leur manque[1]? La réunion de ces deux consonnes ne rappelle-t-elle pas les efforts des chroniqueurs byzantins pour reproduire certaines consonnes de notre langue, et l'orthographe surchargée de ce nom septentrional, Genièvre, Ντζενέβρα? D'où viennent ces traditions de saint Jacques de Galice, ces noms de Rome et d'Espagne qui ouvrent le poëme? Αὐμήρας, c'est le titre que donne le poëte grec au sultan de Babylone. N'est-il pas la traduction du mot français amiralz employé dans le même sens pour désigner un *émir*[2]? Ne trouvera-t-on pas singulièrement courtois cet

[1] S'il est permis de hasarder une conjecture sur la forme primitive de ce nom, ne serait-il pas le mot français *Cécile?*

[2] Li amiralz i ferat cuardie. (*Chanson de Roland*, ch. IV, 206.)

émir qui use de tant de politesse avec les captives qu'il tient enfermées? Est-ce que ce sont là les usages de ces Turcs que Dieu a maudits, selon Lisette, dans Molière, parce qu'ils traitent les femmes en esclaves? Quand, au premier mai, il envoie des fleurs à Blanchefleur, que fait-il autre chose sinon suivre un usage tout français, et qui subsiste encore dans nos villages du Midi?

Si Floire se montre, dans le combat avec le sénéchal, d'une générosité qui faillit lui coûter cher, il ne fait que suivre les traditions de la chevalerie occidentale. Dans le roman de *Ferabras* on trouverait une pareille imprudence commise par un chevalier. C'est en Occident que naquit cette confiance entre rivaux qui faisait dire à Arioste :

> O gran bontà de' cavalieri antiqui!
> Eran rivali, eran di fè diversi,
> E si sentian degli aspri colpi iniqui
> Per tutta la personna ancor dolersi;
> E pur, per selve oscure e calli obliqui
> Insieme van, senza sospetto aversi.

S'il est question dans ce roman d'anneaux, de fontaines et d'arbres magiques, ne sont-ce pas là des folies qui se retrouvent partout? Le miracle de la fontaine dont les eaux servent à prouver l'innocence d'une jeune fille se lit déjà dans Achillès Tatius; un jongleur normand, français ou provençal, n'en a-t-il pas pu avoir connaissance par ces traditions obscures qui restaient de l'antiquité grecque, sans que la critique soit obligée de faire honneur à l'Orient d'une histoire qui semble si bien de notre *estoc*, comme aurait dit Montaigne?

Il y a dans les deux versions françaises du roman de Floire et Blanchefleur des différences de détail que nous croyons devoir signaler à nos lecteurs. C'est avec la seconde de celles que nous a données M. Édel. Duméril que le poëme grec pre-

sente le plus de rapports; il doit en être de même pour le roman italien. Nous n'en sommes nullement surpris, au contraire nous y trouvons la preuve de la popularité dont nos romans ont joui chez les peuples étrangers. Si l'une des deux versions était destinée à un plus grand succès, ce devait être la seconde, puisque, suivant la judicieuse observation de M. Édel. Duméril, cette rédaction, avec sa grossièreté d'expressions et d'idées, avait au moins le mérite d'être vivante, et de savoir passionner le public.

Nous ne pensons pas pouvoir mieux faire que d'emprunter au savant éditeur de Floire et Blanchefleur cette étude sur le caractère des deux poëmes.

« Le poëme publié par M. Bekker était, dit-il, la version à « l'usage de la haute classe; mais il a gardé plus de vie et de « naïveté que n'en avait habituellement la littérature aristocra- « tique, et, malgré la facilité du style et quelques sentiments « heureusement exprimés, nous y verrions plutôt un témoi- « gnage de l'antiquité de la tradition qu'une conséquence du « talent de l'auteur. L'idée en est simple : c'est la fatalité de « l'amour, non plus cette fatalité extérieure et toute mytholo- « gique des anciens, mais la sympathie irrésistible de deux « âmes créées pour s'aimer; et l'auteur y ajoute une idée en- « core plus moderne : la croyance à la toute-puissance finale « de l'amour, à son don naturel de surmonter les obstacles en « apparence les plus insurmontables. Mais il s'y mêle, contrai- « rement à l'esprit du moyen âge français [1], des descriptions qui « deviennent de véritables épisodes et retardent d'autant le « développement de l'histoire, où le poëte accumule les dé- « tails et sème les richesses de toute espèce et les merveilles « avec une profusion orientale.

[1] Cette observation n'est vraie que pour les romans du cycle carlovingien.

« L'autre rédaction, restée jusqu'ici inconnue, était destinée « aux plaisirs de la simple foule, et n'avait pu s'approprier à « son but qu'en modifiant considérablement la version primi- « tive. Un amour en quelque sorte inné, qui grandissait par « l'instinct de deux natures sympathiques, sans offrir aucun « intérêt dramatique que sa lutte avec le malheur, et ne triom- « phait des difficultés que par son propre charme, eût sans « doute paru bien fade à un public très-peu accessible aux « émotions douces qui ne s'adressaient pas d'abord à l'imagi- « nation, et comprenant surtout les beaux sentiments qui s'ex- « primaient par de grandes aventures. Floire n'est plus ce bel « adolescent qui se distingue à peine de Blanchefleur par un « sentiment plus ardent et plus hardi. Tout en gardant les « quinze ans que la tradition lui avait si habilement donnés [1], « il a pris la force d'un guerrier éprouvé et les vertus d'un che- « valier.

« Au lieu d'être simplement vendue, Blanchefleur est d'a- « bord lâchement accusée d'une tentative d'empoisonnement; « elle va périr dans les flammes quand Floire se présente, la « visière baissée, pour soutenir qu'elle est innocente. Le « combat est naturellement mêlé des alternatives les plus « émouvantes; mais, dans la poétique du peuple, Dieu est « finalement pour le bon droit et les héros de roman : Floire « tue le calomniateur de sa maîtresse et s'éloigne sans s'être « fait connaître de personne. Ce combat singulier ne pouvait « suffire ni au poëte ni à l'auditoire. Dans son voyage à la re- « cherche de Blanchefleur, Floire est attaqué par un prince « jaloux [2] de montrer son courage et sa force, et le tue avant « d'être écrasé par le nombre et fait prisonnier. Alors seu-

[1] Floire n'avoit que seul quinze ans.
Mais a merveilles estoit granz.

[2] Cet épisode ne se trouve pas dans le poëme grec, v. 657.

« lement le poëte rentre dans l'esprit de son sujet : au moment « où le roi veut venger la mort de son fils par le supplice de « Floire, il est touché de le voir ne songer qu'à Blanchefleur, « et il lui pardonne au souvenir de ses propres amours[1]. C'est « un troisième exploit héroïque qui rachète encore Floire et « Blanchefleur du bûcher. Le plus puissant monarque de l'O-« rient entre subitement en scène avec une nombreuse armée. « Il vient sommer l'émir de se reconnaître son vassal, ou de lui « opposer un champion qui prouve, les armes à la main, son « droit de rester indépendant. Effrayés de sa force, les plus « braves guerriers déclinent ce périlleux honneur; Floire seul « n'en est pas épouvanté, et la nécessité ne lui permet pas de « refuser cette dernière chance. Il combat donc, après les pé-« ripéties d'usage reste vainqueur, et obtient pour prix d'un si « éminent service sa grâce et la main de Blanchefleur[2]. Il se « trouve là un nouveau trait de mœurs chevaleresques qu'a « recueilli aussi l'auteur de l'Amadis. Floire demande que sa « maîtresse assiste au combat, afin que, s'il venait à faiblir, sa « vue lui redonnât des forces[3]; et c'est à la présence de Blan-« chefleur qu'il doit la victoire. Mais, comme on pourrait le « croire d'abord, ce ne sont point là de honteux anachronismes « imaginés par un pauvre jongleur fort en peine de plaire à « son public : la présence et la voix de Chariclée ajoutaient

[1] Tot ensement por un amor
Fui-je ja travailliez maint jor,
Mains mal m'en estut a soffrir
Et molt en fui pres de morir.

[2] Cet épisode est encore supprimé dans le poëme grec.

[3] Il en est de même dans Théagène et Chariclée. Théagène entre en lutte pour la course, sa confiance est dans son amour : « Imo vero quum ad medium « stadii perventum esset, ille, sublato clypeo, collo extenso Charicleam respiciens, « Arcadem longe a tergo relinquit, victor ad Charicleam volans manum ejus oc-« cultius osculatus. »

« déjà, dans le roman d'Héliodore, aux forces de Théagène, « et une rédaction espagnole, certainement antérieure, con- « naissait aussi les exploits de Floire à la cour de Babylone. « Cette version s'est donc, sans grands efforts, peut-être même « par un simple éclectisme, rapprochée autant qu'elle l'a pu « de l'esprit et des banalités des romans de chevalerie, et a « soigneusement rejeté les détails traditionnels ou purement « gracieux qui n'étaient pas de mode dans les tavernes. Elle « ne s'étend point sur les premières années des deux enfants, « qui préparent ingénieusement à des sentiments trop cons- « tants et trop vifs pour que l'expérience enseignât à les ad- « mettre. Elle ne sait rien du berceau où ils dormaient l'un « auprès de l'autre, rien des aliments qu'ils partageaient tou- « jours ensemble, elle ne nous les montre point récitant les « mêmes leçons, apprenant à former leurs lettres en écrivant « leurs noms, et passant leur enfance à se dire toutes leurs « pensées, à s'embrasser et à écouter le chant des oiseaux. Si « quelques-unes des descriptions qui se trouvaient dans la ré- « daction qui lui a servi de thème principal ont été conservées, « elles sont devenues plus succinctes, et sont, pour ainsi dire, « rentrées dans le récit. L'auteur n'attend son succès que des « sentiments qui captivent plus aisément les masses, de la gé- « nérosité, du dévouement, de l'amour sans mesure et sans « terme; mais il ne néglige aucune circonstance qui puisse « donner plus d'autorité à son sujet et lui concilier la sym- « pathie. Il l'a pris dans un livre parce qu'en ce temps-là on « avait encore la naïveté de croire à l'écriture.

« Pour rendre Blanchefleur plus touchante, il ne craint pas « de lui faire dire par l'empereur, qui la sait parfaitement in- « nocente du crime dont elle n'est accusée que par son ordre :

Mielz me venist norrir un chien
Que vos servir ne alever.

« Si l'épée de Floire rend quiconque la possède invincible, « c'est, bien entendu, qu'il y avait des reliques dans la poignée, « et, pour ne compromettre personne, il ajoute, par une res- « triction dévote, qu'elle ne produit son effet qu'en faveur du « bon droit[1]. Il ne se contente pas de raconter les faits selon « l'ordre des temps et de les relever de son meilleur style, il « intervient personnellement dans le récit et y mêle de courtes « réflexions et des sentiments qui devaient agréer au public et « y trouver de l'écho. Dans le seul manuscrit que nous con- « naissions, le poëme est incomplet de la fin, mais il est facile « de deviner que le dénoûment aurait aussi un caractère beau- « coup plus populaire que dans l'autre version. Le père de « Blanchefleur n'est pas tué dans le combat contre les Sarrasins. « Un auditoire ordinaire du XIIIe siècle eût été désagréablement « affecté que saint Jacques ne sût pas mieux protéger ses pè- « lerins et ne leur accordât pas, même dans cette vie, un dé- « dommagement de leurs fatigues. Sa justice poétique n'eût « pas été non plus satisfaite, si le père de Floire fût mort tout « simplement comme un honnête chrétien qui a parcouru sa « carrière : il fallait qu'il expiât d'une manière plus exemplaire « son crime contre l'amour et contre les pèlerins.

« Nous savons déjà, par un de ces vers qui devancent la jus- « tice des événements, qu'il en perdit sa couronne : peut-être « aggrava-t-il irrémissiblement sa faute en refusant de se faire « chrétien, mais certainement le père de Blanchefleur recevait « à la fin, de la main de son gendre, un royaume quelconque. « Tout décèle l'esprit de bas étage et la destination spéciale du « poëme. Ce n'est plus, comme dans la première version, un « poëte sûr de la générosité des seigneurs et des dames, qui « ne s'inquiète que de leur plaire, mais un pauvre diable de

[1] Cette circonstance n'est pas rapportée dans le poëme grec.

« jongleur qui ne sait trop comment il s'abritera des intem-« péries de la nuit, et veut, par un souhait de bonheur, faire « songer ses auditeurs à lui venir en aide d'une manière plus « matérielle. Il a donc grand soin, selon les habitudes de la « poésie qui tend la main dans les rues, de dire en commen-« çant :

Seignor barons, or entendeiz,
Faites pais, et si escoutez
Bone estoire; par tel senblant
Que Diex vos soit a toz garant,
Et vos deffende de toz max,
Et nos doint ennuit bons ostax!

« Avec un style si peu soucieux des lois naturelles de la « grammaire, il n'aurait pu d'ailleurs avoir la pensée de s'a-« dresser à un public habitué à quelque régularité de langage. « Il mêle ensemble les différents passés des verbes et préfère « au hasard celui dont s'arrangent mieux la rime et la mesure. « Presque jamais les pronoms personnels ne sont exprimés; « lors même qu'ils viennent à changer, rien n'en avertit que « les nécessités du sens, comme il arrive encore dans la plu-« part de nos patois populaires. C'est à l'intelligence de chacun « de choisir les nominatifs et de compléter la phrase. En re-« vanche, il est sévère sur les consonnances; peut-être n'est-il « pas de poëme où l'orthographe et la prononciation leur soient « plus imperturbablement sacrifiées, et ce n'est pas, ainsi que « dans quelques ouvrages du même temps, de la grossièreté « ou de l'impuissance, mais un dédain systématique; en s'im-« posant une véritable richesse de rimes, il a prouvé que les « difficultés de la versification ne l'effrayaient pas.

« Si nous nous sommes étendu sur cette double rédaction « française, si nous en avons recherché la cause, si nous avons « montré quelle influence devait exercer chaque espèce de pu-

« blic sur la forme qui lui était destinée, c'est que cette co-
« existence explique enfin la différence des versions étrangères
« et rétablit l'unité de la rédaction [1]. »

[1] Le manuscrit 297 de la Bibliothèque de Vienne contient, du folio 211 au folio 222, un poëme ainsi indiqué : *Poema amatorium græco-barbarum de Florio et Platzia floro.* *Διήγησις ἐξαίρετος ἐρωτικὴ καὶ ξένη Φλωρίου τοῦ Πανευτυχοῦς καὶ κόρης Πλατζία Φλώρης — εἷς Καβαλλάρης εὐγενὴς ὁρμώμενος ἐκ Ῥώμης.* P. Lambecius, vol. V.

CHAPITRE IX.

Bélisaire, poëme en grec moderne par Géorgillas Limnitès, manuscrit grec de la Bibliothèque impériale de Paris n° 2909. — *Διήγησις εἰς τὰς πράξεις τοῦ περιβοήτου στρατηγοῦ τῶν Ῥωμαίων* Μεγάλου Βελισαρίου. *In Venetia, per Francesco Rampazetto, l'anno del signore MDCIIII.* (Παπαδόπουλος Βρέτος, Νεοελληνίκη Φιλολογία, t. II, p. 29.) — L'Ordène de chevalerie.

Le manuscrit grec 2909, qui renferme les amours de Belthandros et de Chrysantza contient aussi un poëme sur Bélisaire. M. Fauriel l'a signalé dans la préface des *Chants de la Grèce moderne*, sans pouvoir dire à quelle époque il appartenait. Très-connu dans la Grèce et nouvellement réimprimé, il porte, jusqu'à un certain point, le caractère de nos compositions romanesques. Coray, dans les prolégomènes du tome II de ses Ἄτακτα, a établi, comme nous l'avons vu[1], l'époque où vivait Emmanuel Géorgillas, l'auteur de ce petit ouvrage. Comme il n'y est pas encore fait usage de la rime, qu'on voit apparaître dans un poëme du même écrivain intitulé *Lamentation sur la peste de Rhodes* (1498), on est en droit d'affirmer que *Bélisaire* est antérieur à cette date. Il doit appartenir à la jeunesse du poëte, qui semble l'avoir écrit à l'âge de vingt ans à peu près. Déjà Constantinople était au pouvoir des Turcs ou se voyait de jour en jour plus menacée par eux; car l'auteur se trouve conduit, par le souvenir des conquêtes de Bélisaire,

[1] V. chap. III.

à un rapprochement douloureux avec ce qui se passe sous ses yeux. « L'épée des Romains, s'écrie-t-il, avait autrefois sou« mis toute génération, et je vois aujourd'hui le contraire. La « roue de la Fortune a tourné, elle a précipité tous les rois « romains, et élevé les Turcs impies. Je ne sais plus que « dire ; mon esprit et ma main languissent dans l'impuis« sance.... Pourquoi l'épée des Turcs renverse-t-elle ainsi « les corps des chrétiens baptisés? Pourquoi met-elle en escla« vage les rois romains? Qui donc a élevé les Turcs à l'auto« rité suprême, et soumis les Romains à leur joug? Qui? Ce « sont nos fautes. C'est la jalousie, c'est l'envie, la méchanceté, « la discorde, la fornication, l'adultère, les vols, les homicides, « et tous les crimes dont les Romains sont chargés. La colère « de Dieu a été excitée par tous nos désordres. Dieu veut nous « instruire, nous ramener à la piété et à l'amour de sa loi. « Laissons-nous toucher. Que la crainte de Dieu et sa justice « règnent sur nous. Que sur toute la terre où habitent les « chrétiens baptisés s'étendent la concorde et la paix, afin que « nous relevions la croix contre nos ennemis et que nous ren« dions à la *cité* la prééminence qui lui est due. »

Ces plaintes, cet appel aux peuples chrétiens contre les Turcs, cette prédication, pour ainsi dire, d'une croisade, forment un ensemble d'indications dont Fauriel aurait dû être frappé. On est tenté de croire qu'il n'avait pas lu le texte de ce poëme. Il y eût, en outre, remarqué la grande abondance de mots italiens et français qui s'y rencontrent. Une flotte s'appelle *ἄρμαδα*, les officiers *ὀφικίαλοι*, une espèce particulière de vaisseaux *γαλίοτες*, le maître-d'œuvre, de la langue française, est traduit par un mot composé de la même manière, *κατεργοκύριος*, un traître se dit *τραϊτούριν*, une pièce de monnaie *φλούριν*; *κούπατε ἄρμενα*, coupez les cordages, s'écrie Bélisaire; *τρέϐα* c'est la trêve, et *τρούμπετες* ce sont les trompettes.

Enfin, au retour de Bélisaire, dans le triomphe qui lui est décerné, figurent avec les *τουμφαχία* (les tambours) les *τούμπαρδες*, ou bombardes, dont la présence semble indiquer la séparation du moyen âge d'avec l'histoire moderne.

A voir tant de mots étrangers, il ne faudrait pas croire que l'auteur fût tout à fait débarrassé de prétention littéraire. Il se contente de la langue de son temps, mais il travaille son style avec soin. Il vise, on le voit sans peine, à l'éloquence et au pathétique. Le ton qu'il aime est celui de l'invective et de l'apostrophe. Il n'est pas difficile de reconnaître, à la marche de ses idées et au mouvement qu'il leur imprime, les habitudes d'un sophiste ou d'un prédicateur. C'est contre l'*Envie* qu'il déploie surtout ses forces, et ce n'est certainement pas sa faute si le monstre vit encore. « Envie, le premier des maux! c'est « toi qui poussas Caïn au meurtre de son frère, car l'envie (*φθό-* « *νος*), devient ensuite le meurtre (*φόνος*). Bélisaire était l'œil « de Constantinople et l'envie a crevé cet œil. . . Vois, ô Envie, « vois ce que tu es! tu as fait tomber le puissant, le sage, le « vaillant, qui avait comblé Constantinople de ses bienfaits et « illustré les chrétiens. »

Les discours que les ennemis de Bélisaire adressent à Justinien quand il veut perdre le grand capitaine, les plaintes du général disgracié, ses paroles quand il a perdu la vue, et sa réponse en pleine assemblée au favori de l'empereur qui le gourmande, ce sont là autant de morceaux d'apparat, où l'auteur a mis tout son talent. Il y fait preuve, sinon de goût, au moins d'une certaine habitude de rhétorique prolixe et déclamatoire, qu'on aurait en vain cherchée dans les ouvrages précédents.

Le poëte n'a pas, d'ailleurs, la crédule simplicité de nos auteurs de romans. Dans la légende que la tradition lui a transmise, il n'introduit rien qui ne soit vraisemblable. Il pèche

contre l'histoire, mais il bannit le merveilleux de son poëme. S'il conduit son héros en Angleterre, s'il lui fait livrer bataille aux Francs et menacer de servitude ces peuples du Nord, c'est peut-être par ignorance, peut-être aussi par une sorte de revanche patriotique. Ne lui a-t-il pas semblé commode et doux, à la fois, de se venger lui-même, de venger sa nation des succès qu'avaient remportés, moins de deux siècles avant le temps du poëte, des Anglais et des Français dans l'empire de Constantinople? Nous pouvons croire qu'il mentait sciemment à l'histoire, pour flatter l'amour-propre des Grecs et le consoler un peu. Ces victoires anticipées de Bélisaire paraissaient venger la Grèce de ses défaites récentes. Sauf cette concession faite par l'histoire à la vanité, le grand général est encore reconnaissable sous les détails dont l'imagination populaire avait surchargé ses aventures. Les voici :

« Pour défendre Constantinople, Justinien avait résolu de « l'entourer de murailles. Il les voulait d'une grandeur et d'une « magnificence qu'il semblait impossible d'obtenir. Bélisaire osa « seul se charger d'accomplir la volonté de son maître, et, par « son talent, il dépassa ses espérances.

« Cette œuvre merveilleuse, qui lui valait la faveur de Justi- « nien, souleva la jalousie contre lui : elle jura sa perte. A plu- « sieurs reprises l'envie lui lança ses traits les plus dangereux; « et l'empereur ne sut pas l'en défendre. Les accusateurs de « Bélisaire, Cantacuzène, Lascaris, Canès, Doucas, finirent « donc par triompher; et le grand homme, chassé du haut rang « qu'il occupait, fut jeté dans une prison. L'empereur ne lui « fit pas d'abord crever les yeux; il se contenta de le priver de « la lumière, au moyen d'une espèce de masque qui lui cou- « vrait le visage. Le triomphe des ennemis de Bélisaire durait « déjà depuis longtemps, quand les Sarrasins et les Ismaélites « vinrent assiéger Constantinople.

« Le péril est extrême et la crainte universelle. Le Conseil « s'assemble; on a besoin d'un capitaine capable de repous- « ser les ennemis, et l'on songe à Bélisaire. Tiré de sa prison, « il est mis à la tête des troupes, et il les conduit en Angle- « terre. A peine débarqué, il brûle ses navires; un chef résiste « à cet ordre, il le tue de sa main. Sans autre moyen de sa « lut que la victoire, les soldats s'animent à la parole de Béli- « saire; ils combattent avec courage, et la victoire répond à « leurs efforts.

« Sur la terre des vaincus, le général romain construit une « flotte nouvelle, attaque des places, renverse des forteresses, « soumet les rois à son autorité, et, chargé de lauriers, enrichi « de butin, il se remet en marche pour Constantinople. Il s'ar- « rête trois jours à Mytilène et rentre dans la capitale, où l'at- « tend Justinien. Un triomphe éclatant lui est préparé. La « pompe en est des plus brillantes; les arbres étincellent au « soleil, les cris de joie des citoyens et des soldats sont répétés « par les échos des montagnes; l'allégresse de l'empereur égale « celle de ses sujets, quand il voit venir, à la suite de l'heureux « général, les rois vaincus, avec leurs trésors et leurs riches « dépouilles. L'empereur ne peut se lasser d'admirer ces grands « effets de la vaillance de Bélisaire; la nuit seule peut le sépa- « rer du favori, qui remonte à son ancien rang.

« Tant d'honneurs raniment les envieux contre celui qui les « reçoit. Un complot s'ourdit pour le perdre. Par leurs soins, « un mets empoisonné est préparé pour l'empereur, et Bélisaire « est accusé d'avoir ainsi voulu faire périr son maître. « Vous « le voyez, disent les traîtres, cet ambitieux veut se faire roi : « il a pour lui les soldats et le peuple. La foule le désire pour « maître. Il l'a attirée à lui, comme l'aimant attire le fer. » En « entendant ces paroles, Justinien ne sent plus que de la co- « lère contre le général dont tout à l'heure il aimait tant la

« gloire et les exploits. Il assemble son Conseil, et l'on y décide « que Bélisaire sera privé pour toujours de la lumière.

« On a soin d'exécuter pendant la nuit la sentence de l'empe- « reur : on redoutait la colère du peuple. La foule, instruite le « lendemain du malheur de Bélisaire, pousse des cris de dou- « leur; quelques hommes même prennent leurs épées. On « cherche l'ancien général, et on le trouve auprès de la porte « dorée. Là, il déplore son infortune et proteste de son inno- « cence. Où est ma gloire? où est ma réputation? Mes ennemis « rient maintenant de mon malheur! » Et le peuple mêle ses « larmes à celles du héros.

« Un an déjà s'est écoulé, et voilà que les Perses viennent « attaquer l'empire. Ils infestent le territoire par des courses et « des brigandages. Justinien ne manque pas d'assembler une « grande armée; mais où trouver un capitaine pour la con- « duire? Les avis se partagent : quelques-uns parlent de donner « le commandement à Bélisaire; on se souvient des victoires « qu'il a remportées, des dépouilles dont il a enrichi l'empire. « Un conseiller engage l'empereur à mettre à la tête de ces « troupes assemblées le fils du général aveugle. Grands et pe- « tits applaudissent. On va chercher le fils de Bélisaire; il « tremble d'abord à l'approche des envoyés de l'empereur, il « craint pour lui le malheureux sort de son père; on le mène « au palais. Justinien le fait asseoir sur le siége même qu'avait « occupé Bélisaire. La cour entière et le peuple l'accueillent avec « des applaudissements. Les anciens soldats du grand capitaine « font hommage de fidélité au fils de leur maître, et tout le « monde s'attend à la victoire sous la conduite d'un tel chef.

« Ce n'était pas une vaine espérance. Dans un premier com- « bat, les ennemis sont défaits et trente mille Perses restent « sur le champ de bataille. Effrayé de ce désastre, le roi envoie « demander la paix. Une brillante ambassade se rend à Cons-

« tantinople. L'empereur traite ceux qui la composent avec les « plus grands honneurs; assis sur des trônes, ils rendent grâce « à Justinien de l'accueil qu'ils reçoivent de lui; mais, avant de « partir, ils veulent voir Bélisaire. Au milieu de la salle se pré- « sente tout à coup le glorieux aveugle; son casque à la main, « il demande une obole [1]; la pitié gagne tous les assistants à « l'exception d'un seul favori de l'empereur, qui réprimande « Bélisaire avec de dures paroles : « Tu as perdu les yeux, il « est vrai, mais tu as dans ta maison de quoi vivre. Les récom- « penses de tes travaux ont été assez grandes pour que tu « n'aies point à mendier; passe ton chemin. » A cet ennemi « dont les mensonges avaient causé sa ruine, Bélisaire répond « avec hauteur; et les envoyés du roi des Perses ne peuvent « s'empêcher de reprocher sa cruauté à Justinien. Celui-ci, « pour se disculper, rejette la faute sur Ralès et sur l'envie. « Les ambassadeurs s'éloignent et vont dans leur pays raconter « comment, à la cour de Constantinople, on sait récompenser « les services et le génie. »

On le voit, sous la plume d'Emmanuel Géorgillas, Bélisaire, sans devenir un personnage aussi romanesque que l'Alexandre du moyen âge, a pris cependant un air fabuleux. L'histoire populaire de ce grand homme a reçu, du pinceau d'un peintre ambitieux, un surcroît de coloris, qui rappelle nos vieux romans français. Nous sommes loin sans doute de *Belthandros* et de son voyage merveilleux; déjà l'influence de notre littérature s'affaiblit dans l'esprit des Grecs, elle laisse pourtant encore son empreinte sur ce poëme.

N'est-ce pas à un souvenir de Floire et Blanchefleur qu'il faut rapporter l'invention du mets empoisonné préparé par les ennemis de Bélisaire? Ne se rappelle-t-on pas la ruse du Sé-

[1] Δότε τὸν Βελισσάριον ὀβολὸν στὸ χαυχίν του.

néchal ourdie contre Blanchefleur? Dans les deux cas la calomnie a le même succès.

Nous retrouvons cette influence bien mieux marquée dans la cérémonie où le poëte nous fait assister à la réception de deux chevaliers. Pour s'être élancés les premiers à l'assaut et avoir planté l'étendard grec sur les murs de la ville ennemie, les deux frères, Alexis et Petralèphe[1], sont élevés à cette dignité, qui n'appartenait qu'aux peuples de l'Occident. Le romancier grec s'est complu dans les détails de cette cérémonie. Les deux futurs chevaliers sont placés sur des chevaux d'une admirable beauté, couverts de selles dorées[2]; ils ont chaussé des éperons d'or, chacun d'eux a reçu une épée, une ceinture d'or et une robe de lin[3]. Ils ont été salués chevaliers. Cet appareil convient au camp où ils se trouvent alors. A Constantinople, la cérémonie se fera avec plus de magnificence. Ce

[1] Ce nom fut porté par quatre frères partis de la Provence pour Jérusalem, et qui, à leur retour, s'étaient arrêtés à Constantinople, où ils se fixèrent. Les historiens grecs ont nationalisé leur nom en celui de Petraliphas ou Petr-Aliphas, dans lequel il est facile de reconnaître celui de Pierre d'Aulps. Les quatre frères Petr-Aliphas montrèrent la plus grande bravoure au siége de Corfou en faveur de Manuel, sans que l'empereur grec rentrât alors cependant dans la possession de cette île. Ce ne fut que dans une attaque qui eut lieu en 1150 qu'elle fut enfin arrachée aux Normands de Sicile. — L'auteur fait peut-être allusion à ce fait honorable pour les descendants de cette famille. (Buchon, *Nouvelles recherches sur la Principauté française en Morée*, vol. I, part. 1.)

[2] *Χρυσοπλουμίσταις σέλαις.* — D'où est venue sans doute l'expression moderne « broder au plumetis. »

[3] Ἔβατζεν τοὺς εἰς δύο φαριὰ θαυμαστὰ καὶ ὡραῖα,
Μὲ σέλαις χρυσοπλουμίσταις, μὲ χρυσὰ πτερνηστήρια,
Καὶ τὸν καθέναν ἔζωσε χρυσὸν σπάθην τὴν μέσην·
Καβαλλαρίους τους ἔκαμεν, προσκυνήτους αὐθέντας,
Χρυσοζώνους, καὶ βύσσινα ῥοῦχα καταξαμότου.
Νὰ ἔχουν καὶ τὴν κεφαλὴν γύρωθε χρυσωμένην,
Καὶ νὰ τοὺς ἐψηκεύουσιν, ὡς ἔθος κατ' ἀξίαν·
Ψημίζει καὶ ἀξιονήτους, εἰς ὅλον τὸν λαόν του·
Δίδει τῶν σтάμενα πολλὰ, καὶ ἀμέτριτον λογάριν.

n'est pas là ce qui nous intéresse; il suffit que nous ayons pu montrer dans un roman, dont le héros et le temps où il a vécu s'éloignaient si fort des habitudes féodales, ce souvenir de chevalerie s'imposant à l'auteur, au point de lui faire commettre un pareil anachronisme.

Ne sont-ce pas là les cérémonies dont l'auteur, qui vivait à Rhodes, avait dû plusieurs fois être témoin, et qu'on trouve dans le fabliau publié par Méon, sous le titre de l'*Ordène de chevalerie*[1].

> .... Si l'a vestu
> De blancs dras qui èrent de lin
> ....
> Après li vest robe vermeille
> Après li a cauches cauchies
> ....
> Puis si l'a chaint d'une chainture
> Blanche, et petite de feture.
> ....
> Après deux esperons li mist
> Ou les deux piés.........
> Après li a chainte l'espée.
> ....
> Après li a eu son chief mis
> Une coiffe qui toute est blanche.

La présence du poëme de *Bélisaire* dans le même manuscrit que le roman de *Belthandros*[2] est loin de nous faire changer d'avis sur l'époque à laquelle nous avons attribué les

[1] Méon, *Fabliaux du moyen âge*, t. I.

[2] C'est le manuscrit grec 2909 de la Bibliothèque impériale de Paris. — P. Lambecius, dans le catalogue de la Bibliothèque de Vienne, signale la même histoire dans le manuscrit grec coté sous le n° 297, l. V, p. 259, in-32°. « Anonymi cujusdam narratio fabulosa Græco-Barbara de Belisarii excæcatione et mendicitate, « cujus titulus et principium : *Διήγησις ὡραιοτάτη τοῦ θαυμαστοῦ ἀνδρὸς τοῦ λεγομένου Βελισαρίου · ὢ θαυμαστὸν παράδοξον, ὢ συμφορὰ μεγάλη...* »

aventures du Romain Belthandros. Nous croyons que cette légende fabuleuse du général de Justinien marque une époque nouvelle dans la littérature néo-grecque : le retour aux traditions de la patrie. L'autre poëme, au contraire, appartient à la période chevaleresque : il en porte tous les caractères. C'est l'esprit de galanterie et de bravoure de nos récits de la Table ronde. Il a dû naître à la suite des premières expéditions des Français dans l'empire d'Orient. Le second ne nous présente que le développement emphatique d'une légende nationale. S'il s'y rencontre un souvenir de la chevalerie, il est bien affaibli; l'esprit du poëte est ailleurs. En présence des succès des Turcs et des malheurs de son pays, il ne peut s'empêcher de maudire les désordres et l'envie qui ont affaibli et ruiné l'empire de Constantinople. Il cherche dans le souvenir d'une grandeur passée, fût-elle chimérique et romanesque, une consolation de la honte du présent et des tristes pressentiments de l'avenir. Deux siècles au moins semblent s'être écoulés entre la composition de ces deux poëmes. S'ils se trouvent réunis dans le même manuscrit, c'est que le roman de *Belthandros*, bien plus ancien que *Bélisaire*[1], avait cours dans l'île

[1] Les Latins ont eu aussi leur légende sur Bélisaire. On trouve dans Lambecius, catalogue de la Bibliothèque de Vienne, t. II, p. 852, l'anecdote suivante dans un langage barbare : « Les grands auraient voulu faire périr Bélisaire; ils n'y peuvent « réussir, ils complotent contre Justinien et conspirent pour mettre Florianus à sa « place. Justinien implore contre eux le secours de Bélisaire. Il lui répond : « Subli- « matis bonoribus quod habui, fuissem poteram adjuvare, modo nihil ci posso « præsta[re] adjutorium. Ordinans suis pueris circum adprendere, ubi catbedra peri « [pro] Floriani parabatur. Ipse illis partibus adoraturum se Florianum fingens pro- « cedit dicensque pueris; omnes inimicos meos, circuitem cathedra imperatoris, « quodcumque me nientem [facientem] videretis, et vos sitis facturi. Ille fingens « video se Florianum adorare, gladio cum percussit, omnesque suos inimicos sui « cirdantes pueri interfecerunt. Coronam imperii captam, ad Justinianum veniens « dixit : adulatores tui te ab honore imperii degradati sunt; ipsorum consilio usus « consensus et humilitatem meam. Ego vero tibi reddam bonum pro malis, et non

de Rhodes, peuplée de Grecs et de chevaliers venus de l'Occident.

« fidem tuam rectans [retractans], sed meam meminens promissionem, fidem« que servans illibatam. Imposuit coronam capiti Justiniani eumque imperio con« stituit. Belisarius multa prælia cum Persis agens, eos gloriosissime vicit. A quo« dam Bucelino quodam Franco in Italia superatus tantæ victoriæ ac nominis « gloriosus, a Bucelino victus, nomen vitamque amisit. »

CHAPITRE X.

Ἱσ7ορία τοῦ Ἱμπερίου, υἱοῦ τῶν βασιλέων τῆς Προβέντζας, νεωσ7ὶ τυπωθεῖσα καὶ μετ' ἐπιμελείας διορθωθεῖσα.— Ἐνετίῃσιν, ͵αψοθ'. — Istoyre du vaillant chevalier Pierre, fils du comte de Provence, et de la belle Maguelonne, fille du roi de Naples. — Lyon, 1453.

I. « Avec la volonté du Seigneur, je commence ici l'histoire « d'Impérios et de la belle Margarona, qui brillait par la no- « blesse de sa naissance comme une couronne d'or. Je dirai « comment ils quittèrent leur patrie et leur famille, et com- « ment ils y revinrent plus tard. Écoute ce récit qui voudra en « prendre la peine. J'en donnerai le début et j'en donnerai la « fin; je l'ai trouvé rédigé en prose, j'ai voulu le mettre en « rimes. Je demande au lecteur qui lira ce livre des sentiments « de bienveillance pour l'auteur qui le composa[1].

[1] Ἀρχίζω πρῶτον μ' ὁρισμὸν, καὶ μὲ τὴν βουλὴν Κυρίου
Νὰ διηγηθῶ ὑφήγησιν αὐτοῦ τοῦ Ἱμπερίου,
Καὶ γιὰ τὴν πανεξαιρέτην ὡραίαν Μαργαρῶνα
Ὁπ' ἔλαμπε ταῖς εὐγενικαῖς, ὡσὰν χρυσῆ κορῶνα.
Τό πως ἐξενιτεύθησαν ἀπὸ τὰ γονικά τους
Καὶ πάλιν εἰς τὸ ὕστερον, ἦλθαν σ7ὴν ἀφεντεία τους
Τὸ ποῖον ἀκούσῃ θέλετε, εἰς τὴν διήγησίν του,
Ὥσαν ἰδῆτε τὴν ἀρχὴν καὶ τὴν τελείωσίν του,
Τοῦ εἶχα δὴ, καὶ μου τύχεν, ἁπλᾶ διεγραμμένον.
Ἂν εἶν' καὶ λάθω πούποτες ὅποιος τὸ ἀναγνώσει
Ζητῶ τὸν τὸ συμπάθιον διὰ νὰ μοῦ τὸ δώσῃ.

Nous devons à l'obligeance de M. Brunet de Presle, membre de l'Institut, la communication de ce poëme néo-grec.

« Il y avait jadis un roi de Provence à qui il ne manquait « rien pour être heureux. Il commandait à de nombreuses ar- « mées, ses trésors étaient immenses, et sa libéralité égalait ses « richesses. Attentif à récompenser partout le mérite, il ne « trouvait autour de lui que des cœurs dévoués et des sujets « fidèles. La reine, sa femme, n'était ni moins belle ni moins « riche, et ils s'aimaient d'une tendre affection. Cependant, « arrivés l'un et l'autre à l'âge de quarante ans, ils n'avaient « point d'enfants. C'était l'unique chagrin de leur vie ; mais il « remplissait d'amertume des jours qui auraient dû s'écouler « dans la joie. Enfin, après une si longue attente, Dieu exauça « leurs prières, et il leur donna un fils. Du jour où les deux « époux avaient pu se promettre ce bonheur, les plaisirs avaient « en foule habité leur palais. Ce n'étaient qu'hymnes de joie, « danses et festins. L'enfant a vu la lumière : c'est un fils. Il « serait impossible de peindre l'allégresse qui règne dans toute « la Provence. Le nouveau-né est confié à des femmes char- « gées de veiller sur lui la nuit et le jour.

« A quatre ans, le roi lui fait apprendre à lire ; bientôt il « aborde les sciences ; il étudie les livres des philosophes et des « poëtes, Aristote, Homère, Euripide, Aristophane, Pindare, « Sophocle, Caton, Épiphane. Avec l'âge augmentent sa pru- « dence, sa modestie, la douceur de son langage, la beauté « de sa figure. Il n'était personne qui n'admirât sa belle taille, « son air noble, ses beaux sourcils, ses lèvres vermeilles, ses « yeux noirs, et ses joues couvertes d'un duvet blond. Il ap- « prend à manier les armes, il devient bientôt un chevalier « accompli.

II. « Dans ce temps-là parut à la cour du roi un chevalier étran- « ger. Couvert d'armes brillantes, extraordinairement grand et vi- « goureux, il demande au roi la liberté de combattre celui des

« chevaliers qui voudra venir à sa rencontre. Impérios, à la vue de « ce hardi provocateur, sent s'allumer en lui le désir de la gloire. « Il revêt son armure à l'insu de son père, il envoie provoquer « l'étranger. Le jour est pris, l'heure est venue, et Impérios « entre dans l'arène, sous les yeux du roi, qui ne sait rien de « son entreprise. La lutte s'engage. Elle est terrible. Mais Im- « périos est vainqueur. Il se fait connaître au milieu des cris « d'admiration que pousse la foule étonnée.

« Le roi seul sent son cœur partagé entre l'inquiétude et la « joie. Il fait venir près de lui ce fils téméraire : « Ô mon enfant, « ô ma vie, ma lumière, mon cœur! comment as-tu, sans ma « volonté, osé entrer dans la lice? Tu es vainqueur, nous en « sommes heureux; mais ta mort nous eût fait mourir. Tu as « déchiré mon cœur, tu as déchiré le cœur de ta mère; nous « n'avons que toi; n'expose plus tes jours. Je te défends de com- « battre jamais sans mon ordre. »

« Plein de respect pour le roi, Impérios ne répondit rien; « mais il monta dans sa chambre pour s'abandonner à sa dou- « leur. Il pleurait, il se rappelait avec désespoir la défense de « son père. On lui envoya les femmes qui l'avaient nourri, on « lui envoya les compagnons de ses jeux : sa douleur n'en fut « pas adoucie. On lui envoya les philosophes et les savants de « la cour; ils devaient le consoler et le détourner de ses pen- « sées guerrières. Il répondit à tous les conseils : « Mes chers « maîtres, mes chers amis, je vous respecte et vous aime; je « vénère le roi, il m'a avec vous tous prodigué ses soins dès « mon enfance, et je lui en garde, ainsi qu'à vous, la recon- « naissance la plus vive. Mais dès aujourd'hui je dois vivre « autrement. Je veux aller chercher la gloire et les aventures. « Si l'on m'en empêche, j'ai ici du poison, j'en finirai avec une « vie qui m'est désormais ennuyeuse. »

« Quand ils virent que sa résolution était inébranlable, ils

« remplirent le palais de leurs cris. Le roi essaya encore une fois « de l'attendrir, en lui représentant à quel désespoir il allait le « condamner lui et sa mère; mais il ne put fléchir son cœur, « et il se résigna enfin à le laisser partir. Il lui prodigua les plus « sages conseils; il l'invita à fuir l'orgueil et l'insolence. Il lui « donna des chevaux, pria Dieu de veiller sur lui et lui remet- « tant enfin un *ἐγκολφί*[1], il lui dit : « Prends et garde sur toi ce « talisman; tant que tu le posséderas, nul ne pourra te nuire. Il « n'y aura pas d'épée qui puisse pénétrer à travers ton armure. » « Impérios embrassa son père et sa mère, et il partit aussitôt.

III. « Il partit, et la Provence tout entière fut en deuil. Un « seul serviteur accompagnait les pas du jeune prince, il se « nommait *Σχουθέρι*. Ils parcoururent ensemble le monde en- « tier et répandirent partout le bruit de leurs prouesses. Partout « Impérios trouva des amis. Il voyagea tant enfin par ses jour- « nées, qu'il arriva dans une ville du nom d'*Ἀνάπολις*. Le roi « de ce pays avait une fille belle comme les anges; elle s'appe- « lait Margarona. Le temps était venu qu'elle songeât au ma- « riage. Son père, un jour, l'appela devant lui, et il lui tint ce « langage : « Il est temps, ma fille, de penser à choisir un mari; « votre mère et moi nous désirerions vous voir unie à quelque « riche époux, qui fît de vous une reine puissante. »

« Si vous voulez, répond la jeune fille, que je choisisse un « époux, assemblez dans votre ville tous les chevaliers de votre « royaume. Qu'ils prennent tous part à une lutte entre eux, et « je choisirai parmi les vainqueurs celui qui sera mon époux. »

« En vain l'on essaye de combattre cette résolution de Marga- « rona; l'éloquence et la philosophie des plus illustres docteurs « échouèrent contre la volonté d'une jeune fille. Le roi fait donc

[1] Les Grecs entendaient par là une sorte de scapulaire renfermant des reliques, du bois de la vraie croix, ou des ossements de saints.

« annoncer un tournoi. Les chevaliers sont déjà assemblés; du « haut d'un balcon, Margarona et son père assistent aux com« bats qui s'engagent. Il y a entre tous les concurrents un che« valier que tout le monde redoute; sa taille est immense, son « armure brillante et son coursier plein d'ardeur. Ce chevalier est « venu d'Allemagne, et personne ne peut espérer de le vaincre.

« Déjà le roi le regarde comme son gendre, et il s'en ap« plaudit. Margarona ne partage pas les sentiments de son « père. Il est dans la foule un inconnu qu'elle préfère à tous « ses rivaux. Sur un signe de la jeune fille, cet inconnu, qui « n'est qu'Impérios, va prendre ses armes et son cheval. Il s'a« vance dans l'arène pour combattre l'Allemand. Les trompettes « sonnent, les deux rivaux s'élancent l'un contre l'autre, et, « après des passes auxquelles Impérios seul pouvait résister, le « prince de Provence désarçonne l'Allemand. Son ennemi ren« versé, Impérios se précipite sur lui : déjà il s'apprête à lui « donner la mort, quand le roi intercède en sa faveur; il de« mande grâce pour le vaincu. Margarona veut aussitôt profiter « du succès d'Impérios; elle rappelle au roi sa promesse et « demande qu'on l'unisse au vainqueur. La cérémonie sainte « s'accomplit sur-le-champ, et l'évêque unit les deux jeunes « gens.

« Voilà donc Impérios devenu roi honoré dans Anapolis. La « noblesse de son âme, jointe à sa libéralité, le fait bénir de « tout le monde. Un jour il propose à sa femme de l'accom« pagner dans la Provence, où il veut retourner pour revoir ses « parents. « Je suis votre femme, je dois vous suivre. » Ils se « préparent au départ; leur fuite doit être secrète, et ils atten« dent l'heure de sortir du palais.

IV. « Ils sont partis emportant avec eux de riches trésors. « Ils ont marché toute la nuit à travers les montagnes, les prai-

« ries et les landes stériles. Ils savaient qu'on les poursuivait et « voulaient échapper aux cavaliers du roi. Celui-ci, en effet, « n'a pas manqué d'envoyer, pour les atteindre et les ramener, « des serviteurs qui les ont cherchés pendant dix jours; au bout « de ce temps, ils sont revenus dans le palais, et le peu de « succès de leur mission augmente le deuil du roi. Pendant « trente jours les fugitifs n'ont cessé de marcher; l'esclave qui « les accompagnait est mort; à travers des fleuves, des marais, « des broussailles, ils sont arrivés enfin dans une prairie où « tout invite au repos. Margarona s'endort sur les genoux d'Im- « périos. Pendant le sommeil de sa femme, le chevalier entend « une perdrix : il saisit son arc; il quitte le talisman qu'il por- « tait, il en fait un oreiller pour la tête de Margarona, et il se « met à poursuivre la perdrix. Survient un aigle. Du haut de « l'air où il plane, il aperçoit le reliquaire; sa couleur rouge le « lui fait prendre pour un morceau de chair; il s'élance, s'en « saisit et l'emporte. Impérios à son retour voit le talisman dans « les serres de l'aigle. Les deux époux pleurent la perte qu'ils « viennent de faire et cherchent une barque sur le rivage. Ils « en rencontrent une; Impérios y monte pour recouvrer le « précieux objet, que l'aigle s'en est allé porter dans une île. « La mer se soulève; trois jours et trois nuits, le malheureux « prince erre emporté loin de l'île où il se dirigeait; au troi- « sième jour des pirates le saisissent et le font prisonnier. Mais « sa captivité le touche moins que le malheur d'être séparé de « Margarona; il tremble que les Sarrasins et les Mores ne l'aient « déjà faite prisonnière. Le vent le porte enfin au rivage du « Caire, où le sultan l'achète des pirates pour en faire son esclave.

V. « Seule sur le bord de la mer, Margarona, pleine d'af- « fliction, suit un sentier qui la conduit vers un monastère. « Les religieuses l'accueillent avec bonté, la mènent à la prieure

« du couvent qui la console, et, la faisant entrer dans une com-
« pagnie de pèlerins et de voyageurs, la met en route pour la
« Provence. Margarona va trouver dans ce pays le père d'Impé-
« rios, obtient de lui la faveur de fonder un monastère. Elle
« le bâtit sur le bord de la mer; un jour, l'aigle qui avait ravi le
« talisman d'Impérios l'apporte dans l'endroit même où le cou-
« vent vient d'être construit. Margarona ne doute plus que son
« mari ne soit mort, elle verse des larmes sur sa triste destinée.

VI. « Cependant Impérios s'élevait, dans le Caire, aux plus
« grands honneurs. D'abord le sultan l'avait acheté pour en faire
« un serviteur destiné à prendre soin des chevaux de ses écuries.
« En voyant sa bonne grâce, son adresse et sa beauté, il l'avait
« tiré de ce poste pour le mettre au service de sa table. Peu à
« peu il en avait fait une sorte de vizir dans sa capitale (ἀφεν-
« της). Porté à ce haut degré d'honneur et de puissance, Impé-
« rios s'était attiré l'amour et la vénération des peuples. Ses ri-
« chesses étaient immenses. Cependant il regrettait la foi des
« chrétiens, sa patrie et son épouse; il forma donc le projet
« de s'enfuir. Trois tonneaux furent par lui remplis d'écus et,
« pour les dissimuler, il les recouvrit de sel. Il n'attendait plus
« que le moment favorable pour exécuter son dessein. Enfin il
« se présenta.

« Embarqué avec ses trois tonneaux, Impérios vogua quelque
« temps gouvernant vers la Provence. Après trois années d'es-
« clavage, il se promettait de revoir bientôt son pays. Sa barque
« avait abordé dans une île où les fleurs les plus brillantes invi-
« taient l'esprit à la joie. Cédant au charme de ce lieu enchan-
« teur, Impérios y descendit, et bientôt, occupé du souvenir de
« la belle Margarona, il se laissa vaincre par le sommeil. Pendant
« qu'il dormait, le vent se lève et emporte la barque, dont le
« patron, avant de partir, fait en vain appeler Impérios.

« A son réveil, il se voit enfermé sans ressource dans cette île « déserte. Cependant la barque voguait vers les côtes de la Pro- « vence et bientôt elle y abordait. C'était non loin du monas- « tère de Margarona. On y porta les vêtements d'Impérios avec « ses trois tonneaux, que l'on croyait pleins de sel. Mais un jour « que, dans le monastère, on avait besoin de sel pour assaison- « ner les mets d'un repas, on ouvrit l'un de ces barils, et, sous « la couche de sel, on trouva les écus du sultan. Grande sur- « prise ! Instruite de cette aventure, la prieure bénit le ciel qui « lui envoie ces richesses, et, pour en faire un usage qui plaise « à Dieu, elle agrandit son couvent et fait monter cent lits « pour recevoir autant de malheureux voyageurs. Cependant « Impérios errait dans l'île; incapable d'en sortir tout seul, il « attendait qu'il vînt à passer quelque navire. Trois jours et « trois nuits s'étaient déjà écoulés; la faim et la soif le dévo- « raient, quand enfin un navire le recueillit et le transporta « dans l'hospice de Margarona.

VII. « Il y fut reçu comme le méritait son malheur. Pen- « dant quelque temps il ignora qu'il était près de sa femme, « près de sa mère. On apprit enfin à la prieure qu'un pauvre « voyageur venait d'entrer dans l'asile ouvert par elle aux mal- « heureux. A l'heure de midi, elle vient près du lit de l'in- « connu. Elle s'en approche, et, l'interrogeant avec bonté, elle « lui demande d'où il vient et quelles ont été ses aventures. « Sans la reconnaître, Impérios lui fait le récit de ce qui lui « est arrivé depuis le jour où, quittant sa patrie, il a voulu « courir après la gloire. Il n'oublia rien, ni sa lutte avec Ala- « mano, ni sa victoire, ni son mariage, ni sa fuite. Il apprend « à Margarona ce qui lui est arrivé depuis le moment qu'il l'a « perdue. Il parle de son épouse avec la plus vive tendresse. « Margarona toute en larmes se jette à son cou et se fait recon-

« naître. Les deux époux enfin réunis adressent au ciel leurs « prières et leurs remercîments.

VIII. « Restait à informer la reine du retour de son fils. « Margarona court au palais : *Réjouissez-vous*, dit-elle à la reine, « *le fils que vous pleuriez est retrouvé*. A ces mots, la pauvre mère « fond en larmes; la tristesse s'efface, et la joie revient dans « son cœur. Impérios par sa présence ne lui laisse bientôt plus « de doute. En retrouvant le fils qu'ils avaient cru perdu, le « roi et la reine sont au comble du bonheur. Les chants de fête « retentissent dans le palais. Les églises sont parées de leurs « plus beaux ornements, les cloches du monastère annoncent « partout cet heureux retour et les prêtres remercient le Christ « et son père. Impérios, quand le temps en fut venu, succéda « au vieux roi. La joie, les plaisirs et le bonheur, le payèrent au « quadruple des chagrins qu'il avait jadis éprouvés, et, comme « dit le livre[1], il fut un grand roi et un prince digne d'admi- « ration. »

Dans la préface des *Chants populaires de la Grèce moderne*, Fauriel a écrit ces lignes : « On a publié celle (la traduction) « de la merveilleuse histoire d'Ibérius ou Impérios, ouvrage « dont l'original m'est inconnu, mais doit être provençal. » On a le droit d'être surpris qu'un homme aussi savant que Fauriel, aussi profondément versé dans la connaissance des langues et

[1] Voici les derniers vers de ce poëme, qui en contient onze cents à peu près.

Καὶ κληρόνομος γίνεται σ7αῖς χώραις τοῦ πατρός του,
Ῥήγας ἐκατάσθηκεν σὰν ἤθελ' ἀπατός του.
Νὰ ταῖς χαραῖς, καὶ σκερτισμοὺς σ7αῖς χώραις ὀπ' ὁρίζει,
Τιμαῖς κ' ἀξιώματα, ὅπου κὰν γυρίζῃ·
Ὅσαις πικρίαις ἔδειρεν Ἠμπέριος σ7ὰ ξένα,
Τετράδιπλα τὰ ἔλαβεν, ὡς λέσιν τὰ γραμμένα.
Ἀφέντης μέγας ἔγινεν, ὡς ἔτρεχε τὸ μέλος,
Ἠμπέριος ὁ θαυμαστὸς, ὡς ἔδειξε τὸ τέλος.

dans l'étude de la littérature du midi de la France, n'ait pas reconnu le nom français *Pierre* dans *Impérios* (*Ἱμπερίος* ou *Ἰϐερίος*). Il faut qu'il n'ait pas eu le texte de ce roman sous les yeux, car le nom seul de l'héroïne *Μαργάρωνα* lui aurait sans doute rappelé celui de la belle Maguelonne, et par là se fût dissipé le doute dans lequel il était demeuré. En effet l'histoire merveilleuse d'Impérios n'est rien autre chose que la narration des aventures de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne [1], fille du roi de Naples. Attribuée au chanoine Bernard Triviez, qui vivait en 1178, cette composition a été fort célèbre dans la littérature du midi de la France. Une tradition voulait que Pétrarque en eût retouché le texte primitif, et l'eût çà et là rajeuni. Cette supposition, qui n'a rien d'invraisemblable, atteste la grande réputation de ce roman [2]. On peut croire qu'il avait eu pour objet de célébrer, par une invention romanesque, l'établissement de quelque hôpital bâti sur le bord de la mer, et destiné à servir d'asile aux malheureux que les pirates barbaresques laissaient parfois échapper des chaînes dans lesquelles ils les avaient détenus. En effet, si l'Histoire littéraire ne nous apprend rien sur le roman de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne, nous savons au moins que, parmi les plus anciens monuments de notre prose française, figure la rédaction d'un règlement fait pour la léproserie de Maguelonne. « Ce fut « vers le mois d'août 1129 que Raymond devint évêque de « Maguelonne. En 1138, il donna un règlement pour une lé« proserie fondée par Guillaume VI, seigneur de Montpellier; « l'acte que l'on a encore porte le titre de décret [3]. » Si le cha-

[1] Maguelonne, presqu'île de la France (Hérault), dans l'étang de Thau, à dix kilomètres sud de Montpellier.

[2] Il est resté populaire dans le midi de la France; il s'y vend encore dans les campagnes.

[3] *Histoire littéraire de la France*, t. XIII, p. 297.

noine Bernard Triviez est réellement l'auteur de cette fiction, et rien n'empêche de le croire, on voit qu'il y a un rapport facile à saisir entre le temps où vécut le poëte et celui où fut fondé l'hospice de Maguelonne.

La Bibliothèque impériale de Paris possède un exemplaire imprimé de cet ancien roman. Il est en prose, daté de l'an 1453 où il fut imprimé à Lyon; il est la reproduction exacte d'un manuscrit français, conservé dans la même bibliothèque. Voici le début de cette œuvre :

« Cy commence l'istoyre du vaillant chevalier Pierre, fils du « comte de Provence, et de la belle Maguelonne, fille du roy « de Naples, ordonnée en cestuy langaige l'an mil CCCCLIII, en « la manière qui s'ensuyt.

« Après l'ascencion de nostre seigneur Jhesus-Christ, quant « la saincte foy catholique commença de régner ès parties de « la Gaule qui maintenant est appelée *France*, et au pays « de Provence, de Languedoc et de Guienne, il y avoit lors « en Provence ung noble comte nommé *messire Jehan de Ce-* « *rise*, et avoit à femme la fille du comte Alvare d'Albara, et « le comte et la comtesse en avoyent senon ung fils chevalier, « qui se nommoit *Pierre*, lequel estoit tant excellent en armes « et en toutes choses que merveilles, et sambloit plus chose « divine qu'humaine. Celui chevalier estoit doux et amiable, « et aymé non pas seulement des nobles, mais de toutes gents « de son pays, et louoyent Dieu de ce qu'il leur avoit donné si « noble seigneur. Et le père et la mère n'avoient autre plaisance « que en leur fils Pierre, qui estoit tant vaillant, tant bel et « tant saige. »

On voit déjà qu'entre le roman grec et la version française il y a des différences; une très-courte analyse du texte que nous étudions en ce moment permettra mieux de les apprécier.

Vainqueur dans un premier tournoi, le jeune Pierre prête une oreille trop complaisante aux conseils d'un chevalier qui l'engage à courir le monde pour *conquester* la gloire et l'amour de quelque fille. Aussi respectueux envers son père qu'épris des honneurs de la chevalerie, Pierre demande à ses parents congé de les quitter pour chercher les aventures. En vain ses parents essayent de l'en détourner, il persiste dans sa volonté et finit par obtenir la liberté qu'il désire. Muni des bons conseils que son père lui a donnés, il arrive à Naples. Des chevaliers y étaient réunis; Pierre ne tarde pas à briller au milieu d'eux par sa valeur, et il mérite l'honneur d'être invité par le roi à dîner à sa table. A ce festin il voit la belle Maguelonne, et son cœur est aussitôt *enflambé* d'amour.

Maguelonne n'est pas moins sensible de son côté au mérite et à la courtoisie de Pierre. Tandis que, retiré dans son logis, le chevalier songe à la fille du roi, celle-ci pense de son côté aux moyens de savoir quelle est la naissance et quel est le pays du jeune inconnu. Le lendemain, la nourrice de Maguelonne se présente seule à l'église où Pierre était en oraison, et elle lui fait savoir quel intérêt la princesse prend à ce qui le touche. Dès cette première entrevue elle rapporte à sa maîtresse un anneau, dont Pierre lui fait présent. Bientôt les deux jeunes gens se réunissent dans un rendez-vous nocturne, et Maguelonne reçoit du chevalier un second anneau. Elle apprend quelle est la noble descendance de Pierre, et comment il est neveu du roi de France. Elle lui déclare son amour, et Pierre lui donne un troisième anneau.

Les jours suivants l'heureux chevalier ajoute de nouveaux titres à sa gloire : il renverse dans un tournoi Lancelot de Valoys, Henri d'Angleterre, et surtout Ferrier de la Couronne, un riche seigneur de Romainie qui venait jouter à Naples pour l'amour de Maguelonne. Les deux amants, craignant

néanmoins de trouver quelque obstacle à leurs désirs, se décident à prendre la fuite. On les poursuivit sans pouvoir les atteindre, et ils arrivèrent enfin, après de longues journées de marche, dans un endroit où le sommeil surprit la belle Maguelonne reposant sur le giron de son ami. Pendant qu'elle dormait, Pierre contemplait sa beauté, et il se délectait à la regarder dans l'abandon où elle était. *En tastant sa poitrine* il y trouva « ung sendal rouge qui estoit ployé, et il eust grant « talant (envie) de savoir ce que c'estoyt dedans ployé, et « commence à déployer cestuy sendal, et dedans il trouva les « trois anneaux de sa mère, lesquels il lui avoit donnés; et elle « les gardoit par amour, et quant Pierre les eut vus, il les « ploya et les mist illecques près de lui sur une pierre, et torna « sus les yeux à regarder la non pareille beauté de Mague- « lonne... Et illecques il estoyt tout transi d'amour et de « plaisir... Ung oiseau vivant en rapine, cuydant en soi que « ce sendal fust une piéce de cher, y vint volant et print le dict « sendal, et s'en alla a tout. »

Pierre poursuit le ravisseur, et le force à lâcher sa proie. Mais elle tombe dans la mer près d'une île où le chevalier espérant retrouver le sendal passe au moyen d'une barque. Une tempête l'emporte loin de l'île, et des corsaires mores l'ayant fait prisonnier, il est conduit par eux dans leur pays, où ils le vendent au soudan de Babylonie. Bientôt, à la cour de ce prince étranger, il monte en dignités et devient le favori du maître.

Maguelonne, en se réveillant, n'avait plus trouvé son ami près d'elle. Elle le cherche de toutes parts, et, n'osant retourner chez son père, elle se dirige sur Rome. En chemin, elle a échangé ses vêtements contre ceux d'un pèlerin, et, grâce à ces habits, elle a échappé à la vue de son oncle, arrivé comme elle dans la ville sainte, et faisant ses dévotions à l'au-

tel de messeigneurs saint Pierre et saint Paul. Pendant quinze jours elle resta cachée dans un hôpital. Au bout de ce temps elle part pour la Provence. Elle débarque bientôt à Aigues-Mortes. Là, sur un port sarrasin, elle se met à servir les pauvres en attendant des nouvelles de son ami Pierre.

La renommée de ses vertus et de sa charité arrive bientôt au comte et à la comtesse, qui la comblent de leurs libéralités et l'honorent de leur affection. Souvent la comtesse venait pleurer son fils avec la belle Maguelonne, qui n'avait garde de se faire connaître. Un jour des pêcheurs prirent un poisson de l'espèce de ceux qu'on appelle *Leu* et l'offrirent en présent au comte et à la comtesse. En lui ouvrant le ventre on trouva un *sendal*. On le porte à la mère du chevalier, qui, en le déployant, y reconnaît les trois anneaux qu'elle avait autrefois donnés à son fils. Elle ne doute plus dès cet instant qu'il ne soit mort, et sa douleur en devient plus vive.

Cependant Pierre demandait au soudan de Babylonie la faveur d'aller voir ses parents. Son maître la lui avait accordée après lui avoir fait jurer toutefois qu'il reviendrait quand il aurait embrassé son père et sa mère. Pierre était parti emportant de riches trésors dans des barils dont il avait garni de sel les deux côtés afin de cacher ses richesses. Au patron du navire qui le portait, il avait dit plusieurs fois qu'il réservait pour quelque hôpital ces quatorze barils de sel.

Après quelques jours de traversée, on s'arrêta dans une île. Pierre, y voyant les fleurs qui émaillaient la terre, se mit à songer à la belle Maguelonne, et bientôt il se sentit gagné par le sommeil. Pendant qu'il dormait à l'écart, la brise se lève; il faut partir. On appelle Pierre de toutes parts. Il n'entend rien. On se résout à l'abandonner. Le navire avait bientôt touché les côtes de la Provence, et le patron, pour obéir à la volonté de Pierre, fit porter ses quatorze barils à l'hôpital

de la belle Maguelonne. On découvrit bientôt qu'ils étaient remplis d'or, et cent lits furent établis pour les voyageurs malheureux que le hasard conduirait sur ces côtes. Pendant neuf mois Pierre était resté malade; il put enfin quitter l'île, grâce à quelques pêcheurs. Il était loin de la Provence : il trouva cependant des mariniers de son pays qui le conduisirent par mer jusqu'à l'hôpital bâti par son amie. Il prit place parmi les malades, et reçut les soins de Maguelonne, qu'il ne reconnut pas d'abord. Un jour qu'il soupirait et regrettait d'être éloigné de sa femme chérie, Maguelonne l'entendit. Son plaisir et sa surprise furent extrêmes. Elle court quitter les vêtements qu'elle portait pour prendre ses habits royaux, et elle fait venir devant elle Pierre, qui la reconnaît aussitôt. Elle prépare adroitement le comte et la comtesse à revoir leur fils. Au jour qu'elle leur avait désigné elle leur montre le chevalier, qu'ils croyaient à jamais perdu. Elle-même, revêtue de ses ornements de reine, elle se fait connaître. Dix ans après le comte et la comtesse moururent, laissant leurs richesses et leurs domaines à leur fils, qui vécut heureux. « Et « encore aujourd'hui, dit l'auteur, s'élève en cestuy lieu une « église dédiée à la Trinité et aux princes des apôtres saint « Pierre et saint Paul. »

La version française dont nous venons de donner l'analyse est loin d'être l'original du roman de Pierre et de la belle Maguelonne. La rédaction primitive du chanoine Bernard Triviez semble avoir péri. S'il en est ainsi, il ne faut pas s'en étonner.

Une foule d'ouvrages du moyen âge ont disparu, dont il ne reste même plus le souvenir. Plus le poëme du chanoine provençal remontait haut, plus il risquait d'être emporté par les chances de destruction qui menaçaient les livres jusqu'au temps de l'imprimerie. Le danger subsistait même

encore au XVe siècle : M. Éd. Duméril en cite un exemple des plus frappants[1]. Toutes les versions latines des romans de la Table ronde n'ont-elles pas également disparu ? Il en fut de même du poëme original de Pierre de Provence. Une traduction rajeunie fit sans doute oublier l'ancien texte. Et d'ailleurs à combien de remaniements les textes les plus respectés n'étaient-ils pas sujets ? On en a vu la preuve dans le parallèle des deux versions de Floire et de Blanchefleur, que nous avons donné plus haut. En 1453, date de l'impression du livre que nous venons d'analyser, on était déjà depuis longtemps entré dans la période anti-poétique où toutes les grandes compositions des siècles précédents commencèrent à être mises en prose ou *contre-rimoiées*, comme on disait alors. Nul ne peut donc être surpris des différences qui se trouvent entre le roman grec et la version française en prose. Il semble même probable que cette translation n'était pas la seule. Martin Crusius, en effet, dans un livre d'observations critiques sur les romans grecs et les imitations qui en furent faites à différentes époques, tant par les romanciers de France que par ceux d'Italie, cite des circonstances et des détails empruntés à l'histoire de Pierre de Provence qui ne se ren-

[1] Laurent de Premierfaict disait, en 1414, dans la préface de sa traduction du *Décaméron* : « Et pour ce que je suis François par naissance et conversation, je ne « scay pleinement langaige florentin, qui est le plus précis et le plus eslen qui « soit en Italie, je ay convenu avec un frère de l'ordre des Cordeliers, nommé « maistre *Anthoine* de *Aresche* (Arezzo), homme très-bien saichant vulgar florentin « et langaige latin. Cestui frère Anthoine, bien instruit en deux langaiges, ma- « ternel et latin, pour condigne et juste salaire, translata premièrement le dict « livre des cent nouvelles de florentin en langaige latin, et je Laurent, assistent « avec luy, ay secondement converty en françoiz le langaige latin reçeu du dict « frère Anthoine, ou au moins mal que j'ay peu, ou en gardant la vérité des pa- « roles et sentances, mesmement selon les deux langaiges. » (Bibl. I. n° 6798, non paginé.) Cette traduction latine, commandée en quelque sorte et payée par un roi de France, n'en semble pas moins définitivement perdue.

contrent pas dans l'édition de 1453 [1]. Que de causes diverses et nombreuses d'altérations et de changements quand l'un de ces récits venait à passer dans une langue étrangère! Sans compter encore les caprices de l'auteur, ses tentatives d'indépendance et d'originalité.

En avançant davantage vers le XVIe siècle les écrivains sentaient la nécessité de fixer avec plus de soin qu'on ne l'avait fait jusque-là le théâtre des événements qu'ils racontaient. Ils comprennent que l'on en a désormais fini avec les incertitudes des âges fabuleux, et les noms historiques commencent à se montrer. Aussi en rencontre-t-on un grand nombre dans la version française de Pierre de Provence. Henri d'Angleterre, Lancelot de Valoys, Ferrier de la Couronne, Alvaro d'Albara, s'ils ne sont pas tout à fait des personnages réels, semblent du moins, comme nos héros de théâtre, porter des noms dont le voile léger couvre une personne vivante. Les lieux y sont marqués avec une précision parfaite. On pourrait suivre, une carte en main, les voyages des principaux personnages; et, n'était l'aventure de l'aigle et celle du poisson, on aurait une histoire où rien ne choquerait l'esprit le plus amoureux de la vraisemblance.

En supposant que l'auteur grec eût eu pour texte original

[1] «Clitophon, liv. III, ch. 1. Amor ex aspectu natus : ex narratione Petri Ἀργυρόχλειδος et Magdalenæ : il regardoit la beauté de Maguelonne, et repaissoit «ses yeux en son cœur, dont il estoit enflambé; et disoit en soy-mesmes, que «au monde n'avoit plus belle dame, si douce, ne si gratieuse, ne si belle contenance. Maguelonne aucune foys regardoit Pierre moult doucement, et ne pen«soit pas moins de Pierre.

«Chariclée malade d'amour. In histor. Petr. Magdalenæ : La Maguelonne «étoit malade par force d'amour sur son lit. — Serment de Pierre : Je vous jure e» «devant Dieu que mon intention est pure et honnête, et ne désire autre chose, «sinon que au plaisir de Dieu je puisse venir à l'amour de la belle Maguelonne, «et au sacrement de mariage et solennité de saincte Église; ou Dieu ne me doint «jamais bien ne honneur en ce monde.»

la version française dont il s'agit ici, il n'avait pas besoin de s'astreindre à une exactitude si grande. Il n'avait pas à faire sa cour à quelque prince dont il glorifiait l'antique origine. Il se sentait moins obligé d'être précis dans la désignation des endroits où il plaçait la scène de son roman. Les noms propres n'abondent pas dans son poëme. Il n'y est question ni d'Aigues-Mortes, ni de Rome, ni de la Roménie. Seulement on peut retrouver le nom de Naples dans celui d'Anapolis (Ἀνάπολις), la patrie de la belle Maguelonne, et Babylone d'Égypte est un des noms que porta jadis la ville du Caire indiquée dans le roman grec[1].

L'auteur grec travaillait sur un récit en prose, *ἁπλᾶ διεγραμμένον*, qu'il mettait en vers rimés, *εἰς τὸ ῥημαρίσμενον*. S'est-il permis de sa propre autorité les changements qu'on remarque dans sa narration? A-t-il voulu corriger son modèle et lui donner un tour plus vif?

Il est certain que le début du poëme grec est bien plus intéressant. Cet enfant obtenu par miracle, cette valeur chevaleresque qui éclate tout à coup à l'insu de ses parents, les paroles attendrissantes du vieux roi de Provence à son fils, la douleur du jeune homme, son respect combattu par l'amour de la gloire et le désir de courir les aventures, son opiniâtreté et sa douceur, ses adieux à ses parents, tous ces détails assez bien ménagés et exprimés dans un langage plus ferme que notre français naïf, donnent au roman grec une tournure plus littéraire, et même, nous osons le dire, l'empreinte d'une main plus exercée. C'est à Impérios que sa mère remet, quand il part, le reliquaire (*ἐγκολφίον*) qu'il doit porter sur sa poitrine. Ses amours avec la fille du roi d'Anapolis donnent lieu aux mêmes observations. Tandis que le roman français rap-

[1] Étienne Quatremère, *Mémoire géographique et historique sur l'Égypte*, t. Ier, p. 45.

porte dans les plus menus détails la naissance et les progrès de la passion des deux héros, énumère leurs entrevues et ne fait avancer le récit que par l'entremise d'une nourrice, le grec marche plus vite vers le dénoûment et donne plus de résolution et de hardiesse à la fille du roi.

A partir de la fuite des deux amants les différences des deux récits s'effacent : il ne s'y rencontre plus que quelques changements insignifiants. C'est à la cour du sultan du Caire ou de Babylone d'Égypte qu'Impérios s'élève aux plus hauts honneurs. C'est de là aussi qu'il tire ces trésors enfermés dans les trois barils que la générosité de l'auteur français porte jusqu'à quatorze[1]. Le grec ne parle pas de pèlerinage de Maguelonne à Rome, il s'étend moins aussi sur les scènes de la reconnaissance des deux époux. L'entrevue des parents d'Impérios avec le fils qu'ils ont cru si longtemps perdu s'y fait aussi d'une manière plus simple et plus rapide.

On aura remarqué sans doute combien Impérios a reçu une éducation littéraire. On lui a fait apprendre les philosophes et les poëtes : Aristote, Sophocle, Euripide, Caton, Épiphane. Ces indications, dont il ne paraît pas la moindre trace dans les romans de *Belthandros* et de *Lybistros*, permettent d'assigner à cette imitation grecque de notre roman français une date qui le rapproche plus de la renaissance que du moyen âge.

Martin Crusius fait remarquer en effet que, de son temps même, on ne connaissait, dans certains cantons de la Grèce et dans les îles, que des livres de dévotion, le souvenir de l'antiquité ayant tout à fait disparu. Peut-être, après tout, ces aventures n'ont-elles été répandues dans la Grèce, comme

[1] C'est un souvenir de l'Orient. Dans un des contes des *Mille et une nuits*, un personnage cache sous une couche d'olives des pièces d'or qu'il donne en dépôt à un de ses voisins.

celles de Floire et Blanchefleur, qu'après avoir passé par l'Italie et avoir subi déjà le travail d'un premier remaniement.

Le manuscrit français en prose, conservé à la Bibliothèque impériale sous la cote 1673, fonds Saint-Germain, ne peut jeter aucune lumière sur la question qui nous occupe; c'est le même texte que celui du volume in-4° publié à Lyon en 1453, dont nous avons donné l'analyse.

Là encore il faut que nous nous contentions d'avoir rapproché des textes qui se trouvent mis en regard pour la première fois, et d'avoir établi ainsi d'une manière certaine la conformité de deux histoires que des savants habitués à résoudre ces questions avaient déjà soupçonnée, mais dont on attendait la preuve [1]. Si M. Fauriel vivait encore, il pourrait se convaincre qu'Ibérios ou Impérios n'est autre que notre Pierre de Provence [2].

[1] M. Éd. Duméril, introduction de *Floire et Blanchefleur*, p. CVI, note 6 : « Il « (ce roman) est quelquefois cité sous le titre de *Διήγησις ἐξαίρετος ἐρωτικὴ* « *καὶ ξένη τοῦ Ἡμπερίου θαυμαστοῦ*, mais peut-être est-ce l'histoire de Pierre « de Provence et de la belle Maguelonne dont une édition a paru à Venise en « 1779, sous le titre de *Ἱστορία τοῦ Ἡμπερίου υἱοῦ τῶν βασιλέων τῆς Προβέντζας.* »

[2] Le manuscrit grec n° 297 de la Bibliothèque impériale de Vienne contient, du f° 108 au f° 115, le poëme grec dont nous venons de nous occuper. Voici comment Lambecius (vol. V) en donne l'indication : « Anonymi narratio amatoria « versibus græco-barbaris. *Ἀρχὴ τοῦ Ἡμπερίου. Διήγησις ἐξαίρετος ἐρωτικὴ καὶ ξένη* « *τοῦ Ἡμπερίου θαυμαστοῦ... Καὶ πῶς νὰ γράψω τὴν ἀρχήν*, etc. *Ἀρχὴ τῆς διηγή-* « *σεως τῆς χώρας τῆς Προβέντζας. Ἄνθρωπος, μέγας θαυμαστὸς, αὐθέντης τῆς Προ-* « *βέντζας...*

Papadopoulos Vretos. *Ἱστορία τοῦ Ἡμπερίου, υἱοῦ τῶν βασιλέων τῆς Προβέντζας, νεωστὶ τυπωθεῖσα, καὶ μετ' ἐπιμελείας διορθωθεῖσα ͵αωϛ'. Ἐνετίησι* 1806. *Παρὰ Πάνῳ Θεοδοσίου εἰς* 8°, *Νεοελληνικὴ Φιλολογία*, t. I, p. 140, n° 398.

CHAPITRE XI.

Ἡ τῶν ἁμαρτωλῶν σωτηρία. LE SALUT DES PÉCHEURS, PAR Ἀγαπίος (AGAPIOS) DE CRÈTE, MOINE DU MONT ATHOS, 1641. — LA *MANEKINE*, ROMAN FRANÇAIS CONSERVÉ À LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE PARIS DANS UN MANUSCRIT DU XIIIᵉ SIÈCLE, COTÉ SOUS LE Nº 1588, FONDS SAINT-GERMAIN FRANÇAIS.

Dans un livre de dévotion intitulé, *Ἡ τῶν ἁμαρτωλῶν σωτηρία*, *Le salut des pécheurs*, composé en l'honneur de la sainte Vierge par *Ἀγαπίος* de Crète, moine du mont Athos, on lit le récit d'un miracle qui fut, du XIᵉ au XIIᵉ siècle, le sujet d'un roman connu sous le nom de la *Manekine*.

Il nous a semblé qu'il y avait à faire entre ce récit et le roman français un rapprochement digne d'intérêt. Le livre d'où nous tirons la narration grecque de ce miracle date de 1641, et le roman français fait partie d'un manuscrit du XIIIᵉ siècle conservé à la Bibliothèque impériale de Paris sous le nº 1588.

La sagacité de M. Brunet de Presle, membre de l'Institut, à l'obligeance de qui nous devons d'avoir eu communication de ce traité de spiritualité, lui avait fait comprendre qu'il y avait dans ce miracle le souvenir éloigné de quelque roman français. M. J. V. Le Clerc y reconnut bien vite, sur une légère indication, l'histoire de la *Manekine*. Nous sommes heureux de confirmer les suppositions de ces deux savants illustres par les extraits que nous allons donner du roman français.

Voici comment *Ἀγαπίος*, dans la troisième partie de son livre, raconte l'histoire miraculeuse d'une femme qui eut les

deux mains coupées, et à qui ses deux mains furent rendues par la sainte Vierge, qu'elle avait toujours beaucoup révérée.

« Un roi de France était demeuré veuf avec une fille. Il se « remaria, et prit pour épouse une princesse d'une beauté ac« complie, mais d'un cœur aussi pervers que son visage était « aimable. Elle avait surtout la vanité de se croire la plus belle « personne qui fût au monde, et elle ne pouvait souffrir la « pensée qu'elle pût jamais avoir une rivale. Quand elle vit la « princesse qui devenait sa belle-fille, elle conçut une si vive « jalousie de sa beauté, qu'elle résolut de se débarrasser de « cette vue importune. Profitant d'une absence que le roi avait « faite, elle séduisit un officier de sa cour, et, à force de pro« messes, elle l'amena à vouloir servir sa haine. Il devait en« lever en secret la princesse, la conduire en quelque endroit « éloigné et désert, et là, lui donner la mort. Comme preuve « du crime accompli, il devait rapporter à la reine les deux « mains de la victime. L'officier conduisit en effet la jeune fille « dans une solitude lointaine; il allait la mettre à mort, mais « ses plaintes le touchèrent, et il se contenta de lui couper les « deux mains.

« Grâce à la protection de la sainte Vierge, la princesse ne « souffrit presque pas de cette cruelle mutilation. Bientôt le « fils d'un duc la rencontra pendant qu'il était à la chasse, et « la ramena avec lui dans la demeure de son père. La grâce « de la princesse, sa piété, ses vertus, remplirent d'amour le « cœur du jeune homme, qui ne craignit pas de l'épouser mal« gré son infirmité. En vain son père lui représentait qu'on « ignorait et la naissance et la vie passée de l'étrangère. Il ne « voulut pas changer de volonté, et bientôt elle devint son « épouse.

« Cependant le roi, à qui la méchante reine avait expliqué « par un mensonge la disparition de sa fille, passait ses jours

« dans la douleur. Pour dissiper son ennui, il fit convoquer « à un tournoi tous les seigneurs et les chevaliers de son « royaume. La nouvelle en vint chez le duc. Le vieillard vou- « lait d'abord se rendre à l'invitation de son roi; mais il renonça « à son projet, sur les conseils de son fils, qui se chargea d'aller « y soutenir lui-même la gloire du nom paternel. Il quitta donc « sa jeune femme en la recommandant à son père. Il le pria « de lui annoncer sa délivrance aussitôt qu'elle aurait eu lieu : « la duchesse était sur le point d'accoucher.

« Au tournoi le jeune homme se fit remarquer par sa vail- « lance et par ses succès. La méchante reine se sentit prise « d'intérêt pour lui, elle l'appela auprès d'elle, le questionna « sur sa patrie, sa famille, et, apprenant qu'il avait pour épouse « une femme dont les deux mains avaient été coupées, elle « reconnut la belle-fille qu'elle avait donné ordre de tuer. Sa « haine se réveilla aussi forte qu'au premier jour, et elle ré- « solut de se venger d'une manière terrible. Le chevalier ce- « pendant reçut une lettre de son père. Il lui annonçait la « naissance de deux enfants à qui sa femme avait donné le « jour. A la réponse que faisait le jeune époux la reine en subs- « titua une autre. Il y était dit : « Sachez, mon père, que ma « femme est la fille d'un criminel; qu'on lui a coupé les deux « mains pour la punir elle-même de ses crimes; sachez aussi « que ces enfants ne sont pas les miens, faites-les mourir avec « leur mère, que cet ordre soit accompli avant que je retourne « chez moi. Le vieux duc obéit à cet ordre prétendu de son « fils. La jeune femme et ses enfants furent menés dans une « forêt pour y recevoir la mort. Les ministres de cet ordre se « disposaient à l'exécuter quand, touchés des larmes de la mal- « heureuse duchesse, ils convinrent de la laisser à l'endroit « même où son mari l'avait jadis rencontrée.

« La pauvre abandonnée s'en remit encore à la protection

« de la sainte Vierge, et, prenant un sentier qui s'offrait à elle, « elle arriva bientôt dans la cellule d'un solitaire qui lui donna « asile auprès de lui. Une nuit la jeune femme vit en songe la « sainte Vierge : elle lui rendait ses deux mains. La princesse « se réveille, ô surprise, ce n'était pas une vaine illusion, elle « avait retrouvé ses mains! Quand le jour fut venu, elle en- « tendit des voix d'hommes qui s'entretenaient au dehors, elle « sortit et reconnut son époux. En la voyant le jeune duc « pleura de joie. Il apprit d'elle ce qui s'était passé, et tous les « deux rendirent grâces au Seigneur. La Manekine fit con- « naître sa naissance, qu'elle avait tenue cachée jusque-là. On « écrivit à son père. Cinq jours après, les deux époux se ren- « dirent à la cour du roi. La méchante reine s'était enfuie et se « tenait cachée, on la chercha, on finit par la saisir, et elle fut « jetée dans un grand bûcher, qui la consuma. Le lendemain « le roi fit couronner son gendre. Le couple royal vécut dé- « sormais dans la joie et dans la reconnaissance pour les bontés « de la reine du ciel. »

La dévotion particulière du moyen âge à la sainte Vierge, la naïve crédulité des hommes de cette époque, multiplièrent les histoires de ce genre. Ces légendes n'étaient pas seulement écrites en prose; il y avait des auteurs qui faisaient profession de les raconter en vers. Gautier de Coinsy[1] y consacra sa vie tout entière. Il se hâtait d'envoyer aux maisons religieuses, où il était connu, ses miracles aussitôt qu'il les avait composés. La part faite à l'imagination dans ces sortes de récits, le mélange de vérité dont la fiction pouvait être relevée, les recommandaient à l'attention des poëtes. Aussi voit-on qu'un grand nombre de ces miracles se retrouvent dans des mystères ou dans des romans qui eurent la plus grande vogue au moyen

[1] Gautier de Coinsy vivait en 1222. On conserve à la Bibliothèque impériale plusieurs manuscrits contenant les miracles de la Vierge.

âge. Tels sont les *quarante miracles ou jeux dramatiques* « fondés « sur autant d'histoires dans lesquelles Notre-Dame joue tou- « jours le rôle du *deus ex machina* de l'ancienne comédie [1]. « Miracle de Notre-Dame d'Amis et Amile. Lequel Amile tua « ses deux enfants pour garrir Amis, son compaignon, qui es- « toit mesel, et depuis les ressuscita Notre-Dame. » Et encore « comment Osses, roy d'Espaingre, perdi sa terre pour gagier « contre Berengier qui le tray, et li fist faux entendre de sa « femme, en la bonté de laquelle se fiait, et depuis l'en des- « truit. Osses à champs de bataille, » jeu fondé sur la légende de Violette de Gérard de Nevers; on la retrouve dans le ro- man de *La belle Jehanne*. Le roman d'Adenès le roi, *Berte ans grans piés*, a donné lieu également à un mystère ainsi intitulé : *De Berthe, femme du roy Pepin, qui ly fu changée, e puis la re- troura*. Il en fut de même de la légende de Robert-le-Diable.

Il y a un miracle qui semble avoir, plus qu'aucun autre, frappé l'imagination des écrivains de légendes, car il se trouve souvent répété. « Salonie refusoit de croire que Notre-Dame « eût enfanté virginalement sans œuvre d'omme; elle perdit « les mains, parce qu'elle le voulut esprouver; et tantôt après « elle se repenti, et mi les mains sur Notre-Seigneur, et elles li « furent rendues en santé. » On lit encore dans un miracle de St. Jehan Crisosthomes et de Anthure sa mère, « comment un « roy lui fit coper le poing, et Notre-Dame lui refist une nou- « velle main. »

Il ne paraît pas que le moine Agapios ait eu connaissance de ces légendes, dont une au moins, la dernière, aurait dû être restée dans la mémoire des Grecs, mais l'histoire que nous venons de rapporter a la plus grande ressemblance avec un jeu dramatique qui s'annonce ainsi : « Comment la fille du roi

[1] Paulin Pâris, manuscrits de la Bibliothèque impériale, vol. VI, p. 231.

« de Hongrie se copa la main porce que son père la vou-
« loit esposer, et un esturgeon la garda sept ans en sa mu-
« lette. »

Il est facile de s'expliquer par l'effet du temps les altérations que la légende a subies dans le récit du moine Agapios, mais les faits principaux y restent les mêmes d'une manière si évidente, qu'on voit bien qu'il ne s'agit ici que d'une seule et même histoire. On peut en juger par les extraits suivants du roman d'où le jeu fut tiré[1].

Un roi de Hongrie promet à sa femme mourante de ne pas se remarier pour ne pas donner une marâtre à leur fille nommée *Joie*.

La demoiselle, cascun jour,
Crut en sens et en grant beauté,
En valeur et en loialté.
xvi ans ot, moult fu bele e gente.
En la Vierge Marie entente
Mit de servir et d'ounonrer (sic);
Tous les jours l'aloit aorer
D'orisons que ele savoit
A une ymaige qu'ele avoit
Qu'en sa semblance ert pourtraicte;
Ensi se deduist et affaite.

Cette dévotion à la Vierge Marie la sauvera, car elle va se trouver dans *un grant* péril. Les barons du roi se sont assemblés. Ils veulent que leur prince se marie. Pour satisfaire à leurs vœux, sans violer la promesse qu'il a faite à sa femme mourante, celui-ci imagine d'épouser sa propre fille. Instruite de ce dessein, Joie s'en effraye, et, pour se soustraire à cette criminelle union, elle se mutile.

[1] Manuscrits français, n° 1588, fonds Saint-Germain français, *Le roman de la Manekine*.

De ses puceles se départ,
Nule d'eles en prinst regart,
Sele est de les emblée,
De cambre en cambre en est alée.
Ains ne fine dusquele vint
En une quisine qui tient
D'une part au mur de la sale,
Et de l'autre part ne avale [descend]
Li seau en une rivière
Qu'est sade [agréable] de grant manière;
De la mer estoit assez près.
Tuit li quisinier au palès [palais]
Estoient alé pour veir
Leur seigneur sa fille plevir [fiancer],
Si que toute seule estoit Joie
De seur tous triste et esbahie.
Un grant coutel a quisinier
Qui sert de la car despéçier [à dépecer la chair]
A sur le dreceoir trouvé,
Par maintefois l'ont esprove
Ses maistres por bon et taillant;
D'un âne merveilleux et grant
En colpast [il couperait] à un colp l'esquine.
En sa main le prent la meschine [la malheureuse].
E pense que ele colpera
Son puing, e caoir le laira [le laissera choir]
En levve [l'eau] qui est apelée
Yse la profonde et la lée [large].
Dons se commence a dementer [désoler]:
« Lasse, or me puis-je bien vanter
« Ca [qu'à] malvais port sui arrivée.
« Car se io ai ma main colpée
« De moi nule pitié n'aura
« Li rois; car vraiement saura
« Que colpée l'arai pour lui
« Escondire [échapper]. Lasse mar sui [je suis trop malheureuse]!
« Bien sai qu'il me fera ardoir [brûler]:
« Autre trésor n'en aurai voir [vraiment].

« Bien sui fol qui moi occir
« Voel a dolor es a martire.
« E se me puis bien respiter
« De ceste dolor eschiever [esquiver cette douleur]
« Coment? Par espouser mon père?
« Mon père! Lasse vie amère!
« *Avoir* poi *pour peur de mame!*
« Vierge Marie, douce Dame,
« Ensi vous deman et requier
« Voeilliez en votre fils proier
« Puisque de vous requer aie,
« Si sai que je ni faurrai mie. »
Ensi se demaine et tourmente
Joie la bele jovente.
En tel pensé a atendu
Tant qu'ele a oi le bru [ouï le bruit]
De chiaux [ceux] qui en sa cambre estoient
Qui au roy mener la voloient.
Or voit bien ni a plus caloigne [moyen d'échapper],
Son poing senestre alogne [allonge].
Quele met sur la fenestre :
Le coutel tient en sa main destre.
Onques mais feme ce ne fist;
Car le coutel bien amonts mist,
S'en fiert [elle s'en frappe] si son poing, senestre poing [le poing
Qu'ele la fait voler bien loing gauche]
En la riviere là aval.
De la grant dolor et du mal
Qu'ele senti s'est pasmée.
Ains qu'ele se fust relevée
Engloita [avala] sa main un poisson
Qui est apelés esturjons.
Moult en estoit lies [joyeux] par sanlant (en s'en allant],
Aval l'evve s'en va jouant.
Del esturjon je vous lairai
E a Joie revenrai.
Quant de pamoisons releva,
Son moignon qui moult li greva [la fit souffrir],

Entortilie d'un covrechief
A l'autre main, a grant meschief.
Sa coulor qui estoit vermeille
Pali, ce ne fu pas merveille.
De la Quisine en est issue,
En sa chambre en est revenue,
Où IIII contes l'atendoient.
Moult en sont lie quant il la voient.
S'il dient : « Ma Demoiselle,
« Une nouvelle bonne et belle
« Vous aportons, ains soies lie [joyeuse],
« Vous serez roine de Hongrie.
« Li rois au palais vous atent,
« Par nous vous mande couramment,
« Venez à lui ni demorez :
« Bien doit de vous être honnorés
« Li rois. Et tout cil du pays
« Qui tant ont porcacie et quis
« Que vous aurez en chief couronne,
« Qui ce vous fait, biau don vous donne,
« Or en venez, car tuit vous mandent,
« Li prélat qui là vous atendent.
« Celi lignage départiront [délieront les lieus de parenté]
« Vous et le roy marieront. »
La pucele respond brèvement :
« Quele va oïr le talent [la volonte]
« Du roy puisqu'il la mandée. »
Pale tainte et descoulourée
Od les IIII contes sen va,
Dusque là où le roy trouva.
Avecque li a la puceles
Et assez de grant damoiseles.
Li conte Joie adestrèrent [prirent par la main droite],
En un grant palais la meuèrent.
Y estoient tuit li baron,
Et maint chevalier environ,
Qui la pucele moult amoient,
Pour le grant bien qu'il i savoient.

Tout furent lies de sa venue,
Li roys bonement la salue.
La pucele respont à point :
« Que dame Diex bon los vos doint [donne]. »
Li rois Joie par la main prent,
Puis si l'acole bonement,
E garde si coisi son moignon,
Puis nome Joie par son nom :
« Fille, fait-il, que m'avez trait
« Cel mal qui si grief vous fait. »
Ce can li a dit et conté
Li a trestout dist et montré,
Mais petit [peu] li plaist la parole;
Li a briés mos répondu :
« Sire bien vous ai entendu,
« Mais royne ne doi pas être,
« Car ja n'ai point de main senestre.
« I rois ne doit pas penre fame,
« Qui n'ait tous ses membres par m'ame [sur mon âme]. »
Donques a trait hors son moignon
Joie d'un coevrechief en *son*.
Quant li rois et cel qui là furent
Vinrent le bras et aperchurent
Que la mains en estoit ostée,
En petit d'eure [en peu d'instants] fut troublée
La joie en ire, et en trestour [tristesse]
Onques mais en si peu de jour
Joie en tel dolour ne tourna.

Le roi irrité donne ordre aussitôt à son sénéchal de la faire brûler. Cet officier s'attendrit en considérant la jeunesse et la grâce de la victime, et il prend la résolution suivante :

En I batel la meterai,
Et a VIII jour [pour huit jours] li livrerai
Vin et viandes à fuison [à foison]
Mais od [avec] lui n'aura compaignon,
Aviron, mast, ne gouvernal.

Livrée ainsi à l'aventure, Joie implore Jésus-Christ et sa mère. Après plusieurs jours de navigation elle aborde en Écosse. La protection du ciel et la beauté de Joie la font bientôt épouser par le souverain du pays. Tout irait pour le mieux si la mère du roi n'avait pas eu pour la Manekine une haine violente, et si elle n'avait attendu l'occasion de la satisfaire. Le roi est parti pour une expédition où il va porter secours au comte de Flandre. En s'éloignant, il a recommandé à ses officiers de confiance de veiller sur son épouse. Celle-ci ne tarde pas à accoucher d'un fils. L'enfant était beau et ne pouvait que faire plaisir au roi. On se hâte de lui envoyer cette heureuse nouvelle. Un officier est chargé de la lettre. La méchante reine intercepte ce message, et en substitue un autre conçu en ces termes :

« Li sénéchaus salus mande
« A son seigneur, et si li mande
« Moult dolans, et moult coreschies,
« Tels noveles dont nes pas lies [joyeux].
« Sire, Madame est acouchie :
« Mais onques mais en ceste vie
« Tel créature ne fut née,
« Come cele a en ses flans portée;
« Ne si laide cose veue.
« IIII pies a et ses [soies] velue.
« Ex [yeux] enfossés, et grose teste;
« Nus hom ne vist si laide beste,
« Ne si hideuse créature,
« Deable samble a s'entraiture [à la manière dont elle est faite].
« Si tost come ele en fu délivre
« Il s'en fui come une guivre [serpent]
« Des mains celes qui le tenoient,
« A peine reprendre l'osoient
« Durement en sont au pais
« Sil qui le sevent [savent] esbahis.

« Or nous mandes vostre voloir.
« Que volez faire de tel hoir [héritier].

La réponse du roi ne se fait pas attendre : elle est ce que la méchante reine souhaitait. Ordre est donné aussitôt de brûler la Manekine et son infernale progéniture. C'en était fait de la reine, si le sénéchal et ses compagnons n'eussent pris encore pitié de la malheureuse et de son enfant, et s'ils n'eussent imaginé un moyen de concilier leur devoir avec la bonté de leur cœur. Ils brûleront la Manekine et son fils en peinture seulement, et, comme elle est venue en Écosse sur un bateau sans voile ni gouvernail, ils la remettront en mer dans le même équipage. La voilà donc de nouveau lancée sur les flots. Sa confiance dans la sainte Vierge ne l'abandonne pas, et aussitôt elle lui adresse cette prière :

« Vierge Marie, douce Dame,
« Vous estes l'étoile et la game
« Par qui pauvre gent est sauvies,
« Je vous prie que vous me sauvies,
« E proies pour moi vostre fil
« Que il me get de cest péril
« Et kil me face encore savoir, etc. etc.

Cette prière ne fut pas inutile : conduit par la mère de Dieu, le bateau ne tarda pas à entrer dans une rivière qui venait de Rome. Ici commence une nouvelle série d'aventures où la protection de la sainte Vierge se montre d'une manière tout aussi éclatante, et rend enfin à la reine malheureuse la prospérité dont sa constance et ses infortunes l'ont rendue si digne.

Ce n'est pas là le seul emprunt que le moine Agapios ait fait à notre littérature, on lit dans son livre beaucoup d'autres miracles qu'on retrouve également dans le manuscrit français conservé à la Bibliothèque impériale sous le n° 7018[1]. Il suf-

[1] Paulin Pâris, *Les Manuscrits français*, t. IV, p. 1.

fira de donner l'indication de quelques-unes de ces légendes. Le titre seul montrera la ressemblance des deux versions. « D'un enfant que sa mère donna au diable à l'eure que son « père l'engendrait. » On lit dans Agapios : « *Περὶ τοῦ παραδο-« θέντος ὑπὸ τῆς μητρὸς τῷ Δαίμονι.* — D'ung homme à qui « Notre-Dame rendit la vue. *Περὶ τοῦ τυφλοῦ φωτισθέντος ὑπὸ « τοῦ ὕδατος.* — D'ung peintre que le diable tresbucha d'un « eschafaut et qui fut tenu par la main de Notre-Dame. *Περὶ « τῆς εἰς τὸν ζωγράφον θαυματουργίας.* » La lecture du texte grec confirme l'identité de ces deux sujets. — « Comment Dieu « donna à Notre-Dame une goutte de son sang pour sauver un « pécheur. *Ὅτι μιὰ ῥανὶς τοῦ δεσποτικοῦ αἵματος ὑπερβαίνει ὅλα « τὰ ἀνομήματα.* — D'ung fils de Juif que Notre-Dame garda « d'ardoir. *Περὶ τοῦ μὴ φλεχθέντος παιδὸς Ἰουδαίου.* »

N'est-il pas curieux de trouver ainsi dans un livre de spiritualité la preuve des rapports qui n'ont cessé d'exister entre la Grèce et la France, depuis les temps les plus reculés du moyen âge jusqu'au XVIIe siècle, quand la tradition antique se renoue, pour produire dans notre pays tant d'ouvrages français où éclate la beauté des modèles de l'âge de Périclès. Par combien de chefs-d'œuvre la Grèce ne nous payait-elle pas alors les dettes qu'elle avait contractées envers nous à l'époque des croisades!

CHAPITRE XII.

PREMIÈRE SECTION. — *Παιδιόφραστος Διήγησις τῶν ζώων τῶν τετραπόδων.* MANUSCRIT GREC N° 2911, CONSERVÉ À LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE PARIS. (HISTOIRE PLAISANTE DE L'ASSEMBLÉE DES QUADRUPÈDES.)

DEUXIÈME SECTION. — HANDSCHREIBEN AN KARL LACHMAN VON JACOB GRIMM ÜBER REINHART FUCHS. (LETTRE À KARL LACHMAN, PAR JACOB GRIMM, SUR LE ROMAN DE REINHART.) — *Γαδαρου, Λύκου καὶ Ἀλουποῦς διήγησις ὡραία, νεωστὶ μετατυπωθεῖσα καὶ μετ' ἐπιμελείας διορθωθεῖσα.* — POËME GREC EN 540 VERS POLITIQUES RIMÉS, CITÉ PAR DUCANGE, IMPRIMÉ À VENISE EN 1832, RÉIMPRIMÉ EN 1840 À LEIPZIG, IN-8°. — (HISTOIRE AGRÉABLE DU MULET, DU LOUP ET DU RENARD.)

LE ROMAN DE RENART.

PREMIÈRE SECTION.

Au-dessous de la grande chevalerie du moyen âge, celle des Ogier, des Tristan et des Girard de Roussillon, il s'en était développé une autre dont les personnages acquirent bientôt un renom aussi étendu que celui des plus illustres héros. Renart le Goupil et Ysengrin le Loup, Brichemer le Cerf et Bruyant le Taureau, Chantecler le Coq et Tardif le Limaçon, eurent leurs chanteurs. Ces acteurs formaient comme un petit monde où se reflétaient, non sans malice et sans vérité, les usages du monde réel. Les ridicules, les défauts, les fourberies

et les violences des hauts barons se répétaient dans cette sorte de miroir. La raillerie gauloise se donnait, dans cette épopée burlesque, les libertés les plus piquantes. On vit bientôt les poëtes de carrefour, autorisés à faire parler et agir les animaux, mépriser la vraisemblance et se piquer de la braver. Les noms génériques qui désignaient les bêtes ont disparu, remplacés par des appellations nouvelles presque toutes tirées de nos villes. Le Goupil s'appelle *Renard*, le Singe *Bertrand*, et sous le nom de *Bernard* tout le monde reconnaît l'Âne. Ainsi les animaux ont reçu droit de cité parmi les hommes : ils ont leur état civil.

Si nous avions à indiquer en quel temps à peu près ces transformations ont commencé, il nous faudrait remonter jusqu'à la naissance des sociétés primitives, jusqu'au premier apologue. Il était naturel que les humains qui peuplèrent d'abord le monde eussent des animaux, de leurs habitudes et de leurs instincts, plus d'une notion qui nous échappe aujourd'hui. Nous avons eu depuis des histoires naturelles, mais nous avons perdu, avec l'ingénuité du monde naissant, l'occasion et d'épier et de surprendre sur le fait les mœurs des animaux. Comme les premiers hommes avaient constamment à s'en défendre, ils étudiaient leurs ruses avec la plus grande attention. Aussi, quand ils voyaient autour d'eux des entreprises conduites par la perfidie, des fraudes commises par l'amour du sang et la brutalité du tempérament, ils n'étaient pas embarrassés pour en désigner les auteurs par les noms des animaux qu'ils avaient observés dans les bois. Ce symbolisme naïf dut former le premier ordre de métaphores dont le langage s'enrichit. Combien ne devaient-elles pas abonder chez des peuples enfants, quand elles subsistent encore dans les langues les plus polies? M. Édelestand Duméril fait remarquer avec raison [1] que

[1] Édelestand Duméril, *Étude sur les fables de Phèdre.*

nous employons encore aujourd'hui des locutions comme celles-ci : « Cet homme a bec et ongles, il lève la crête, il fait « le gros dos; on prend le mors aux dents; on donne des « coups de boutoir; on tombe les quatre fers en l'air. » Il est vrai que ces locutions nous viennent du moyen âge, qui, dans sa grande diversité, a plus d'un trait commun avec les temps les plus reculés du monde.

L'apologue fut la première forme littéraire donnée à ce genre d'observations. Ce qui pouvait n'être pendant longtemps qu'une leçon de morale devint un conte. « Le conte fait passer, « dit La Fontaine, le précepte avec lui. » L'introduction des animaux comme acteurs y répandit aussitôt le mouvement et la vie. Les animaux ne parlaient pas, mais cette difficulté n'arrêta personne. Il nous est arrivé, de génération en génération, la tradition universellement répandue que les bêtes ont pu parler, et que les hommes ont pu entendre leur langage. L'auteur du livre des *Merveilles* ne faisait que répéter une ancienne croyance quand il écrivait : « En une terre étoit « ung homme a qui Dieu avoit donné tant de science, qu'il en- « tendoit ce que les bestes et les oiseaux disoient. » Nous avons lu dans les récits d'un voyageur que les Indiens supposent au singe la faculté de la parole. Ils prétendent qu'il ne se tait que par malice; il a peur que l'homme ne le force à le servir et à partager avec lui tous ses travaux. Aussi est-ce dans l'Hindoustan que la fable reçut ses premiers perfectionnements et commença à devenir

Une ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers,

où tous nous jouons quelque rôle. Dans la littérature de ce pays en effet la transformation des animaux est déjà complète. Le bouc s'y dit un dévot de Çiva, et le chat embrasse l'état

de pénitent. Dans *Calila* et *Dimnah*, le premier recueil de fables, les deux chacals ont un nom, ils s'appellent comme des hommes *Karataka* et *Demaraka*[1].

En conservant dans l'apologue ce genre d'acteurs devenus indispensables, les Arabes, les Grecs et les Romains restreignirent leurs priviléges. Le degré de civilisation où ces peuples étaient arrivés, la délicatesse de leur goût, leurs scrupules littéraires, devaient nuire sans doute à cette assimilation hardie des animaux avec les hommes dont l'Hindoustan avait d'abord donné l'exemple. Chez Babrius le renard est encore considéré comme le *Davus* de l'apologue; il y reçoit le nom de *Κέρδω, l'intrigant;* dans une de ces fables les plus élégamment littéraires, dit M. Édel. Duméril, le renard exprime sa douleur et son impatience, ainsi que l'eût fait un homme, en battant des deux mains :

Κέρδω δὲ χεῖρας ἐπεκρότησεν ἀλλήλας
Ἐπεὶ πόνος μάταιος ἐξανηλώθη.

Mais qu'est-ce que toutes ces libertés en face de la licence du moyen âge? L'assimilation des animaux avec les hommes n'y connut plus de bornes. Le moyen âge fut partout le triomphe du symbole, et jamais ce triomphe ne fut plus grand que dans ce genre de littérature. Il va même jusqu'à l'impiété. A l'approche de Pâques, les animaux s'assemblent pour faire leur confession[2]. Dans une fable d'Odo de Cérington les cérémonies de l'Église sont parodiées par de singuliers acteurs[3]. Le loup vient de mourir : le lion a rassemblé les animaux, et il fait célébrer les obsèques du défunt. Tout

[1] Il en est de même dans le Pantcha-tantra, écrit au v[e] siècle avant J. C. (Édel. Duméril, *ibid.*)

[2] Le poëme d'où est tiré ce détail est du xiv[e] siècle au moins.

[3] Nous empruntons tous ces détails à M. Édel. Duméril.

s'y passe suivant le rituel. C'est un loup qui porte l'eau bénite, les hérissons remplissent les fonctions d'acolytes et tiennent des cierges. Bérenger l'ours officie, le bœuf lit l'Évangile, et l'âne l'épître. On crierait aujourd'hui au scandale. L'Église alors, dans sa tolérance pour la grossièreté des peuples, s'accommodait à leur humeur. Elle laissait passer ces facéties; elle les encourageait par des solennités comiques, et ne s'irritait point de voir une scène comme la précédente sculptée dans l'intérieur de ses cathédrales[1].

Cette métamorphose burlesque n'atteignait pas seulement les gens d'Église et leurs fonctions, elle descendait dans tous les rangs et n'épargnait personne. C'était plus que de la folie : c'était de la satire. Dans cette *risée* et dans ce *gabet*, comme disent nos vieux auteurs, l'esprit se venge de l'oppression, et poursuit, comme il peut, la violence et la ruse dont souffre la société du temps. Il ne faut pas en être surpris. L'usage en vient de loin. Saint Avit, saint Jérôme, les traditions de l'Église, les *Bestiaires* ou *Physiologus* d'où les prédicateurs tirent leurs traits les plus éloquents et les mieux compris de la foule, saint Cyrille, saint Isidore, des orateurs de village, des docteurs de moindre renom, ont mis à la mode ce travestissement de la vie humaine. Si les écrivains les plus respectables du christianisme ont trouvé dans la brebis une figure de notre innocence, dans le bouc une figure des penchants déréglés de la chair; si la chèvre, à leurs yeux, représente la vie contemplative; si le renard c'est la ruse, et parfois le diable; si les sculpteurs des églises[2] et les discours des moines

[1] A Strasbourg. Wright, *Selection of latin stories*, cité par M. Édel. Duméril.

[2] T. XXIV de l'*Histoire littéraire de la France* : « Des peintures inspirées par « les prouesses de Renart se trouvaient partout, même dans la cellule des moines, « au grand désespoir de Gautier de Coinsy. Le renard prédicateur en habits de « moine, cherchant à attirer les poules, qu'il finit par manger, est un motif fré-

ont multiplié partout les figures des bêtes, faut-il s'étonner que l'esprit populaire se soit emparé de toutes ces armes? faut-il s'étonner qu'il les ait façonnées à son usage, et qu'il s'en soit servi? La tradition existait: il n'y avait presque rien à inventer; il fallait continuer ce système d'interprétation des penchants et des instincts des animaux. Aussi n'y manqua-t-on pas, et les nombreuses versions du roman de Renart attestent le goût de nos pères pour cette comédie nouvelle. Il ne s'agit plus là de péchés à signaler et de leçons de morale religieuse à donner. Les usages, les opinions, les vices, les ridicules, les manœuvres honteuses, les scandales des mœurs, les abus de la force, les détours de l'hypocrisie, toutes les misères du moyen âge, ont leur place dans ces compositions. Les animaux sont devenus des hommes, ils en portent les noms. Puisque le loup représente si bien la force brutale des barons, son nom d'Ysengrin (*eisen*, de fer, *gren*, bête féroce) fait allusion aux armures de fer dont se couvrent les seigneurs pour exercer leurs violences. Réputé originaire d'Italie, le chameau personnifie le légat du pape; Chantecler, le coq, *gete un ris;* Renart joue aux échecs, il parle de prendre la croix, il se signe de la main. Faut-il s'étonner que, dans un jour de colère, le peuple applique à la mère de saint Louis le nom insultant de la Louve, de *Dame Hersent?*

Il serait inutile de dire quel fut le succès de cette épopée grotesque. Les branches nombreuses qu'on distingue dans l'œuvre entière attestent l'universalité de l'engouement qu'elle fit naître. L'exemple une fois donné, rien n'arrêta plus la verve de nos chanteurs populaires. Comme les compositions poétiques de ces temps ne recevaient pas en naissant une

«quent sur les chapiteaux et les stalles. A Notre-Dame de Paris, caché der-«rière des gerbes, Renart, représentant ici peut-être les tricheries du Diable, «guette un pèlerin qui s'avance appuyé sur un bâton.» (E. Renan.)

forme définitive, l'imagination gauloise varia de mille façons ce thème ingénieux. Chaque province, chaque paroisse, eut son Ysengrin et son Renart. Les querelles de voisin, les tours de passe-passe dont chacun avait été ou le témoin ou la victime, apportaient sans relâche une page nouvelle à cet ouvrage sans fin. A mesure que la société changea, les personnages se modifièrent. La féodalité ayant été contrainte de faire une place au droit, qui prit d'abord les allures de la ruse, le loup, triomphant au début, devint plus tard, presque le souffre-douleur du renard, qui, fin matois, déshonore Dame Hersent, insulte ses petits, et fait plus d'une fois tomber le loup dans ses piéges.

Nous ne savons pas si les romans de chevalerie perdirent rien à la vogue dont jouit celui de Renart. On ne voit cependant éclater entre ces deux genres de littérature aucun indice de rivalité. Les plus graves auteurs empruntent même des comparaisons à Renart. Dans Alexandre de Bernay, par exemple, on lit ce passage :

Li Grezois [les Grecs] les engignent com Renart fist le gal [le coq],
Qu'il saisit par la gorge, quand il chantoit clinal [les yeux fermés].

D'autres poésies furent moins heureuses et ne parvinrent qu'à grand' peine à conserver un petit auditoire. Gautier de Coinsy, le rimeur des *Miracles de la Vierge*, n'en cache pas son dépit. Il se plaint de la concurrence. Il est obligé, au début de ses légendes pieuses, de rappeler avec chagrin le succès de poésies plus profanes. Les bonnes gens qui l'écoutent ne l'entendront conter

Ne de Renart, ne de Romer [le chien],
Ne de Tardif le limaçon.

Peut-être n'en seront-elles pas plus contentes, et il y a

danger qu'elles n'aillent grossir l'auditoire du trouvère qui chante les aventures de Renart devenu jongleur. C'est par piété que Gautier de Coinsy s'afflige de cette infatuation pour une poésie où l'on ne trouve pas le moindre mot d'édification. Les Saints, la Vierge, Dieu lui-même, y perd les hommages qu'on lui doit. La folie du siècle est telle, que ces gens entêtés de Renart

> En leurs mostiers ne font pas faire
> Sitost l'ymaige Notre-Dame,
> Com font Ysengrin et sa fame
> En leurs chambres ou il reponent [reposent].

Si, dans le centre de la France, dans l'Auvergne et dans le Bourbonnais, où il subsiste tant de vestiges du moyen âge, on répète encore les aventures du loup et du renard, les fourberies de l'un et les balourdises de l'autre; si, dans les veillées, ces contes cent fois redits ont encore du charme pour les paysans, que devait-ce donc être au moyen âge, quand la satire animait ces récits et qu'on y retrouvait son seigneur et son curé? Comme il devait être bien accueilli le jongleur qui savait les branches diverses de ce roman? Combien, dans les camps des croisés français, ne devait-on pas applaudir à toutes ces malices? Nous pensons donc que le roman de Renart, traversant la Méditerranée comme les autres poëmes chevaleresques, se répandit en Orient, charma les habitants de la Morée, les chevaliers de Rhodes, et excita quelque part la verve des poëtes grecs, qui se firent les disciples de nos muses françaises.

Le manuscrit grec de la Bibliothèque impériale coté sous le n° 2911 justifie nos présomptions, et l'analyse que nous allons en donner mettra nos lecteurs à même d'en juger. Nous devons toutefois prévenir qu'il ne s'agit pas ici d'une reproduc-

tion fidèle de notre roman de Renart; il n'y a, dans l'auteur de cette œuvre grecque, que l'intention de profiter du souvenir de la lecture du poëme français, et de s'en servir à son tour d'une manière plus ou moins originale. Nous osons y voir une preuve, sinon plus éclatante, au moins aussi précise, de notre influence en Orient. La traduction littérale d'un roman français attestait la conquête à son début; nous la voyions s'imposer aux vaincus, et dans la forme qui devait être la plus agréable aux vainqueurs. Plus libre, et même plus éloignée, l'imitation atteste que notre victoire fut durable.

Il ne s'agissait pas là, on le comprendra sans peine, de reproduire l'une ou l'autre des branches de Renart. La satire, comme la comédie, a une physionomie trop particulière pour qu'elle puisse se transporter tout entière d'un lieu dans un autre. Des mœurs différentes engendrent des œuvres différentes, et la raillerie perd de sa force quand elle quitte le sol où elle est née. La communauté des idées et des habitudes peut seule faire accepter une œuvre comme le roman de Renart. Cependant l'auteur du poëme grec en vers politiques, dont nous allons nous occuper, paraît avoir emprunté à nos trouvères toute la mise en scène de leur composition.

« Sire lion, au terrible regard, est assis sur son trône. Il est dans tout l'imposant appareil de sa force et de sa puissance. Il a pour assesseurs l'éléphant, la panthère et le léopard : ce sont ses conseillers et ses premiers ministres. Au pied du trône sont rangés avec respect les autres animaux des forêts : le loup qui rôde la nuit, le renard à la large queue, le fléau des poules, le plus méchant des animaux. Le chien s'y trouve aussi, ami fidèle des hommes[1]. Le monarque a conçu le

[1] Ἐκάθησεν ὁ βασιλεὺς πάντων τῶν τετραπόδων
Λέων ἀγριόφθαλμος, καὶ γαγηαλοραδάτος,
Εἶχεν καὶ συγκαθημένους ἐλέφαντα τὸν μέγαν,

projet politique de ramener la concorde parmi les sujets de son empire, et d'unir dans une éternelle amitié les animaux sanguinaires avec ceux dont le caractère plus doux et les mœurs plus tranquilles les exposent tant à souffrir des violences des autres.

« Il décide que, dans une grande plaine, ces deux portions de ses sujets s'assembleront à jour fixe. Il y tiendra cour plénière. Chacun d'eux aura licence d'exposer son apologie, comme il consentira à s'entendre reprocher par un adversaire ses manquements et ses fautes. La mesure arrêtée, il s'agit de la porter à la connaissance des autres animaux. Des députés sont choisis pour leur notifier la volonté du prince. Le chat, parce qu'il y voit la nuit, le rat, aux grandes moustaches et à la longue queue, iront en ambassadeurs remplir cette mission. Pour charmer les ennuis du voyage, ils emmènent avec eux le singe, imitateur bouffon de toute la nature. Ils partent chargés des ordres du roi et de ses lettres patentes. Un sauf-conduit les protége, et ils arrivent dans cette espèce de vice-royauté où règnent le bœuf et la génisse. Le chat et le rat, en hérauts bien appris, annoncent l'objet de leur mission. Le bœuf dépêche aussitôt le lièvre aux pieds agiles. Celui-ci court prévenir les animaux de l'ordre qui les convoque auprès du bœuf : « Il est venu des secrétaires du roi lion portant « chartes et ordres de leur maître, on les lira dans l'assem-

Τόν μηδὲ ἁρμοὺς, μή γόνατα, μηδὲ ἀσΊραγγάλους ἔχουν·
Πλησίον δὲ εἶχεν μὲ ταύτον δύο πρωτοσυμβούλους
Πάρδον καὶ λεοντόπαρδον, τοὺς ἀποφουμιστάδες·
Εἶσαν δὲ καὶ τὸ ἕτερα αἱμόβορρα Θηρία
Λύκος ὁ νυκτοβαδισΊὴς καὶ αἱματοπότης,
Κύων ὀποτακτικὸς καὶ ποθεινὸς ἄῦοις,
Ὁ παντα τρώγων βρώματα καὶ πάντα κατεσθίων.

(V. 17, fol. 1.)

« blée. » Pendant tout un jour les animaux se rendent au lieu indiqué.

« Le bœuf préside la réunion. Le chat et le rat viennent prendre séance, ils exposent les ordres dont ils sont porteurs : « Les animaux doivent se réunir dans une vaste plaine. « Chacun doit y faire son apologie, et s'entendre reprocher « ses fautes et ses déportements. Telle est la volonté du roi, « tel est le contenu de l'écrit qu'il vous envoie. » Les animaux se consultent : ils ont plus d'une raison d'être en défiance. « Nous serons, disent-ils, croqués à belles dents par ceux qui « nous convoquent [1]. Nous ne pouvons nous rendre aux ordres « du roi qu'avec un sauf-conduit. Nous enverrons d'abord « des ambassadeurs qui feront alliance avec les sujets du « lion et nous assureront de leurs intentions bienveillantes. « Nous ne pouvons obéir à la charte qu'après ces précautions « prises. »

« Le chat et le rat s'en retournent, et les autres animaux envoient vers le lion en plénipotentiaires le cheval redoutable, accompagné de l'âne; ils ont avec eux le chameau pour les servir. Ils arrivent devant le roi. Ils présentent leurs lettres de créance, et signent avec le lion un contrat d'amitié. Tous les animaux, grands et petits, doux et féroces, se réuniront sans crainte. Point de haine, point de querelles, nul souvenir des dissensions passées.

« Alors vous auriez vu, des bois et des fourrés, des plaines et des montagnes, les animaux en foule se rendre au lieu de l'assemblée. Le lion les y attend. Il est sur son trône; près de lui siégent son conseil, le sénat, et ses officiers de différents degrés [2].

[1] Ἡμὲς ἐκείνων βρώματα ἐσμὲν εἰς εὐωχίας...

[2] Τότε νὰ εἶδες τὰ βουνὰ, νὰ εἶδες καὶ τοὺς κάμπους,
Νὰ εἶδες καὶ τὰ δάσυτα, νὰ εἶδες τὰς λαγάδας,

« Le monarque prend la parole. De toutes parts on prête à son discours une oreille attentive, et l'on admire en ce qu'il dit son grand sens et son esprit. Il fixe l'ordre qu'on devra suivre dans la délibération. Il recommande à tous la modération et le silence. Pour faire régner le bon ordre, chacun aura son tour. La mort punira le mal appris qui, par colère ou par malice, troublerait l'assemblée[1].

« Ainsi ouverte, la séance commence par les plaintes du rat contre le chat. Il lui reproche ses larcins et ses habitudes d'écornifleur. Le chat se défend comme il peut. En terminant, il a prononcé le nom du chien; et celui-ci s'élance au milieu de l'assemblée pour se justifier. D'imprudentes paroles lui sont échappées contre le renard, et le renard paraît pour repousser les accusations du chien et rabaisser un peu la hauteur de son orgueil. Le chien ne se dissimule pas le talent de l'adversaire qu'il doit combattre; il sait qu'il est retors et fin matois, qu'il a étudié, qu'il connaît la rhétorique, et il tâche d'affaiblir, par ces précautions oratoires, l'effet des paroles du renard[2] :

Τὴν ὄχλησιν, τὴν ταραχὴν, τὴν σύνταξιν τῶν ζώων·
Καὶ ἐσυνάχθησαν ὁμοῦ ὅλα εἰς μιὰν πεδιάδαν.
Ἐκάθησεν ὁ βασιλεὺς Λέων ἐπὶ τοῦ θρόνου,
Πλησιόν ἡ συγκάθεδρος καὶ πᾶσα ἡ βουλή του,
Ὁμοῦ καὶ οἱ προάγοντες, καὶ οἱ ἀκολουθοῦντες.
Καὶ ὅλον τὸ συνέδριον, καὶ πᾶσα γερουσία.

(Fol. 5. v°, vers 2.)

[1] Λέων εὐθὺς ὁ βασιλεὺς ἐλάλησε μεγάλως
Καὶ λόγους ἐναπέτεινεν εἰς ἐπίκοον πάντων,
Πολλὰ καλοὺς καὶ θαυμαστοὺς, καὶ λόγους ἀγχινίας·
Νὰ συντυχένῃ μόνος εἷς, νὰ πηλογεῖται ἄλλος,
Καὶ πάλιν ἄλλος εἷς πρὸς εἷς διὰ τὴν εὐταξιάν.

[2] Ποῦ ἔμαθες τὰ γράμματα, ποῦ ἔμαθες τὴν τέχνην
Γραμματικὴν, ῥητορικὴν, οὕτω νὰ συντυχένῃς.

(Fol. 8, v°.)

« Tu ne sors que la nuit, ajoute-t-il, tu habites dans des cre-« vasses, où, tout le long du jour, tu restes tapi, sans oser « sortir même pour aller boire; tandis que je vis avec les « hommes, que je fréquente les rois, les princes, les chevaliers, « et que je chasse avec eux. — Tu te vantes, réplique le re-« nard, de chasser lièvres, perdrix et autres oiseaux; tu te « flattes que les hommes te chérissent, tu prétends qu'ils te « donnent les noms les plus caressants; et toutefois, si tu leur « dérobes jamais chose ou autre, ils t'accablent de coups. Il « arrive souvent que tu as la gale : alors ils te chassent de chez « eux; ils ne se souviennent plus ni de ta fidélité, ni de tes ser-« vices; ils te relèguent dans quelque méchant réduit. Tu n'en-« tends plus les mots d'amitié qu'on te prodiguait autrefois, « mais bien les cris que voici : *Rossez-le, lapidez-le!* Ils t'enfer-« ment comme un criminel condamné à mort; ils t'étranglent « et te jettent sur un fumier. Voilà les beaux avantages dont « tu viens te targuer ici : il y a bien de quoi t'enorgueillir! » Et le chien, tout confus, va, dans les rangs des animaux, ca-cher sa honte.

« Le lièvre lui succède; il se plaît à vanter les belles qualités d'éloquence et de sagesse du renard; il se félicite de l'avoir eu pour maître et de vivre avec lui[1]. Cependant, au milieu de cette assemblée, il veut lui faire un reproche : « Souvent, « lui dit-il, trompé par tes protestations d'amitié, te croyant « sans malice, je m'endors sur la foi de notre alliance; et ce-« pendant tu profites de mon sommeil, tu me prends par le « milieu du cou, tu m'étrangles, tu me dévores. Est-ce donc « ainsi que l'on garde un serment? Faut-il faire si peu de cas « de l'amitié? Ce n'est pas là le seul mal que tu saches faire : « tu voles les raisins, tu les gâtes. L'homme prend ta peau; ta

[1] Τὴν μασΊόρισαν καὶ τὴν συνΊρόΦισάν μου
Καὶ τὴν λογιωτάτην μου, καὶ τὴν Φιλοσοφωτάτην.

« chair, on la jette dans les champs, on l'expose sur les rochers « à l'avidité des oiseaux de proie. La mienne, au contraire, « on la recherche, on l'aime ; les grands, les princes, les rois, « s'en font un régal. De mon poil, on fait des fourrures ; « les riches s'en servent pour orner leurs vêtements ; les mé- « decins, les docteurs, en parent leurs habits. On les voit « traîner derrière eux de longues queues empruntées à ma « peau [1]. »

« Après le lièvre paraît le cerf ; il ne peut supporter la forfanterie du préopinant : « Misérable, lui dit-il, tu n'oses sortir « pendant le jour ; ton nom indique tes frayeurs. Πτὼξ ne « vient-il pas de πτύσσω, qui est la même chose que φοβοῦμαι ? « Entends-tu le moindre bruit, une branche qui craque, un « brin d'herbe qui remue, en voilà assez pour que tu te lèves « et qu'on te voie fuir comme le diable devant l'exorcisme. « Tu oses vanter ta viande ! Elle est indigeste et lourde à l'es- « tomac. Parlerai-je de l'utilité de mes cornes ? Ne sait-on pas « qu'il suffit d'en brûler un morceau pour chasser au loin les « serpents et les faire périr ? » Ainsi disait le cerf, et le porc attendait avec impatience la fin de son discours. Une grande colère bouillonnait en lui ; elle se manifestait dans ses attitudes ; et le cerf, qui s'en apercevait, fit rire l'assemblée tout entière en se raillant du sire, dont la queue frétillante s'agitait en mouvements rapides. Enfin il peut parler ; il vante la

[1] Ἀλλ' ἔχεις καὶ ἐσὺ δαμὴν πικρόν ὀκάτη ψέγος
Καὶ νά σε τὸ εἰπῶ ἐδῶ, μέσον τοῦ συνεδρίου·
Πολλάκις με φιλεύσαι, δὲ πέξης [παίζεις] μεταμένα,
Ἐγὼ θαῤῥῶ ὡς εἰ κάκον μὴ ἔχων πονηρίαν,
Μέσα εἰς τὴν ἀγάπη μας κατεπισΊεύομέν σου,
Καὶ δίδω σου ὑπνώτηταν καὶ ἀνεξικάκεις (?),
Σὺ δὲ δράσεις, καὶ σφίγγεις με μέσον ἐκ τοῦ τραχήλου,
Δὲ πνίγεις με καὶ τρώγεις με μὲ τὴν ἐπιβουλίαν.
. . . .

qualité succulente de sa chair. Ses soies servent au peintre. « Il ne pourrait sans moi tracer aucun de ces grands ouvrages « dont il orne les palais des rois, ou bien encore aucune de ces « pieuses images qui excitent, dans les églises, la piété des « fidèles. Je suis utile à tous les gens de lettres, à tous les por-« teurs de bonnets : avec ma peau ils recouvrent et décorent « leurs ouvrages [1]. »

« Insultée par les dernières paroles du cerf, la brebis se présente et insulte à son tour le pourceau, qui lui dit en la raillant : « Où as-tu appris les lettres, ô brebis? Est-ce le loup « ton ami qui te les enseigna ? Est-ce quelque vieux chien « rusé et scélérat, la chèvre avec sa barbe, ou bien encore le « bouc [2]? »

« Sans s'arrêter à ces injures, la brebis vante la saveur de sa chair, la beauté de sa toison et les usages auxquels on l'emploie [3]. La chèvre ne croit pas devoir lui céder sur aucun de ces points, et elle eût continué longtemps à faire son éloge, si le bœuf ne se fût présenté, suivi de la vache. Il s'étonne que de petits animaux aient parlé si longtemps de leur mérite, et se soient loués avec tant de complaisance. « C'était leur droit, « réplique le lion, président impartial de ces luttes oratoires;

[1] Ἔχουν τὰ οἱ γραμματικοὶ, καὶ πάντες οἱ σκουφιάδες
Στιλβόνουν καὶ τὰς σκουφίας, στιλβόνουν τὰ χαρτία.

[2] Ποῦ ἔμαθες τὰ γράμματα, προβατομιζευρέα,
Ὁ λύκος σοῦ τὰ ἔμαθεν, ὁ φίλος σου ὁ γέρων,
Ὁ κύων ὁ παγκάκιστος, ὁ ἀδελφοπιτόξου,
Ἢ αἶγα μὲ τὰ γένεια, ἢ ὁ τραγός με τὴν κοῦτλαν;

[3] Ποιοῦσι σακ7ία ψιλὰ καὶ μεγαλοπλούματα,
Ἃ ὁ Σούλτανος κάθηται, καὶ ἄλλοι οἱ Ἀμηράδες,
Ἁπλῶς καὶ πᾶσα γενεὰ, Ῥωμαῖοι τε καὶ Φράγγοι
Χρῶνται εἰς κληνάρια, καὶ εἰς σ7ρώματά τους,
Οἱ βασιλεῖς, οἱ ἄρχοντες, καὶ πάντες μεγισ7ᾶνοι
Φοροῦσιν τὰ τζαλόνια ὁμοῦ καὶ τὰ σκαρλάτα.

« c'est pour cela que nous sommes réunis; ils devaient tous « avoir la liberté de s'expliquer ici. »

« Le bœuf se compare au soleil, et il compare la vache à la lune[1]. La vache n'accepte pas le rang inférieur où le bœuf veut la placer; elle se moque de sa pesanteur, du jeu pénible de ses mâchoires, de son radotage et de ses vaines paroles. Elle ne consent pas à se déclarer son esclave; elle est même, dit-elle, plus que lui utile à l'homme en toutes ses fonctions. Ne peut-il pas la mettre, à son gré, à la charrue ou au chariot? Son lait n'est-il pas un de ses plus grands bienfaits pour les hommes? De ses cornes on fait, ainsi que de celles du bœuf, siéges, tables, quenouilles, manches de couteau, arcs et flèches. On prend ses crins pour en faire des lignes, ses nerfs pour battre les voleurs et les malfaiteurs[2].

« En ce moment l'âne réclame; ses nerfs sont plus longs, plus épais et plus durs. Les paroles de l'âne ont tiré le cheval du repos où il attendait son tour de parole. D'un bond il s'élance à côté de l'orateur, il agite sa crinière, il effraye tous les animaux par la brusque impétuosité de ses mouvements. En vain l'âne essaye de parler, il ne peut plus se faire entendre. Le cheval l'accable de ses reproches et de ses mépris; il énumère les coups dont les hommes le frappent, les fardeaux pesants et honteux dont on le surcharge; et, pour mieux faire

[1] Ἐγὼ γὰρ εἶμαι ἥλιος, τὸ φέγγος ἡ βουβάλα.

[2] Καὶ πρὸς τὸν βοῦν ἐλάλησεν ὁ βούβαλος τοιαῦτα·
Πῶς ἐχάνεις τὸ στόμα σου αὐτὸ τὸ βρομισμένον;
Πῶς ἐνοίξεις τά χείλη σου τὰς παχυλοπετάζτας;
Καὶ ἔφησεν ἡ γλωσσά σου ἡ πολυψαλιδάτη,
Ληρήματα, καὶ λογία, καὶ ψεοματολογίας,
Καλλίον εἶμαι παρασὲν εἰς πᾶσαν δουλίαν.
Καὶ δυνατὸν, καὶ μέγισῖον ὅπου καὶ ἄν με γυρεύσουν
Εἰς ἄμαξαν, εἰς ἀλλοναν, καὶ εἰς τὴν ἀροτρίαν,
Ἀκόμη καὶ τὸ γάλας μου μεῖζον τοῦ ἰδικόν σου.

ressortir la balourdise de la pauvre gent : « Je vais vous raconter, dit-il, une histoire du temps passé que je tiens de mes « pères. Mécontents de leur condition sur la terre, les baudets, las de servir et d'être battus, résolurent d'envoyer au « maître des dieux un ambassadeur, pour obtenir un change« ment à leur sort. Ils choisirent le plus fin et le plus éloquent « qu'ils purent trouver parmi eux et le dépêchèrent vers l'O« lympe. Le maître des dieux se laissa fléchir, et il remit à « l'ambassadeur une charte par laquelle était désormais défendu « à tout mortel de frapper les baudets, de leur imposer des « fardeaux trop lourds, et de les traiter avec autant de rigueur « que par le passé. L'heureux négociateur revient auprès de ses « frères; il tient entre ses dents la charte précieuse et tant dé« sirée. Il accourt auprès des baudets rassemblés; et, pour an« noncer de loin l'heureuse issue de sa mission, il se met à « braire. Mais, ô malheur! dans son effort, il aspire l'air si « maladroitement, qu'il avale la charte. Privés de cet instru« ment, qu'ils ne purent pas montrer aux hommes, les ânes « reprirent le train habituel de leur vie : battus, roués, écrasés « de fardeaux, et mal nourris par-dessus le marché. Aussi les « voyez-vous, chaque fois qu'ils ont uriné, flairer l'eau qu'ils « viennent de répandre, pour y retrouver la charte qu'ils ont « perdue. »

« Que pouvait faire le pauvre âne? Devenu la risée de l'assemblée tout entière, il a beau reprocher au cheval sa forfanterie, le coursier n'a que trop de raisons d'être fier : « Va-t'en, dit-il « à son triste adversaire; dérobe-toi à mon juste ressentiment... « Ne vois-tu pas que chacun me chérit, rois, princes, sultans, « chevaliers, bons soldats! On me pare de selles richement « brodées, on me couvre de housses brillantes pour paraître « au combat ou marcher dans les fêtes. Que de soins ne me « prodigue-t-on pas! Les hommes me parent, ils m'aiment

« presque autant qu'ils aiment les femmes, et l'on me respecte « au point de faire porter aux chameaux les bagages nécessaires « aux expéditions militaires. »

« Le chameau paraît à son tour pour repousser les insultes du cheval. Il trouve, dans la condition de cet animal orgueilleux, de tristes compensations à la gloire dont il jouit et aux bons traitements qu'il reçoit. Vienne la vieillesse, et ce coursier brillant, tant chéri, si bien soigné, n'est plus qu'une haridelle sans prix; on le chasse des écuries où les valets étaient auparavant à son service; on lui crève les yeux, on l'attache à quelque machine pour tirer de l'eau. La nuit et le jour, il tourne sans fin dans le même cercle; battu, mal nourri, destiné à servir de pâture, un peu plus tard, à la voracité des oiseaux. Malgré ces belles raisons, le chameau n'a pu triompher du cheval ni détruire ses prétentions. Toute l'assemblée raille le pauvre animal; il ne lui reste plus que la honte. Le cheval est vainqueur; le loup seul peut lui enlever la victoire.

« Demeuré maître de l'arène, le loup doit répondre à l'ours : « Rôdeur de nuit, lui dit ce dernier, brigand ténébreux, tu te « vantes à tort; ta chair n'est bonne à rien. — Et la tienne? « réplique le loup. — Moi, je sers aux médecins; de ma graisse « ne font-ils pas un onguent qu'on appelle l'*axonge?* En trouve« t-on de plus efficace pour guérir les blessures et cicatriser les « plaies [1]? »

« Ainsi parlaient d'eux-mêmes et des autres les animaux qui composent la moins noble partie des sujets du lion. Cependant le champ est laissé libre aux animaux d'un rang supérieur.

[1] *Ἐγὼ ἔχω ὠφέλημον εἰς ἰατροὺς μεγάλους*
Ἀξούγκην τὸ ἡμέτερον, διὰ παντὸς τὸ χρῶνται
Εἰς ῥεύματα, εἰς ἀλείφας, μὲ εἴδη μεμιγμένα
Ποιοῦν σκεύην πανεύχρηστον εἰς τὰς πληγὰς καὶ πάθη.

La panthère et le léopard se glorifient de leurs membres nerveux et agiles en même temps que de leur audace, la panthère surtout, qui ose parfois attaquer le lion. Sa majesté lionne s'indigne de ces propos irrespectueux, et, d'une voix terrible, elle gourmande ses sujets, réclamant sur eux le privilége de la souveraineté. L'éléphant vient ensuite vanter sa haute taille et sa force. Les hommes bâtissent des tours sur son dos, des espèces de camp; il porte des bataillons entiers. Que dire du prix de ses défenses? L'industrie des hommes emploie l'ivoire aux usages les plus relevés; on en décore les trônes des rois, les siéges des évêques, etc. Dans sa complaisance pour lui-même, l'éléphant ne trouve sans doute rien à reprendre à sa propre personne; l'amour-propre le rend aveugle; mais le singe, qui n'a pas les mêmes raisons pour ne pas voir les défauts de l'orateur auquel il succède, relève les imperfections de cette masse de chair, de ces membres sans flexibilité, de ce corps sans souplesse. Pour l'achever de peindre, il raconte comment, dans les forêts, on prend les éléphants. Le chasseur scie l'arbre où ces animaux viennent s'appuyer pour dormir; ils tombent, et la proie est aux mains du chasseur.

Tous les orateurs ayant eu successivement la parole, le lion se lève et clôt ainsi la séance : « En voilà assez pour les éloges « que chacun de vous s'est adressés, et pour les reproches qu'il « a faits aux autres. Voici ce que je décide et proclame : Je « déclare dissoute l'amitié que nous nous sommes mutuelle-« ment jurée. Nous pouvons, comme auparavant, reprendre « nos anciennes rivalités; les animaux carnassiers peuvent dé-« vorer les autres, comme avant c'en était l'usage. »

« Vous auriez alors, dit le narrateur, entendu des gémisse-« ments et des pleurs; vous auriez vu les animaux se troubler « et se confondre. Ils se poursuivent, ils se fuient; ce n'est par-

« tout que douleur et grande presse. D'abord le lion s'élance sur « la génisse et la tue; le bœuf indigné crie au parjure, à la vio- « lation de la trêve et du serment. Celui-ci, dit-il en parlant du « lion, n'est plus un roi, un souverain; c'est un traître, et tous « nous devons nous unir pour en tirer vengeance. Il fond sur « le lion et d'un coup de ses cornes il lui ouvre le ventre. A « cette vue, la panthère se précipite sur le bœuf; celui-ci la « repousse et la blesse. Des deux côtés, les combattants se par- « tagent les rôles; l'âne sonne de la trompette, le chameau « prête son échine; tout un jour ils se rassemblent et se forment « en corps d'armée. Le moment arrivé, la bataille s'engage. « Chacun fait de son mieux dans la mêlée; enfin la déroute « commence des deux côtés, le loup s'enfuit dans les mon- « tagnes et le renard dans les fourrés. Pendant toute une jour- « née, les animaux se sont égorgés : la nuit seule met un terme « au massacre, et, depuis lors, grands et petits, forts ou faibles, « les animaux sont restés en querelle sur toute la terre. »

L'analyse qu'on vient de lire prouve assez que ce petit poëme grec diffère de notre roman de Renart : il est donc inutile d'insister plus longtemps sur ce point. On peut juger, par le caractère de ces deux ouvrages, la différence des temps et des littératures. Le maître grec, qui compose son poëme pour les jeunes garçons et les jeunes filles qui fréquentent son école, n'a rien de commun avec nos poëtes du Nord. Quoi qu'il puisse dire, au début, du sens moral[1] que renferme sa fable, il est loin d'y avoir mis ces intentions satiriques qui font le principal intérêt du roman français.

[1] Γέγραπται γάρ τις ἔνωσιν μαθήσεως καὶ πόθου,
Ἔχουσιν δ' ὅμως ἔνοιαν καὶ βάθος τὰ τοιαῦτα·
Νοῆσαι μόνον ἀκριβῶς τὴν ἔνοιαν τὴν ἔχουν,
Ὅταν τὰ ἔθνη μεθ' ἡμῶν ποιοῦσιν ψευδοαγάπην
Ὑπὲρ θαῤῥότης εἰς ἰσχὺν ἄρδην ἡμᾶς ὠλέσαι,

Nous ne serions pas éloigné de trouver l'idée génératrice de cet écrit dans l'intention qu'aurait eue le poëte d'apprendre aux enfants à discerner le caractère des différents animaux, et à reconnaître les services que l'homme tire de chacun d'eux; dans l'intention aussi de leur mettre sous les yeux le développement contradictoire et la discussion d'un même sujet, considéré à des points de vue différents. Un plan de pédagogie comme celui-ci ne pouvait donc en aucune manière admettre la variété du poëme français, la liberté des inventions et l'originalité des conceptions. Aussi faut-il renoncer à toute idée de comparer les deux œuvres et de vouloir en poursuivre le parallèle.

Nous pensons toutefois qu'on peut, sans être accusé d'abonder dans son sens, voir dans la composition grecque un reflet du récit français. Nous ne prétendons pas que les traditions de l'ancien apologue, et surtout celles de l'Orient[1], si répandues dans la Grèce, n'eussent pu donner seules naissance à cette sorte d'Iliade inférieure. Nous croyons sans peine que le roman de Renart, sorti d'ailleurs des mêmes origines, n'était pas nécessaire à l'invention de l'œuvre que nous étudions; mais, après toutes les preuves déjà données de l'influence de

Σώζη δ'ἡμᾶς τὸ δίκαιον, καὶ ἀψευδαῖς [ἀψευδὲς] τοῦ ὅρκου,
Θεὸς γὰρ νέμει τὴν ἰσχὺν, ὡς κριτὴς τῶν ἁπάντων.

«Cette œuvre fut composée pour unir à la fois l'enseignement et le plaisir, et «cette fiction a sa profondeur. Cherchez à pénétrer le sens qu'elle a : quand les «peuples font avec nous une fausse alliance, en se fiant à leur force, pour nous «faire périr, la justice nous sauve, et la fidélité au serment. Dieu, en effet, ac-«corde la force, Dieu, juge suprême de toutes choses.»

[1] *Mantic-Utair, ou le langage des oiseaux*, traduit du persan d'Atar, par M. Garcin de Tassy. — L'auteur naquit en 1119 et mourut vers 1230; son véritable nom était Mohammed ben Ibrahim. Les oiseaux, las de vivre en république, veulent avoir un roi. La huppe leur propose *Simorg*, qui réside derrière le mont Caf dans le Caucase.

notre littérature sur celle des Grecs modernes, n'en voyons-nous pas là une nouvelle?

Nous avons lu le livre intitulé *Calila et Dimnah*, dont la réputation n'eut point d'égale dans tout l'Orient; nous y avons trouvé rassemblés, dans le cadre d'une fiction ingénieuse, presque tous les apologues qui circulent de nos jours dans les livres des fabulistes. Nous avons étudié ce traité de morale et de politique, comme l'indique le titre lui-même; nous y avons rencontré des animaux formés au langage des hommes, habitués à la subtilité de nos raisonnements, et instruits de tous les subterfuges de notre logique; nous y avons enfin reconnu les linéaments d'une composition dramatique; mais nulle part nous n'y avons trouvé l'illusion aussi complète, aussi vive que dans le roman de Renart.

Dans l'état d'imagination où se trouvaient les Grecs du moyen âge, pouvaient-ils inventer une forme de narration si neuve et si hardie? Le chemin n'était-il pas plus facile à suivre après un grand exemple donné, qu'aisé à ouvrir par un premier effort?

Dira-t-on que le roman de Renart eut moins d'empire en Grèce sur les imaginations populaires que les autres compositions de l'Europe? Si, dans la France, ces récits satiriques balançaient le crédit des légendes les plus pieuses; si les grands poëmes y empruntaient des images et des allusions; si la sculpture choisissait les scènes de ce roman pour en décorer les temples les plus fameux, les Grecs n'ont-ils pas pu connaître cette œuvre dans leurs rapports avec nos chevaliers?

Il n'y a, du reste, pour s'en convaincre, qu'à comparer ensemble le début du poëme grec et celui de la branche où l'on voit *la cour plénière du lion*. Ne sont-ce pas, des deux côtés, les mêmes procédés de peinture et de narration? Les deux rois, dans leur lit de justice, ont une égale majesté. Dans les

deux récits, les animaux ont subi la même transformation; on chercherait en vain la bête sous le masque dont elle est couverte. Les deux lions ont une cour, des officiers de divers ordres; ils entendent à merveille cet art de représentation qui entre pour beaucoup dans le respect que nous inspirent les royautés de la terre. Une chancellerie complète est à leur service: ils ont des secrétaires d'ambassade, des ambassadeurs, diplomates plus ou moins retors; ils expédient des lettres patentes, y apposent leur sceau, font des conventions, délivrent des sauf-conduits, observent le droit des gens, font respecter les faibles, octroient à leurs sujets, dans leur bonté gracieuse, le droit de parler librement de ce qui les intéresse; et cependant ils ne perdent rien du solide de leur autorité. Ils savent très-bien, s'il le faut, montrer le souverain au moment où ses droits pourraient subir une atteinte. Est-il besoin de rappeler, comme terme de comparaison, cette assemblée générale convoquée en *champ de mai* par le lion, qui voulait connaître l'état de l'opinion dans son royaume, et porter remède aux abus qui s'y seraient glissés? Il y vint tout le peuple animal, grands et petits, forts et faibles. Si l'on y vit arriver Ferapel, duc des léopards; Gros-brun, tribun des ours; Isengrin, satrape des loups; Rurik et Brichemer, barons des cerfs; Baudoin, capitaine des ânes, il y vint aussi les races moins favorisées, le canard, la souris, le pourceau, espèces d'ilotes qu'il était permis de manger.

Dans le poëme grec, les animaux ne portent pas les noms propres qu'ils ont dans notre roman français; on en comprend sans peine la raison : ces noms étaient trop particuliers aux peuples du Nord pour passer dans une littérature du midi de l'Europe. Isengrin, Grimmo, Berfrid, Bertilienne, Gruter, Bernard, tous ces mots qui désignent le loup, le sanglier, le bouc, la chèvre et l'âne, sans parler du plus célèbre de tous,

de Renart, devaient leur origine à quelque trait particulier de satire, et il était impossible de les conserver dans un poëme grec. Cependant ces personnages se présentent à nous avec la même physionomie. La vivacité du récit y perd, sans que l'imitation de notre œuvre nationale en soit moins sensible. Le chat, qui s'appelle *Moustache* dans le roman de Renart, est désigné dans notre poëme par le même nom, *Μουστάκατα*. Un interlocuteur du poëme grec reproche au chien la gale qui le ronge; il semble faire allusion au nom de *Roonel*, le galeux, qui flétrit le même animal [1] dans la composition française. Cette injure part du même sentiment qui fait, chez nous, de *Roonel*, le souffre-douleur des animaux restés à l'état sauvage.

Mangeur de miel, *Μελισσοφάγε*, dit le loup à l'ours en lui reprochant son orgueil. D'où tire-t-il donc cette épithète, qui ne nous semble pas prise dans la nature du sujet? Ne fait-il pas allusion à une circonstance célèbre où Gros-brun, diplomate trop sensible à la gourmandise, s'attire, dans notre poëme national, une bien triste déconvenue? En décrivant les mœurs de l'ours, Buffon nous le montre établi dans une caverne antique, au milieu de rochers inaccessibles, dans quelque grotte formée par le temps, au tronc d'un vieux arbre, et il ne nous dit rien qui révèle son goût pour le miel; il ne néglige pas, au contraire, de signaler que le renard en est très-avide; il expose ses combats avec les abeilles sauvages, les guêpes et les frelons. Nous ne croyons pas qu'il soit invraisemblable de retrouver, dans cette épithète de *Μελισσοφάγε*, mangeur de miel, le souvenir d'une scène du roman de Renart. L'ours s'est rendu à Maupertuis, où Renart défie l'autorité royale et la haine de ses ennemis. Il y trouve l'astucieux Trigandin, qui parle, avec

[1] Roman de Renart, v. 8424.

intention, d'un excellent repas qu'il vient de faire. — « Son « dîner a été exquis : il s'est bourré de miel. — Comment, re- « part Gros-brun, estimez-vous si peu le miel? C'est un excel- « lent festin, on en fait cas partout. Moi qui vous parle, je « vous rends toute mon amitié, si vous m'en procurez. — Mon « oncle, dit Renart, vous me faites l'effet de railler votre neveu. « — Pas du tout, répéta Gros-brun, je parle sérieusement. — « Et c'est tout de bon que vous aimez le miel? Alors vous me « comblez de joie, je vais vous fêter; trente comme vous ne « mangeraient pas ce que je vais vous offrir. — Vous me con- « naissez peu, mon cher neveu, j'aurais devant moi tout le « miel du royaume que j'en viendrais à bout. » Et l'on sait comment, tombé dans un piége affreux, accablé de coups de bâton par les paysans accourus à ses gémissements, l'ours se repentit d'avoir trop aimé le miel, et se sauva les pattes meurtries.

Fameux en tout temps par ses ruses, le renard ne pouvait pas, dans le poëme grec qui nous occupe, perdre son caractère. Sa finesse, sa circonspection et sa prudence ne pouvaient pas être oubliées après tant d'exemples qu'il en avait donnés partout chez les fabulistes. Nous ne sommes point étonné que le renard du poëme grec sache la grammaire et la rhétorique; nous ne croyons pas que, pour expliquer cette science, il faille absolument recourir aux traditions et aux souvenirs venus de la France. Longtemps avant que les diverses branches du roman de Renart eussent été rendues célèbres par nos trouvères, les gens astucieux et perfides avaient leur symbole dans le Goupil. « Quand les Franks, dit M. Édel. Dumeril, n'étaient « encore que des barbares assez indifférents à de vaines pa- « roles, le nom de renard leur semblait déjà une grosse in- « jure, qu'ils punissaient d'un châtiment spécial, et, pour infli- « ger une insulte blessante à deux Franks qui l'avaient trahi,

« Gondhram ne trouve rien de plus outrageant que de les ap-
« peler *renards astucieux*[1]. » N'oublions pas cependant que, chez les trouvères, le renard se fait jongleur; qu'il va de ville en ville débiter les chants qu'il a appris ou composés lui-même : ce qui supposait chez lui les éléments de littérature et de logique dont il est parlé dans le récit grec. Qu'il attaque les animaux des basses-cours; qu'à force de ruse il les surprenne; qu'il suce leur sang et mette sa joie dans les brigandages nocturnes, l'observation des mœurs du renard a dû fournir ces détails au poëte grec : ils appartiennent à l'histoire naturelle, qui est la même apparemment partout. Nous ne pouvons pas néanmoins laisser passer sans l'indiquer un rapprochement entre le roman de Renart et le poëme grec, où nous sommes loin de voir l'effet du hasard. Le lièvre se plaint, comme on l'a vu, que, par de faux serments, par une feinte amitié, le renard lui inspire souvent une sécurité dont il profite pour l'égorger. Serait-il invraisemblable de retrouver dans ces griefs un écho des plaintes de *Chantecler* le coq, si indignement trompé par Renart? Ne lui persuada-t-il pas, au moyen de belles paroles, de chanter les yeux fermés? Et, quand le coq eut abaissé ses paupières, l'astucieux Goupil n'essaya-t-il pas de le dévorer? Étranglé par le renard, quand il dort sur la foi des traités, le lièvre nous semble être, de la même manière, victime de son implacable ennemi.

Nos conteurs d'apologues, au moyen âge, ont rendu, d'une manière ingénieuse, la pensée que La Fontaine, après Horace, a exprimée dans ce vers :

Chassez le naturel, il revient au galop.

« Un loup, disent-ils, se mit en pension chez un prêtre pour

[1] Grégoire de Tours, VII, VI.

« étudier les lettres. *A*, disait le prêtre; et le loup répétait *A*. « *B*, reprenait le maître, et l'élève répondait *agneau*. » Ne sommes-nous pas autorisé à voir un souvenir de cet apologue dans les paroles du cerf à la brebis? Veut-elle prendre la parole dans l'assemblée, le cerf se moque de son éloquence. « Où as-tu appris les lettres? Est-ce le loup ton ami qui te les « enseigna? »

Il nous reste à parler maintenant du mérite du poëme grec. On en a pu juger par l'analyse que nous en avons donnée. Le style de ce poëme mérite peu d'éloges; on n'y rencontre que des qualités fort médiocres; le langage est sans élégance et sans couleur. Il ne faut y chercher ni relief, ni pittoresque. L'auteur met peu de variété dans la manière dont il introduit chacun des personnages sur la scène. Le mouvement est toujours le même, et il en résulte de la monotonie. Dans l'énumération des services que l'homme tire de chaque animal, il vise plus à l'exactitude qu'à la grâce, et il blesse parfois les bienséances. Le poëte ne met pas assez de choix dans les détails qu'il offre à ses lecteurs; il tient plus à dire tout qu'à bien dire. Il est humble dans ses vues, familier dans l'expression. Il est loin de donner à ses acteurs un masque parlant et des attitudes expressives. Il ne songe pas au paysage, et, dans tout son poëme, on ne rencontre pas le moindre trait pour décrire les lieux où la scène se passe. Tant qu'il ne s'agit, dans la narration, que des animaux domestiques, l'écrivain abonde en détails; il se hâte davantage dans son récit, lorsqu'il en vient aux animaux des contrées lointaines; c'est à peine s'il dit quelques mots du léopard, de la panthère. Ses connaissances en histoire naturelle ne vont pas loin; il a bientôt épuisé quelques traditions d'Élien sur le chameau. Il n'a pas la ressource de nos trouvères, qui rendent aimable leur ignorance même en appelant le travestissement à leur aide, là où leur manque la

connaissance précise de la nature et des mœurs des bêtes. En effet, parce que le chameau passait, à leurs yeux, pour être originaire d'Italie, ils en faisaient la personnification du légat du pape :

De Lombardie estoit venuz
Pour apporter Monseigneur Noble,
Réu de vers Coustentinoble;
Li pape li avoit tramis :
Ses legas ert et ses amis.

(Rom. du Renart, v. 8424.)

La bataille des animaux qui termine le poëme grec ne manque pas d'une certaine vivacité. Il faut y noter ce trait assez spirituel : au milieu des deux partis qui s'attaquent avec fureur, le renard sait échapper au danger en faisant bonne figure à l'un et à l'autre à la fois.

Après avoir bien réfléchi au sens moral que le poëte annonce au début de son œuvre, nous ne croyons pas qu'il soit possible d'y découvrir autre chose qu'une leçon générale et vague dont le sens serait celui-ci : « Il ne saurait y avoir d'alliance entre les faibles et les forts. » L'histoire contemporaine et le souci des affaires publiques semblent trop éloignés des préoccupations du poëte maître d'école, pour qu'on puisse espérer trouver dans son poëme une allusion politique à quelque événement de grande importance ; à moins qu'il ne s'agisse de l'un des nombreux projets d'alliance entre les deux Églises d'Orient et d'Occident, dont l'histoire de ces temps est remplie.

L'auteur, au moins, nous a laissé la date précise de son œuvre, et, dans l'étude de cette littérature, ce n'est pas une particularité que nous devions laisser passer inaperçue. Il fixe au quinze du mois de septembre 6873 la convocation de la cour plénière des animaux :

Τῷ ἑξάκις χιλιοστῷ ὀκτακοσιῶστῷ

Καὶ πρὸς τοὺς ἑβδομήκοντα καὶ ἄλλα τρία ἔτη
Μηνὸς τοῦ σεπτεβρίου τῆς πέντε καὶ δεκάτης.

(Fol. 1, v. v. 3.)

Si du nombre indiqué dans le texte on retranche celui de 5508, ère mondaine de Constantinople, on obtient 1365, date précise de l'année où fut composée cette petite œuvre. La seconde moitié du XIVe siècle est commencée; les Français sont définitivement établis dans la Morée, les chevaliers de Rhodes dans leur île; Chypre est au pouvoir des Lusignan. L'influence française s'étend sur toute la Grèce, et le roman de Renart, déjà vieux dans les contrées du Nord, peut être devenu une des lectures habituelles de ces peuples conquis.

DEUXIÈME SECTION.

A la suite de ses travaux sur le roman de Renart, Jacob Grimm n'a pas hésité à publier le poëme dont nous venons de transcrire le titre. Il le donne, sinon comme le complément d'une lacune signalée par lui dans le texte de Renart, du moins comme une de ces fables sur les animaux qui se rattachent à ce livre malgré la manière toute diverse et indépendante dont elles sont racontées[1]. Bien postérieur à l'*Assemblée des animaux*, qui

[1] Page 68. «Comme il est impossible de combler la lacune (dont le contenu «sera déterminé exactement, CIII, CIV), je communiquerai ici un poëme néo-grec, «inconnu jusqu'à présent parmi nous et dans lequel le loup, le renard et le mulet, «paraissent ensemble. Ce n'est pas certainement l'aventure perdue, mais bien un «fragment original d'autres fables sur les animaux, lesquelles, du reste, sont ra- «contées diversement et d'une manière indépendante les unes des autres. Du- «cange, dans le *Glossarium mediæ et infimæ Græcitatis*, Lugduni, cite *passim*, sauf «erreur de ma part, vingt-six vers d'un poëme qu'il intitule : *Anonymus* «*de Mulo, Lupo et Vulpe*. Renseignements pris, je sus que ce fragment,

n'est pas rimée, ce poëme appartient au moins à la seconde moitié du xv[e] siècle. Les nombreuses expressions italiennes qu'on y rencontre, la mention qui y est faite de la boussole, des fusils et des balles, le rapprochent de nos temps modernes beaucoup plus qu'aucune autre des compositions que nous avons étudiées jusqu'ici dans ce travail[1]. Jacob Grimm y reconnaît les marques incontestables d'une imitation du roman de Renart : c'est là pour nous l'essentiel. Peu importe la der-

« vraisemblablement très-répandu dans la Grèce actuelle, s'éditait aujourd'hui « encore à Venise, comme livre populaire; et, par l'intermédiaire de Kopitar, « j'en reçus bientôt un exemplaire. Comme bon nombre d'autres poëmes, il est « écrit sous la forme connue du vers politique, lequel sert aussi de base à la « poésie populaire d'allures vives, à ceci près qu'elle rejette l'entrave de la rime. « La poésie savante paraît, jusqu'au xiv[e] siècle environ, s'affranchir de la rime. Ce « que je connais du xv[e], du xvi[e] et du xvii[e] siècle, accouple les vers deux à deux « en rimes sonores, si bien qu'il en résulte des distiques, qui, pour la plupart, « indiquent une pause plus grande dans le sens. L'idée s'arrête fréquemment, « pas toujours néanmoins, avec la césure, laquelle tombe régulièrement au milieu « après le quatrième pied du vers.

« Page 69. Quiconque est familiarisé avec tout ce que la poésie néo-grecque « a produit dans les trois ou quatre derniers siècles (parmi ces productions, abs- « traction faite des chants populaires, il n'y a rien d'excellent, peu de chose de « quelque valeur) sera à même de formuler un jugement plus précis touchant le « style et l'époque de chacune de ces œuvres : La *Ἱστορία τοῦ Ἱμπερίου υἱοῦ τῶν « βασιλέων τῆς Προβέντζας καὶ τῆς Μαργαρώνας*[a]; la Batrachomyomachie de Dé- « métrios Zéuos de Zante (1530) nouvellement rééditée par Paul Lechner; enfin « l'œuvre beaucoup plus riante publiée dans le t. III de la Grèce de Maurer, *Ἱσ- « τορία τῆς Μανῆς*, tel est le petit nombre d'ouvrages que j'ai actuellement sous « la main. On constate avec douleur l'absence d'un lexique complet. C'est en « vain que j'ai consulté Ducange, Somovera, Coraï et Schmidt, au sujet de cer- « taines expressions. (Traduction de l'introduction au poëme cité.)

[1] J. Grimm se trompe en faisant remonter au xiv[e] siècle l'introduction de la rime dans la poésie néo-grecque. L'opinion de J. Rizo Néroulos est contraire à cette assertion, celle de Coraï la combat également. On voit après tout que Jacob Grimm connaissait peu cette littérature néo-grecque.

[a] Fauriel (*Disc. prélim.* XIX) et Struve (*Mém. de Königs*, 3, 65) auraient pu fort aisément y reconnaître le livre de Pierre de Provence et Maguelonne.

nière version imitée par le poëte grec; nous retrouvons encore dans cette œuvre l'esprit de nos trouvères français.

« Un mulet était tombé chez un maître misérable et cruel. Le pauvre animal y travaille le jour et la nuit; il a force coups et *peu de gré*. Dès l'aurore on le charge de légumes, d'endives, laitues, poireaux, raves, cresson, aulx. Jamais de paille; d'orge, moins encore. Nul repos; et, pour surcroît de maux, la gale qui le ronge. Hiver, été, il pâtit sans cesse. A peine, pour se nourrir, peut-il attraper, à la dérobée, quelques feuilles d'arbre ou un brin d'herbe.

« Cependant, un jour de Pâques, son maître l'a délié. Le pauvre animal songe à jouir de ce repos, de l'herbe de la prairie, de l'eau de la fontaine; il va pouvoir y goûter enfin. Dans cette même prairie, sous un ombrage épais, le renard et le loup se sont rencontrés; là ils concertent un plan pour malfaire: ils sont convenus ensemble de rôder une nuit entière et de mettre leur chasse en commun. Ils ont vu le mulet, et le renard a dit aussitôt à son camarade : « Maître, voici une belle « proie qui s'offre à nous; courons, et prenons garde qu'elle ne « nous échappe. » Le mulet les a entendus; il gémit de cette rencontre, et cherche en sa tête quelque moyen pour leur échapper. Cependant les deux compagnons s'approchent; ils ont humble démarche, contenance douce, air affable et poli : « Seigneur mulet, salut! puissiez-vous toujours vous bien por- « ter! Mille grâces au ciel d'avoir rencontré votre seigneurie! « Venez un peu sous l'ombrage, venez vous rafraîchir; nous « causerons ensemble, ensemble nous prendrons nos ébats. « Venez, venez sous les arbres; nous nous reposerons dans une « grotte charmante, et nous sortirons avec la rosée. » Ainsi ils faisaient tous leurs efforts pour l'engager à les suivre dans une caverne, et là ils se seraient emparés de lui.

« Le mulet comprit leur dessein : il les vit parler entre eux;

et, en mulet de sens, il s'ingénia pour leur échapper. « Je suis, « leur dit-il, l'animal le plus malheureux du monde. Mon « maître est si dur! Je n'ai plus ni chair ni sang; vous voyez « bien que je ne dis pas un mot qui ne soit pure vérité. Je « chancelle, je vais tomber; il n'est pas de médecin qui « veuille me venir en aide. » Il parlait ainsi pour les détourner de le manger. Il reprit : « Messeigneurs, mes maîtres, je vous « salue; que le ciel vous tienne en bonne santé. Je vois com- « bien vous êtes charmants, doux et honnêtes. Je veux vous « servir, et vous payer de l'honneur que vous me faites. Hâtez- « vous de vous enfuir; mon maître est aux aguets et fait bonne « garde; il court les fourrés avec ses chiens de chasse. Quand « il s'y met, il n'a pas son égal parmi les chasseurs; c'est un « grand tueur de perdrix. Prenez vos mesures pour lui échapper « au plus vite. Quand il entre en campagne, les monts et les « vallées en tremblent. Il a des chiens vigoureux, pleins de « courage, des levriers de Lombardie qui volent comme des « faucons et des aigles. Lions, loups, bêtes de tout genre, ils « les atteignent et les mettent en pièces. »

« Le mulet parlait ainsi pour les effrayer et pour échapper à leurs mauvais desseins. Mais ils ne se trompèrent pas sur les intentions du mulet, et le renard reprit aussitôt avec colère: « Ta science ne va pas loin : Tu es un paysan malotru; tais- « toi. Ne crains rien pour nous. Nous sommes passés maîtres; « nous ne redoutons rien de ces balourds. Moi, je suis astro- « nome, je suis devin, je suis élève de Lion le sage; je suis « maître d'éloquence; je sais la loi par cœur. Tu te moques de « nous; tu le fais sans détour. Nous voulons t'avoir avec nous « pour nous conseiller. En vérité, te convient-il de t'instruire? « Tu ne sais rien, cela se voit, tu n'as pas de science, tu ne « sais pas écrire[1]. Il te faut des ménagements. Je te le dis au-

[1] Τὸ πῶς δὲν ἔχεις φρόνεσιν, οὐδὲ κατέχεις γράμμα.

« jourd'hui : profite de l'occasion. Ne mens jamais, respecte « toujours la vérité afin d'être estimé et d'obtenir tous les plus « beaux titres. Heureux mulet! Bénis le sort qui t'a jeté sur « notre chemin[1]. Te voilà admis avec nous, tu vas partager les « délices de notre vie, et n'avoir plus que du repos. Je veux que « tu entres dans nos conseils; s'il nous arrive de nous tromper, « tu nous redresseras. Tu t'instruiras en effet; tu deviendras « mon disciple; nous passerons la mer ensemble; nous irons « en Orient pour trouver quelque bonne affaire. Nous y ga- « gnerons de l'argent; nous l'emporterons, puis nous le par- « tagerons ensemble. »

« Après tous ces beaux discours, le mulet suit le loup et le renard, mais bien à contre-cœur. Avisé comme il est, il prévoit une mort prochaine. Il se dit en lui-même : « Heure fu- « neste pour moi quand ils m'ont rencontré! »

« Tous les trois ils se dirigent vers la mer; ils cherchent une barque; ils la trouvent, s'y jettent et tendent leurs voiles pour aller au Levant. Déjà ils voguent en pleine mer. Tous les trois ils se tiennent à la poupe et vont tirer au sort qui sera pilote et qui sera patron[2]. Le loup est patron, et le sort désigne le mulet pour être pilote. Le renard se tient près du loup pour surveiller la manœuvre et lui dit : « Réjouis-toi; mes prières

[1] Θωροῦμε, ἀλορίζοικε, καλὴν τὴν τύχην ἔχεις,
Καὶ μετ' ἡμᾶς εὑρέθηκες κάμε νὰ τὸ κατεχῆς·
Νὰ περπατήσῃς μετὰ μᾶς, νὰ ναπαυθῆς, καὶ ζήζῃς,
Τὴν συντροφίαν μας τὴν καλὴν τότε νὰ γνορίζῃς.

[2] Μίαν βάρκαν ἐγυρέψασι, πάραυτας τὴν εὑρῆκαν
Μέσα ταύτην ἐμπήκασιν, ὄχι γία νὰ ψαρέψουν,
Μιὰ πέρα στὴν ἀνατολὴν διὰ νὰ τὸ ταξιδέψουν.
Εὐθὺς ἔκαμαν ἄρμενα, σΊὸ πέλαγος εὐγῆκαν,
Καὶ μαζοχτῆσαν καὶ οἱ τρεῖς σΊὴν πρύμνην ἀνεϐῆκαν.
Καὶ κεῖ βουλτὰ ἐκάμασι, νὰ ῥίζουσι μπαλότα
Διὰ νὰ κάμουν ναύκληρον, νὰ ποιήσουν καὶ ποδότα.

« ont eu leur effet, et te voilà patron [1]. » Il dit aussi au mulet : « Prends garde de te tromper. Conduis-nous au port. Que « nous n'ayons rien à craindre. Vois-tu bien ta route? Regarde « à ta boussole [2]. » Le mulet se met au timon, et il dirige la barque. Mais bientôt le renard : « Tu ne sais pas où tu nous « conduis. Nous voulions aller à notre tanière; la proue devait « porter juste sur la tramontane. Tu t'es trompé, tu marches « vers le Ponant. Les flots nous ont emportés hors de notre « route à plus de quinze milles [3]. Que Dieu vienne à notre « aide! Nous allons aborder en des lieux où il n'y a rien à manger « et rien à boire. »

« Ils ont bon vent, la mer est belle, ils voguent avec joie. Le méchant renard médite une ruse dans son cœur et se met à pleurer : « Vous aviez bien raison, ô mes amis! il faut que « cela arrive. Dans mon sommeil, j'ai vu le sort qui nous me- « nace. Avant de nous embarquer, nous aurions pu voir des « éclairs à l'orient, entendre le tonnerre à l'occident. Voilà « maintenant que le ciel s'obscurcit, qu'une tempête éclate. « Avant que la mer nous engloutisse, faisons ce qu'il faut : « confessons nos fautes. Mulet, qu'en penses-tu? Comment « t'agrée notre dessein? — L'heure où je vous ai rencontrés « et suivis, reprend le mulet, fut pour moi une heure fatale. »

[1] Ἡ προσευχὴ τῆς Μάννας μου, τῆς καλογρᾶς ἐκείνης,
Ἐκείνη μᾶς βοήθησε, καὶ ναύκληρος ἐγίνης.

[2] Βλέπε καλὰ τὴν σΊράτα σου, θώριε τὸν μπουσουλόσου.

En 1302, Gioia d'Amalfi donna à la boussole déjà connue, mais encore peu employée, une forme plus commode, et propagea l'usage de ce précieux instrument.

[3] Γιατὶ θωρῶ, καὶ δὴν γροικᾶς, τὴν σΊράταν ὅπου κάμνεις,
Ἡμᾶς ἦν τὸ ταξίδεμας, νὰ πᾶμεν εἰς τὴν τάνα,
Καὶ θέλει νᾶν ἡ πρώρη μας μέσαν σΊὴν τραμουντάνα,
Καὶ σὺ τὴν σΊράταν ἔσφαλες καὶ πῆγες πὲρ πονέντε,
Καὶ γηρέμνισάν μας τὰ νερὰ, ὡς μήλια δεκαπέντε.

Il est décidé qu'ils feront leur confession. Le loup commence : « Toutes les brebis, toutes les chèvres, tous les cerfs, « tous les veaux, tous les bœufs, tous les porcs que je rencontre, « je les étrangle et les dévore. S'il me reste quelque morceau « de mes victimes, je le garde pour le lendemain et le cache « pour le retrouver; je n'en donne rien à personne, pas même « une bouchée. Puis je vais sur la montagne où est mon trou « noir; je m'y enfonce, et j'y reste du matin au soir. Je me « fais moine, je noircis mes vêtements, je me promène comme « un abbé, je rôde comme un évêque[1]. Je ne sais faire que « le mal. Je n'ai jamais eu de médecin pour me guérir de « mes fautes, ni de directeur spirituel pour entendre ma con- « fession. »

A ces aveux, le renard est tout ému. Il félicite son camarade et le console; il prie pour lui, il le bénit et l'absout. Puis il se met lui-même à confesser ses fautes : « Cher maître, « j'entre dans les villages à l'heure où tout le monde s'assied « pour le repas du soir. Canards, poules, oies, tout ce qui s'y « rencontre est à moi. J'étrangle mes victimes pour les empê- « cher de crier. J'en emporte cinq ou six à ma gueule, les unes « vivantes, les autres déjà étouffées; je les traîne sous les « arbres, je les cache dans les fourrés. Si les chiens m'enten- « dent, je tire mes grègues et je fuis; je les défie à la course. « C'est ma nature de voler : il faut que je vole pour vivre. « Ainsi mes parents m'ont instruit, et je fais honneur à leurs « leçons. Ils ont béni le Ciel d'avoir un enfant tel que moi. « Garde-toi, m'ont dit ces parents vénérés, garde-toi des de- « meures des grands; ils ont des chiens vigoureux capables de « te mettre en pièces. Aussi je ne m'adresse qu'aux pauvres « veuves. Écoutez cette histoire : Une veuve avait sa chaumière

[1] Καὶ πάγω σὰν ἡγούμενος, σὰν πίσκοπος γυρίζω.

« près de ma caverne ; pour tout bien, elle possédait une poule « grasse qu'elle appelait Κωϐάκα. Je pris mon temps, j'épiai « les habitudes de la vieille, et j'inventai cette ruse pour m'em- « parer de la poule : La vieille avait aussi un chat; il portait « poil roux et longue queue. Perditzé (c'était le nom qu'elle lui « donnait) me ressemblait; c'était à s'y méprendre. La bonne « femme aimait sa poule et son chat comme deux enfants. Un « soir que le chat n'y était pas, j'entre et me glisse à sa place. « Je m'établis près de la vieille ; elle me regarde et me prend « pour Perditzé. Je faisais le petit; j'avais peur qu'elle ne me « reconnût, qu'elle ne me prît et qu'elle ne m'étranglât. Je « priai mon père et ma mère, et tous les deux ils vinrent à « mon secours. Je m'approche tout près de la table; j'étends « la patte. « Arrête, crie la vieille, ne joue pas. » Je saisis Κω- « ϐάκα ; elle essaye de s'envoler : « Arrière, Perditzé, arrière ! » « dit la vieille. Je m'élance de toutes mes forces. je m'esquive, « j'arrive enfin sur la montagne. Là je m'arrête un peu pour « respirer. J'entendais toujours les malédictions de la vieille. « Quel chagrin pour elle! Elle ne se coucha pas, elle ne fit « que pleurer; ses cris m'ont touché; je renonce à mes brigan- « dages. Je déplore toutes les fautes que j'ai commises; je ne « veux plus être l'esclave de mes instincts pervers. Je veux « sauver mon âme. J'achète un froc noir; je prends le chape- « let et la croix, et, sous le manteau, je veux avoir la gravité « d'un abbé [1]. »

Le loup pleure d'attendrissement. Il ouvre ses bras au renard; il presse son compagnon sur sa poitrine : « En vérité, je « te le dis, tu es béni; tous tes péchés te sont remis. Ô mon

[1] Ἐνδύνομαι τὰ ῥάσα μου, κουρέϐομ' ἀπατή μου,
Βασ7ῶ σ7αυρὸν καὶ πατερμὰ, Φορῶ καὶ τὸ μαντίμου,
Καὶ δείχνω μεγαλοσχήμη, καὶ μιάζω σὰν γουμένη,
Κεὶς τὴν καρδία μου πονηριὰ, ποσῶς δὲν ἀπομένει.

« maître, tu es une lampe qui ne s'éteint pas. Tu as imité la « Prostituée (τὴν Πόρνην) et Manassé[1]; tu as avoué tes fautes. » Et tous les deux ils se tiennent longtemps serrés, puis ils se remettent leurs péchés l'un à l'autre.

S'adressant ensuite au mulet : « Allons, mon ami, confesse « tes fautes, n'en oublie point; dis-les toutes, sans en omettre « aucune. » Le loup vient s'asseoir près de lui; il apporte le livre de la loi (Νομοκάνονα); il le place devant eux : « Dis, cher « enfant, prends garde de laisser rien échapper. » Le renard apporte aussi plume et papier, pour prendre note par écrit des fautes du mulet. Celui-ci se décide enfin à parler : « Mon « maître, leur dit-il, m'avait réveillé au milieu de la nuit, « pour me bâter et me faire travailler. Il m'avait chargé de « légumes, de persil, d'endives, de raves, de laitues, de na- « vets et d'oignons. J'avais faim, je tournai la tête et j'attra- « pai une laitue. Hélas! je devais être toujours malheureux. « Mon maître épiait mes mouvements; il me vit et me char- « gea de coups de verge. Ainsi à la fatigue du travail se joi- « gnit encore la douleur des coups de bâton. Soyez honorés, « ô mes maîtres! Pour moi mon sort est toujours funeste; « vous avez entendu mes fautes, pardonnez-moi mes man- « quements. »

Le renard secoue la tête, et, en grande colère, il dit au mulet : « Qu'est-ce que ce bavardage? Tu *louches*, tu ne dis « pas toute la vérité[2]. Songes-y, nous n'aimons pas les contes « vains des menteurs. » Le mulet se lamente : « Ô mes maîtres! « pourquoi cette colère contre moi? Je vous ai pourtant dit

[1] Sans doute Madeleine la Pécheresse. — Manassès, 499 à 640 av. J. C. roi de Juda, se couvre d'impiétés et de crimes; emmené captif en Assyrie par Assarhaddon, jeté dans une prison obscure, il rentre en lui-même, a horreur de sa vie passée, confesse ses crimes, obtient son pardon, et est rétabli sur son trône.

[2] *Τί τζαμπουνίζεις, γάδαρε, καὶ τί στραβοκωλίζεις;*

« tous mes péchés [1]; je n'ai mangé qu'une laitue ; je ne vous ai « pas caché ma faute. »

« Ouvre, dit le loup, ouvre le livre de la loi; vois le texte « et lis-le. » Le renard ouvre le livre avec beaucoup de respect, et, chargeant d'insultes le malheureux mulet [2] : « Tu as mangé « cette laitue sans vinaigre! Comment dans notre voyage n'a- « vons-nous pas péri? Impie, voilà la loi; tu ne vivras pas plus « longtemps. Au chapitre septième, je trouve écrit que ta main « doit être coupée et ton œil arraché; au douzième, je lis en- « core que nous devons te pendre, mon camarade et moi. » Ainsi ils ont décidé de le mettre à mort. Mais le mulet prend le loup à l'écart : « Maître, écoute ma raison : puisque vous « m'avez condamné et que la mort approche pour moi, je ne « veux pas te cacher un *caractère* que je possède. Vivant, j'ai « tenu la chose secrète; mais, puisque je vais mourir, je ne veux « pas laisser le *talent* enfoui [3]. Du reste, regarde toi-même, à « mon pied de derrière, le talisman que mes parents m'ont dit y « être. Qui l'a pu voir n'a plus rien à craindre de ses ennemis; « ils prennent la fuite devant lui. Cet animal heureux entend, « voit à plus de quarante mesures. En un clin d'œil, il sait les « ordres qu'on a donnés et les plans qu'on a arrêtés contre lui. »

Le loup croit à ces paroles. Il court près du renard et lui communique ce qu'il vient d'apprendre. « Tâche de voir le « *caractère*, dit le renard; nous avons beaucoup d'ennemis qui « nous veulent du mal, c'est un moyen de nous en débarras- « ser. » Le loup revient auprès du mulet, qui rit en lui-même : « Montre-moi le *caractère;* indique-moi à quel pied il se

[1] Καὶ πούρη τόσα κρίματα δὲν ἔχω καμωμένα.

[2] Ἀφορισμένε γάδαρε, καὶ τριοκαταραμένε,
Αἱρετικὲ, καὶ πίβουλε, σκύλε μαγαρισμένε,
Νὰ φᾶς τὸ μαρουλλόφυλλον ἐκεῖνο χώρις ξίδι;

[3] Δὲν θέλω νὰ ταφήσω γὰρ τὸ τάλαντον χωσμένον.

« trouve. » Le mulet lui répond : « Maître, parle, et je suis à « tes ordres. Avant que le jour finisse, je te le ferai voir. Je « veux que tu me bénisses et que tu reconnaisses que tu me « dois la vie. — Je te bénirai, mulet, et je serai partout ton « serviteur. » Mais le loup avait l'intention, une fois le *caractère* vu, de lui attacher une pierre au cou, de le jeter tout vivant dans la mer, de l'y étouffer, de l'emporter sur le rivage, de le dépecer et d'en faire bombance avec le renard.

Voilà ce qu'ils se disaient l'un à l'autre. Mais le mulet pensait à leur échapper; il invite le loup à venir; il lui recommande de se placer seul, à genoux, au bout de la barque, d'y rester trois heures en prières sans bouger. Le loup obéit; il dit force patenôtres. Le renard avance doucement, il se place tout près, afin de voir le *caractère* au moment même où le loup l'apercevra. Alors, tout à coup, le mulet détache au loup ruades sur ruades; il le frappe à coups redoublés, et il le jette à la mer, où il veut qu'il se noie.

Ce que voyant, le renard est transi de crainte. Maître mulet brait, donne, à gauche, à droite, de violents coups de pied; il bondit, il agite la queue, il se vautre dans la barque, et, pour lui échapper, le renard ne voit d'autre moyen que de se jeter à la mer. Le flot bientôt le rapproche du loup; tous deux gagnent le bord, s'y reposent un peu et se représentent la fureur du mulet. Le renard confesse la peur qu'il en a eue. « Je « crois, dit-il, que son ventre est un arsenal; en guerre, il au« rait la victoire; il a des bombardes de bronze, des fusils char« gés, des balles en grand nombre [1]. » Le loup est inconsolable. « Tu vois, dit-il à son compagnon, je n'ai plus de dents, j'ai « perdu un œil, et l'autre est bien malade. En ruant, il m'a « donné un coup au milieu du front; je n'y ai vu que des

[1] *Λουμπάρδαις νάχη μπρουντζίναις, τουφεκια γεμισμένα,*
Νάχη καὶ βόλια ἀρίθμητα, δυσακία κρεμασμένα.

« éclairs, j'en ai perdu la raison. J'ai confiance en toi ; j'espère « que tu me guériras. Tu te vantais d'être sorcier, disciple de « Lion le sage ; mais tu ne me disais pas que tu n'es qu'un mi-« sérable, un ivrogne[1] ; tu m'as trompé. Le mulet s'est moqué « de moi ; je ne lui savais pas tant d'adresse et de ruse : il s'est « moqué de nous deux à la fois. » Le renard lui répond : « L'es-« prit est répandu dans le monde entier ; le mulet a beau « être méprisé, il a son esprit qui lui est propre ; il a compris « notre injustice et notre fourberie, il a su s'en préserver, sans « connaître ni sciences ni lettres ; il est devenu docteur pour « échapper à nos mains. Il ne s'est pas contenté d'éviter notre « piége, il nous a battus, il nous a fait passer pour des sots, « il nous a joués, il nous a couverts de honte. Salut, mulet, « salut ! tu nous as échappé, tu n'es plus maître mulet ; il faut « partout chanter tes louanges. Nous t'appellerons désormais « *Nico* ; tu as gagné ce titre en déjouant nos projets ; tu as sauvé « ta vie de nos mains. »

L'aventure que nous venons d'analyser ne se trouve nulle part dans les récits faits sur Renart. De l'aveu de Jacob Grimm lui-même, les Allemands n'ont pas été plus heureux que nous. Le temps a détruit l'original de cette petite histoire ; il serait difficile toutefois de ne pas y reconnaître une page détachée du *Grant Roman de Renart*. On ne saurait manquer d'observer aussi que ce poëme grec contient deux fables de notre La Fontaine : *Les animaux malades de la peste* d'abord, et celle où le loup, victime de sa gourmandise, se laisse prendre par l'artifice du cheval et reçoit une ruade

Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules et les dents[2].

[1] Il y a aussi dans le texte πούτανα.

[2] Fable VIII, l. V ; voir aussi la fable XVII du livre XII.

Strapparola, dans ses *Facétieuses nuits*[1], Guillaume Guéroult[2], dans son premier livre des *Emblèmes*, Guillaume Haudent[3], dans ses *Trois cent soixante-six apologues d'Ésope*, ont raconté la première de ces deux fables. C'était, on le voit, un sujet bien populaire en France, et même en Italie. Mieux instruits aujourd'hui qu'autrefois, nous nous garderons bien d'en attribuer à Strapparola l'invention originale. Nous savons quels titres nous pouvons faire valoir sur les apologues que l'Italie nous a renvoyés plus tard dans ses meilleurs écrits.

Quoi qu'il en soit, le choix des personnages du poëme grec, leur caractère, leurs discours et leurs ruses, ne nous laissent pas douter un instant que l'auteur n'ait eu connaissance du Roman de Renart, et qu'il ne se soit proposé d'en imiter l'esprit et la gaieté. Il serait impossible de retrouver ailleurs, et d'une manière aussi sensible, le grand trait qui caractérise la composition française de ce poëme, c'est-à-dire l'identification des animaux avec les hommes. L'anonyme grec n'a-t-il pas confondu autant que possible ses héros avec les humains? C'est entre eux un perpétuel échange d'usages, d'idées et d'expressions. Comme dans l'œuvre originale de nos trouvères, ces rapprochements sont si hardis, qu'ils vont jusqu'au blasphème, jusqu'à l'impiété.

Le renard, qui se dit médecin, philosophe, devin, offre au mulet de partager avec lui les trésors de sa propre instruction. Il veut le débarrasser de ses manières rustiques et le débarbouiller de son ignorance. Il fait parade de sa dévotion; il invoque l'âme de sa mère, il la prie; elle répond à ses prières par l'accomplissement de ses vœux. Le renard, le loup et le mulet savent tous les trois se servir de la boussole, diriger

[1] T. I, l. VI, nuit XIIIe.
[2] Lyon, 1553.
[3] L. II, fable IX.

le timon d'une barque et distinguer, en navigateurs consommés, la *tramontane* et le *ponant*.

Le respect des choses saintes n'arrête pas le poëte grec. Toutes les cérémonies de la confession sont observées et parodiées par le renard et le loup, en gens qui connaissent bien le rituel. Ils se mettent à genoux; ils pleurent leurs fautes, ils se les pardonnent. Ainsi, dans le roman français, *Renart* se confesse à *Hubert l'Escouffle*, et essaye, aussitôt après la bénédiction, de croquer le pauvre confesseur. Ils se repentent de leurs méfaits, et, pour vivre désormais en petits saints, ils sont décidés à entrer en religion. Ils vont prendre le froc, ceindre la corde du caloyer, porter à leur ceinture le chapelet et la croix. *Renart*, dans le poëme français, ne promet-il pas au lion d'expier ses fautes en partant pour la croisade? Pour mieux assurer la perte du mulet, ils apportent devant lui le livre de la loi; ils le feuillettent, ils consultent les chapitres, ils citent les endroits précis. Peut-on souhaiter ressemblance plus complète avec les héros de notre roman français?

Les acteurs ont conservé, du reste, le caractère que la tradition leur a toujours donné. Le renard est prompt à concevoir le mal, ingénieux à inventer une ruse, prudent et dissimulé dans l'exécution. Avec quelle apparence de bonhomie n'aborde-t-il pas le mulet qu'il veut tromper! La séduction est sur ses lèvres; son maintien inspire la confiance; son langage est adroit et sait trouver le chemin du cœur, en s'adressant avec art à tous les sentiments qui règnent dans une âme. Il attaque tour à tour le mulet par le plaisir, par l'ambition. Si le mulet résiste à l'idéal de bonheur dont il essaye de l'éblouir en parlant d'ombrages fleuris, d'herbe tendre, de grottes fraîches, il lui fait entrevoir des trésors, des honneurs, des dignités. Son hypocrisie égale son adresse; il a toujours les yeux levés au ciel; il en reçoit des inspirations directes. Ses

prières ne restent jamais vaines, et le secours d'en haut ne manque jamais d'y répondre : il sait, au besoin, pleurer pour donner plus d'autorité à ses mensonges.

Il ne s'aventure pas, s'il redoute quelque piége. C'est au loup qu'il laisse faire la besogne dangereuse. Il tâchera bien de voir, en même temps que son compère, le précieux talisman du mulet; mais il s'arrange de manière à ne courir aucun risque. Enfin il sait s'accommoder aux diverses conditions que lui fait la fortune. Philosophe prêt à tout, il ne s'indigne point trop que le mulet ait échappé à ses dents, en opposant la ruse à la ruse. Tout maltraité qu'il a été, il ne songe pas à se répandre en invectives contre son ennemi. Le succès est pour lui une pierre de touche. Loin d'insulter le vainqueur, il chante ses louanges et lui décerne un nom glorieux : c'est se tirer d'affaire en homme d'esprit.

D'une nature plus brutale, le loup a bien besoin d'un compagnon comme le renard. Il suivrait ses instincts de voracité et de gourmandise sans essayer de les voiler par une ruse et d'en assurer la satisfaction par un stratagème. Dans toute cette aventure, il ne fait qu'obéir au renard, exécuter ses plans et conformer sa conduite à la sienne. Plus crédule que le renard, il n'hésite pas à croire à la vertu du prétendu talisman que le mulet possède. En s'adressant à lui plutôt qu'au renard, le mulet fait preuve de bon sens; assommé, moulu, brisé, ensanglanté, il n'en prend pas son parti aussi facilement que son rusé compagnon; sa surprise est extrême autant que sa douleur : être vaincu par un mulet, cela dépasse son intelligence; il reste tout stupéfait qu'un mulet ait eu tant d'esprit.

En effet, le mulet s'est montré fort avisé. Du premier coup d'œil il a deviné les intentions de ses deux ennemis; et, quand il voit qu'il ne peut leur échapper, il imagine aussitôt un plan de conduite qu'il suit avec résolution.

Il se laisse emmener sans résistance. Le voilà au timon; il gouverne le mieux qu'il peut; mais ce n'est pas là ce qu'il faut à ses ennemis. Ils cherchent un prétexte pour couvrir leurs véritables projets : ils proposent que chacun d'eux se confesse. Il est impossible ici de ne pas songer au récit inimitable de La Fontaine. Celui du poëte grec n'y ressemble guère. L'âne du fabuliste français est la plus expressive figure de la candeur, de la naïveté, de la simplicité; il ne fait pas attention qu'on épilogue sur chacun des mots qu'il dit pour y trouver un crime. Dans la sincérité de sa conscience peu éclairée, il dit tout ce qu'il faut pour se perdre lui-même. Que d'imprudentes révélations dans son récit! Que de circonstances qui vont tourner contre lui et assurer sa perte! Le maladroit! il va jusqu'à mêler le diable à son affaire.

Le mulet du poëme grec est moins naïf; il connaît les sentiments de ses ennemis à son égard; il arrange donc son récit de manière à s'excuser. En bonne justice, le loup et le renard n'y trouveraient rien à redire. La ruse que le mulet invente, la force et la hardiesse qu'il met à l'exécuter, la violence de son attaque, son impétuosité qui consterne ses ennemis : tout cela lui fait un triomphe éclatant. Jamais mulet ne sortit plus glorieux d'un aussi mauvais pas.

Si, suivant Strapparola, une vérité se cache sous ce *masque allégoric; car par le loup s'entendent les grands, qui, se pardonnant l'un l'autre, tourmentent l'asne, qui est le pauvre peuple, lequel porte le faix de leur méchanceté*, il faut avouer que l'*asne* ou le peuple a quelquefois des jours de colère et de vengeance.

A défaut d'autres preuves, nous ne craindrions pas de signaler ce dénoûment imprévu comme la trace d'une imitation gauloise dans ce poëme grec. Les trouvères ont eu quelquefois la hardiesse de réclamer en faveu du peuple, et la générosité de le relever du triste état où d'autres chanteurs aristocratiques

le plongeaient. Ils ont compris que la justice devait avoir quelques heures de règne dans le monde, pour compenser les échecs qu'elle y reçoit journellement. Dans une sorte de prévision des révolutions futures, ils ont voulu que le vilain entrevît parfois dans leurs poëmes les reflets de cette aurore éloignée. Tel est, par exemple, le *dit* mémorable du *vilain qui conquist paradis par plait*. Repoussé par saint Pierre des portes de ce beau séjour, le vilain en appelle à Dieu, et triomphe pleinement devant ce tribunal d'équité.

Il nous sera bien permis de voir une idée semblable dans la manière dont finit ce petit poëme grec; il ne peut se sauver que par là de la banalité d'un apologue si connu. Dans le triomphe du mulet sur le loup et le renard, il y a comme la reconnaissance anticipée d'une justice universelle à laquelle le mulet finira par avoir sa part.

Signalons en finissant, comme indices de l'imitation de notre roman français de Renart, les faibles essais de paysage qu'on remarque au début du poëme grec, et qui rappellent le cadre champêtre où nos trouvères placent presque toujours leurs personnages; le nom de Κωδέκα, donné à la poule de la vieille femme, qui reproduit, comme le fait remarquer Jacob Grimm, celui de *Copée*, que porte également la poule dans notre Roman de Renart.

Strapparola, avons-nous dit, a fait entrer dans ses *Nuits facétieuses* la fable qui correspond à la première partie du poëme grec qui nous occupe. A défaut d'invention, ce n'est ni l'esprit ni le bon comique qui manquent à ce récit : « Le « loup, le renard et l'âne vont à Rome pour confesser leurs « fautes et en obtenir le pardon. Fatigué du voyage, le loup de- « mande qu'on s'arrête en chemin et que chacun fasse l'aveu de « ses fautes, pour s'absoudre ensuite fraternellement. Le loup, « dans sa confession, est aussi brutal qu'il peut l'être; mais il

« sait donner à sa voracité un air de tendresse et presque de « bonté : il a mangé une truie parce qu'elle était mauvaise mère, « et les douze petits ensuite, parce qu'ils n'avaient plus qui *leur* « *baillast à teter*. « J'ai commis ces choses, mais à bonne inten- « tion. Toutefoys, où j'auray offensé, j'en demande pardon et « absolution. » Et disoit ceste bonne beste tout ceci en pleu- « rant, faisant la meilleure mine du monde. — Adonc le re- « nard : Frère, ton péché n'est pas grand, pource que tu as eu « commisération des pupilles ; pour ta pénitence, t'ordonne et « t'enjoins que tu n'assailles jamais que par derrière tous ani- « maux cornus, si tu ne veux être blessé de la corne. »

Le renard se prosterne à son tour devant le loup ; il n'a pas de moins bonnes raisons pour justifier ses crimes. Un coq, jour et nuit, rompait la tête aux plus sains, « à raison de quoi, « ne pouvant plus supporter son audacieuse gloire. . . je luy « mis la main sur le collet, l'estranglay à belles dents et le dé- « voray. » Les poules y passèrent, « pource qu'elles insultaient « le renard. — Tu as bien fait, dit le loup, de punir et l'or- « gueil du coq et l'injurieuse insolence des poules. »

Se tournant vers l'âne : « Et toy, frère, qu'attens-tu, que ne « viens à confesse ? qu'as-tu fait ? — Répond le pauvre âne : « Que voulez-vous donc que je vous confesse ? Vous savez les « longs tourments que sans cesse et à toute heure je suis con- « traint d'endurer, portant incessamment bleds, farines, bois, « fumier, bref tout ce qu'on peut dire, avec un nombre infini « de lourds, pesants et meurtriers coups de bâton. Toutefois, « puisqu'il faut confesser la vérité, je pense avoir offensé en « une seule chose, c'est qu'en me jouant dernièrement je fis « sortir trois ou quatre brins de paille des souliers au serviteur « qui m'avait en sa charge, lesquels j'ay mangés, et croy qu'à « cette occasion il a enduré quelque froid aux pieds ; j'ay failly « en cela, je le confesse, je m'en repens, vous suppliant hum-

« blement avoir pitié et miséricorde de moy, et m'ordonner « pénitence digne de mon forfait. — O larron! dirent les autres, « qu'as-tu fait? Malheur sur toy à jamais! Tu es damné; car, « par ta confession même, tu es seul cause que ce pauvre ser- « viteur a enduré beaucoup de mal et de froidure aux pieds, « dont peut-être il est mort; qui fait que, ton âme étant dam- « née, ton corps ne peut estre sauvé. Ce disant, se ruèrent im- « pétueusement sur luy, et, le prenant à belles dents, le dé- « vorèrent [1]. »

Guillaume Guéroult nous offre une autre manière de conter cet apologue. Il introduit moins naturellement ses personnages sur la scène, et il amène sans nécessité la confession des fautes de chacun d'eux. Préoccupé surtout du sens moral de sa fable, il ne s'arrête pas aux menus détails, comme les poëtes du Roman de Renart, ou même comme l'auteur anonyme de notre poëme grec. Le *lyon* pardonne au loup toutes ses fautes, et trouve des excuses pour absoudre ce grand coupable. Il a hâte de venir à l'âne.

« . . . . Ceci n'est pas grand cas;
Ta coutume est d'ainsi faire, n'est pas?
Outre, à cela t'a contraint la famine. »
Puis dit à l'âne : « Or, compte-nous ta vie,
Et garde bien d'en obmettre un seul point;
Car, si tu faux, je ne te faudray point,
Tant de punir les menteurs j'ay envie. »
L'asne, craygnant de recevoir nuisance,
Respond ainsi : « Mauvais sont mes forfaits,
Mais non si grands que ceux-là qu'avez faitz;
Et toutesfois j'en reçoy desplaisance.
Quelque temps feust que j'estoye en servage

[1] Nous nous sommes servi de la traduction de Pierre Delarivey, 1601, XIII° nuit, fable 1.

Sous un marchant qui bien se nourrissoit,
Et au rebours pourement me pensoit,
Combien qu'il eust de moy grand advantage!
Le jour advint d'une certaine foyre,
Où (bien monté sur mon dos) il alla;
Mais arrivé, jeun il me laisse là,
Et s'en va droit à la taverne boire.
Marry j'en fus (car celuy qui travaille,
Par juste droit, doit avoir à manger).
Or, je trouvay, pour le compte abréger,
Ses deux souliers remplis de bonne paille.
Je la mangeay sans le sçu de mon maistre,
Et ce faisant j'offençay grandement,
Dont je requiers pardon très-humblement,
N'espérant plus telle faute commettre. »
— « Ô quel forfait! ô la fausse pratique!
(Ce dist le loup et fin et malicieux)
Au monde n'est rien plus pernicieux
Que le brigand ou larron domestique.
Comment! la paille aux souliers demeurée
De son seigneur manger à belles dents!
Et si le pied eust été là dedans,
Sa tendre chair eust été dévorée!
Pour abréger (dist le lyon à l'heure),
C'est un larron, on le voit par effect;
Pour ce il me semble, et j'ordonne de fait,
Suyvant nos lois anciennes, qu'il meure. »

Telles sont les transformations différentes subies par cet apologue. Il n'est pas difficile, après avoir lu ces différents morceaux, de leur reconnaître à tous une commune origine. Aucun cependant ne se rapproche plus du ton et de la couleur générale du Roman de Renart que le poëme écrit en grec et en vers politiques[1]. Si bien que Jacob Grimm croyait y re-

[1] Papadopoulo-Vréto signale ce poëme en ces termes (118) : Γαδάρου, Λύκου, καὶ Ἀλωποῦς διήγησις ὡραιοτάτη. Νεωστὶ μετατυπωθεῖσα, καὶ μετὰ πλείστης ἐπιμε-

trouver une aventure perdue, et combler ainsi une lacune qu'il signale et regrette dans le roman allemand de Renart.

λείας διορθωθεῖσα. Ἐνετίῃσιν, 1760. — Ἐν τῇ τυπογραφίᾳ Ἀντωνίου τοῦ Βόρτολι, in-8°. — Σημείωσις. Τὸ ποιημάτιον τοῦτο, πλῆρες σαρκασμοῦ καὶ εἰρωνιῶν κατά τινος σατυριζομένου ὑπὸ τοῦ ἀνωνύμου συγγραφέως σύγκειται, ἐξ 22 σελίδων. Ἡ στιχουργία εἶναι ἁπλουστάτη· ἀπὸ τὸ ὕφος δὲ καὶ ἀπὸ τὴν διάλεκτον εἰκάζω, ὅτι εἶναι ποιήμα Κερκυραίου τινός. Ἀγνόω τὴν χρονολογίαν τῆς Α' ἐκδόσεως. — Νεοελληνικὴ Φιλολογία.

CONCLUSION.

Nous croyons avoir parcouru presque tous les poëmes en grec moderne où se marque plus ou moins l'influence de l'imitation française. Les ouvrages que nous venons d'étudier forment, pour ainsi dire, une histoire littéraire qui succède obscurément à celle des derniers temps de l'empire de Constantinople. Tant que les Comnène et les Ducas restèrent sur le trône, les lettres continuèrent à illustrer ceux qui les cultivaient, et elles conservèrent elles-mêmes, jusqu'à un certain point, leur ancienne pureté. Des princesses occupées toute leur vie à faire des compilations littéraires, des princes qui se sont rendus célèbres par leur amour pour les beaux-arts, dont l'un d'entre eux, Constantin Ducas, disait qu'il aurait préféré la couronne de l'éloquence à la couronne de l'empire, devaient être jaloux d'entretenir autour d'eux le goût et le culte de la poésie. Aussi leur protection fit-elle éclore de nombreux poëmes : *Les Amours de Rhodante et de Dosiclès*, *L'Amitié bannie de la terre*, les *Allocutions élégiaques*, les *Plaintes contre la Providence*, des vers *Sur un Jardin*, *Sur la Sagesse*, sortirent de la plume maniérée de Théodore Prodrome; Tzetzès donna *Les Iliaques*, *Les Chiliades*, *Les Allégories homériques;* Constantin Manassès, *Les Amours d'Aristandre et de Callithée*, compositions alambiquées, où le bel esprit prodiguait tous ses jeux [1].

[1] Schœll, *Hist. de la littérat. grecq.* t. VI, p. 23.

Placée dans une situation difficile entre les dynasties musulmanes et les Francs croisés, la cour d'Alexis Comnène n'en conserva pas moins le goût des lettres. La fille de l'empereur, Anne, est célèbre parmi les écrivains. Son frère, Isaac Comnène, faisait ses délices de la lecture d'Homère. Les traditions de l'antiquité et l'amour de la belle littérature se conservaient donc chez les personnes distinguées par la naissance et par le rang. Il était loin d'en être ainsi dans le peuple.

La langue commune (*κοινή*) que la foule parlait s'éloignait chaque jour davantage de la pureté d'autrefois. Déjà, à l'époque de Julien, on signalait des mots étrangers introduits dans la vieille langue. Les écrivains les plus délicats étaient obligés de s'en servir, en s'excusant de les employer. Eusèbe, saint Athanase, saint Basile, les deux saints Grégoire, saint Chrysostome, subirent cette nécessité. On lit dans Synésius : « Souffrez un peu mes barbarismes; je voudrais, dans un langage conforme aux habitudes du peuple, montrer davantage « la méchanceté de quelques hommes [1]. »

Après Justinien, ce nouveau langage devient plus hardi et prend place au grand jour; il devient l'idiome habituel du peuple. Dans Olympiodore, le peuple, soulevé contre Jean le Tyran, crie tantôt *πίπτει*, et tantôt *στέκει*; or *στέκει* n'appartient pas au grec littéral. Au concile de Constantinople, le peuple veut forcer le patriarche à monter sur l'ambon : « *Ἔμβα, ποίησον, ἔμβα, ἀναθεμάτισον Σεβῆρον.* » *Ἔμβα* est pris pour *ἀνάβηθι*. A la fin du xe siècle, on voit des traces de la langue vulgaire chez les Siciliens, dans le diplôme de Roger, comte de Calabre et de Sicile. La pièce est cependant écrite en grec savant. On la saisit encore dans ce passage de la *Vie*

[1] *Ἀνέξη γάρ μου μικρὸν ὑποβαρβαρίσαντος, ἵνα διὰ τῆς συνηθεστέρας τῇ πολιτείᾳ φωνῆς τῶν ἐνίων ἐμφανικώτερον παραστήσαιμι.* (Voir, pour ces détails, Ducange, *Glossarium græcitatis*, préface, vol. I.)

d'Alexis Comnène, écrite par Anne, sa fille[1]. Elle raconte que l'empereur, alors grand domestique, redoutant les embûches de Nicéphore Botoniatès, sort de Constantinople. Le peuple chante sur son passage une chanson en grec vulgaire : « Ἐξ « *ἰδιώτιδος γλώσσης συγκείμενον.* — Τὸ *σάββατον τῆς* Τυρινῆς (le « carême) *χαίρης* Ἀλέξιε, *ἐνόησες τὸ, καὶ τὴν δευτέραν τὸ πρωῒ* « *εἶπα γεράκιν μου.* » Dans un autre endroit, décrivant une défaite sur les bords de la Distra, elle dit que les Byzantins chantaient : « Ἀπὸ *τὴν* Δίστραν *εἰς* Γολόην *κάλον ἄπληκτον*, Κόμ- « *νενε.* » (Ἄπληκτον est un terme nouveau.)

Les beaux esprits des académies impériales, les écrivains qui s'appliquaient à la pureté du style, ne réussissaient pas toujours à la conserver; ils étaient obligés de faire des concessions à l'usage. Constantin Porphyrogénète, dans la Vie de son aïeul[2], passant en revue tous les mots vulgaires dès lors employés, ajoute : « Καλὸν *γὰρ ἐπὶ τούτοις κοινολέκτειν.* » Il faut, en effet, que l'écrivain emprunte aux sciences, aux métiers, les différents mots que n'a pas la langue littéraire, et dont pourtant il a besoin. Les auteurs eux-mêmes de l'Histoire byzantine, Théophylactus de Simocatta, Nicéphore, patriarche de Constantinople, Jean Cinnamus, Nicétas Choniatès, Georges le Logothète, Nicéphore Grégoras, ne se préservent pas partout de cette langue vulgaire. On rencontre dans leurs écrits un grand nombre d'idiotismes et de mots inconnus aujourd'hui même chez les Grecs. Jean Cananos s'en excuse; il demande à ses lecteurs pardon de ses solécismes; il déclare qu'il n'a pas écrit pour les savants seuls, il veut être entendu des ignorants : « Δέομαι *τοὺς ἀναγινώσκον-* « *τας ταύτην τὴν ἱστορίαν, καὶ τῶν γραμμάτων τὴν πεῖραν ἔχον-* « *τας, μήτε τὸν κόρον τοῦ λόγου ἀκηδιάσωσι, μήτε τὸν σολοικο-*

[1] *Alexiade*, l. II.

[2] Basilic. ch. LIII.

« βάρβαρον καταγνώσονται φράσιν, ἐπεὶ κἀγὼ τῆς ἀπειρίας μου « γραμμάτων ὁμολογῶ τὴν ἀσθένειαν· ἀλλὰ οὐδὲ διὰ σόφους, ἢ λο- « γίους ἔγραψα ταῦτα ἀλλὰ διὰ ἰδιώτας, καὶ μόνον ὡς καὶ ἐγὼ « ἰδιώτης, ἵνα οἱ ἰδιῶται ἀπεριέργως καὶ ἀκαταγνώστως ἀναγινώ- « σκωσι ταύτην. »

Cependant cette langue continue ses progrès; bientôt elle n'a plus besoin d'excuse, les écrivains l'emploient sans honte. Ptochoprodromus[1], à peu près vers 1150, dédie à Manuel Comnène un ouvrage écrit en vers politiques et en grec vulgaire. C'en est fait, les droits et les titres de cette langue sont reconnus.

Elle s'étendit encore davantage, grâce à l'avilissement des lettres sous le gouvernement des empereurs latins qui occupèrent le trône de Constantinople de l'an 1204 à l'année 1261. Que pouvait devenir, en effet, l'élégance du langage au milieu de ces Allemands, qui fondaient comme un horrible fléau sur l'empire d'Orient? Les études devaient périr, ces barbares n'ayant d'autre souci que la guerre, d'autre talent que de manier la lance. Leur humeur violente, leur main toujours prête à tirer l'épée, leur appétit insatiable, leur avarice sans bornes, leur langage rude et grossier, montrent assez qu'ils n'ont jamais eu commerce avec les muses[2]. Et les Français eux-mêmes, en quelle estime pouvaient-ils tenir les savants, quand, dans Constantinople, pour se moquer des vaines occupations des lettrés, « ils se promenaient, la plume et l'écritoire pendus à la « ceinture[3]? Rien n'est capable d'arrêter leur fureur ou d'atten-

[1] Coraï, Ἄτακτα, t. I.

[2] Nicétas Choniatès, p. 796, édit. Bekker : *Φώνη ἀσύμφωνος Ἕλλησι, γνώμη φιλοχρήματος, ὀφθαλμὸς ἀπαιδαγώγητος, γαστὴρ ἀκόρεστος, ὀργίλος καὶ δριμεῖα ψυχή, καὶ χεὶρ διψῶσα τὸ ξίφος διὰ παντος. — Ἀλλ' οὐδέ τις τῶν χαρίτων ἢ τῶν Μουσῶν παρὰ τοῖς βαρβάροις τούτοις ἐπεξενίζετο.* (*Ibid.* 791.)

[3] *Id. ibid.* 786 : *Οἱ δὲ γραφέας δόνακας καὶ δοχεῖα μέλανος φέροντες, τόμοις τὴν*

« drir leur âme farouche. Sur eux les belles choses sont sans « effet; ils ne se plaisent qu'à répandre la mort[1]. Le pillage, « l'incendie, les profanations, les cruautés, font leurs plaisirs. « Les temples les plus riches, les chefs-d'œuvre les plus par- « faits de la sculpture sont par eux renversés, brisés, brûlés, « fondus. La désolation et la barbarie règnent dans l'empire. « Déjà la langue nationale est oubliée. Les muses quittent leur « ancien séjour, ou elles gardent le silence plutôt que de cé- « lébrer des exploits où les Grecs n'ont aucune part[2]. » Pour de véritables Grecs, il ne restait plus qu'à déplorer le sort de Constantinople. « Peut-être, dit Nicétas Choniatès, ô noble « patrie! y en a-t-il maintenant qui chantent tes malheurs et « gagnent leur vie à réciter tes tristes aventures[3] ! »

χεῖρα ἐδίδοσαν, ὡς γραμματέας ἡμᾶς τωθάζοντες. — Παρ' ἀγραμμάτοις βαρβάροις καὶ τέλεον ἀναλφαβήτοις.

[1] Οἱ τοῦ καλοῦ ἀνεράστοι, κηρεσιφόρητοι βάρβαροι. (Nicétas Choniatès, 741.)

[2] Τίς γὰρ ἀνάσχοιτ' ἂν ἐπὶ γῆς ἀλλοτριωθείσης ἤδη τοῦ λόγου, καὶ βαρβαρωθείσης τέλεον τὰ Μουσῶν ἐπιδείκνυσθαι; οὐκ ἂν ἀσαίμην τὸ βαρβάρων αὐτός· οὐδ' ἐσοίμην παραπέμπων τοῖς ἔπειτα πράξεις πολεμικὰς ἐν αἷς μὴ νικῶσιν Ἕλληνες. (*Ibid.* 747.)

[3] Voici comment Codricas, dans son livre intitulé Μελέτη τῆς κοινῆς Ἑλληνικῆς Διαλέκτου, publié à Paris, en 1818, apprécie l'influence des croisades sur la langue et la littérature grecques : Αἱ ὑπὸ τὸ κράτος ἄρα αὐτῶν τῶν βασιλέων ὑπαγόμεναι πόλεις καὶ χῶραι ἐνομίζοντο πρὸς τοὺς Σταυροφόρους ὡς κτήματα ἐχθρικὰ, ἐκτεθημένα νομίμως εἰς τὰς πολεμικάς των ἐφόδους καὶ λεηλασίας. Ὅλη λοιπὸν ἡ Ἑλλάς, αἱ Ἀθῆναι, αἱ Θῆβαι, ἡ Εὔριπος, ἡ Θεσσαλονίκη, καὶ αὐτή, ὡς εἴπομεν, ἡ Κωνσταντινούπολις, ἀπεκατεστήθησαν πολεμικὰ λάφυρα τῆς παρασπονδίας τῶν Σταυροφόρων. Τὰ Ἑλληνικὰ μαθήματα, ἐν μιᾷ τοιαύτῃ ἀπροσδοκήτῳ καταστροφῇ, ἐξ ἀνάγκης ἔπρεπε νὰ δοκιμάσουν τὰ θλιβερὰ ἀποτελέσματα τῆς γενικῆς ἀναστατώσεως καὶ νὰ πέσουν αὖθις εἰς τὸν ἔσχατον βαθμὸν τῆς βαρβαρικῆς ἐξουθενήσεως. Ἡ κοινὴ Ἑλληνικὴ Γλῶσσα ἀμοιβαίως ἔπρεπε νὰ αἰσθανθῇ τὴν ἠθικὴν ἐπίῤῥοιαν τῆς τοιαύτης πολιτικῆς μεταβολῆς, καὶ διὰ τῆς ἀμοιβαίας ἀνταλλαγῆς τῶν δημοτικῶν ἐκφράσεων, αὐτὴ μέν, οἰκειοποιουμένη τὰς βαρβαρικὰς λέξεις καὶ φράσεις τῶν ξένων ἐθνῶν, νὰ χάσῃ πολὺ τῆς φυσικῆς τῆς εὐγενείας καὶ χάριτος, ἐκ τοῦ ἐναντίου δὲ αἱ τῶν κρατούντων ἐθνικαὶ Διαλέκτοι, τὰς Ἑλληνικὰς δανειζόμεναι ἐκφράσεις, νὰ καλλιεργηθοῦν ἐξευγενιζόμεναι. (Μελέτη Α'. Μέρος Δ', p. 127.)

Les Paléologue, à leur retour, ne trouvèrent que des ruines. Nicéphore Grégoras fait le tableau du triste aspect que présentait la ville de Constantinople [1]. Partout des décombres, restes de l'incendie ; des édifices à demi détruits, que les Latins n'avaient pas pris soin de relever, tant ils paraissaient croire qu'ils ne resteraient pas longtemps maîtres de cette ville. L'empereur Michel VIII fit les efforts les plus louables pour ramener dans sa capitale les études qui en avaient fui. Il put bien fonder trois écoles pour la grammaire et les hautes sciences, assister lui-même aux exercices scolaires, distribuer des récompenses et mettre à la tête de ses institutions académiques le rhéteur Hélobule [2]; il ne put pas réparer les ruines de la langue ni arrêter les progrès de la décadence.

Encore si les croisés n'avaient fait que passer dans l'empire grec! Mais ils s'y établirent; ils en firent leur séjour. Vaincus par les agréments de ces contrées, ils décidèrent de s'y fixer à jamais, sans se soucier des reproches qu'ils attiraient sur eux. Ils oubliaient le but de leur expédition : ils étaient partis pour aller en Palestine; mais les délices de la Phénicie, de la Syrie, de la Morée, éteignaient en eux le feu divin qui les avait d'abord animés; ils pliaient sous le poids de leurs richesses; ils se laissaient, pour ainsi dire, enivrer par la victoire [3].

C'est à cette époque qu'il faut placer les premiers effets, sur les mœurs et sur les lettres, de l'influence occidentale, et sur-

[1] Nicéphore Grégoras, édit. Bekker, l. I, p. 88.

[2] Schœll, *loc. laud.*

[3] Nicéphore Grégoras, édit. Bekker, l. IV, p. 106 : Τὸν λοιπὸν τὴν οἴκησιν αὐτόθι πεποιηκότες, τοὺς γὰρ ἄνδρας νενικηκότες ἔρωτι τῶν τοῦ τόπου χαρίτων ἡττήθησαν· κἀκεῖ τὸν ἑξῆς αἰῶνα διαμένειν ἐγνώκεσαν, ἔλεγχος πάσης κατηγορίας αὐτοὶ ἑαυτοῖς καταστάντες ἔργον γὰρ αὐτοῖς καὶ σκοπὸς τῆς οἴκοθεν ἐκδημίας ὑπῆρχεν εἰς Παλαιστίνην εἰ δυνηθεῖεν ἐλθεῖν ... Ἀλλ' ὁ τῆς Φοινίκης καὶ Συρίας ἔρως τὸν Θεοῦ ἐκεῖνον ἀκλέως ἐξέκρουσεν ἔρωτα ὑπὸ πλούτου βαρυνθεῖσι, καὶ οἷον εἰπεῖν μεθυσθεῖσι κρίταις ἐντυχὼν παρ' ἐλπίδας.

tout de l'influence française. Les Français touchent, en effet, tous les points de l'empire à la fois : Chypre, Constantinople, Rhodes, occupée par les Latins vers 1214. Ils sont à Vostiza, à Patras, avec Hugues de Lille, seigneur de Charpigny ; à Chalandritza, avec Robert de la Trémouille ; à Veligossi, avec Mathieu de Mons. C'est un Français, Gautier de Rosières, qui, dans le pays d'Achova, fait bâtir le château de Matte-Griffon. Dès sa première occupation de Modon, Geoffroi de Villehardoin s'était fixé en Grèce avec l'idée de s'y établir à jamais. En 1246, Guillaume de Villehardoin, né en Morée, dans la ville de Calamatta, son domaine de famille, élevé au milieu d'une population grecque, parlait la langue grecque avec la même facilité que le français. Comme lui, les autres feudataires français, tout en conservant les usages, les mœurs, la langue de la mère patrie, avaient commencé à se fondre avec la nation conquise, en même temps que celle-ci adoptait, à son tour, les usages et même la langue des conquérants. On lit, au *Livre de la Conqueste*, p 139 : « Li princes Guillermes, « qui sages estoit, et parloit anques bien le grec, si li respon- « dit en telle manière : Ὁ πρίγκιπας ὡς φρόνεμος, Ῥωμαϊκὰ τὸν « ἀπεκρίθη [1]. »

Nous ne répéterons pas tout ce que nous avons déjà dit sur la transformation de la société grecque. Nous avons montré comment les joutes et les tournois devinrent peu à peu le divertissement favori des Grecs. Des empereurs mêmes y portèrent une passion que les vieillards condamnaient hautement[2]. Les œuvres que nous avons analysées successivement prouvent que ces jeux n'étaient pas les seuls emprunts que la nation vaincue fît à ses vainqueurs. Les ajustements, les étoffes, les

[1] Vers 2805.

[2] Andronic le Jeune. (Voir Nicéphore Grégoras, cité dans notre deuxième chapitre.)

manières des Latins, des Français en particulier, devinrent une mode. L'engouement pour leur poésie ne fut pas moins vif. Si des beaux esprits avaient emprunté, à notre littérature romanesque, pour le traduire en grec littéral, l'épisode du *Vieux Chevalier*, on vit presque aussitôt la foule des ignorants se porter avec entraînement vers les œuvres de nos trouvères. Il n'y avait eu d'abord, dans cette imitation du roman français, qu'un jeu pour des délicats; ce fut bientôt un besoin pour les intelligences populaires.

La première moitié du XIIIe siècle était à peine écoulée que cet effet s'était produit. Les premières expéditions des Latins, leurs voyages successifs dans l'Orient, les conquêtes partielles des chevaliers occidentaux, avaient commencé ce mouvement littéraire; il ne put que s'accroître à la suite de la conquête de Constantinople par les croisés. Si, dans la ville même tombée au pouvoir des ennemis, la haine ferma les esprits à l'étude de la littérature des conquérants, il n'en fut pas ainsi dans les provinces, où les princes latins s'établirent avec l'intention d'y demeurer à toujours. Des rapports bienveillants naquirent entre les vainqueurs et les vaincus. L'espoir d'un retour à l'ancienne domination n'entretenait pas le souvenir du passé, et l'on s'abandonnait, du côté des Grecs, avec moins de résistance, aux usages nouveaux : aussi croyons-nous rester fidèle à la vérité historique en attribuant à cette époque les deux romans les plus anciens, celui de *Belthandros le Romain*, et celui de *Lybistros, chevalier latin*. On commença par l'imitation avant de tomber dans la traduction littérale. Ce qui restait de séve dans l'esprit grec produisit ces deux œuvres et d'autres semblables. Ce fut une sorte de compromis entre les lettres grecques à leur déclin et la poésie étrangère qui les envahissait. Sans renoncer tout à fait aux traditions nationales, on se rapprochait davantage des trouvères. Nous avons noté les traces des souvenirs grecs

dans les tableaux empruntés à Eumathe ou à Achillès Tatius; mais nous avons aussi montré, à côté même de ces souvenirs, des inventions nouvelles dont la ressemblance avec celles de nos romans français indique assez l'origine.

Il n'est pas probable que ces deux compositions aient été les seules de leur genre. Avec l'amour et l'habitude que les Grecs avaient, pour ainsi dire dans le sang, des fables milésiennes ou sybaritiques, plus d'un roman calqué sur ces modèles dut avoir cours dans les provinces conquises. Le désir de rivaliser avec nos poëtes excita la verve des Grecs : ce fut la seconde période d'imitation, la première étant marquée par le travail dont le *Vieux Chevalier* nous offre un échantillon. Soit que cet épisode ait été le seul de son genre, soit que le cycle entier de la *Table ronde* ait été reproduit en grec, ce qui n'est pas vraisemblable, il n'y faut voir qu'une tentative d'esprits curieux, mais se croyant bien supérieurs à l'œuvre qu'ils commentent plutôt qu'ils ne la traduisent. Ils prennent, en effet, de grandes libertés avec le texte original; ils taillent, ils émondent ce qui leur semble superflu; les souvenirs littéraires les assiégent et gâtent la naïveté de l'original. Rien de semblable chez les imitateurs de la seconde époque, dont nous parlons en ce moment; ils s'abandonnent sans réserve à l'influence occidentale. Ce temps dut être court, mais il fut fécond.

C'est à ces années-là, de la fin du XII[e] siècle au XIII[e] siècle à peu près dans toute sa durée, qu'il faut rapporter ces paroles de Fauriel : « Entre les ouvrages antérieurs au XII[e] et au « XIII[e] siècle, et qui, bien qu'écrits en grec littéral, pourraient, « à raison de l'argument et de la familiarité de l'exécution, « passer, jusqu'à un certain point, pour des ouvrages popu- « laires, les principaux étaient des romans érotiques à l'imita- « tion de ceux d'Héliodore, d'Achillès Tatius. Ce fut encore

« des compositions de ce même genre qu'on vit paraître en « grec aux époques qui suivirent la domination des Francs. « Mais les romans de ces dernières époques ne ressemblèrent « plus aux anciens; outre qu'ils eurent un caractère plus décidé « de popularité, qu'ils furent écrits en vers et dans l'idiome « vulgaire, ils offrirent des traces manifestes de l'influence de « l'esprit romanesque de l'Occident; ils ne roulèrent plus que « sur des aventures de bravoure ou d'amour de chevaliers ima- « ginaires ou de héros historiques travestis en chevaliers. De « ces romans en grec moderne, plusieurs ont été imprimés « plus d'une fois et sont plus ou moins connus en Grèce. Un « des plus anciens et des plus remarquables, tant pour l'élé- « gance de la diction que pour le raffinement des sentiments « et des idées, est celui des amours merveilleuses de Lybistros, « chevalier latin, et de Rhodamné, princesse d'Arménie..... « Une histoire des aventures de Bertrand le Romain et de la « belle Chrysantza, fille du roi d'Antioche, n'est peut-être pas « moins ancienne que la précédente[1]. »

Cette seconde époque d'imitation originale ne peut pas être déterminée par la critique d'une manière précise; mais on peut dire qu'elle fut courte. Le retour des Paléologue (1261) sur le trône mit un temps d'arrêt à ce mouvement littéraire. Les courtisans s'appliquèrent à la littérature nationale avec l'ardeur qui anime toutes les restaurations. La cause politique se confondait avec celle du goût, et les raisons les plus spécieuses ne manquèrent à aucun des lettrés pour repousser, avec l'approbation des empereurs, des œuvres que naguère on lisait

[1] Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, introduction, t. I. — En assignant au dernier poëme une date antérieure, de peu d'années, il est vrai, au roman de Lybistros, nous croyons nous rapprocher davantage de la vérité. Voici ce qu'en dit Coraï dans les Ἄτακτα, t. II : Τὸ *ποίημα φαίνεται πολὺ ἀρχαιότερον τοῦ Γεωργιλλᾶ, καὶ ἴσως ὄχι πολὺ νεώτερον τοῦ Πτωχοπροδρόμου.*

avec l'entêtement de la mode et le désir de plaire aux vainqueurs. On revint donc à la littérature nationale, qui régna seule dans Constantinople jusqu'à l'année fatale de 1453[1].

Voilà ce qui se passait dans la capitale et dans les contrées qui l'avoisinaient. Plus loin, dans les pays où la conquête française s'était affermie et régularisée, les habitudes littéraires prirent un autre cours. Le talent, comme il arrive toujours, y fut moindre; on ne songea pas à créer des œuvres nouvelles. Pour contenter le goût des jeunes générations, on traduisit les romans que les pères ou les grands-pères avaient apportés avec eux. Nous ne pensons pas qu'il faille attribuer à d'autres causes la translation en langue grecque de la *Guerre de Troie*, d'*Apollonius de Tyr*, de *Floire et Blancheflor*, de *Pierre de Provence*, etc. On avait d'abord entendu réciter ou lire ces romans en français; ils étaient une partie de la France elle-même pour les premiers chevaliers conquérants. Tout en apprenant le grec pour travailler avec plus de succès à la pacification de leurs nouveaux domaines, ni les Geoffroi de Villehardoin, ni les Champlitte, ni les la Trémouille, ne consentaient à oublier la langue de leur pays. Les hommes de guerre, leurs parents ou leurs alliés, qui allaient en Palestine ou en revenaient, renouvelaient, par leurs visites et leurs séjours continuels, la nécessité de s'entretenir dans cette langue. Il ne faut donc pas s'étonner que Raymon Muntaner ait pu écrire, au commencement du XIV[e] siècle, en parlant des chevaliers d'Athènes : « E parlavan axi hel francès com dins en Paris[2]. » Les vers

[1] *Ὁ ζῆλος τῆς χρυσῆς ἐκείνης σειρᾶς τῶν Παλαιολόγων, μεταξὺ εἰς τὴν πλέον φρικτὴν τρικυμίαν τῶν πολιτικῶν περιστάσιων διέσωσεν ἀπὸ τὸν γενικὸν καταποντισμὸν τὰ πολύτιμα λείψανα τῆς Ἑλληνικῆς φιλολογίας, δι' ὧν ἡ δυτικὴ Εὐρώπη πλουτισθεῖσα εὐτύχησεν εὐδαιμόνως ἀπὸ τὴν δυστυχίαν τῆς αἰχμαλώτου Ἑλλάδος...* (Codricas, *Μελέτη Α'. Μέρος Δ'*, p. 129.)

[2] Ch. CCLXI.

suivants, de Rambaud de Vaqueiras, montrent encore combien les souvenirs de la chevalerie française étaient vivants partout, et pouvaient devenir flatteurs par une ingénieuse application aux conquérants :

Anc Alixandre no fes cors
Ni Carles, ni'l rei Lodoics
Tant onrat, n'el pros n'Aimerics
Ni Rotland ab sos poutredors
No Saubreu tan gen conquerer,
Tanc ric emperi perpoder,
Com nos d'espoja nostra leis;
Qu'emperedors, e ducs, e reis
N'avem faits; e Castel garnits
Prop del Turcs, e dels Arabits
Et uberts los Camis e'ls ports
De Brandis tosc' al Brats San Jorts[1].

Les romans étaient l'unique instruction de ces preux : hommes et femmes la partageaient, et Quenes de Béthune pouvait répondre à une dame sur le retour :

Dame...., j'ai bien ouï parler
De vostre pris, mais ce n'est ore mie [mais ce n'est pas d'aujourd'hui];
Et de Troies rai-jou ouï conter [ai-je entendu]
Kele fu ja de molt seignorie [Qu'elle fut jadis très-puissante],
Or n'i puet-on fors les places trover. [Aujourd'hui l'on n'en peut plus trouver que la place.]

D'où venait ici le nom de Troie? était-ce de Virgile ou

[1] Buchon, *Hist. des principautés françaises en Morée*, t. I, p. 438; ms. 7225-7614 : «Jamais ni Alexandre, ni Charles, ni le roi Louis, ne furent si honorés; ni «le preux Aimeri, ni Roland avec ses compagnons, ne surent conquérir tant de na-«tions et si riche empire, autant que nous. A notre loi nous avons soumis em-«pereurs, ducs et rois, nous avons élevé châteaux forts près des Turcs et des «Arabes, et ouvert les chemins du port de Brandis jusqu'à Brats Saint Jort.»

d'Homère? Certainement non, mais de Benoît de Sainte More. A l'époque (1246) où Guillaume de Villehardoin répondait en grec (Ῥωμαϊκὰ τὸν ἀπεκρίθη) à un de ses interlocuteurs, une génération s'était élevée dans la *Roménie;* la langue grecque lui était aussi familière que le français, et la traduction du français en grec en prit naturellement un cours plus général.

L'an 1310, les chevaliers de Rhodes s'emparent de cette île et s'y établissent. C'était un asile nouveau qui s'ouvrait à la littérature étrangère, et particulièrement à la nôtre. Quoique les membres de cette association à moitié religieuse et militaire pussent appartenir à toutes les nations de l'Europe, les Français y furent presque toujours en plus grand nombre. On comprendra sans peine que, dans l'exaltation de sentiments où les tenait leur état, la chevalerie et les livres qui en contenaient les préceptes et les modèles eussent grande part à leurs soins et à leurs loisirs. Les écrivains devaient s'appliquer à reproduire pour eux toutes les œuvres de cette espèce. Les romans, ou français ou grecs, y furent d'abord reçus à peu près avec la même faveur; mais, à mesure que les années s'écoulèrent, la littérature grecque, sans prendre le dessus, trouva des protecteurs dans les chevaliers de Rhodes, et surtout dans leurs grands maîtres. C'est ainsi qu'Emmanuel Géorgillas adresse et dédie à Pierre d'Aubusson, un Français, son poëme sur la peste de Rhodes en 1498. Il appelle sur lui les bénédictions du ciel :

> Πολλὴ ζωὴ τὸν αὐθέντη μας τῆς Ῥόδου τὸ κεφάλην,
> Φρᾶ Πέρον Δεαββουσῶν, καὶ μέγα καρδινάλην[1].

[1] Ms. grec, n° 2909, in 4°, p. 76. — Φρᾶ pour φρᾶρος, de *fratre* «frère,» *fra* par abréviation, comme πριμαβέρα, qu'on trouve dans le même auteur, *primavera,* «le printemps,» Καὶ ὁ χειμώνας ἔφυγεν καὶ ἦλθεν ἡ πριμαβέρα, sont des mots italiens.

Il serait sans doute impossible de n'admettre que l'influence française sur la littérature grecque; il serait injuste, il serait contraire à la vérité, d'exclure toute autre nation, puisqu'on trouve dans Géorgillas des mots venus évidemment de l'Italie; cependant il faut dire que, même après l'expulsion des chevaliers de Rhodes en 1522, et leur translation à Malte, c'était la nation française qui fournissait le plus de soldats et de religieux à cette confrérie. On lit, en effet, dans Martin Crusius[1] : « Addidit postea idem Kynigus, « Melitæ esse equites amplius mille, plerosque Gallos, alios « Hispanos et Italos, Germanos vero non ultra decem. » Ne suffit-il pas de rappeler aussi la longue domination des Lusignan dans l'île de Chypre, où Lancelot, Tristan, Palamède, étaient devenus, dans des mascarades chevaleresques, les héros des fêtes et des tournois[2]; où Guillaume de Machaut écrivait, en vers français, sa Chronique vers le milieu du XIVe siècle (1349)?

Nous n'avons pas fait difficulté de reconnaître que quelques-uns de nos romans avaient pu arriver à la Grèce par l'intermédiaire de l'Italie; mais, au moment où la littérature italienne commence, la nôtre est déjà vieille; déjà elle est fort répandue dans l'Europe. Nous savons, par Crescimbeni, que les Génois, vers le XIIe siècle, parlaient presque notre langue, et rivalisaient dans leurs poésies avec nos troubadours. Les contes et les autres œuvres de Boccace ne sont que des échos ou des copies de notre littérature du Nord. A Venise, ce sont nos héros que célèbrent les *Canta-Storie* dans leurs improvisations; et le livre intitulé *I Reali di Francia* montre quelle popularité s'étaient acquise en Toscane tous nos romans che-

[1] P. 529.

[2] Amadi, *Chronic.* fol. 184, ms. cité par M. de Mas-Latrie; *Chypre sous la domination de la maison de Lusignan.*

valeresques. Si, comme on s'accorde à le croire, l'exemple de l'Italie introduisit l'usage de la rime dans la Grèce, l'influence de ce pays ne commence pas, dans l'empire d'Orient, avant les dernières années du XIV[e] siècle [1]. A ce moment, la France pourrait abdiquer en faveur de l'Italie, sans qu'il y eût pour elle le moindre échec. Elle avait assez longtemps tenu le sceptre dans la Grèce; elle cède alors devant la barbarie et l'ignorance.

En effet, il n'est plus, à cette époque, question de livres dans Constantinople ou dans la Morée. Les Turcs apportaient bien une littérature [2] avec eux; mais, abîmés dans le chagrin de leurs défaites, les vaincus ne songeaient plus qu'à déplorer leurs malheurs, s'ils chantaient encore. Les *θρηνισμοὶ* deviennent des poëmes de circonstance, et la *complainte* l'emporte désormais sur les récits chevaleresques. C'est ainsi que le manuscrit grec 2914 de la Bibliothèque impériale de Paris nous a conservé une *lamentation* en vers non rimés sur les expéditions de Tamerlan et sur les malheurs qui les ont suivies [3].

[1] Géorgillas a composé trois poëmes à trois époques différentes de sa vie : A vingt ans, à peu près, suivant Coraï, il écrivit son *Bélisaire*. Ce premier ouvrage n'offre aucune trace de la rime. La *Lamentation sur la prise de Constantinople* offre des passages où la rime apparaît. Il n'y a là que des tentatives irrégulières, le premier essai d'un jeu nouveau. Son poëme sur la *Peste de Rhodes en 1498* est rimé; de 1453 à 1498, la rime est devenue une nécessité pour la poésie.

[2] Mart. Crusius, *Turco-Græciæ, etc.* p. 200 : «Sciendum (ut ex Gerlachio «cognovi) Turcas valere ingeniis et habere multas historias ingeniose scriptas : «admistis similitudinibus a rebus naturalibus licet etiam multa fabulosa insint.»

[3] Anonyme *De Temisæ sive Tamerlanis rebus*, anno 1443, ms. 2914 :

Πῶς νὰ εἶπω τὴν ἀπαρχὴν, τὸ νὰ τὴν ὀνομάσω
Τὴν σύμφοραν, τὴν ἄδικον ἐκείνης τῆς Κώος · (Κωνσταντινουπόλεως)
Καὶ πῶς γιὰ διηγήσομαι, διὰ γραφῆς μου λέγω
Τὴν εἴδασιν οἱ ὀφθαλμοὶ, καὶ ἔπαθον εἰς δέμας
Παρὰ Σκύθων χαλεπῶν, ἀπήρων τὸν πατερά μου.
Ἀπορή, γὰρ ὁ λογισμὸς συγχέεται καὶ ὁ νοῦς μου, etc. etc.

Mille fois plus désastreuse que l'invasion des Occidentaux, la conquête des Turcs éteignit chez les Grecs toute civilisation. Les lettres n'eurent d'autre refuge que les îles où régnaient encore les Français, les Génois et les Vénitiens. Déjà vieille de plusieurs siècles, la langue grecque moderne, qui ne manquait ni de douceur ni de grâce, s'encombra de termes nouveaux, et devint ce mélange de toutes les langues que les Grecs ont désigné sous le nom de *Μιξοβαρβαρισμός*[1]. Plus de soixante et dix dialectes en prirent naissance; et, de tous ces idiomes, le plus corrompu fut celui d'Athènes, quoiqu'il restât à ce peuple dégénéré comme un souvenir de son ancienne grandeur[2]. A Constantinople, la langue turque domine; le grec n'y vient qu'au second rang, puis l'italien; le croate et le hongrois y ont aussi droit de cité. Nulle part il n'y a plus d'écoles, si ce n'est dans chaque ville un maître unique pour enseigner aux enfants la liturgie, leur faire lire le psautier, le calendrier, et quelques autres livres à l'usage des églises. L'ignorance est devenue si grande, que bon nombre d'officiers du patriarcat ne savent pas le grec ancien; ceux qui le connaissent en ont été instruits en Italie, dans la Crète ou à Chios. Si Géorgillas

[1] *Ἡ ἅλωσις τῆς Κωνσταντινουπόλεως, καὶ ἡ τελεία πτῶσις τῆς Ῥωμαικῆς βασιλείας ἐστάθη ἡ πλέον δύστηνος καὶ θλιβερὰ ἐποχὴ τῆς ὁλοκλήρου καταστροφῆς τῶν Ἑλληνικῶν γραμμάτων καὶ μαθημάτων. Εἰς αὐτὴν τὴν πολυώδυνον ἐποχὴν ἡ πολιτικὴ τοῦ γένους ἐλευθερία ἐξολοθρεύθη. Ἡ ἀτομικὴ ἀσφάλεια ἀφηρέθη. Ἡ ἐλευθέριος ἀγωγὴ τῶν νέων ἐξέλειψε. Τὰ κοινὰ Σχολεῖα κατεδαφίσθησαν. Τὰ μαθήματα ἐξεφανίσθησαν.* (Codricas, ouvrage déjà cité, p. 129. Voir encore à la page 338, *Μέρος γ', περὶ Μιξοβαρβαρισμοῦ.*)

[2] Mart. Crusius, *Turco-Græciæ*, *etc.* p. 46. *Περὶ δὲ τῶν διαλέκτων τί ἂν εἴποιμι πολλῶν οὐσῶν καὶ διαφόρων ὑπὲρ τῶν ἑβδομήκοντα; τούτων δ' ἁπασῶν ἡ τῶν Ἀθηναίων χειρίστη.* (Lettre de Siméon Kabasilas d'Acarnanie.) — Un autre correspondant de Martin Crusius cite les objets d'art encore subsistants dans Athènes, et il ajoute : *Ἐξ ὧν συμβαίνει τοὺς νῦν Ἀθηναίους ἤδη βαρβαρωθέντας, φύσει μνήμονας καὶ εὐφώνους εἶναι μέλεσι διαφόροις θέλγειν ὡς Σειρήνων μέλη τοὺς ἀκούοντας.* (P. 430.)

Limnitès cite encore Aristote et Platon, il n'en connaît peut-être que les noms seuls. La superstition des Caloyers vient en aide au malheur des temps : la plupart se contentent de la lecture des Pères. Les livres mêmes ont disparu de ce malheureux pays. Nicolas V, Laurent de Médicis, les rois de France, ont envoyé des savants à Constantinople pour y acheter à grands frais les manuscrits des anciennes bibliothèques. Telle est la réponse qu'on fait à Martin Crusius quand il charge un de ses correspondants de rechercher pour lui, dans les couvents du mont Athos ou ailleurs, les œuvres d'Athanase, de saint Jean Chrysostome, de Moïse, de Théophraste, d'Aristote, de Myrsyle de Lesbos.

C'était ailleurs qu'il fallait désormais aller chercher la science de la vieille langue grecque. « La Grèce a passé les « Alpes, » suivant l'expression d'Argyropoulos. Comme autrefois le Rhodien Molon, en présence de Cicéron qui dissertait en grec, Argyropoulos admire avec douleur J. Reuchlin, surnommé en grec *Καπνίον*, quand, sur son invitation, le savant allemand interpréta, sans se tromper, un passage de Thucydide [1].

Il ne reste plus à la Grèce que cette littérature moderne dont Martin Crusius sauvait un échantillon dans le manuscrit des *Amours de Lybistros;* dont il recevait, en 1564, quelques poëmes, un *Alexandre le Grand*, une *Batrachomyomachie* en langue vulgaire; une *Iliade d'Homère* traduite en vers politiques; quinze sermons en grec moderne du prêtre Alexis

[1] De Joanni Reuchlino scribit Jovius : « Hic græce Capnio dictus, inusitato « fretus ingenio, græcas, hebraicas, latinas litteras in Germania pari felicitate « propagavit. Joan. Argyropulus Capnionem, Phorcensem, Romæ ejus lectionem « Thucydidis audientem, jubens Thucydidem interpretari, bene interpretantem « admiratus est dicens : Post nostrum exsilium Græcia transvolavit Alpes. » (Mart. Crusius, *Turco-Græciæ, etc.* l. I, p. 58.)

Rarturos. A ces livres populaires il faut en ajouter d'autres où se remarque surtout l'influence de l'Italie, et dont Fauriel a dit : « Entre les romans de galanterie chevaleresque en grec « moderne que l'on peut regarder comme étant d'invention « grecque, le plus original de tous, le plus célèbre, le seul qui « n'ait rien perdu de sa popularité, c'est l'*Érotocritos*, roman « composé, au XVIe siècle, par un Grec de l'île de Crète, Vincent « Cornaro. Ce roman figure avec distinction dans l'histoire de « la poésie grecque vulgaire, comme indice et résultat d'une « révolution qui s'était faite dans cette poésie à l'époque où il « parut. La domination des Vénitiens en Morée, en Crète et « dans d'autres îles, les communications habituelles de l'Italie, « en général, avec l'Archipel, avaient mis les Grecs à portée « de connaître la littérature italienne, y compris celle du « XVIe siècle, et leur avait inspiré la tentation de l'imiter. De « là leur vint l'usage de la rime..... Cette même influence a « produit une idylle intitulée : *Boskopoula, la bergère; Ériphile*, « *le sacrifice d'Abraham.* »

Là s'arrête notre tâche. Nous avons suivi l'histoire de l'influence française sur la littérature grecque dans tous les ouvrages qui en sont les monuments les plus notables; nous n'entreprendrons pas ici celle de l'influence italienne sur la même littérature, nous espérons y trouver bientôt un sujet intéressant d'études. Nous croyons avoir montré suffisamment que l'esprit français, au moyen âge, a étendu son action jusque sur la Grèce. Si les imitateurs de notre littérature ont, dans ce pays, une imagination plus riche, s'il leur arrive parfois de faire des descriptions et des peintures plus magnifiques que celles de nos poëtes, s'ils savent retrancher d'une narration des détails inutiles ou prolixes, ils n'ont pu, du moins, atteindre à la naïveté de nos trouvères; ils leur laissent encore le premier rang partout où il s'agit d'invention et d'ori-

ginalité. Il faut bien que, avec Raymond Vidal et Dante[1], ils consentent à leur accorder « la primauté dans les romans, et « l'avantage dans le récit des gestes des Troyens, des Romains « et du roi Artus[2]. »

[1] *De vulgari eloquio*, I, 10.

[2] J. V. Le Clerc, XXIV[e] volume de l'*Histoire littéraire de la France*, p. 439.

FIN.

